

La Revue Populaire

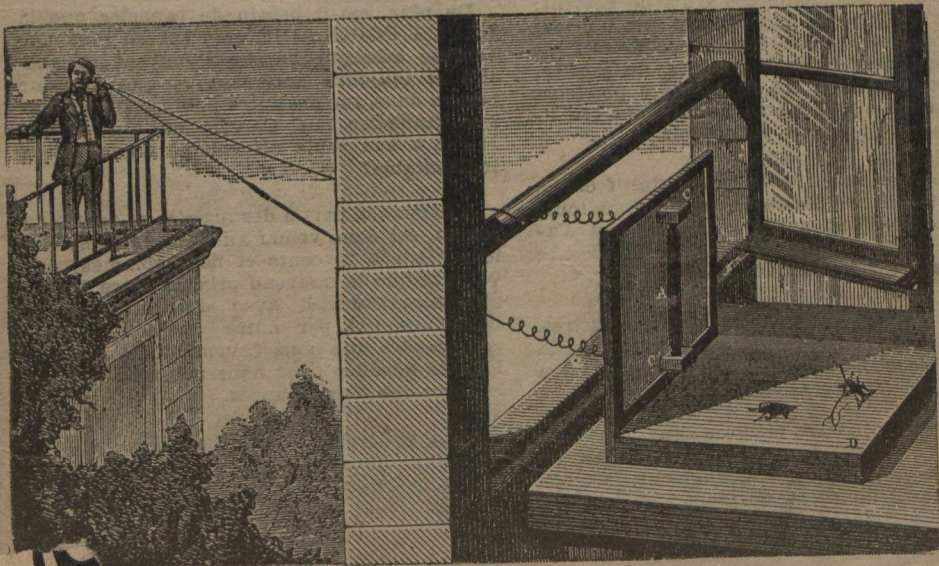
Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

13e Année, No 2

FEVRIER 1920

PRIX: 15 CENTS



Le Microphone (Voir intérieur.)

UN APPEL A L'ESPRIT DE JUSTICE DES LECTEURS

Les lecteurs de la REVUE POPULAIRE ont pu constater la grande augmentation de matière à lire que ce Magazine leur a donnée depuis quelques années.

De cent, le nombre de ses pages s'est élevé progressivement à 196, soit le double, cela malgré la cherté toujours plus grande des matières premières et des heures de travail.

Or, depuis quelques mois, des frais imprévus sont venus augmenter considérablement les frais d'édition et mettent en danger l'existence de ce Magazine favori des Familles Canadiennes.

Les typographes, pressiers, margeurs, etc., faisant partie de l'Union, ont eu un important relèvement de salaires ce qui a déjà notablement augmenté les frais de revient; il vient s'y ajouter aujourd'hui une dépense supplémentaire considérable par le fait de l'augmentation énorme du prix du papier. Ce prix avait déjà été augmenté à plusieurs reprises mais il dépasse maintenant les limites que l'on aurait pu prévoir.

Et ce n'est sans doute pas définitif car, à partir de juin où les fabricants auront toute latitude d'agir et ne se guideront que d'après la loi de l'offre et de la demande, ce prix sera sans aucun doute encore relevé!

De plus, la Société des Gens de Lettres, avec laquelle nous avons un contrat pour la reproduction de romans, a augmenté son tarif de 40 pour cent.

C'est une situation critique sans précédent et dont sont victimes tous les éditeurs de Journaux et de Magazines; nous sommes donc dans l'obligation formelle de porter le prix de la REVUE POPULAIRE à 20c l'ex-

emplaire, à partir du No de Mars prochain et ce n'est qu'après mûre réflexion que nous avons pris cette décision. Nos lecteurs reconnaîtront, néanmoins, que nous sommes venus à cette mesure imposée par les circonstances, plus tardivement encore que la généralité des autres Journaux et Magazines.

Or, cette augmentation de 5 cents que nous demandons à nos lecteurs qui ont de l'intelligence et comprennent la situation, est-elle un sacrifice?

Non, si l'on veut bien réfléchir à ceci : LA REVUE POPULAIRE donne, chaque mois, un roman complet lequel, en librairie au prix actuel des livres, ne coûterait pas moins de 40 à 50 cents, ce qui signifie déjà une économie pour le lecteur.


De plus, est-il besoin de rappeler que la REVUE POPULAIRE contient en plus une énorme quantité d'articles souvent instructifs et toujours intéressants, que l'on ne trouve dans aucune autre publication en langue française au Canada et qui formeraient à eux seuls un volume d'une valeur indiscutable?

L'ensemble, partie des articles et partie du roman, est donc vendu au-dessous de sa valeur réelle à 20 cents et nous sommes convaincus que le nouveau prix de notre Magazine sera accueilli avec d'autant plus de bonne volonté par notre clientèle qu'elle comprendra que nous l'avons établi, non par idée de bénéfice pour nous-mêmes, mais par la force des circonstances.

Nous espérons, en conséquence, que les nombreux amis de la REVUE POPULAIRE lui continueront, dans l'avenir, la même faveur qu'ils lui ont toujours accordée dans le passé.

POIRIER, BESSETTE & CIE.

131, rue Cadieux, M



**LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA**
 Fondée en 1885

LIVRES
*religieux, classiques,
français, canadiens.*

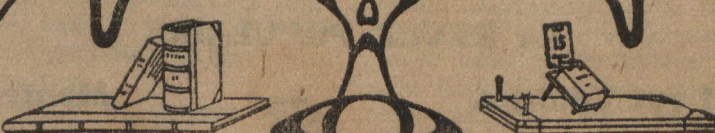
FOURNITURES
*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES
*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS
Tapisseries

CATALOGUE SUB DEMANDE

GRANGER FRÈRES
 Limitée
 Place d'Armes et Notre-Dame O.,
 MONTREAL.



EDMOND-J. MASSICOTTE

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13 No 2

Montréal, Février 1920

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 99 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux,
MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

EN REGARDANT DEFILER LES MASQUES

Nous sommes actuellement en plein carnaval. C'est la saison où la jeunesse cherche à s'amuser, et ceux qui aiment les beaux costumes, les lignes élégantes, les gais minois ou les travestis désopilants, les masques rococos et les quolibets, n'ont pas besoin d'attendre la grande parade du Mardi gras pour avoir leur part de grosse gaieté populaire. Ils n'ont qu'à suivre un peu la série des bals costumés de nos salons de danse ou les grandes féeries de nos "skatings" à roulettes.

Or, l'an dernier, alors que j'assistais en curieux à l'un de ces divertissements, un masque philosophe, sans doute fatigué de tourner sur une musique ressemblant à du jazz, vint s'asseoir près de moi, et fort de son incognito, me dit en me tutoyant:

—Alors, t'aime ça voir des gens qui se rendent méconnaissables et qui font les fous, pour s'amuser!

—J'avoue, répondis-je, que la gaieté me va autrement mieux que les larmes. Du reste, le rire c'est la santé, et je préfère ne pas attendre d'être malade pour me traiter.

—C'est sage, mais ne te semble-t-il pas que notre brillante jeunesse semble préférer de beaucoup les amusements faciles, n'exigeant aucun effort cérébral?

Et, mon étrange interlocuteur me fit alors, — non pas un sermon de carême, car nous étions tout près du Mercredi des Cendres, — mais une conférence où les vérités éclataient comme des fanfares ou des pièces de pyrotechnie, et que je résume ici, à votre intention.

—“Voyons, citoyen, tu sembles avoir une certaine dose de lettres, alors dis-moi pourquoi, il ne s'en trouve pas davantage parmi les nôtres, qui prennent goût à la littérature? Aux fins d'années universitaires, ce sont des femmes qui décrochent diplômes, médailles et premiers prix. Oui, des femmes, à part quelques religieux. C'est triste à constater, mais c'est exact. Que font donc nos joyeux étudiants? Se contentent-ils seulement

d'être joyeux et turbulents? Veux-tu que je te dise le fond de ma pensée? Ja crois qu'au collège, on les a trop saturés de latin, de grec et d'un tas d'autres âneries inutiles et difficiles à apprendre, ce qui fait qu'on les a dégoûtés à jamais du goût de l'effort et de l'étude.

—“Mais, ça c'est pour le style noble, la grande littérature. Visons un peu moins haut. Comment se fait-il que nous ayons si peu de simples chansonniers de valeur chez nous? C'est une ligne payante et n'exigeant au fond qu'un talent naturel, avec presque pas de préparation initiale. Ja connais des étudiants qui cherchent à imiter Paris et qui prétendent que Montréal a aussi son quartier latin. C'est possible, mais pour le côté bohème et amusement seulement, quant au côté intellectuel... D'autre part, il ne faut pas trop chicaner notre jeunesse au sujet de son inertie littéraire. Elle n'a pas de milieu à fréquenter, elle manque d'atmosphère. Des administrateurs posant aux parangons de vertu, n'ont-ils pas jadis fermé les cafés-concerts à Montréal, sous prétexte qu'il était illégal de faire deux choses à la fois: se désaltérer et se meubler l'intelligence! En France où tout commence et finit par des chansons, c'est au café-conc' qu'ont débuté la plupart de nos Académiciens les plus en vue ainsi que les artistes de réputation universelle. Une tentative se faisait à Montréal, nos éteignoirs l'ont étouffée. Aujourd'hui que les citoyens ne sont plus libres de boire ce qu'ils veulent et qu'on impose les tables dans les restaurants, il n'y aurait qu'un faible effort à donner pour ressusciter ces centres intellectuels que sont les cafés-concerts. Qui va attacher le grelot? Qui va donner l'exemple?”

Ainsi me parlait un inconnu masqué, par un soir de mascarade, de l'an dernier, et je ne pus m'empêcher de penser que tout ce qu'il venait de dépiler n'était que rigoureusement vrai, juste et raisonnable.

GUSTAVE COMTE.

Conseils d'Actualité

DE L'ACTION, DE L'ACTION, DE L'ACTION!

— Une auto se tient près du trottoir; elle attend que quelqu'un la mette en mouvement.

— Nous avons des tas de jeunes gens brillants, pleins de promesses; ils attendent que quelqu'un les lance dans la vie.

— La plupart de nos hommes éminents sont médusés par les conséquences du mouvement social actuel et ne font rien; d'autres font des discours, des discours, des discours; ils pourraient faire beaucoup de bien en fouettant leur initiative; ils attendent qu'un autre commence.

— Des tas d'amoureux avanceraient bien plus leurs affaires de coeurs, s'ils avaient "l'initiative" de la femme qu'il aiment; ils attendent que quelqu'un ou les circonstances leur soient propices.

— Ainsi, le monde n'est qu'une immense salle d'attente où le public manque toujours le train de l'occasion.

— N'attendez plus, commencez tout de suite, et collez ceci dans votre miroir.



LES CANADIENS HEROIQUES

Echos de quelques-unes des prouesses de nos soldats devant l'ennemi
par un témoin oculaire.

(Spécial à la "Revue Populaire")

I—LA DEFENSE DU PONT

Aux environs d'Ypres, les Allemands cherchaient à s'emparer d'un pont dont la possession était d'une nécessité absolue pour les mouvements de leurs troupes. Ils avaient placé des forces considérables dans la plaine voisine et s'apprêtaient à tenter une attaque décisive.

Le général anglais chargea un détachement canadien de défendre coûte que coûte, en attendant l'arrivée de puissants renforts.

"Je vous confie une mission des plus dangereuses, dit le général au capitaine canadien.

—Je le sais, mon général.

—Les ennemis sont tout près d'ici et très nombreux.

—Mes soldats sacrifieront leur vie, s'il le faut, pour les arrêter.

—Very well! Cette position a pour nous la plus grande importance et, si l'ennemi traversait la rivière, notre armée serait compromise.

—Je tiendrai, mon général.

Les Canadiens s'établirent à l'entrée du pont, sur la rive gauche de l'Yser. Ils étaient deux cents environ et n'avaient qu'une seule mitrailleuse pour défendre le passage.

Après une heure d'attente, les sentinelles crièrent:

"En garde! voici les Allemands!"

Ceux-ci sortaient d'un bois situé sur la rive droite, à peu de distance du pont; leur nombre augmentait sans cesse et leurs masses grises inondaient les bords de la rivière.

"Placez la mitrailleuse à l'entrée du pont, ordonna le capitaine canadien, il faut qu'elle fauche tous ceux qui voudront passer! Tous, feu à volonté!"

Les Allemands, pressés sur la rive opposée, se trouvaient complètement découverts; le feu des Canadiens faisait dans leurs rangs de terribles trouées. Les ennemis hésitaient et se troublaient. On entendait les officiers crier:

"En avant! traversez le pont!"

Mais tous ceux qui s'avançaient

étaient aussitôt tués. Malheureusement, les ennemis remplaçaient bien vite les vides et la vie des hommes paraissait ne rien leur coûter.

—D'où sortent donc tous ces Boches? se demandaient les Canadiens, plus nous en tuons, plus il en vient.

—Ils ne passeront pas quand même!

—A moins qu'ils ne comblent la rivière avec leurs morts."

Il faut dire que les cadavres formaient des monceaux sur la rive droite.

Tout à coup le canon se fit entendre. Les Allemands avaient établi, derrière eux, une batterie qui lançait la mitraille sur le pont. Les Canadiens furent cruellement décimés.

—Tenons ferme! cria le capitaine.

—Nous tiendrons jusqu'à la mort", répondirent les braves soldats.

Les canons balayaient le pont et la rive du fleuve; les Canadiens tombaient les uns après les autres. Le capitaine, blessé mortellement, fit appeler le sergent.

—Prenez le commandement, lui dit-il, et tenez jusqu'au bout.

—Oui, mon capitaine."

Mais le sergent fut tué à son tour et remplacé par un caporal. Celui-ci rassembla les quelques hommes qui lui restaient encore.

—Nous avons devant nous plusieurs milliers d'Allemands et nous ne sommes plus que vingt. Que voulez-vous faire, mes camarades? Moi, je suis décidé à mourir à mon poste.

—Mourir plutôt que reculer!" crièrent tous les Canadiens.

Les décharges des canons étaient de plus en plus violentes; en quelques minutes il ne resta plus qu'un soldat, échappé à la mort par miracle. Il regarda autour de lui et vit tous ses camarades couchés à terre,

—Si les Boches croient que je vais leur abandonner le pont, ils se trompent," se dit-il.

Il prit la mitrailleuse, la mit sur ses épaules, et, sous une pluie de feu, il la porta dans un coin abrité d'où il 2—PAGES Canadiennes ? à.M pouvait balayer le pont.

—Ici, se dit le héros, je pourrai encore les arrêter longtemps."



Le feu des Canadiens était meurtrier.

Assis derrière la mitrailleuse, il ne cessa de tirer, repoussant les ennemis qui osaient s'avancer sur le pont. Le courage merveilleux de ce nouveau Bayard permit aux renforts anglais d'arriver assez tôt pour s'emparer du passage et repousser les Allemands.

Le commandant des nouvelles troupes voulut féliciter le brave Canadien, mais celui-ci venait de rouler sur le sol, auprès de sa mitrailleuse. Quand on courut pour le relever, il était mort, atteint de nombreuses blessures.

Cette défense admirable, qui avait

sauvé l'armée anglaise, excita un vif enthousiasme parmi les troupes alliées. On fit aux héros canadiens des funérailles dignes de leur bravoure.

II.—LE PIEUX SOUS-OFFICIER

Aux environs du canal de la Bassée, les tranchées allemandes et anglaises étaient fort rapprochées et des surprises avaient lieu presque journellement.

Un soir, le commandant d'une compagnie canadienne fit appeler un des plus jeunes lieutenants qui s'était déjà distingué par plusieurs actes de bravoure. Le lieutenant Jacques Brosseau, du 22ème, fait capitaine, après sa mort.

"Prenez quelques soldats, lui dit-il, et allez le plus près possible des lignes allemandes pour vous renseigner sur la situation de l'ennemi. Une attaque a lieu de ce côté; il faut que nous sachions si les Allemands sont sortis des tranchées voisines.

—Soyez tranquille, mon commandant, nous irons jusqu'aux fils de fer allemands et nous verrons ce qui se passe là-bas."

Le lieutenant Brosseau choisit quelques-uns de ses meilleurs compagnons d'armes et sortit des tranchées.

Au loin le canon faisait entendre sa voix sonore; le crépitement des mitrailleuses éclatait à chaque instant dans la nuit et des éclairs brillaient dans les ténèbres, guidant la marche des héros qui s'avançaient lentement du côté de la bataille.

"Ça chauffe là-bas, dit un des soldats.

—Et ici même, ça commence à tomber."

En effet, les shrapnells éclataient au-dessus de leurs têtes et des balles sifflaient autour d'eux.

"Hâtons-nous, dit le lieutenant, les Boches s'avancent peut-être vers nos lignes; il faut s'en assurer et prévenir le commandant.

—Ce n'est pas si long que pour aller à Tipperary, répondit en riant un vieux Canadien.

—Non! mais c'est plus dur!" répliqua un autre.

Ils plaisantaient ainsi, en dignes fils de race française, devant la mort qui voltigeait au-dessus d'eux.

"Voilà les lignes ennemies, dit le lieutenant Brosseau, couchez-vous, il ne faut pas qu'une sentinelle nous aperçoive".

Les Canadiens se mirent à ramper sur le sol et purent arriver jusqu'au réseau des fils barbelés.

"Restez ici, commanda le lieutenant, je vais aller seul le plus près possible."

Il avança encore de quelques verges, mais avait-il été aperçu? Une fusillade nourrie se fit entendre; le brave Canadien fut atteint aux deux jambes par toute une volée de balles. Ses camarades s'élançèrent à son secours.

"Notre lieutenant est blessé! s'écrièrent-ils, il faut le ramener au campement".

Tandis qu'une partie des Canadiens répondait aux Boches et les empêchait de sortir des tranchées, les autres firent une sorte de brancard avec leurs fusils; deux ou trois tuniques furent placées sur les armes et l'officier, assis sur ce siège improvisé, fût emporté par ses camarades.

La fusillade devint plus violente; les ennemis ne voulaient pas laisser échapper la patrouille: deux hommes furent tués, mais, grâce aux ténèbres, les autres purent rentrer dans les tranchées canadiennes.

Le lieutenant fut étendu sur des

sacs recouverts de paille et des infirmiers vinrent lui donner les premiers soins. Mais sa blessure était mortelle et déjà la perte du sang et l'excessive souffrance avaient répandu la pâleur de la mort sur son visage.

Ce fut alors qu'il montra combien les sentiments religieux sont restés profondément ancrés dans le cœur des Canadiens. Pouvant à peine respirer, la voix faible, il se souleva et dit:



“Que ma mort ne soit pas inutile à mon pays!”

“Mon Dieu, veuillez que ma mort ne soit pas inutile à mon pays; acceptez mes souffrances pour le salut de l'Angleterre et du roi, pour le salut de la France.”

On lui mit dans les mains une petite médaille trouvée sur sa poitrine. Il la baisa avec respect.

—Allons, cher camarade, dit un de ses compagnons d'armes, tu es jeune, tu survivras à cette blessure.

—Non, mon ami, je vais mourir. Tu porteras cette petite médaille à mes parents et tu leur diras que je suis mort bravement pour ma patrie.”

Il mourut peu d'instants après, laissant le plus bel exemple de courage, de piété et de patriotisme.

III.—UN FAUX ESPION

Le temps s'était levé brumeux; un brouillard qui rappelait celui qui s'étend sur les rives de la Tamise couvrait la grande plaine arrosée par la Lys. Les Canadiens, comme leurs frères les Anglais, préparaient leur déjeuner au fond des tranchées, profitant d'une accalmie que leur laissaient les batteries ennemies.

Tout à coup, au-dessus d'une des tranchées, apparut la figure large et rousse d'un Boche.

Stupéfaction des Canadiens.

“Que veut-il celui-là? Il croit donc que nous sommes endormis?”

Les fusils menacent aussitôt l'intrus.

“Ne tirez pas, dit-il, je viens me rendre prisonnier; j'en ai assez de cette vie terrible, de nos tranchées, des privations, de la faim, de la soif, des injures et des coups des officiers; j'en ai assez de cette guerre!”

Les Canadiens, habitués aux ruses des Allemands, et peu disposés à le croire sur parole, criaient:

“Tu n'es qu'un espion, nous allons te tuer!”

—Non! je vous dis vrai et, pour le prouver, je vous prévins que dans un instant les Allemands vont vous attaquer en masse. Il est sept heures; à sept heures et demie, tous sortirent des tranchées pour s'élaner contre vous.

—Bien! Entre dans la tranchée, dit un officier, si tu nous as trompés, tu seras fusillé!”

Les Canadiens se mirent à manger, tout en se tenant prêts à repousser une attaque, si elle avait lieu. Ils

étaient tout près des tranchées ennemies et il était facile de les surveiller. A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées, qu'une des sentinelles s'écria :

“Aux armes! Voici les Allemands!”

En effet, les ennemis sortaient en foule de leurs boyaux et se massaient sous le commandement des officiers. On entendait clairement ceux-ci crier :

“Vorwaertz!” (En avant)!

—Vous voyez, disait le déserteur, que je n'ai pas menti.”

Les Canadiens furent bientôt prêts à repousser l'attaque; les mitrailleuses furent mises en place et commencèrent à tirer dans les rangs pressés des Boches.

“Vorwaertz!” hurlaient les officiers.

Un instant la masse sombre resta immobile, arrêtée par le feu des Canadiens; beaucoup d'ennemis tombèrent dès les premières salves, mais les survivants, poussés par les cris de leurs chefs, s'avancèrent sous la mitraille jusqu'à quelques verges des tranchées et lancèrent sur les Canadiens une pluie de grenades qui sema la mort dans les rangs des braves alliés.

“A la baïonnette!” commandèrent les officiers canadiens.

Alors, ce fut une mêlée terrible; les mitrailleuses se turent, les grenades cessèrent d'éclater, les fusils restèrent muets. Seuls, les hurlements des blessés, les cris des combattants se firent entendre devant les tranchées. Mais tout à coup les batteries lourdes allemandes se mirent à tonner.

“Il faut les écraser sous nos shrapnells”, disaient les artilleurs boches.

Il y eut un moment de trouble dans les rangs des Canadiens. Ceux-ci durent reculer sous cette avalanche de

feu et devant les bataillons serrés des ennemis qui, protégés par leur artillerie lourde, avaient repris l'offensive.

“Courage! criaient les officiers canadiens, voici des renforts!”

Un régiment anglais arrivait à la rescousse. Les Canadiens reprirent la lutte avec une nouvelle ardeur; ils brandissaient leurs fusils comme des massues et faisaient d'énormes trouées dans les rangs ennemis. Fatigués de cette lutte épouvantable qui durait depuis plusieurs heures, découragés par l'arrivée des troupes nouvelles, les Allemands commencèrent à fléchir. Beaucoup d'entre eux levèrent la crosse en l'air, en criant :

“Kamarades! Kamarades!”

Les autres s'enfuirent, poursuivis par les Canadiens qui reprirent leurs tranchées. Les Allemands avaient subi des pertes cruelles et leur défaite était complète.

“Nous sommes vainqueurs, dit un officier, moi qui suis un vétéran de l'armée, je n'ai pas encore passé d'heures aussi infernales.”

IV.—LES GAZ ASPHYXIANTS

Dans le courant de mai, les Canadiens, unis aux Anglais, qui avaient soutenu une lutte ininterrompue de plusieurs jours, espéraient prendre un légitime repos dans leurs tranchées confortables.

C'était aux environs d'Ypres; la matinée s'était passée dans le calme; le ciel pur et doux invitait à la causerie et les soldats, fumant paisiblement au fond des tranchées, parlaient du pays et des parents laissés là-bas, sur les bords du Saint-Laurent.

Tout à coup l'artillerie ennemie commença à gronder.

“Ils préparent une attaque, disent les Canadiens! ça va chauffer!”

Un violent bombardement couvrit de fer et de feu les tranchées anglaises, mais les Canadiens étaient sur leur garde. Soudain le capitaine Sylvestre s'écria :

—Voilà des nuages qui s'avancent!

—Les brigands mettent en jeu leurs cylindres de gaz, dit un autre.

—Mettez vos appareils protecteurs, ordonna le commandant.

Les Allemands, après avoir préparé le terrain avec leur artillerie lourde, avaient recours aux gaz asphyxiants.



Ces êtres apparaissaient comme des monstres fabuleux.

—Nous allons les étouffer, disaient-ils, il nous sera facile ensuite de prendre leurs tranchées.”

Ils s'avancèrent, en effet, derrière leurs nuages opaques, espérant trouver les Anglais et les Canadiens suffoqués ou morts, mais les exemples précédents avaient servi de leçon; les troupes canadiennes, munies de masques protecteurs, étaient restées derrière leurs parapets, nullement affectées par les gaz. Elles se trouvèrent tout à coup entourées de figures énormes et confiantes. Dans le demi-jour, ces êtres apparaissaient comme des monstres fabuleux à tête de démon. C'étaient des Allemands qui, revêtus

de costumes de plongeurs, avec des casques vissés sur la tête, et pourtant sur le dos des appareils de chimie, lançaient les gaz devant eux.

Les ennemis qui les suivaient ne prenaient aucune précaution, tant ils étaient sûrs de leur coup. Ils arrivaient sans ordre, à travers les champs et les taillis. Plusieurs marchaient en avant, isolés ou par petits groupes.

—Tiens! s'écria tout à coup le sergent Séguin, il y a des Anglais en tête des Allemands!

—Des Anglais et même des Ecosais! dirent les soldats.

—Que signifie cette comédie?

—Oui! véritable comédie! répondit un officier, ces imbéciles ont revêtu des costumes anglais pour nous tromper. Ils espèrent, en nous empêchant de tirer, permettre aux masses allemandes d'arriver jusqu'ici sans coup férir. Ils nous croient donc bien abrutis par leurs gaz!”

Les gaz étaient passés et les Canadiens qui n'avaient pas souffert de leurs poisons étaient prêts à combattre.

—Ouvrez le feu! ordonna le commandant, allez-y des fusils et des mitrailleuses; il faut nous débarrasser de ces brigands qui déshonorent notre uniforme!”

Un feu violent assaille les ennemis; la fusillade, le crépitement des mitrailleuses se mêlent au bruit des canons; les shrapnells tombent sur les Boches qui fuient en désordre de tous les côtés.

—Voyez, crient les Canadiens, les voilà qui se sauvent dans leurs nuages asphyxiants; ils en souffriront plus que nous.

En effet, les Allemands, qui ne s'attendaient point à cette attaque, ne sachant où se réfugier, sous la pluie

de fer qui les écrasait, tombaient victimes de leur propre stratagème. Les tranchées anglaises étaient entourées de morts et de mourants.

Tout à coup, un highlander, sortant de cette masse d'ennemis éperdus, s'élança vers les tranchées de nos alliés.

"Ne tirez pas! Ne tirez pas! s'écria-t-il.

—Qui êtes-vous? demanda un sous-officier canadien.

—Un Anglais fait prisonnier avec beaucoup d'autres, que les Allemands, comme vous le voyez, ont mis en avant de leurs troupes pour se couvrir."

L'officier qui voyait le numéro de son régiment lui demanda:

"Où teniez-vous garnison avant la guerre?"

Le highlander bafouilla quelques mots inintelligibles.

"C'est un faux Anglais, dit l'officier, c'est un de ces Allemands déguisés pour nous donner le change, feu sur lui!"

Une fusillade nourrie fut dirigée contre l'espion qui tomba criblé de balles.

Cependant les Boches cherchaient reprendre le dessus: ils revenaient sur les Canadiens avec de nouveaux cylindres remplis de gaz asphyxiants: des nuages jaunâtres se formaient devant eux, mais le vent avait tourné et ils furent encore les premières victimes de leur horrible invention. Ils furent partout repoussés.

Le 22ème bataillon canadien se distingua surtout dans ce combat. Il subit de graves pertes, mais il assura la victoire par sa bravoure indomptable.

Pendant ce combat héroïque, un aviateur anglais poursuivait au-dessus du champ de bataille un avion allemand qui servait d'indicateur aux

batteries ennemies. Au moment où il rechargeait sa mitrailleuse, son appareil se retourna soudain.

Un cri d'angoisse sortit des rangs canadiens.

Le choc fit desserrer la ceinture qui attachait le pilote à son siège et celui-ci fut lancé en dehors de l'avion.

"Il est perdu!" dirent les officiers qui regardaient ce terrible drame.



Les troupes canadiennes poussèrent des hurrahs frénétiques.

Heureusement, l'aviateur, plein de sang-froid, put saisir un des tubes à l'arrière du châssis, mais sa ceinture glissa le long du corps et s'enroula autour de ses jambes; l'Anglais resta suspendu, la tête en bas, faisant des efforts désespérés, pour dégager ses jambes et remonter sur son siège. L'avion, abandonné à lui-même, tournait comme une feuille morte, emporté par le vent et il descendait rapidement. sol!" criaient les Canadiens.

Cependant l'aviateur, aussi habile que courageux, réussit à dégager une jambe et put atteindre avec le pied le levier de contrôle. Il rétablit l'équi-

libre, fit exécuter à l'aéroplane un admirable "looping the loop" et remonta sur son siège.

Les troupes canadiennes poussèrent des hurras frénétiques tandis que l'aviateur, les saluant de la main, reprenait sa course vers les taubes allemands.

Tels furent les épisodes de se combat des bords de la Lys, qui fut pour l'armée anglaise et les troupes canadiennes un brillant succès.

V.—UN LIEUTENANT HEROIQUE

"Vous voyez ce monticule, dit un soir le commandant du détachement canadien au lieutenant N... ; il a pour nous la plus grande importance ; si nous pouvons en prendre possession, il sera un excellent observatoire d'où nous pourrions surveiller facilement les mouvements de l'ennemi.

—Nous sommes prêts à l'enlever, mon commandant.

—L'affaire paraît simple ; cependant les Boches gardent bien ce terrain, il faudra toute l'adresse, la prudence et le sang-froid que je vous connais pour réussir.

—Quand commençons-nous, mon commandant ?

—Vous partirez demain matin, au petit jour, avec une cinquantaine d'hommes. Je compte sur vous.

— Je vous remercie, mon commandant."

Le lendemain, à peine l'aube commençait-elle à blanchir l'horizon que le détachement canadien, conduit par le lieutenant N..., se glisse le long des tranchées, jusqu'à la petite plaine qui sépare les lignes alliées de la butte.

"Nous sommes arrivés au point dangereux, dit l'officier ; il faut quitter la tranchée et parcourir, jusqu'au pied de la butte, cet espace complète-

ment découvert. Attention de ne pas attirer l'attention des Allemands.

—Ils dorment, mon lieutenant.

—Oui, comme les chats, ils dorment d'un oeil."

L'officier saute le premier hors de la tranchée, suivi bientôt de ses fidèles Canadiens. Ils avancent prudemment, lentement, courbés vers le sol. Ils ont déjà parcouru le tiers du chemin quand un cri retentit :

"Wer da ?"

—Bon ! crie tant que tu voudras, dit le lieutenant, à voix basse, nous ne comprenons pas d'allemand."

Il continue à ramper avec ses hommes.

Un coup de feu retentit.

"Avancez toujours, dit l'officier, son fusil ne nous épouvante pas."

La troupe continue à ramper vers le monticule.

Mais le coup de feu a éveillé les Boches ; ils tirent de tous les côtés ; les balles sifflent autour des Canadiens ; plusieurs sont blessés.

"Courage ! Courage ! mes enfants, nous arrivons au but ; là-haut, il y a un petit bois où nous serons à couvert."

Tout à coup le lieutenant crie :

"Bon ! voici une route à traverser !

—Et un talus qui longe la route, ajoute un caporal, c'est là que les Boches vont nous fusiller facilement.

—Qu'importe ? Il faut passer ; en avant, camarades !"

Il escalade le talus et les Canadiens le suivent avec entrain, mais ils sont arrêtés par des feux de salve ; l'officier est blessé ; le sang coule sur son cou, rien ne l'arrête.

"En avant ! en avant !" ordonna-t-il.

Mais le feu des ennemis est de plus en plus violent, les Canadiens sont décimés.

"Nous arrivons, dit le lieutenant,

nous ne pouvons reculer; courage! le talus est franchi."

En ce moment il pâlit, ses forces l'abandonnent; un effort surhumain l'avait soutenu jusque-là, malgré ses terribles souffrances. Il tombe sur le talus.

Le sergent et les soldats l'entourent, ils veulent l'emporter.



"Laissez-moi, je vous l'ordonne."

"Non, non ! dit l'officier, avancez toujours, laissez-moi ici; vous viendrez me chercher plus tard. Si vous tardez d'avancer, vous serez enveloppés."

Les soldats insistent, le lieutenant se fâche.

"Vous allez compromettre votre succès, s'écrie-t-il; allez, laissez-moi, je vous l'ordonne."

Les Canadiens obéissent et, dans un élan merveilleux, ils atteignent enfin le petit bois qui couronne le monticule. Leur mission est remplie. Alors le sergent s'écrie:

"Maintenant, allons chercher notre lieutenant."

Tous veulent y courir malgré les plus grands dangers.

"Quatre hommes et moi, cela suffit."

Ils reviennent sur leurs pas, ils peuvent arriver jusqu'à l'officier qui respirait encore, mais avait perdu connaissance. Avec beaucoup de soin, ils l'emportent dans le bois. Un instant, le lieutenant N... se ranime, il ouvre les yeux et voit ses soldats autour de lui.

"Sommes-nous vainqueurs? demande-t-il.

—Oui, mon lieutenant, nous avons pris le monticule.

—Alors je meurs content."

Ce furent ses dernières paroles qui restèrent comme une haute leçon de vertu militaire pour ses compagnons d'armes.

VI.—LE CANON DETRUIT

"Il y a là-bas, dit un officier canadien, une grosse pièce d'artillerie allemande qui nous gêne beaucoup.

—Elle a été repérée par nos aviateurs, répondit le capitaine du détachement, elle se trouve à deux kilomètres derrière nos tranchées de première ligne.

—Les Allemands veulent sans doute bombarder Béthune?

—C'est possible, mais voilà notre artillerie qui, avertie par les aviateurs prend position. Je ne donnerais pas dix shillings de cette pièce."

Ceci se passait aux environs de La Bassée. Les Allemands avaient amené sur une des hauteurs une de leurs plus grosses pièces de canon, dans le but de détruire les batteries anglaises et ensuite de bombarder les villes et villages voisins. Ils avaient caché la pièce dans un petit bosquet et recouvert l'affût de branchages, mais, malgré toutes leurs précautions, les aviateurs avaient repéré le formidable engin et bientôt les Anglais commencèrent une terrible canonnade.

Au quatrième obus, la pièce allemande fut réduite au silence et complètement démontée.

«Bravo! bravo! crièrent les Canadiens.

En ce moment, une estafette se présenta devant le capitaine.

«Mon capitaine, dit-elle, je viens vous prévenir de la part du commandant que les Allemands installent une autre pièce d'artillerie de gros calibre à un mille en arrière de la première. Voici l'ordre qu'il m'a chargé de vous remettre.»

Le capitaine prit connaissance du message qui lui ordonnait de prendre sans retard toutes les dispositions pour disperser les ennemis et empêcher l'installation de leur canon.

L'officier fit appeler un sergent qui avait toute sa confiance.

«Prenez des cartouches de dynamite, lui dit-il, et rassemblez tout de suite la moitié de ma compagnie.

—Oui, mon capitaine.

—Nous allons faire un bon travail ce soir.

—Tant mieux, mon capitaine, on sera heureux de sortir un peu de ces tranchées.»

Dès que les hommes furent prêts, le capitaine leur recommanda le silence.

«Pas un mot, dit-il, pas le moindre bruit, il faut que nous surprenions les Allemands.»

La troupe se dirigea aussitôt vers Festubert, village important près duquel les Boches s'occupaient à installer la pièce du canon.

L'aube commençait à luire, les Canadiens se glissèrent silencieusement hors de leurs retranchements; ils longèrent la lisière d'un bois, à quelques mètres seulement des tranchées allemandes. Il fallait éviter les sentinelles; la moindre imprudence eût fait manquer l'entreprise.

Après une heure de marche, les Canadiens purent arriver sans encombre auprès d'une ferme située non loin du bois. Cachés dans les taillis et derrière les murs, ils aperçurent les troupes ennemies à peu de distance. Sur un tertre élevé, elles plaçaient un canon du plus gros calibre, destiné sans doute à remplacer celui qui avait été détruit.

«En avant! cria le capitaine, à la baïonnette!»

Les Canadiens s'élançèrent avec un entrain admirable contre les Allemands qui, surpris de cette attaque inattendue, commencèrent d'abord à fuir de tous côtés, mais leurs officiers, à coups de plat de sabre, ramenèrent leurs hommes. Un rapide et furieux corps à corps s'engagea, mais les ennemis ne tardèrent pas à céder devant l'intrépidité des Canadiens. Ils s'enfuirent en laissant sur place un grand nombre de tués et de blessés.

«Hâtons-nous, dit le capitaine, ils reviendront bientôt en plus grand nombre: il faut détruire le canon.»

Il fit éloigner ses hommes qui retournèrent vers la forêt.

«Attendez-nous à l'entrée du bois, ordonna-t-il à un lieutenant; surveillez bien les environs; dans quelques minutes je vous rejoindrai.»

Alors il commanda au sergent et à deux soldats de le suivre.

«Vous avez les cartouches de dynamite? demanda-t-il au sous-officier.

—Oui, mon capitaine.

—Alors, venez, nous n'avons pas de temps à perdre.

Avec les pioches et les pelles qu'ils trouvèrent sur le tertre, ils creusèrent un trou sous la pièce, y placèrent plusieurs cartouches de dynamite avec une courte mèche qui fut aussitôt allumée.

«Vite, rejoignons nos camarades,»

oria le capitaine.

Ils étaient à peine à l'entrée du bois qu'une détonation formidable ébranla les airs; le canon, brisé, fut culbuté en bas du tertre et les débris de son affût furent projetés au loin. Les Canadiens purent regagner leurs retranchements non sans avoir résisté courageusement aux Allemands qui, dans un retour furieux, cherchaient à les arrêter.

VII.—LES ESPIONS DE L'YSER

C'était aux environs d'Ypres. Entre les cantonnements des troupes britanniques et leurs premières tranchées se trouvait une maison de briques, une de ces petites maisons composées d'un simple rez-de-chaussée, comme il y en a tant dans les Flandres.

Là habitait un aubergiste avec sa famille. Les soldats Canadiens, pendant les grandes chaleurs de l'été, avaient l'habitude de s'arrêter dans cette ouberge pour y boire un verre de bière en revenant des tranchées. Ils parlaient naturellement de la guerre, sans se méfier de cette famille flamande qui paraissait composée d'ardents patriotes, toujours empressés auprès des soldats alliés.

Il était facile à l'aubergiste d'être bien renseigné sur les mouvements des troupes et sur l'importance des forces qui occupaient les tranchées.

"C'est étonnant, dit un jour, un officier canadien, les Boches ont certainement des espions dans les environs, car ils sont toujours instruits à l'avance de nos opérations et de nos projets.

—Les espions ne se trouveraient-ils pas dans cette ouberge que fréquentent nos soldats?

—Ces aubergistes ont pourtant l'air

de vieux Flamands bien attachés à leur pays.

—Je m'en défie, dit un lieutenant, je les ai entendus, un jour parler allemand dans une pièce voisine, malheureusement, je n'ai pu saisir le sens de leur conversation.

—Des Flamands qui parlent allemand! cela me paraît louche, répartit un capitaine, il faut surveiller ces gens-là sans qu'ils puissent soupçonner qu'on se méfie d'eux."

Deux sous-officiers canadiens furent chargés d'exercer une surveillance active dans la maison et d'interroger adroitement les enfants de l'aubergiste. Rien ne vint justifier les soupçons des officiers. L'aubergiste se doutait-il de quelque chose? Jamais il ne se montra plus hostile aux Boches et il profitait de toute occasion pour rendre service aux soldats alliés qui entraient chez lui.

"Décidément, nous nous sommes trompés, disaient les officiers, ce n'est pas ici que l'espionnage est organisé."

Cependant un des sous-officiers avait su gagner la sympathie du petit garçon de l'aubergiste, un enfant de sept ans, auquel il donnait souvent quelques biscuits ou des sucreries.

"La vérité sort de la bouche des enfants, disait-il, et, s'il y a trahison, j'arriverai à le savoir par celui-ci."

En effet, un jour, le petit garçon, heureux d'avoir reçu quelque friandise, dit au Canadien qui lui demandait s'il avait déjà vu des Boches:

"Oh! notre chien les connaît bien, lui!

—Votre chien?

—Oui; quand il veut aller les voir, on lui met un manteau de poils, et, de blanc qu'il est, il devient noir."

Le sous-officier comprit et avertit ses chefs.

Le chien venait souvent rôder autour des tranchées britanniques, mais nul ne se méfiait de ce pauvre cabot, au contraire, on le caressait comme un ami.

On se saisit de lui et, sous des faux poils dont il était couvert, on trouva des lettres destinées aux Allemands et remplies de renseignements sur une attaque que l'armée alliée devait tenter le soir même.



On se saisit du chien

Les prétendus Flamands n'étaient que des Boches placés là pour renseigner les soldats de Guillaume sur les mouvements de nos troupes. Ils furent arrêtés et fusillés sur-le-champ.

VIII.—UN BRILLANT ASSAUT

Sur les bords de l'Yser, les volontaires canadiens du 22ème arrivés depuis peu de temps, rêvaient de se signaler par une action d'éclat.

—“Nous n'avons encore aperçu aucun casque à pointe, disaient-ils, cela nous ennuie. Où sont-ils donc? Nous avons hâte de nous mesurer avec eux.

— Patience! répondaient les officiers, l'occasion de les connaître ne vous manquera pas.”

Un beau jour les Allemands arrivè-

rent près d'un village et se placèrent dans un petit bois d'où ils lancèrent sur les Canadiens une fusillade nourrie.

—“Il faut les déloger, ordonna le commandant, en avant, mes amis!”

Les jeunes volontaires attaquèrent l'ennemi avec un merveilleux entrain, mais les Allemands étaient nombreux et tenaces; il fallut deux heures pour les déloger du bois. Ils se réfugièrent alors dans le village de N... d'où ils recommencèrent à lancer sur les Canadiens une pluie de balles. Leurs mitrailleuses crépitaient, la situation devient difficile pour nos alliés.

—“A l'assaut!” crie le commandant.

Les Canadiens s'élançant bravement, mais l'ennemi est à l'abri derrière les maisons, sa résistance est énergique; deux assauts sont repoussés et les Canadiens, retirés dans le bois, se demandent comment ils viendront à bout des Boches.

La nuit commençait à tomber.

—“Voilà surtout ce qu'il faudrait détruire, dit le commandant, en montrant une ferme située à l'entrée du village. Ce sont les mitrailleuses installées dans ce bâtiment qui ont arrêté nos attaques.

—Ce sont elles qui nous ont tué le plus de soldats, ajoutent les officiers; si cette ferme était prise le village serait à nous.

—Eh bien! il faut l'enlever à tout prix.

—Je suis prêt à tenter l'attaque avec quelques hommes de bonne volonté, dit un capitaine.

—Vous êtes un brave, répond le commandant, l'entreprise est des plus dangereuses. Les bombes et les shrapnells ne cessent de tomber. Les 300 verges que vous aurez à parcourir,

sont à découvert. Combien arriverez-vous là-bas ?

—Qu'importe ? Il ne faut pas qu'on puisse dire que nous avons été arrêtés ici par des Allemands. Il vaut mieux que nous soyons peu nombreux pour arriver à la ferme sans éveiller l'attention des ennemis. Cinquante hommes me suffiront pour prendre la ferme."

Le commandant demande aussitôt des hommes de bonne volonté.

"Tous ! tous ! répondent les Canadiens, nous voulions tous recommencer l'assaut.

—Mes enfants, il ne nous faut que cinquante hommes."

Le capitaine prit au hasard les soldats les plus rapprochés, sûr que tous avaient le même courage et la même valeur, deux sous-officiers expérimentés les accompagnèrent.

"Allez, dit le commandant, votre réussite assurera notre victoire."

Le petit détachement dès la sortie du bois rampe à terre. Le village est rempli d'Allemands qui ne cessent de tirer de tous les côtés ; il faut arriver à la ferme sous les balles qui sifflent, les shrapnells qui éclatent en l'air ; la plaine à traverser est balayée par la mitraille, et cependant, les cinquante héros avancent lentement, silencieusement, presque invisibles dans les hautes herbes.

Les Canadiens, du bois, suivent leur marche avec angoisse. "Arriveront-ils jusqu'à la ferme ?

—Où sont-ils ? Ils ont disparu.

—Non ! des voilà, ils se dressent, ils sont au pied du mur.

Ils le franchissent.

—Maintenant, ils sont derrière le mur.

—Ils ont réussi à le franchir sans être vus, car les mitrailleuses ne tirent pas de leur côté.

—Bientôt elles ne tireront plus du tout.

—Espérons-le !"

On ne voit plus rien : le drame se passe derrière ces murailles sombres ; les mitrailleuses ne cessent de vomir leur feu meurtrier. Les volontaires n'ont donc pu encore surprendre les Boches.

"Sont-ils entrés dans la ferme ? se demandent les officiers.

—N'ont-ils pas été égorgés, en sautant de l'autre côté du mur.

—Pourquoi les mitrailleuses tirent-elles toujours ?

Non ! non ! elles cessent tout à coup de tirer ; un silence mystérieux succède au crépitement des balles ; on entend des cris au loin ; ce sont les volontaires canadiens qui sortent de la ferme et reviennent vers leurs camarades.

"Les braves garçons ! Ils ne sont plus nombreux !" murmure le commandant avec émotion.

Oui ! beaucoup sont restés dans la ferme, tués ou blessés ; les autres arrivent sanglants, les vêtements déchirés.

"Et votre capitaine ? demande le commandant.

—Blessé ! Il n'a pas voulu qu'on le rapporte. "Allez ! nous a-t-il ordonné, dites à vos camarades de venir ! Nous tenons les mitrailleuses, nous tenons le village !"

—Et les Boches ?

—Tous tués ou mis en fuite !

—Alors, en avant ! crie le commandant, à l'assaut du village !"

Tandis que des infirmiers vont à la ferme chercher le capitaine et les blessés, d'autres volontaires enlèvent les mitrailleuses et leurs munitions et les tournent vers le village. Les troupes canadiennes attaquent bravement les maisons, les unes après les

autres. Les ennemis, écrasés par leurs propres mitrailleuses, surpris du silence de la ferme, s'échappent en désordre par l'autre extrémité du village: la victoire est complète.

IX.—SAUVES PAR LES CANADIENS

Aux environs de La Bassée, un détachement de chasseurs français, entraîné par son ardeur, avait pénétré au delà des lignes allemandes et s'était posté dans un petit bois. Là les chasseurs se virent cernés par un régiment d'infanterie allemande qui s'était dissimulé derrière un monticule couvert de taillis.

Nous sommes enveloppés par les ennemis, dit l'officier qui commandait le détachement, ils sont en nombre supérieur, je ne vous cache pas que notre situation est critique. Nous n'avons qu'une ressource: chercher à percer le cercle qui nous entoure.

— Oui! oui! crièrent les soldats, mourir plutôt que nous rendre!"

Un officier allemand cria aux Français:

"Rendez-vous!

—Jamais!

—Vous ne pouvez résister; vous n'êtes qu'une poignée d'homme contre un régiment.

—Nous ne sommes pas encore pris, vous allez le voir!"

Une vive fusillade s'engage aussitôt; les chasseurs, officiers en tête, se précipitent sur les Allemands qui les accueillent par un feu violent. La petite troupe de Français se trouva bientôt diminuée.

—Rendez-vous! cria le colonel allemand, ou vous serez tous tués!"

Un nouvel effort des chasseurs répondit à ces paroles, mais, malgré son héroïque résistance, le petit détache-

ment allait succomber quand tout à coup l'officier français s'écrie:

"Les Anglais! Voici les Anglais!"

C'était une équipe du 22ème Canadien-français, qui avait entendu le crépitement de la fusillade. Elle accourait au secours de ses amis.

"Tenez bon! courage! crient les Canadiens.

—Bravo! bravo! Vivent les Canadiens! répondent les Français."

Avec une bravoure indomptable nos alliés s'élancent sur les Allemands qui ne s'attendaient point à ce renfort redoutable. Le désordre se met d'abord dans leurs rangs, mais, furieux d'avoir manqué une victoire si facile, ils reviennent à la charge; ils résistent aux assaillants avec une énergie désespérée. Pendant plus d'une heure les Canadiens les repoussent à coups de baïonnette: il y a des corps à corps terribles dans lesquels les alliés terrassent vaillamment leurs lourds adversaires.

Enfin, les Allemands durent s'enfuir avec d'énormes pertes tandis que les Français acclamaient leurs alliés avec enthousiasme:

"Vive le Canada! Vivent nos frères canadiens!"

X.—LES SENTINELLES

Il avait été décidé d'enlever une tranchée ennemie avoisinant le canal d'Ypres. Le jour paraissait à peine; un brouillard épais s'était répandu sur la plaine environnante. L'occasion était bonne, mais deux sentinelles veillaient entre la tranchée occupée par les Canadiens du 22ème et celle dont on voulait s'emparer. Il fallait les faire disparaître, sans bruit, sans qu'elles pussent pousser un cri.

L'officier commandant le détachement canadien choisit deux de ses

hommes les plus alertes et les plus solides.

—“Il faut, leur dit-il, vous emparer de ces deux sentinelles qui nous gênent; cette opération est délicate, car si elles donnent l'éveil, nous ne pourrions prendre la tranchée. Vous sortirez du retranchement à gauche, nous passerons à droite pour vous aider au besoin. Vous vous glisserez derrière les sentinelles pour les faire prisonnières et les amener ici. Vous avez bien compris?”

—Oui, mon capitaine.

—Pas un coup de fusil, pas un cri.

—Bien, mon capitaine, nous ferons de notre mieux.

—Allez.”

Les deux Canadiens sortirent de la tranchée en rampant, et, guidés par une boussole, ils s'avancèrent dans le brouillard qui formait un voile impénétrable. Cependant, deux cents verges à peine les séparaient de l'ennemi.

Après quelques minutes, ils virent les silhouettes aux formes vagues et incertaines des sentinelles.

—“Attention! dit l'un des Canadiens, il faut passer derrière ces deux Boches sans qu'ils nous aperçoivent.

—Ils ne sont guère qu'à cinq ou six verges de leur fossé.

—Oui, mais tout le monde dort.

—Regarde. l'une des sentinelles semble aussi dormir debout, une seule veille. Allons!”

Ils enlèvent leurs manteaux, tournent les deux Allemands sans être vus, et soudain s'élancent sur eux. Un des Canadiens étourdit la première sentinelle d'un coup de poing formidable; elle tombe sans pousser un cri. L'autre soldat jette son manteau sur la tête de l'Allemand qui se trouve devant lui. Celui-ci se débat comme un diable, mais le Canadien, un

vrai colosse, lui serre la gorge et peut le maintenir presque étouffé et incapable d'articuler une parole.

Tous deux furent aussitôt désarmés.

—“Allons, leur dit le Canadien qui parlait allemand, vous êtes prisonniers; marchez on ne veut pas vous faire de mal, mais si vous jetez un cri, vous êtes morts!”

Ils poussèrent les deux Boches vers les tranchées anglaises. En ce moment le capitaine, avec quelques hommes, vint à leur aide et les prisonniers furent bientôt enfermés dans une casemate.

—o—

SCRAPS DE FER AGRICOLES

Le secrétaire du Département de l'Agriculture des Etats-Unis sur la suggestions du Directeur George Otis Smith, du service géologique du Gouvernement vient de faire aux cultivateurs américains un pressant appel pour la vente qu'il peuvent faire de scraps métalliques.

Le but est d'augmenter l'approvisionnement de fer et d'acier.

Le cultivateur Yankee trouve là une bonne occasion de profits assez substantiels. Il se trouve en effet dans presque toutes les fermes de vieux instruments de grande culture, charrues, faucheuses, rateaux, etc., etc. tandis qu'également de petits instruments ou outils de rebut se rouillent dans les hangars.

En 1910, la machinerie agricole des Etats-Unis était évaluée à \$1,263,000,000. Comme les ventes de cet instrument atteignent \$165,000,000,000 par an, il y a là une source énorme de scraps utilisables.

—o—



TRIOLETS A MA MIE

par Charles le Goffic (1)

Puisque je sais que vous m'aimez,
Je n'ai pas besoin d'autre chose.
Mes maux seront bientôt calmés,
Puisque je sais que vous m'aimez,
Et que j'aurai les yeux fermés
Par vos doigts de lis et de rose.
Puisque je sais que vous m'aimez,
Je n'ai pas besoin d'autre chose.

Je voudrais mourir à présent,
Pour vous avoir près de ma couche,
Allant, venant, riant, causant,
Je voudrais mourir à présent,
Pour sentir en agonisant
Le soufïe exquis de votre bouche.
Je voudrais mourir à présent,
Pour vous avoir près de ma couche,

S'il fallait, comme au temps jadis,
Franchir des monts, sauter des fleuves,
Combattre en plaine un contre dix;
S'il fallait, comme au temps jadis,
Jouer pour vous les Amadis,
Mon coeur bénirait ces épreuves,
S'il fallait, comme au temps jadis,
Franchir des monts, sauter des fleuves,

Jasmins d'Aden, oeillets d'Hydra,
Ou roses blanches de l'Ecosse,
Fleurs d'Eglantier, fleurs de cédrat,
Jasmins d'Aden, oeillets d'Hydra,
Dites-moi les fleurs qu'il faudra,
Les fleurs qu'il faut pour notre nocce,
Jasmins d'Aden, oeillets d'Hydra,
Ou roses blanches de l'Ecosse,

Sur les lacs et dans les forêts,
Pieds nus, la nuit, coûte que coûte,
J'irais les cueillir tout exprès,
Sur les lacs et dans les forêts,
Hélas, et peut-être j'aurais
Le bonheur de mourir en route;
Sur les lacs et dans les forêts,
Pieds nus, la nuit, coûte que coûte...

(1) Charles le Goffic naquit à Lamien, le 14 juillet 1869, mais il ne débuta dans la littérature et la poésie qu'en 1885, à Paris, à l'âge de 22 ans. Il fut l'intime de Maurice Barrès, et publia plusieurs romans, à part des vers. En 1908, l'Académie française lui a décerné le prix Née, pour l'ensemble de ses œuvres. Il fut créé chevalier de la Légion d'Honneur, en 1906.

UN QUARTIER LATIN A NEW-YORK

Le village de Greenwich est à New-York, ce que le Quartier latin est à Paris.

Le Greenwich Village, près de New-York, est le quartier général de la bohème New-Yorkaise.

Ce Greenwich Village n'a rien de commun avec Greenwich d'Angleterre. L'heure et le temps n'existe pas ici.

Tous les ratés et tous les cabots de la peinture, de la sculpture et de la littérature voisinent ici avec les grands artistes que compte la métropole américaine.

Le poète qui écrit des vers à \$5.00 l'un, se rencontre avec le poète famélique qui prend son repas hebdomadaire sur le banc d'un square. La jeune artiste qui fait des dessins à \$500 pour les couverts des grands magazines voisine la pauvre qui fait des croquis au coin des rues. L'auteur dramatique dont les pièces atteignent toujours le millième cotoie le petit auteur de pièces de burlesques de troisième ordre.

Tous ces peintres, artistes, auteurs ou sculpteurs vivent ensemble au Greenwich Village dans une fraternité exemplaire.

La vie est, à Greenwich Village, entièrement autre qu'à New-York; ce qui coûterait un dollar à New-York en coûtera \$10 à Greenwich.

Malgré le voisinage des grands artistes, Greenwich regorge d'objets hétéroclites, de copies mal imitées des grands maîtres, de fausses antiquités, etc.

Un ferblantier quelconque enverra quelques coups de marteau sur une vieille plaque de tôle puis ira la vendre pour la somme de \$11.25. S'il ne réus-

sit pas ce jour-là il reviendra le lendemain et la vendra pour la somme de \$25.75. Il trouvera toujours un "amateur" pour y découvrir un chef-d'œuvre.

L'acheteur américain se laissera toujours prendre par les hauts prix réclamés par les artistes pour les "œuvres d'art" qu'on lui offre. Il faut que le tableau ait une réelle valeur pour qu'on en réclame un si haut prix et l'"amateur" empoche son achat et part pour apprendre qu'il n'a acheté qu'une vieille croute. Et, cependant ce même homme se laissera prendre de nouveau par ce même "artiste" le surlendemain.

La différence entre le quartier latin de Paris et Greenwich est que l'un n'est pas contrefait tandis que l'autre l'est.

Le quartier latin a été formé par les siècles. Greenwich Village a été bâti par quelques artistes arrivistes et dépourvus pour la plupart de talents. L'un vivra éternellement, l'autre n'aura qu'une existence éphémère.

— 0 —

VALEUR MOYENNE PAR TETE ET VALEUR TOTALE DES ANI- MAUX DE FERME

La valeur moyenne, par tête, des animaux de ferme, pour 1918, montre une certaine tendance à la baisse sur celle de 1917. Ainsi, la valeur moyenne des chevaux a fléchi de \$132.00 à \$131.00 par tête; celle des vaches laitières, de \$82.00 à \$79.00 par tête; celles des autres bêtes à cornes de \$46.00 à \$45.00; la valeur moyenne des moutons de \$15.00 à \$14.00 et celle des porcs de \$29.00 à \$26.00 par tête.



POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER



LE PENDU DE PAILLE

Cent ans et plus avaient passé sur le royaume de Silésie. Illa et Ratibor étaient morts depuis longtemps sans laisser d'enfants, et pourtant leur histoire ne s'était pas effacée du souvenir populaire: Rubezahl était devenu le héros de toutes sortes d'aventures fabuleuses, et les jeunes gens qui excursionnaient dans la montagne ne manquaient pas d'appeler le Génie par son sobriquet. Comme jamais le Gnome n'était apparu à leur voix, ils s'imaginaient que c'était un mysthe qui n'avait jamais vécu que dans la féconde imagination de leurs ancêtres.

Et pourtant Rubezahl vivait toujours.

LE TAILLEUR BENEDICT

Par un clair matin de septembre, trois jeunes gens gravissaient une pente boisée des Montagnes Géantes et devisaient joyeusement des croyances de jadis. Comme l'un d'eux faisait remarquer qu'ils se trouvaient précisément sur le territoire que la légende attribuait au Génie, le plus jeune des compagnons s'écria en manière de plaisanterie: "Rubezahl! eh! descends donc, voleur de jeunes filles!"

Au même instant, la forêt fut secouée par un tourbillon soudain; les arbres plièrent, les feuilles brusquement arrachées s'envolèrent et la

bourrasque glacée vint frôler les jeunes gens interdits, puis le calme se rétablit et le beau soleil, glissant de nouveau sur les branches, refit des taches de lumière sur la route de la forêt.

Bénédict (c'était le nom du jeune étourdi qui avait apostrophé le Gnome) rit très fort de la peur qu'ils avaient eue, et comme on arrivait à la lisière du bois, il prit congé de ses camarades et redescendit seul vers Hirschberg, sa ville natale, où il allait exercer son métier de tailleur.

Tandis qu'il cheminait ainsi, l'âme libre de soucis, il ne se doutait guère le pauvre garçon, qu'un esprit irrité le suivait, invisible, et méditait sa vengeance. Rubezahl, qui depuis plus de



cent ans n'avait pas quitté sa demeure souterraine, était justement ce matin-là revenu voir ce qu'il advenait du monde extérieur. A la vue des hommes qui avaient bâti des villes jusqu'au

pied de sa montagne, en apercevant les fermes dont les pâturages couvraient son propre domaine, les cognées qui déjà entamaient les plus beaux arbres de la forêt, le Génie avait tremblé de fureur. Il s'était ressouvenu d'Illa, des humiliations qu'il avait subies à son premier contact avec la race humaine, et il eut désiré l'anéantir. En entendant Bénédicte le traiter de voleur, Rubezahl s'était immédiatement élan- cé pour l'étrangler et c'est son souffle qui avait fait frissonner la forêt; puis, se reprenant, il suivit son insulteur en méditant une vengeance plus raffinée.

Il remarqua que le jeune tailleur en- trait "Aux Rois Mages", honnête au- berge de Hirschberg. Cette constata- tion faite, il s'en retourna dans la mon- tagne. A quelques kilomètres de la vil- le, le Gnome croisa un riche marchand juif qui se rendait aussi à Hirschberg.

Prenant immédiatement les traits et le costume de Bénédicte, il se jeta à la gorge du voyageur, le dévalisa et dis- parut. "A l'aidel!" s'écria le Juif, lors- qu'il eut repris ses sens, et il se mit à gémir lamentablement. Bientôt un voyageur qui passait l'entendit et s'approcha de lui. Après l'avoir pensé et réconforté, comme le Bon Samari- tain de l'Evangile, il le soutint jusqu'à la ville, lui indiqua l'auberge des Rois Mages et, lui mettant une pièce d'ar- gent dans la main, il disparut.

L'AUBERGE DES ROIS MAGES

En entrant dans l'auberge, le Juif demeura sur le seuil, cloué par l'éton- nement. En face de lui, paisiblement accoudé à la table commune, son agresseur faisait honneur à un pot de vin doux. Après s'être bien assuré qu'il n'était point victime d'une illusion, le marchand volé ne prit même pas le temps de se restaurer et retrouva des

forces pour courir prévenir la police de la ville.

Il faisait nuit, lorsqu'un lorsqu'un formidable coup de heurt réveilla les hôtes paisibles des "Rois Mages". L'aubergiste ouvrit en tremblant et une troupe de gendarmes et d'huissiers firent irruption dans la salle basse. Les voyageurs curieux et effrayés descendirent tous armés, qui d'une chandelle, qui d'une lanterne et vêtus plus ou moins sommairement.

Bénédicte était au premier rang et s'étonnait d'être dévisagé par la troupe. Sur un signe d'un étranger qui accompagnait les nouveaux arrivants, le tailleur fut soudainement entouré de halbardiers. Tandis qu'il se débattait et criait de toutes ses forces qu'il était victime d'une erreur, le marchand juif (car c'était lui qui avait guidé les sol- dats) dit au jeune homme:

"Osez-vous nier m'avoir attaqué dans la forêt? roué de coups et dé- pouillé de mon portefeuille contenant de l'or et des valeurs?"

— Je ne vous connais, ni vous ni votre sacoche du diable," reprit déses- pérément Bénédicte. Vivement intéres- sés par cette aventure, les voyageurs s'emparèrent du bagage du tailleur et le posèrent au milieu de la table. Lors- que le Juif eut fait en détail la descrip- tion de son bien, on ouvrit la valise et, à la grande stupéfaction du pauvre Bé- nédicte, des pièces d'or, trébuchant les unes sur les autres, roulèrent sur le parquet, puis un portefeuille de cuir, absolument identique à celui que ré- clamait le marchand volé, s'échappa d'un paque de linge et rejoignit les pièces. Les huissiers se précipitèrent sur ce butin qui condamnait l'infortuné tailleur, tandis que celui-ci, comme frappé de la foudre, l'esprit en dérou- te et les jambes fléchissantes, se lais- sait emmener par les archers, n'enten-

dant même plus les hurlements indignés de la foule assemblée au bruit.

LE JUGEMENT

Le lendemain matin, au petit jour, Bénédicte sentit, en s'éveillant, des douleurs vives par tout le corps; il ouvrit les yeux, tout étonné de se voir couché sur de la paille sordide, entouré de murs noirs. Peu à peu, le souvenir lui revint de sa terrifiante aventure de la veille, et le désespoir l'envahit. Pourtant, lorsque le geôlier vint le



chercher avec deux archers pour le mener chez le juge, le tailleur se dit qu'il n'était pas possible que l'innocence fût ainsi confondue et c'est avec un visage serein qu'il se présenta au tribunal.

Après un minutieux exposé des faits, que l'infortuné Bénédicte ignorait complètement, le bailli invita le malheureux à confesser son crime. "Par tous les saints du ciel, s'écria l'accusé,

je jure que suis innocent du crime dont on m'accuse.

— Et le portefeuille de l'honnête marchand que tu avais caché dans tes frusques? rugit le juge.

— Je ne sais par quel maléfice il est venu dans ma sacoche, répondit tranquillement Bénédicte, mais je ne l'ai pas volé.

Tout le tribunal déclara qu'un tel entêtement dans le mensonge décelait une noirceur d'âme peu commune, et le célèbre inquisiteur Hamerling fut appelé de l'accusé pour lui faire arracher des aveux au moyen de roues, pointes de fer et autres supplices. Quand le pauvre tailleur sentit les chaînes d'acier étrangler ses poignets, il songea que ce supplice, le faisant infirme pour la vie, le rendrait incapable d'exercer son métier, ni même de reparaître dans la noble corporation; il songea que Clara, sa fiancée, n'épouserait jamais un supplicié et, préférant la mort à tant de honte, il confessa à haute voix le crime que son cœur ignorait complètement.

Le jugement fut rendu séance tenante et Bénédicte condamné à être pendu haut et court dès l'aube suivante. La docte assemblée trouva ce jugement très équitable et, dans la foule attirée par ce procès sensationnel, un gros bourgeois éleva la voix pour louer très fort la justice de Messieurs les juges.

Tandis que le condamné regagnait sa triste prison, ce bourgeois (c'était le même qui avait fait l'office du Bon Samaritain auprès du marchand juif) se dirigeait vers la campagne. Il se frottait les mains en signe de satisfaction et murmurait entre ses dents: "Ah! ah! je suis un compteur de navets! ah! ah! je suis un voleur de jeunes filles! et toi, man brave tailleur,

compte les heures qui te restent, voleur de Juifs!" C'était Rubezahl!

CLARA

Tandis qu'il se félicitait de sa vengeance, repassant dans son esprit tous les moyens ingénieux qu'il avait employés pour cela, depuis l'attaque du marchand israélite jusqu'au moment où il avait glissé lui-même les valeurs dérobées dans la valise de Bénédicte, après avoir réconforté et amené à l'auberge des "Rois Mages" le voyageur dévalisé, le Génie de la Montagne était arrivé à la lisière d'un petit bois voisin de la ville de Hirschberg. Sous un chêne touffu, une jeune servante était assise et pleurait amèrement. Hubezahl s'arrêta pour la regarder et, malgré lui, il fut ému de voir une si jolie fille abattue par tant de douleur.

"Pourquoi pleures-tu, seulette, ma belle enfant? lui dit-il. Confie-moi ton chagrin afin que je sache si je puis te consoler.

— Hélas! repartit l'inconnue, ma douleur est sans remède; j'ai moi-même tué mon bonheur en tuant mon fiancé." Et deux larmes claires coulèrent sur ses joues.

"Tais-toi, une criminelle? reprit Rubezahl. Comment pourrais-tu porter l'enfer dans le coeur avec ce visage angélique?" Il est vrai, se dit-il en lui-même, que les hommes sont capables de tout.

Comme le Gnome, décidément radouci la pressait de questions, la jeune fille lui raconta l'histoire suivante, entremêlant son récit de sanglots déchirants; elle s'appelait Clara et s'était fiancée à un honnête tailleur que ses prétentions avaient, disait-elle, poussé au crime. La veille encore, il lui avait offert de la mener à l'autel; mais la coquette enfant s'était ri de lui et avait

répondu qu'il devait auparavant remplir son sac de pièces d'argent. Là-dessus, le tailleur avait repris le chemin de Hirschberg, sa ville natale. Et voilà que la rumeur publique lui rapportait qu'on venait de condamner à mort son fiancé pour vol!

"C'était ma faute, gémit la malheureuse en guise de péroraison, ce sont mes folles prétentions qui l'ont poussé à dévaliser un marchand juif; maintenant, je ne souhaite plus que de partager sa mort honteuse pour expier mon forfait. Avant l'aube prochaine, je serai aux pieds des magistrats de Hirschberg, les suppliant de me rendre mon Bénédicte ou de me prendre à côté de lui." Là-dessus, Clara redoubla ses pleurs.

Le Gnome était devenu tout songeur. Regrettait-il sa méchante action? Était-il attendri par les pleurs de Clara?... Toujours est-il que, prenant un grand accent d'autorité, il dit à la jeune fille:

"Je suis moi-même un des juges de Hirschberg et je puis peut-être faire quelque chose pour toi, à condition que tu rentres au village. Ton projet est fou et quand tu te seras fait pendre avec ton ami, tu ne l'auras pas sauvé. Tes cris ne peuvent pas faire revenir les juges sur leur décision et la ville te prendra pour une insensée."

Clara finit par se rendre aux raisons de l'honnête bourgeois, qu'elle prit vraiment pour un magistrat, et c'est avec une faible lueur d'espoir qu'elle le remercia et regagna sa maison.

L'EXECUTION

C'était l'aube. La foule commençait à se masser sur la place de Hirschberg lorsqu'un vénérable moine se présenta à la porte de la prison. On l'introduisit près de Bénédicte, qui ne pouvait se

résoudre à se préparer à la mort et s'arrachait les cheveux de désespoir. Un quart d'heure plus tard, le révérend capucin traversait de nouveau les sombres corridors, le capuchon modestement baissé sur le nez.

Est-il un plus lugubre spectacle que celui d'une troupe d'archers menant un condamné au supplice, par un jour encore indécis et froid? Cependant, toute une population curieuse se pressait aux fenêtres pour voir l'infortuné Bénédicte marcher à la potence. Le bourreau procéda à la pendaison aussi adroitement qu'il put, mais, à sa grande frayeur, le condamné ne fut pas



plus tôt en haut de la potence qu'il se mit à frétiller comme une carpe qu'on sort de l'eau; puis il fit des mouvements si désordonnés de tous les membres que la foule hurla à la magie et que les juges et l'exécuteur se hâtèrent de rentrer chez eux tout tremblants.

Une ou deux personnes, qui eurent le courage de rester sur le lieu de l'exécution, assurèrent plus tard que le pendu avait réussi à rompre la corde et qu'il s'était élevé dans l'air comme une simple baudruche; le vers l'aurait emporté vers l'est, par delà les frontières.

Ce qui est sûr, c'est qu'une heure plus tard il ne restait plus au bout de la corde qu'un bouchon de paille revêtu d'origeaux comme ces manne-

quins qu'on met dans les petits bois pour effrayer les merles gourmands.

LA MAISON DES FIANCES

Midi tintait à tous les clochers de la montagne; un soleil radieux avait chassé tous les nuages gris de la matinée; les prés verts étaient émaillés de mille fleurettes et la joie semblait rayonner sur le monde.

Pourtant quelqu'un pleurait derrière la vitre de la maison basse, à l'entrée du village: c'était Clara. "Ahl soupirait-elle, pourquoi ai-je écouté les conseils malencontreux de ce passant qui s'est donné pour un juge de Hirschberg? A l'heure qu'il est, mon bien-aimé Bénédicte est mort, et si j'avais été là..."

Un coup frappé à la porte interrompit les tristes réflexions de la jeune fille. N'attendant personne, surprise et effrayée, elle hésitait à aller ouvrir quand un second coup plus impérieux la fit sursauter. Elle ouvrit: c'était un moine. Lorsque le révérend père fut au milieu de la chambre, il arracha sa barbe d'un geste brusque et rejeta son capuchon: "Bénédicte!" — "Clara!" Ces deux cris retentirent à la fois et déjà les deux jeunes gens éperdus de joie étaient dans les bras l'un de l'autre. Que s'était-il donc passé?...

Rubezahl, regrettant sa conduite cruelle envers le jeune tailleur, avait pris le froc d'un moine pour pénétrer dans sa prison. Arrivé près de lui, il l'avait délivré de ses fers, lui avait fait endosser son costume de capucin, puis, baissant bien le capuchon, il lui avait recommandé de marcher lentement et dignement comme il convenait au porteur de ce costume. Enfin, recommandant au jeune homme de se rendre immédiatement chez sa fiancée, il lui avait ouvert la porte et glissé

un cervelas sous son manteau, comme provision de voyage.

Le bon Bénédic, qui ne s'attendait point à cet heureux dénouement, avait suivi ponctuellement ces instructions, persuadé que son innocence avait été reconnue, mais qu'on n'osait pas le délivrer publiquement pour ne pas humilier les juges.

Clara comprit confusément les explications de son fiancé; il était là devant elle et le reste lui importait peu. "As-tu faim? mon bien-aimé", lui demanda-t-elle, quand les premières effusions furent passées.

"J'avoue, répondit le tailleur, que la route m'a mis en appétit, et je vais faire honneur au cervelas que m'a donné le bon moine." Quelle ne fut pas sa surprise de le sentir peser triple dans



sa poche! Lorsqu'il en défit curieusement le papier, ce ne fut pas un cervelas, mais un bel et bon rouleau d'or qui parut sur la table.

C'était la réparation du Génie de la Montagne. Bénédic et Clara surent bien profiter de cette fortune inattendue. Les noces furent célébrées à Noël, et les époux vécurent longuement et paisiblement.

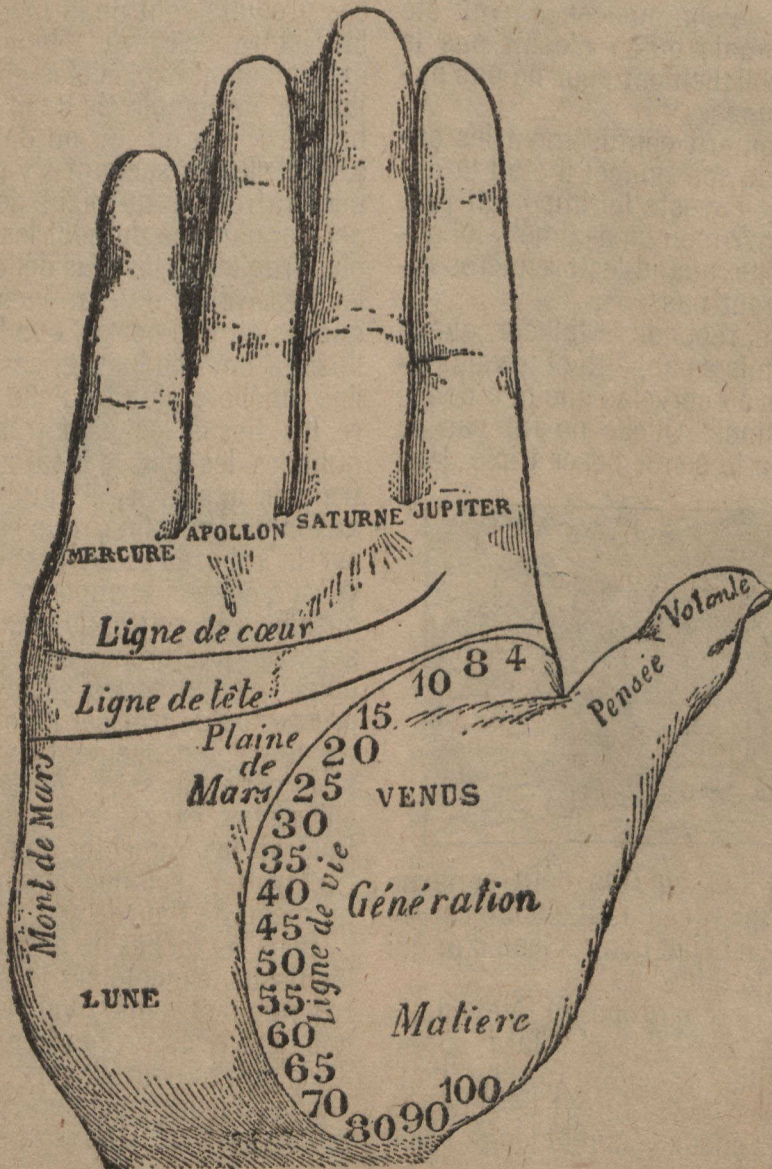
Quant au Roi des Gnomes, il rentra dans ses souterrains, presque réconcilié avec la race humaine; il s'amusa longtemps au souvenir du bon tour qu'il avait joué aux magistrats.

BENZINE, GAZOLINE, CHLOROFORME

Assurez-vous d'abord, en achetant de la benzine ou de la gazoline, que ces produits sont de la meilleure qualité, et rappelez-vous bien qu'il sont extrêmement explosibles et ne doivent jamais être employés dans une chambre où il y a du feu ou de la lumière artificielle. En sachant s'y prendre, on peut rafraîchir au point de leur donner l'apparence du neuf les étoffes les plus fragiles et les plus délicates, soies légères, voiles ou étamines, de même que les étoffes noires, que le temps ou l'usage ont rendues grises. La gazoline améliore plutôt qu'elle ne détériore les tissus les plus fragiles et les nuances les plus délicates. Pour rafraîchir une robe, il faut environ un gallon de gazoline, que vous versez sur la robe dans un grand récipient; laissez celle-ci tremper pendant quelques heures, retirez-la ensuite et brossez avec une brosse douce jusqu'à ce qu'elle soit presque sèche. Évitez de presser ou de froisser l'étoffe. Étendez ensuite soigneusement votre robe en plein air et au soleil. Après l'aération, s'il restait encore quelques taches, il faudrait les humecter d'eau chaude et les frotter soigneusement avec un morceau de flanelle sec.

Pour les taches de peinture sur tous les tissus, excepté sur la soie, le chloroforme est sans rival. On l'emploie mélangé avec un peu d'ammoniaque, et on doit toujours laver à l'eau de savon les parties où il a été appliqué. Les taches de vernis ou de peinture, surtout si elles sont anciennes, doivent d'abord être couvertes d'huile d'olive ou de beurre, ensuite on applique le chloroforme, et enfin on rince à l'eau de savon.

— 0 —



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

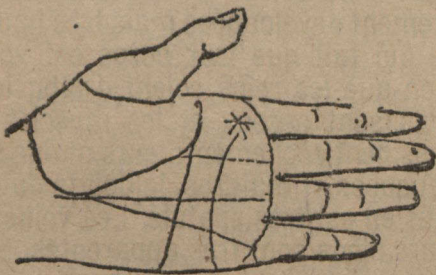
TOUT CE QU'ON PEUT LIRE DANS SA PROPRE MAIN

Explication détaillée et illustrée des principales signatures astrales. — Ce que sont les types variés de Jupiter, Saturne, du Soleil, de Mercure, Mars, la Lune et Vénus.

Après avoir dit, le mois dernier, ce que pouvaient signifier d'une manière générale, les différentes lignes de la main, il importe maintenant d'entrer dans les détails et d'expliquer les différentes influences astrales ainsi que la position et le caractère des lignes qu'on rencontre dans la main des différents espèces d'individus.

Commençons par la ligne de Jupiter, ou l'index. En passant, nous appellerons du nom de signature, l'ensemble des significations d'une ligne distincte, selon son apparence, sa forme et ses contours.

SIGNATURES DE JUPITER

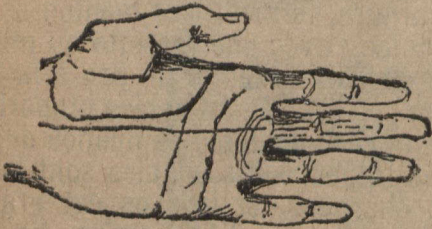


Les hommes nés sous l'influence de Jupiter sont forts et au moins de taille moyenne; ils ont la peau blanche et colorée, le teint frais; ils sont ce que l'on nomme en chair, ni trop gras ni trop maigres. Leur voix est claire. Ils ont les yeux grands, humides et riants; leurs cils sont longs et minces; leurs

cheveux sont châains, bouclés, épais, souples dans la jeunesse, et leur barbe est disposée en boucles ou un peu crépue; leurs sourcils sont dessinés en arc et fournis; leur nez est mou et droit; la bouche est assez grande et les lèvres sont fortes, la lèvre supérieure débordant un peu l'inférieure; leurs dents sont grandes et souvent les deux dents de devant en haut sont plus longues que les autres, leurs joues sont charnues, fermes; leur menton est un peu long avec une fossette au milieu; les oreilles adhèrent un peu à la tête, leur cou est élégant et bien proportionné et chez les femmes nuancé de veines bleues; leurs épaules sont larges et charnues, et leur os est gras et épais; lorsque l'âge arrive, ils sont sujets à l'obésité. Leurs pieds et leurs mains sont épais sans être forts, et leurs jambes sont velues. Ils transpirent beaucoup de la tête et surtout du front. Leur démarche est modérée, ni trop vive ni trop lente. Ils deviennent chauves de bonne heure, principalement au sommet de la tête. Les hommes nés sous ces influences aiment le confortable et le plaisir; ils ont une grande confiance en eux-mêmes, ils ont de l'entrain et se plaisent dans les festins et les fêtes. Ils sont grands mangeurs, buveurs intrépides; amis du faste et de la représentation, ils aiment à recevoir, à donner des fêtes

splendides. Ils sont orgueilleux et ont de belles manières et de la générosité. Ils sont toujours décorés et occupent des premières places dans les administrations publiques; ils sont ambitieux, mais aptes aux affaires. Ils aiment leur famille, la soutiennent, la poussent en avant, et ils l'aident à parvenir; ils ont le sentiment religieux, mais ils y aiment les pompes, les processions, les cérémonies; ils sont vifs, quelquefois colères, mais ne conservent pas de fiel. Ils désirent le calme et la paix. Ils sont galants et très portés à l'amour sensuel. En général leur vie brillante, remarquée, heureuse; ils sont nobles de coeur, doux, faciles, placides, aimés de tous, même des gens artificieux. Ils savent soigner, protéger, garder leurs amis.

SIGNATURES DE SATURNE



Les peintres de ce type ont la couleur brillante; Rubens; les musiciens ont la musique brillante, facile, heureuse; Rossini.

Les Saturniens sont maigres, pâles, grands; leur peau est très brune, souvent terreuse, sèche; elle se ride facilement; leurs cheveux, d'abord épais, noirs et souvent d'un noir dur, tombent de bonne heure ou plutôt s'éclaircissent sans en arriver le plus souvent à la calvitie; ils sont plats et gros.

Les Saturniens marchent les genoux pliés, les yeux baissés vers la terre et leur démarche est lente. Ils ont la tête longue, les joues creuses, la mâchoire

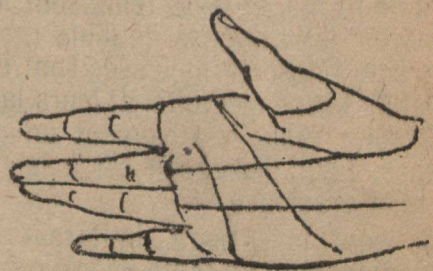
large, les pommettes saillantes; leurs sourcils sont noirs, relevés à leur naissance et rapprochés l'un de l'autre; leurs yeux sont noirs, tristes et souvent obscurs. Ils deviennent percants dans le soupçon ou la colère. Le blanc de l'oeil chez eux est jaunâtre; leurs oreilles sont grandes; leur nez, d'une longueur ordinaire, est mince et pointu. Leurs narines sont peu ouvertes. Leur bouche est grande, leurs lèvres sont minces et l'inférieure dépasse la supérieure; les dents, quelquefois blanches dans la jeunesse, ont d'abord une certaine sève; elles sont souvent doubles, mais elles se gâtent vite. Leurs gencives sont pâles, leur barbe noire est rare sur les joues, leur menton est assez long et assez large dans la partie inférieure. Leur mâchoire inférieure, lourde et large, vient en avant. Leur cou est grand, mince, avec de forts muscles, et les veines sont apparentes. Ce que l'on appelle la pomme d'Adam est chez eux très distinct. Généralement maigres, ils ont de gros os et chez eux les emmanchements sont lourds. Ils ont la poitrine étroite et velue, les épaules médiocrement développées mais très hautes, ce qui fait que leur corps est voûté, bien que les reins soient droits; leurs bras sont osseux et les muscles s'y dessinent sèchement; leurs mains sont noueuses et maigres, le doigt du médius en est très spatulé. Les veines de leurs pieds sont très apparentes, et ils sont sujets aux varices; leurs jambes deviennent faibles de bonne heure et souvent inertes dans la vieillesse, et ils sont presque spécialement exposés à des accidents qui attaquent généralement les jambes. On trouve parmi eux beaucoup de boiteux ou de gens perclus de rhumatismes.

La surdité appartient aussi au type de Saturne. Phrénologiquement, l'or-

gane de la vénération leur manque; ils ont l'organe de l'individualité, curiosité développé entre les deux yeux et plus encore le double organe de la causalité, recherche des causes qui, n'étant — pas éclairé par la comparaison, les tourmente sans cesse par des "pourquoi" inexpliqués, et les jette dans des doutes sur l'immortalité de l'âme, et cet état d'inquiétude a pourtant des charmes pour leur organisation triste et mécontente. Ils se défient de tous et encore plus d'eux-mêmes, et cette défiance, augmentée par un orgueil immense qui leur fait craindre le ridicule, les empêche de se mettre en avant et de parvenir. Ils sont révoltés, indépendants, incrédules mais superstitieux; ils sont aptes aux mathématiques, aux sciences sérieuses, mais surtout à l'agriculture et à l'exploitation des mines; ils sont du reste laborieux, patients, peu voluptueux, peu sensibles à l'amour, et se plaisent même, lorsque la superstition domine, aux mortifications de la chair. Il y a des prêtres parmi eux, mais ceux-ci sont les plus rigides, les plus enthousiastes et les plus fanatiques. Ils préfèrent pour leurs habits la couleur noire. Ils rient rarement, aiment les lieux humides et plantent des arbres, cultivent les jardins. Ils sont sobres et enclins à l'avarice. Ils aiment la solitude et sont surtout mélancoliques. Ils se plaisent à contredire. Ils sont parfois musiciens, mais aiment surtout la musique sérieuse et en admirent les difficultés: ils préfèrent le contre-point à la mélodie. Wagner est un vrai type saturnien. Ils sont souvent d'excellents exécutants en musique, Paganini était un type presque complet de Saturne. Tous les républicains convaincus sont saturniens. Ceux qui appartiennent au type de Jupiter sont des ambitieux; tous ceux qui appartiennent au type

de Mercure est joueur par amour du jeu, Saturne par amour des combinaisons; Mars joint à Saturne donne la révolte à main armée. Le premier besoin des saturniens est l'indépendance. Les vrais saturniens révoltés passent une partie de leur vie dans les cachots où les appelle leur type. L'entêtement appartient surtout au type de Saturne. Les saturniens ont les doigts longs, maigres à la troisième phalange, très noueux, très spatulés, et presque toujours le pouce long et large: persévérance.

SIGNATURES DU SOLEIL



Les gens nés sous l'influence de cet astre sont de taille moyenne; sont beaux, d'une beauté régulière, et bien faits; leur teint est d'une couleur citrine, leur barbe est pleine et bien plantée, leurs cheveux sont longs, doux et fins, d'un blond souvent doré avec des filets rouges ou jaunes; leur front est proéminent, sans exagération et plutôt bas que trop élevé; leurs yeux grands, dont le blanc est pur et limpide, sont brillants, élégants de forme, humides, et ont une expression à la fois douce et sévère. Ils sont bien en-chassés et se massent à distance; la prunelle en est brune, et leurs cils sont longs et se recourbent; leurs joues sont charnues et fermes, leur nez est fin et droit, et leurs sourcils longs et arqués suivent, en traçant un vaste cercle, la forme des arcades sourcilières. Leur

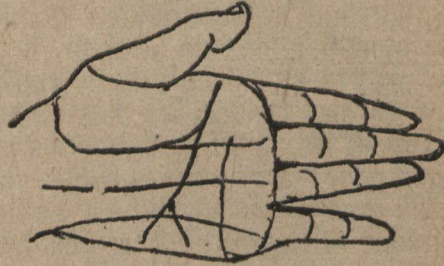
bouche est de moyenne grandeur, et leurs lèvres légèrement avancées sont bien égales; leurs dents sont bien rangées, sans être d'un trop vive blancher. Leur voix, sans être trop forte, est agréable et sonore, leur menton est rond et un peu saillant, leurs oreilles sont de dimension moyenne, elles s'éloignent un peu de la tête et le lobe inférieur en est charnu et coloré. Leur cou est long, musclé, mais sans que les formes des muscles se trahissent au dehors; ils n'ont aucun poil sur le corps. Leur poitrine est large et bombée, mais sans exagération; ils sont sveltes, leurs membres sont longs et purs de forme, et leurs reins sont très cambrés: les attaches de leurs membres sont fines, leurs cuisses sont fortes et de forme élégante, et leurs jambes belles mais relativement un peu minces. Leur démarche est à la fois noble et gracieuse.

Ils sont inventeurs, imitateurs et perfectionneurs de toute opération; ils trouvent spontanément et sans études, surtout dans les arts. Ils doivent subir des pertes, mais ils doivent être honorés par les étrangers. Ils sont irascibles, mais s'apaisent à l'instant. Bien que très aimables et très sympathiques, ils n'ont pas le don d'attirer des amis fidèles; ils sont destinés à souffrir dans leurs inclinations, et avec un coeur aimant ils devront vivre loin de leurs enfants ou de ceux qui leur sont chers; ils ont beaucoup d'ennemis, mais ils en triomphent. Ils sont aptes aux sciences occultes et y excellent. Ils sont bons, d'humeur égale et d'une gaieté douce. Ils atteignent la perfection dans beaucoup d'oeuvres et arrivent souvent à la renommée. Ils sont surtout dignes et ne demandent jamais; ils sont éloquentes et fiers; ils se laissent séduire par la beauté des formes, toutefois ils sont pénétrants

et voient justes. Ils aiment les voyages à pied, la contemplation, la poésie, la lecture; ils aiment les dorures, les bijoux d'or et sont recherchés ou originaux dans la mise. Ils sont religieux, mais leur religion est plutôt basée sur la contemplation et l'adoration que sur la superstition.

Les hommes du Soleil sont sobres et très souvent artistes, mais toujours amateurs et appréciateurs des arts. Ils sont de bonne foi, modérés, mais parfois ambitieux et sont enclins à l'orgueil. Leur grande qualité est une logique large, une manière de voir vraie. Molière était Soleil en littérature, Raphael était Soleil en peinture; l'un et l'autre sont vrais et tous deux prennent pour guide la nature qu'ils ennoblisent.

SIGNATURES DE MERCURE



La tournure des gens du Soleil est élégante, majestueuse même. Ils ont la vue délicate et sont sujets aux maladies des yeux. Ils sont portés à l'amour sensuel et s'attachent facilement. S'ils sont poètes, et ils le sont souvent, leur but principal est de rendre leur nom estimable et célèbre; ils aiment, en évitant les louanges directes, à rayonner comme le soleil ont les doigts carrés, le pouce d'une longueur moyenne, la seconde phalange (la logique) est longue et forte; le noeud de l'indépendance se trouve chez eux, mais sans excès. Le mont du Soleil est

coupé par une grande ligne tracée en long comme un sillon, ou lorsque l'influence solaire est très grande, par trois lignes égales.

Les hommes dominés par l'influence de Mercure sont petits. Ils sont bien faits; leur figure est longue mais agréable, et ils conservent longtemps un caractère enfantin; ils paraissent toujours bien plus jeunes qu'ils ne le sont réellement. Leur teint, pâle, à la couleur du miel nouveau; à la moindre impression, ils passent de la pâleur à l'animation. Leurs cheveux châtains, souples, légèrement frisés à l'extrémité, croissent lentement; leur peau est douce et leur tête est mobile. Leurs fronts hauts sont bombés par les organes de la causalité et de la comparaison, leur barbe est courte, rare et souvent noire. Leurs sourcils minces, longs, arqués, sont souvent joints. Leurs yeux creux, bruns ou cendrés et un peu couverts par les sourcils sont inquiets, très mobiles et pénétrants, le blanc en est un peu jaune et les paupières en sont fines; leur nez est droit et long, les narines en sont peu saillantes et le bout en est rond, souvent avec une petite fossette au bout. Leurs lèvres sont minces, souvent entr'ouvertes et vont en s'abaissant un peu aux extrémités, la supérieure déborde un peu et est plus épaisse; leurs dents sont petites, le menton est long et pointu. La tête, sur les côtés, est élargie par les organes développés de la merveilleosité et de la propriété qui donne le désir du gain et l'aptitude aux affaires. Le cou est fort, les épaules sont développées, la poitrine est assez large, égale et charnue, leurs reins sont cambrés et très souples (tous les faiseurs de tours sont influencés par Mercure), les bras et les jambes n'ont pas de grosses, mais sont fins et robustes; leur voix est faible. Aristote,

Platon, avaient la voix faible; les savants l'ont généralement aussi. M. Thiers est un type de Mercure. Les hommes nés sous l'influence de Mercure sont vifs de corps et d'esprit agiles, habiles aux exercices de corps (comme l'escrime, la danse), ou à ceux qui demandent l'adresse de main, comme le billard, la paume; ils marchent vite, courent volontiers et sont lestes et gracieux. C'est Mercure qui fournit les danseurs de théâtre et les acrobates.

Aux autres points de vue, les hommes influencés par Mercure ont l'intelligence vive, la pensée rapide, la conception spontanée, les mots spirituels, une intuition remarquable. Ils sont fins, perspicaces et rusés presque toujours. Ils aiment les sciences occultes, la kabbale, la magie, l'astrologie et les recherches métaphysiques, mais, malgré leur facilité naturelle, ils étudient toute chose avec conscience, persévérance et amour; c'est parmi eux que l'on trouve les grammairiens, les philosophes, les physiciens, les médecins, jugeant par inspiration, les géomètres. Ils ont une éloquence naturelle, ils brillent à la chaire et au barreau. Les sauteurs, les acrobates, les danseurs de manège ont les mains dures, les penseurs et les Kabbalistes ont les mains molles. Les mercures joignent à la recherche des causes qui tourmente les saturniens, la comparaison qui fait trouver. Mercure c'est l'intelligence, Saturne c'est le système; Mercure et Saturne réunis peuvent donner le génie. Saturne pour réussir ne peut se passer de Mercure.

En général, les hommes influencés par cette planète sont doux et aimables, ils ont une supériorité réelle dans le commerce où ils apportent une conception rapide et des vues grandes. Toutefois ils sont sujets à l'envie et

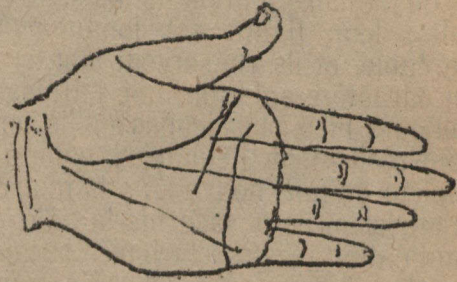
sont accapareurs, et souvent peu délicats dans les affaires. Il ne faut pas oublier que Mercure était en mythologie le dieu des voleurs. Il faut leur laisser faire les affaires, mais les surveiller, c'est, selon moi, le type le plus dangereux, parce qu'il est très habile et personnel. D'un côté, la société est agréable; ils sont gais, souvent moqueurs, mais avec assez de tact pour ne blesser personne. Ce sont des hommes qui réussissent dans la société parce qu'ils l'animent, ils sont brillants et beaux parleurs. Ils aiment la famille et aiment surtout les enfants; ils se plaisent dans les voyages et étudient la science de préférence dans la nature.

Les femmes influencées par Mercure sont surtout celles que l'on doit éviter; elles sont avides, profitent de tout, et sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont comédiennes, et projettent une fascination qui enivre; c'est parmi elles qu'on trouve ces femmes qui, déjà sur le retour, excitent les plus violentes passions. Elles dominent surtout le type de la Lune qui absorbe les fascinations, et est entraîné vers les femmes dont la jeunesse est passée. Rien de plus ordinaire que de voir des gens "lunes" amoureux de femmes "mercures" dont la quarantaine a sonné, et cela au point de se tuer pour elles. Il faut dire aussi qu'elles sont gracieuses, souples, maniérées, coquettes, habillées avec goût, et se donnant beaucoup de mal pour plaire, même s'il faut par des manières engageantes et des yeux provoquants. Elles savent dissimuler leur âge, puisque Mercure conserve longtemps la jeunesse. Ces femmes sont fatales.

Les mains longues des mercures (les doigts sont lisses, et mixtes chez les savants), sont petites chez les femmes. L'auriculaire est souvent

pointu, et long chez les hommes de science; le pouce est long, leurs doigts sont très souples.

SIGNATURES DE MARS.



Les personnes nées sous cette influence sont de taille au-dessus de la moyenne, mais fortement constituées. Elles ont la tête courte, petite, épaisse, le front haut et découvert, et le crâne très développé. Leur face est ronde, couverte de taches; leur peau est dure, ferme et d'un rouge brun, surtout vers les oreilles; leurs cheveux sont courts, épais, crépus aux extrémités, roux ou d'un blond ardent; les yeux sont grands, pétillants, hardis; leurs pupilles, de couleur marron et d'un gris rougeâtre, se fixent en parlant, ce qui rend leur regard ferme et dur; le blanc de l'oeil est souvent injecté de sang; la bouche est grande, les lèvres en sont minces, petites et serrées. Seulement la lèvre inférieure est épaisse; les dents larges, courtes, aiguës, souvent en forme de scie et d'un émail jaune sont enchâssées dans des gencives saines. Leurs sourcils sont droits et bas sur les yeux, épais, et se froncent facilement. Leur nez bombé, aigu, se recourbe un peu en forme de bec, leurs narines sont ouvertes et dilatées, leur menton fait saillie en avant, leur barbe est courte, dure, les oreilles sont petites, écartées de la tête, les cartilages en sont durs,

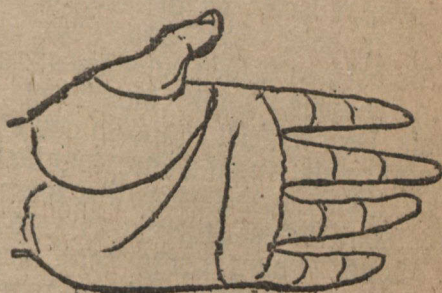
et le lobe de l'oreille est long. Leurs joues sont osseuses et les pommettes saillantes. Le type de Mars est fidèlement représenté par la figure enluminée du polichinelle français. Les gens nés sous cette influence marchent la tête relevée; leur cou est court, fort, musclé et d'un rouge bleuâtre. Leur poitrine est très large: elle est bombée; leurs épaules sont aussi fortes et charnues; leur dos est épais, ce qui donne à leur cou une apparence courte; les extrémités sont fortes et leurs os sont gros. Leur ventre est relativement peu saillant, leurs cuisses sont plutôt courtes que longues et leurs jambes sont musclés. Ils marchent à grands pas. Leur voix est forte, altière; elle est cuivrée et retentissante, les ténors sont presque toujours Mars et Lune, les basses sont Mars et Saturne. Ils sont pétulants et dominateurs, leurs mouvements sont brusques et rapides. Ils ont, comme dit Dumas, les gestes dévastateurs. Les domestiques qui cassent beaucoup sont sous l'influence de Mars. Les gens que cette planète domine peuvent être généreux, magnanimes; ils sont ordinairement d'une grande prodigalité. Ils méprisent le danger, y conservent surtout leur sang-froid et n'attachent aucun prix à la vie. Ils aiment les panaches, le rouge, les couleurs voyantes, les armes étincelantes, les trophées, les bruits le mouvement, l'odeur de la poudre qui les enivre. Ils fréquentent les cafés, les lieux de réunion brillante où les liqueurs fortes sont distribuées. Ils aiment le jeu, les conversations animées, l'orgie, tout ce qui aide à passer matériellement le temps. Ils parlent haut et veulent dominer la voix des autres. Ils s'irritent des contradictions et s'emportent facilement. Ils sont violents et pleins d'orgueil. Portés aux **plaisirs sensuels et surtout aux plaisirs**

lascifs de l'amour, ils sont hardis auprès des femmes et savent s'en faire aimer. C'est toujours l'alliance de Mars et de Vénus.

Ils sont tenaces, batailleurs, violents, audacieux, exagérés dans leurs récits.

Ils mangent beaucoup, avec voracité, et de préférence des viandes saignantes; ils parlent volontiers de leurs exploits et ne craignent pas de faire leur propre éloge. Ils exercent de préférence les états qui font couler le sang, comme la chirurgie, la boucherie. Ils aiment les spectacles sanglants.

SIGNATURES DE LA LUNE



La planète de Mars donne aussi le mouvement, l'activité, l'énergie: elle augmente la force, la puissance, la qualité virile même dans les arts. Mars donne la couleur aux peintres, l'énergie fascinante aux orateurs. C'est par l'influence de Mars que les tribuns populaires entraînent la foule. Tous les avocats qui brillent par des mouvements oratoires, qui surprennent sans attendre sont sous l'influence de Mars. En peinture, Michel-Ange, Salvator Rosa, Caravage étaient sous l'influence de Mars.

Leurs mains sont dures, les doigts sont gros, forts, épais à la troisième phalange; la première phalange du pouce est large (en bille), le mont de Mars développé fait saillir la percus-

sion au-dessous de la ligne du cœur. La plaine de Mars est assez souvent rayée.

Les gens nés sous l'influence de la Lune ont la tête ronde, large au-dessus des tempes, à la partie latérale supérieure du crâne, là où se trouve l'organe de la merveilleosité; le haut de leur front, où se trouvent phrénologiquement placées la causalité et la comparaison, est peu apparent, mais la partie du crâne qui borde les yeux et accuse les qualités perspectives est très saillante. Leur teint est blanc mat, pâle, quelquefois teinté de légères couleurs. Leur peau est maculée, leur chair est molle. Ils sont généralement grands, musclés en apparence, mais leurs muscles sont spongieux, leur corps est peu velu. Leur cheveux sont fins, souples, longs, blonds et peu épais. Leur nez est court, un peu étroit et plat relativement à l'ampleur de leur face. Leur bouche est petite, leurs lèvres sont fortes, proéminentes et font la moue. Leurs dents sont larges, grandes, jaunes, souvent mal rangées et mauvaises. Leurs gencives montent haut et sont pâles; leurs yeux sont ronds, gros, saillants, avec une prunelle d'un gris bleu, voilée, vague et comme noyée dans son orbite. Leurs paupières sont larges, épaisses; leurs sourcils sont joints, blonds, peu apparents et comme estompés. Leur menton, gras et épais, est fuyant; leurs oreilles sont collées à la tête.

Leur cou est assez long, blanc, charnu, et garni souvent de plis circulaires; leurs épaules sont larges; les lombes chez eux sont très développés. Les pectoraux (muscles de la poitrine) chez les hommes, et les siens chez les femmes, sont mous et plissés, les hommes et les femmes ont les hanches gonflées et exagérées, ce qui leur

donne une difficulté dans l'allure. Leur ventre est très fort. Leurs jambes sont lourdes, massives et gonflées à la cheville. Les attaches des membres sont lourdes, et leurs pieds sont grands et épais. En général leurs formes sont boursoflées ou vanlootées, comme disent les peintres.

Les lunatiques sont changeants, capricieux, égoïtes; ils aiment à voyager sur mer, mais pour obéir à leur instinct d'inconstance. Ils sont froids, languissants, paresseux, mélancoliques et peu portés à l'amour. La vie de famille n'a pour eux que de faibles attraits. Ils sont plutôt mystiques que religieux, flegmatiques et, par conséquent, lents de corps et souvent d'esprit. Toutefois leur imagination est très active lorsqu'elle se nourrit d'illusions. Ils ont des intuitions magnétiques, des rêves prophétiques, et presque toujours des pressentiments. Ils se trouvent en rapport avec les mondes extérieurs, surtout lorsqu'ils vivent dans la solitude, auprès des lacs ou des fontaines. Numa consultait près d'une fontaine la nymphe Egérie. Ils aiment les arts, mais la peinture fantastique, la littérature romantique. Ils font volontiers et facilement des vers, et ont une grande aptitude pour l'harmonie; en général, ils ont beaucoup de la complexion des femmes.

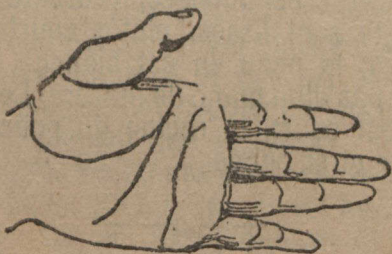
Les femmes influencées par la Lune sont dévouées; elles se donnent facilement, mais plutôt par manque de force de résistance, ou par curiosité, que par amour. Cependant elles ont un homme préféré, qu'elles trahissent toujours. Les hommes et les femmes sans le vouloir, mais qu'elles aiment de ce type préfèrent aux jeunes gens les personnes faites, et quelquefois, et même souvent les personnes mûres.

Les gens de ce type, parmi lesquels on trouve les navigateurs ou les gens

qui s'occupent d'affaires maritimes, aiment le voisinage de la mer ou des lacs; ils élèvent de préférence des animaux aquatiques, les canards, les cygnes, les poissons. Ils réussissent dans les travaux hydrauliques, et habitent volontiers sur le bord des fleuves ou des torrents. Avec de très gros yeux ce type donne les bavards.

— Ils sont incertains, inquiets, peu belliqueux; ils ont peu de confiance en eux-mêmes, aussi sont-ils peu aptes à devenir orateurs. Ils manquent de persévérance. Ils sont plus généreux en paroles qu'en action. Ils mangent beaucoup et avec glotonnerie; ils boivent peu, le vin pur de préférence, mais ils consomment beaucoup de bière et fument presque constamment. Ils s'alarment surtout pour leur santé. Ils sont lourds, marchent peu se fatiguent vite et font dans les voyages à pied des haltes fréquentes. Leur principal caractère est celui de la Lune: mobilité et inconstance. Ils aiment les couleurs estompées, blanches ou jaunes. Les Chinois sont de véritables types de Lune.

SIGNATURES DE VENUS



Leurs mains potelées, molles; la première phalange de leur pouce est très courte; leurs doigts sont lisses, courts et pointus; dans la paume, le mont de la Lune est relativement très développé. Les littérateurs de ce type ont les doigts pointus, parfois spatulés, mais les mains molles.

Les personnes nées sous cette influence ont une grande ressemblance physique avec celles qui sont nées sous l'influence de Jupiter, (ces deux planètes sont également brillantes et belles); seulement, chez les Vénus la beauté est plus féminine, et le caractère est plus féminin. Elles ont aussi la peau blanche, mais elle est plus rosée, plus douce, plus fine, plus transparente encore. Ces personnes sont d'une taille au-dessus de la médiocre; elles ont la figure ronde; les os de la face ne s'aperçoivent nulle part, leurs joues sont petites, grasses et souvent ornées d'une fossette; leur front est rond, beau, plutôt petit que grand, légèrement, sillonné de veines azurées, et lorsqu'elles sont tristes, deux ou trois petites lignes se remarquent entre les sourcils, place consacrée à Vénus sur le front par la métoscopie.

Leurs sourcils sont beaux, épais, longs, bien tracés et en arc.

Leurs cheveux sont longs, épais, ondoyants, souples, noirs, ou d'un brun foncé, et se conservent même jusque dans la vieillesse.

Leur nez droit est élégant, rond, assez charnu à l'extrémité; les narines en sont rondes, mais un peu dilatées; les yeux sont grands, riant et humides, voluptueux par l'expression du regard, bruns et un peu à fleur de tête, et la prunelle en est grande; les paupières sont, en se fermant, rondes, épaisses et traversées de fils capillaires.

Leur bouche est petite, vermeille; les lèvres sont épaisses et surtout la lèvre inférieure, dont la partie droite est légèrement gonflée.

Leurs dents sont blanches, bien rangées; leurs gencives sont couleur de corail. Leur menton est rond, gras, un peu long et orné d'une fossette, leurs mâchoires sont peu apparentes.

Les oreilles sont petites, le lobe de l'oreille est petit et charnu. Leur cou, blanc, fort, rond, de moyenne longueur, a l'apparence d'une tour d'ivoire, comme dit Herder. Les épaules sont tombantes, étroites; les deltoïdes (muscles des épaules) sont ronds et gras; la poitrine est étroite, mais charnue. Les bras, ronds, ont une fossette au coude, les os ne s'y montrent nulle part. A cause des hanches qui montent haut et sont développées dans l'un et l'autre sexe, les reins sont cambrés, mais les cuisses sont longues, grasses, belles, élégantes de forme; le contour en est sinueux et pur, mais sans rudesse; le ventre est apparent sans être fort, et les genoux, gras aussi, sont légèrement inclinés en dedans; les jambes sont fortes. Les molettes viennent se perdre en diminuant toujours à la cheville où les attaches sont fines, mais rondes. Les pieds sont petits, élégants et éclatants de blancheur.

Elles aiment la mise élégante et les vêtements clairs, elles recherchent le plaisir et sont portées surtout à l'amour, et par cela même elles sont bonnes, douces, affables et souvent naïves. Leur première pensée est toujours bonne. Elles aiment les festins, les réunions de plaisirs, mais plutôt pour la réunion d'amis que pour la table elle-même. Elles mangent peu et de préférence les mets qui excitent à l'amour. Les parfums et les fleurs sont en quelque sorte une nécessité pour elles. En musique elles préfèrent la mélodie à l'harmonie qui appartient aux gens influencés par la Lune.

Elles chantent volontiers et recherchent les applaudissements, mais plus par désir de plaire que par besoin de briller. Elles soignent leur teint, leur chevelure. Elles aiment la parure, et les femmes la parure lascive. Les hommes de ce type se plaisent à por-

ter des bijoux et des ornements de femme. Ils sont confiants et souvent trompés. Ils sont portés à la rêverie, aux plaisirs sensuels. Les belles formes les charment, et les peintres nés sous l'influence de Vénus sont surtout dessinateurs. Raphael était spécialement inspiré par Vénus et le Soleil. Ils sont bienveillants d'avance pour toutes les personnes dont les traits, les formes et la tournure charment leurs yeux. Ils abhorrent les rixes, le bruit, la discorde. Ils sont gais et de bonne humeur constante. Vénus donne aux hommes des formes féminines, et lorsque ces formes sont trop accusées, des goûts féminins; elle rend bons, bienveillants, charitables, ceux qu'elle n'entraîne pas jusqu'à la débauche.

Vénus donne aux artistes, aux orateurs, aux poètes, aux acteurs, aux compositeurs de musique, ce don de charmer et d'attendrir que l'on appelle l'âme. Il n'y a pas d'artistes qui ne soient sous l'influence de Vénus; s'il s'en trouve par hasard, ils font de l'art, non pas une conséquence de l'inspiration, mais un produit de la science. Ils étonnent, se font admirer parfois mais ne font jamais pleurer ni rêver.

Les mains des personnes de ce type sont grasses, potelées, à fossettes, les doigts sont lisses, plutôt courts que longs; la peau en est blanche, mais non pas d'un blanc de marbre. Le pouce est court, la racine du pouce est forte et sillonnée.

— 0 —

LA PORTE QUI CRIE

Frottez les bords de la porte qui crie avec un peu de savon. Ceci additionné de quelques gouttes d'huile sur les gonds, empêchera tout bruit incommode.



L'écheveau Embrouillé

Par la Baronne Orczy

Adapté de l'anglais par Louis d'Arvers

Jamais, au dire des chroniqueurs du temps, la foire d'East Molesey n'avait été si brillante et le peuple anglais plus joyeux qu'en cette radieuse journée du 2 octobre 1553.

Le marquis de Noailles lui-même, critique plutôt acerbe de l'Angleterre, et qui ne se gênait point pour "ses femmes les plus mal habillées qui soient et son climat le plus affreux du monde", daigne constater, ce jour-là, en écrivant à son royal maître que le temps est superbe et que les conditions de séjour à Londres ne laissent, pour le moment rien à désirer.

Renard, diplomate plus prudent, et qui avait su garder, par devers lui, son opinion sur les filles d'Albion et les brouillards de la Tamise, écrit, ce même jour, à l'empereur Charles-Quint: "Nul ne peut contempler ciel plus bleu, soleil plus brillant, ni peuple plus joyeux."

En fait, ni l'un ni l'autre peut-être ne se souciait beaucoup du temps, non

plus que de l'humeur du peuple, mais, en revanche, ils se souciaient énormément de conquérir, pour leur pays respectif, la main de cette nouvelle reine, encore libre de toute alliance, et qui pouvait disposer à son gré du trône d'Angleterre.

La veille, en effet, Mary Tudor, fille d'Henry VIII, avait été couronnée dans l'abbaye de Westminster, en dépit du duc de Northumberland et de sa poignée de factieux et rien ne s'opposait plus maintenant à ce que MM. les ambassadeurs fussent tout à l'espoir et les loyalistes anglais tout à la joie.

Aussi bien ces derniers, satisfaits d'avoir, enfin, la reine de leur choix, et en trêve, pour le moment, de querelles religieuses, jouissaient, sans arrière-pensée, de cette journée de fête et des multiples attractions qu'elle leur offrait.

La foule, sans cesse grossie de nouveaux arrivants, avait envahi le grand plateau d'East-Molesey, et l'immense Champ de Foire présentait, en une pittoresque vue d'ensemble, les plus plaisants et les plus piquants contrastes.

Les bons bourgeois, endimanchés dans leurs solennels habits de velours bordés de fourrure, ouverts, selon la

mode du temps, sur de riches gilets brodés, escortaient gravement leurs dignes épouses de l'air qu'ils auraient eu pour accomplir la plus importante des fonctions sociales. Et, s'abordant non moins gravement l'un l'autre, ils discutaient sentencieusement sur les derniers événements politiques.

Les officiers de Sa Majesté, au contraire, passaient rapidement, fendant la foule, l'oeil hardi, fiers et arrogants sous l'uniforme. Ils escortaient, le plus souvent, de pimpantes jeunes femmes qui trottaient joyeuses sur leurs hauts talons, la jupe de brocard bien relevée, les paniers de soie fleurie, drapés dans le dernier style et posés sur un soupçon de vertugadin, — juste ce qu'il en fallait pour donner plus de dignité à l'allure, plus de sveltesse à la taille.

De ci, de là, affairées et mutines, des artisanes délurées, en courts jupons bleus ou rouges vifs, allaient papillonnant, se querellant avec les vendeurs, riant au nez des faiseurs de boniments et intrigant à plaisir les braves troupiers dont l'éclatante tenue faisait relief sur les sombres costumes des petites gens. Ces dernières devaient tranquillement sur le prix des denrées et le rendement des dernières récoltes ou se mêlaient aux marchands pour supputer la valeur des marchandises, apportées le matin par le dernier bateau venu d'Espagne.

De loin en loin, on se montrait la silhouette élégante d'un noble lord, — en quête de bonne fortune sans doute, — drapé dans un manteau sombre et le visage soigneusement masqué; ou bien l'attention se portait sur quelques jeunes femmes, encapuchonnées et voilées qui se glissaient, ombres rieuses et fugitives, parmi la foule...

Brochant sur le tout, les apprentis, ces ancêtres du gavroche parisien, fai-

saient rage. Une seule fois par an, précisément ce jour-là, ils avaient licence pour toutes leurs folies sans craindre le fouet et autres punitions en faveur à l'époque, et, ma foi, ils en usaient pleinement. Rien dans les mains, rien dans les poches, mais la tête pleine de malice.

Ils étaient là par centaines, et partout à la fois, telle une troupe de moineaux malfaisants. Tantôt d'un croc-en-jambe, jetant sur le sol la plus opulente matrone à la grande joie de l'entourage; tantôt en bataillon serré, coude à coude et tête en avant, chargeant la foule le plus sérieusement du monde et passant au milieu des huées et des hurlements, pour aller dérober, à la faveur du tumulte, quelques fruits ou sucreries aux boutiques trop confiantes.

— Par ici! Messieurs! par ici! criaient on du seuil de chaque boutique, du tremplin de chaque baraque.

Les femmes s'attardaient volontiers devant les fichus soyeux et les coiffes endentellées sur le brocard, tandis que les hommes, bouche bée, les yeux brillants d'une convoitise mal dissimulée, contemplaient les étalages de gelinottes, lièvres et perdreaux qui sollicitaient l'appétit avec leurs sérieux renforts de sanglier, troussés, embrochés et dignes de tenter le royal palais de Sa Majesté elle-même!

— Par ici! messieurs, par ici! criaient le vendeur de tant de succulences; cette bosse de daim provient directement de la Venerie royale!

— Tu mens, fripon! ripostait un voisin herboriste, dont l'honnête marchandise était quelque peu délaissée par suite de cette redoutable concurrence.

— Par ici, messieurs, par ici! disait Peters le Jongleur.

— Par ici! messieurs, par ici! criait plus fort John le bateleur.

— Devant vous, Peters le Jongleur avalera une croix en acier recourbée!

— Pour vous, John le bateleur grimpera au clocher de Saint-Ethelburg, sans corde ni échelle!

— Peters vous montrera comment ferrer un dindon, comment mettre du sel sous la queue d'une hirondelle, comment...

— John s'assiera sur deux chaises sans tomber par terre!

— Vraiment! Et vous mentez tous deux plus ferme que le pas de ma mule, lança un passant d'une voix joyeuse.

— Entrez! riposta Peters sans se déconcerter et je vous montrerai à faire trotter votre mule encore plus ferme que Peters ne ment...

Aussi musant, riant, plaisantant, la foule allait, capricieuse, d'une baraque à l'autre. Tout était plaisir et gaieté, sauf sur un coin de la foire, à l'endroit même où l'Ember et le Môle unissent leurs cours un instant, avant de se diviser encore; endroit plus pittoresque du reste, d'où l'on apercevait, comme en apothéose dans l'éloignement, les vieilles tours et coupoles d'Hampton-Court qui surgissaient doucement de la brume sur cette fin d'après-midi d'été et s'irradiaient d'or et de pierreries sous l'emprise du soleil couchant.

La tente qu'on avait dressée là ne ressemblait à aucune autre; très élevée sur une plateforme à laquelle de rugueux escaliers donnaient accès, elle disparaissait littéralement sous les emblèmes et signes cabalistiques, sous les sombres drapeaux noirs et les mystérieuses devises. C'était l'abri discret de "Mirrab" "la plus fameuse nécromancienne du monde", affirmait le vieux magicien "Abra", qui ne ces-

sait d'énumérer, du haut de l'estrade, les surnaturels pouvoirs de la sorcière.

Quand à cette dernière elle-même, nul mortel ne la pouvait voir nul mortel ne l'avait jamais vue! disait Abra. Elle ne se montrait à ses visiteurs que cachée sous un voile épais, tenant en mains une baguette magique et n'offrait à leur admiration que deux lourdes tresses de cheveux d'or qui touchaient presque terre.

Tous les élégants qui avaient traversé, ce jour-là, le Champ de Foire d'East-Molesey s'étaient dirigés, comme obéissant à une suggestion, vers la tente de cette femme, irritante comme une énigme et qui intriguait si fort l'opinion par le seul mystère de ses voiles.

Mais le gros de la foule se gardait bien d'imiter une aussi dangereuse curiosité et ne laissait pas que d'être péniblement impressionnée par la sombre baraque.

Ce grand drapeau noir, emblasonné d'un crâne sur ossements entrecroisés; cet ormeau sinistre dont chaque branche portait annonces d'horoscopes, philtres d'amour, élixir de longue vie, etc... et jusqu'à cet enragé discoureur Abra qui parlait des "Esprits élémentaires", de poules noires, mouches chevelues, hiboux lugubres et pavillons verts... tout contribuait à répandre en ces âmes simples une crainte superstitieuse.

En passant par là, les paisibles bourgeois marchaient un peu plus vite et détournaient la tête; "ces esprits élémentaires" ne leur disaient rien qui vaille. Les femmes se signaient pieusement quand, par malheur, leurs yeux avaient effleuré le drapeau maudit.

Quant aux paysans, ils crachaient consciencieusement trois fois à terre, ce qui était, suivant eux, le plus infail-

libre moyen de mettre le diable hors de ses affaires.

Il va de soi que plus la nuit tombait, plus la crainte de la sorcière devenait envahissante et le vide se faisait peu à peu autour de l'éloquence fatiguée d'Abra.

Le vieux magicien allait même renoncer à ses boniments, quand il vit s'avancer deux gentilshommes pressés, fureteurs et qui semblaient visiblement à la recherche de quelqu'un.

— Par ici, mylords, par ici! cria-t-il de plus belle, toute sa force revenue.

Mais les deux jeunes gens n'avaient cure de ses appels; ils parlaient avec animation:

— Deux demoiselles d'honneur de la reine, marquis, j'en jurerais par le bas cette jupe de brocard blanc que j'ai déjà vue...

— Carrambal! Et vous nous avez fait perdre leur trace!

Spontanément employé sous le coup de la déception, ce juron espagnol dénotait la nationalité de Don Miguel, marquis de Suarez qui, par ailleurs, parlait l'anglais — aussi purement que lord Everingham son interlocuteur.

— J'aurais parié, reprit celui-ci, visiblement dépité lui-même, qu'elles viendraient ici, à la fin, comme tout le monde, pour consulter la sorcière.

— Tandis qu'elles voulaient seulement regarder les divertissements de la Foire, interrompit Don Miguel, et nous avons perdu près d'une demi-heure sur cette fausse pistel....

— Par ici! mylords, par ici! Mirrab la socière évoquera pour vous les esprits de la Lune et vous dira le moyen d'avoir les faveurs de toutes les femmes..

— Qu'en dites-vous, marquis?... Abandonnerons-nous la poursuite de nos deux fugitives pour faire la cour à ces obligeants esprits de la Lune?

— Bahl! fit l'Espagnol sans enthousiasme, une femme voilée!... Tous ceux qui ont pénétré dans la mystérieuse tente affirment qu'on ne peut même pas deviner les formes de cette Mirrab tant sont impénétrables les voiles dont elle s'enveloppe! Pourquoi irions-nous contempler des draperies qui cachent sûrement une femme laide et difforme?... en Angleterre surtout, où toutes les femmes sont jolies et bien faites, ajouta-t-il galamment, avec une légère pointe d'ironie.

— Par ici! Mylords, par ici! continuait de crier au-dessus de leur tête, le persistant pourvoyeur de Mirrab; la plus fameuse nécromancienne du monde amènera jusque dans vos bras la femme de votre choix, fût-elle cachée dans le coin du monde le plus éloigné de l'Angleterre..

— Par Notre-Dame! voilà qui me décide tout à fait, fit joyeusement l'Anglais. Venez, marquis. Vous verrez que cette aventure nous dédommagera de l'autre!

Et qui sait! ajouta-t-il, rendant avec malice l'ironie perçue dans le ton de son ami quelques instants plus tôt, vous autres Espagnols êtes si séduisants... Mirrab, si elle est jeune est belle, lèvera peut-être, pour vous, un coin de son voile!

Don Miguel sourit et se résigna:

— Allons! Puisque vous le voulez absolument, allons consulter les esprits!

Et tous deux, rieurs et sceptiques, pénétrèrent dans l'antre magique, non sans avoir mis une pièce d'or dans la main tendue d'Abra.

||

A quelque distance de la tente de Mirrab, autour des tables, dressées là par un marchand de vins, sans souci

du fatal voisinage, un groupe de paysans discutaient avec une animation insolite.

Ils appartenaient au village le plus proche d'East-Moseley et, ayant entendu parler, tout le jour, des pouvoirs infernaux de cette sorcière, s'étaient laissé envahir par une superstitieuse terreur.

Le monotone "par ici mylords! par ici!" jeté incessamment par le vieil Abra leur arrivait comme en un fatidique et lugubre écho. Ils frissonnaient d'épouvante à la pensée de toutes les sorcelleries et diableries qui se passaient là, tout près d'eux... si près de leurs demeures!

Au lieu de calmer cette excitation grandissante, les femmes y ajoutaient l'aliment de leurs stupides commérages auxquels se joignait une instinctive jalousie contre cette femme voilée, qui savait attirer vers elle les plus fiers gentilshommes de la cour!

Même, Mistress Dorothy, qui montrait sans aucun voile son beau visage de fraîcheur et de malice, commençait à penser qu'on s'occupait un peu trop de la sorcière et pas assez d'elle-même.

— Bah! fit-elle avec mépris, offrant à son ami un pot de bière généreusement rempli jusqu'au bord, je te dis Mathew que tu es un sot de prendre souci d'elle et de ses magies!

Mais Mathew ne faisait point cas des jalousies féminines; il trempa ses lèvres dans la bière fraîche, les essuya placidement ensuite du revers de sa main et poursuivit:

— Je vous dis, amis, que l'ai vue, hier, à califourchon sur une chauve-souris, s'envoler, là-bas, par dessus les grandes branches.

— Sur une chauve-souris!... un frisson d'horreur terrifia le petit cercle.

Mathew avait une grande influence dans son village; un sien neveu, marmiton dans les cuisines royales lui fournissait des nouvelles qu'il utilisait au mieux de sa popularité personnelle; et il jouissait parmi ces humbles, d'une réputation de savoir et de sagesse que rien, jusqu'ici, n'était venu justifier.

— Oui, dit-il, elle volait de branche en branche, vers la pleine lune, habillée seulement...

Un brusque mouvement et une rougeur pudique de mistress Dorothy arrêta les flots de son éloquence.

— Hum! hum!... Enfin, je l'ai vue tout à fait nettement.

— Il n'y en a que plus de honte pour toi! rétorqua Dorothy.

Mais qui se souciait de la colère de Dorothy?

— L'enfant de ma soeur Anna, disait une autre jeune fille, la voix frémissante de terreur, a été pris de convulsions, d'un seul coup, ce matin, en passant devant cette tente maudite...

— C'est le mauvais oeil, dirent les femmes d'une seule voix.

Les hommes ne disaient rien; soucieux et graves, ils buvaient leur bière en silence et regardaient Mathew, attendant un mot de sagesse...

Les convulsions! pensaient-ils, et les puits empoisonnés! et les mystérieuses maladies! et la mort subite des plus beaux animaux dans les étables! Certes, le danger était grand pour eux, dont le village était là, tout près d'East-Moseley... Et ce danger leur paraissait d'autant plus grand, ce soir, dans la nuit tombante, que la chaleur de la journée et les libations répétées avaient échauffé leurs faibles têtes.

— Amis, dit Mathew enfin, avec une soudaine résolution, à laquelle en vérité les pots de bière n'étaient pas absolument étrangers, si cette femme

est possédée du diable, que devons-nous faire?

Il y eut un silence.

Sans aucun doute, c'était le devoir de tout homme de coeur de préserver sa maison des pires calamités que ne pouvait manquer d'y amener le voisinage immédiat du diable... et ces malheureux que l'ivresse gagnait se regardèrent l'un l'autre, une lueur farouche dans les yeux.

Les femmes, instinctivement, tressaillirent; elles sentaient venir le malheur.

— Prends garde à toi Mathew, supplia miss Dorothy tout en larmes. En même temps elle tirait de sa poitrine un petit carré de drap bleu sur lequel était brodée l'image de la Vierge, et le glissait furtivement dans une poche du gilet de son ami.

— Prends cela, murmura-t-elle, et que Notre-Dame te protège!

A ce moment le conclave improvisé fut interrompu par le passage d'un petit détachement de la garde chargé d'assurer l'ordre, et les conspirateurs inexpérimentés changèrent, hâtivement, le sujet de leur entretien.

Mais, aussitôt après le départ des gêneurs, leurs têtes se rapprochèrent pour une discussion animée et ils éloignèrent les femmes... Ce qu'ils allaient faire ne devait pas être connu d'elles, du moins pour le moment.

.. .. .

Là haut le drapeau noir flottait toujours dans la brise du soir et le soleil, en se couchant au loin dans son habituel lit de pourpre, évoquait devant ces âmes frustes et naïves, toutes les orgies des sabbats, toutes les flammes de l'enfer...

III

Sans le moindre soupçon du terrible

complot qui se préparait, non loin de là, contre la pauvre Mirrab, don Miguel et lord Everingham redescendaient gaiement les escaliers de sa tente et se dirigeaient en flânant vers la boutique d'un marchand de vins ambulants.

Tous deux jeunes, gais, heureux de vivre, paraissaient en possession de tout ce qui peut être donné de bonheur en surcroît à la jeunesse. Ils étaient liés d'une cordiale amitié de plaisirs sans aucune racine bien profonde; même, une certaine réserve, presque une contrainte, se glissait parfois entre eux, permettant de penser que ses amis d'aujourd'hui deviendraient facilement ennemis demain. Pour le moment en parfait accord, ils commentaient leur visite à la sorcière.

— Eh bien! marquis, dit lord Everingham, après avoir commandé quelque boisson rafraîchissante, n'aurais-tu pas raison de pronostiquer votre succès? La séduction espagnole agit... la mystérieuse sorcière a soulevé un coin de son voile pour un sourire de don Miguel, marquis de Suarez, ambassadeur de Sa Majesté très Catholique, Philippe II d'Espagne!

— Oui, mais la tente était si sombre et le geste si rapide que c'est à peine si j'ai quelque idée de son étrange beauté...

— Quelle curieuse ressemblance!... murmura pensivement lord Everingham.

— Une ressemblance? Laquelle?

— J'ai à peine aperçu Mirrab, mais il m'a paru qu'elle était la vivante image de la plus belle femme de la cour, de lady Ursula Glynde.

— La fiancée du duc de Vessex? Pas possible!

— Non, marquis, interrompit sèchement lord Everingham, lady Ursula Glynde n'est pas la fiancée du duc de Vessex.

L'Espagnol caressa d'une main fine sa longue moustache brune et feignit un léger étonnement.

— Je croyais, dit-il, que le comte de Truro, le père de lady Ursula, lui avait fait jurer, quelques heures avant sa mort, qu'elle épouserait le duc de Vessex ou, s'il ne demandait pas sa main, entrerait au couvent? Mais, je ne fais que répéter un écho de la rumeur publique, ajouta-t-il avec une indifférence voulue, si je me trompe, éclairez-moi. Ma qualité d'étranger excuse mon erreur, et je n'ai pas encore eu l'honneur de recontrer Sa Grâce de Vessex.

— Bah! dit Everingham avec une vivacité dont il ne fut pas maître, chacun sait à la cour que Vessex ne songe pas en ce moment à réaliser les rêves du vieux comte de Truro; s'il était disposé à se marier, marquis, il épouserait la Reine d'Angleterre — que Dieu garde et protège! — ajouta-t-il avec un respect sincère, retirant son chapeau d'une main, tandis que de l'autre il prenait son verre, qu'il vida d'un trait.

— Amen à cela, dit courtoisement don Miguel en s'associant au toast de son ami. Mais nos espérances ne sont pas tout à fait les mêmes, mylord... le duc de Morena, et moi-même, espérons de tout notre coeur que la reine d'Angleterre accordera sa main à notre maître, le roi Philippe d'Espagne.

Lord Everingham fit un effort visible pour retenir une réplique qui ne pouvait manquer d'être blessante.

Les Anglais commençaient à peine à connaître les ruses et les finesses subtiles de la diplomatie espagnole, les sourires qui cachent la déception, et les mots hypocrites qui dissimulent l'intime pensée.

Le jeune Anglais n'était pas de cette école et ne s'était pas encore assi-

milé la leçon. Il avait très franchement froncé le sourcil quand don Miguel avait parlé du mariage de sa reine avec le roi d'Espagne. L'Angleterre devenait de plus en plus fière de son indépendance et la pensée de subir un joug étranger était absolument odieux à tout bon Anglais.

La reine Mary, bien qu'Espagnole par sa mère, était Anglaise, pleinement, et en toutes choses: Anglaise et Tudor. — Elle l'avait montré, par sa fermeté et son courage quand les factions opposantes avaient intrigué pour lui ravir la couronne.

Don Miguel savait tout cela et n'ignorait pas l'éloignement particulier des Anglais pour une alliance avec l'Espagne. Il savait que la pensée d'un mariage possible de leur reine et de Philippe II excitait une véritable colère en Angleterre dans toutes les classes de la société et ne s'étonnait point de la véhémence de son ami.

Mais il jugeait que cette discussion, demi-amicale, ne devait pas être poussée plus loin pour le moment et que les divergences d'opinions politiques ne devaient pas intervenir dans une aimable camaraderie mondaine.

Avec un visible désir de changer le sujet de la conversation, il se leva regardant la foule bigarrée et bruyante qui passait devant eux. Soudain il poussa une exclamation de triomphe.

— Qu'y a-t-il? interrogea lord Everingham.

— Nos deux masques! Croyez-moi, mylord, dit-il en riant, abandonnons les les arides sentiers de la politique, où nous nous égarions, pour suivre le chemin plus facile et plus charmant de la galanterie.

Et, entraînant vivement son ami, il se lança, au travers de la foule, dans la direction qu'il avait vu prendre aux deux femmes voilées.

IV

A bout de souffle, demi-riant, demi-pleurant, encore tremblantes de l'intense frayeur qu'elles avaient eue, les deux jeunes femmes ainsi poursuivies avaient atteint cette fois la tente de la sorcière, près de laquelle les jeunes gens les avaient cherchées quelques instants plus tôt.

A l'abri d'un renforcement entre deux baraques, elles reprenaient haleine et courage, blotties l'une contre l'autre comme des oiseaux affarouchés.

— Ah! Margaret chérie, chuchota sous le masque de soie une voix enfantine, j'ai cru mourir de frayeur.

— Pensez-vous que nous leur avons échappé? murmura Margaret en réponse.

Celle qui avait parlé la première, et qui semblait être la promotrice de cette folle équipée, se glissa avec d'innombrables précautions derrière un arbre et regarda anxieusement autour d'elle.

— Je les vois... là juste en face... ils marchent vite, vite... ah!

Elle rit, toute sa gaieté d'enfant soudain revenue.

— Ne nous sommes-nous pas joliment moqué d'eux, chérie? demanda-t-elle! Oh! je crierais de joie!...

Et mutine, elle leur envoya à travers l'espace un ironique baiser. Courez, courez, mes beaux galants, dit-elle, si vous allez de ce train-là, vous n'êtes pas prêts de nous attraper!

Son rire sonnait bien un peu forcé, pourtant, car elle avait une terrible peur, encore qu'elle s'efforçât de n'en laisser rien voir à sa tremblante compagne, qui restait désespérément attachée à elle.

— Ursula! comment pouvez-vous être si gaie? gémit Margaret. Pensez

donc... si la duchesse de Lincoln apprend cette aventure! Et la reine!

— Eh bien? fit Ursula Glynde affectant une assurance qu'elle était loin de posséder, ce serait ennuyeux, je ne dis pas. Mais quoi... Un sermon, une punition... et des regards noirs de Sa Majesté!... Nous en serons quittes pour être sages huit jours de suite.

Et, gentiment, en enfant gâté à qui rien ne résiste, elle attira sa compagne et l'embrassa, rassurante:

— Allons, chérie, reprenez courage, je vous en prie. Voyez! nous sommes maintenant arrivées au but de notre voyage, nous avons dépisté nos ennuyeux poursuivants, et nous sommes à la porte de la sorcière.

Mais ces encouragements restaient sans résultat...

— Margaret! cria-t-elle, tandis qu'un de ses petits pieds frappait le sol avec impatience, vous êtes une sottise de pleurer ainsi! Je serais venue seule, si j'avais su comme vous êtes poltronne.

Mais Margaret n'avait aucune velléité de courage et pas l'ombre d'amour-propre.

— Croyez-vous, dit-elle, que ces deux manteaux noirs nous connaissent? Avez-vous pu deviner qui ils sont?

— Oui, fit Ursula, indifférente, l'un d'eux est, je crois, le marquis de Suarez. Mais, que nous font ces nigauds, maintenant que nous en sommes débarrassées... Montons bien vite chez la sorcière, nous n'avons plus un instant à perdre.

Vivement, bien que tremblante et apeurée, elle marcha vers ces draperies rouges, ces draperies clinquantes, pompeuses, qui défendaient le logis de la sorcière contre toute vue profane, et, d'un pas ferme, attaqua la première marche de l'escalier.

Margaret faisait appel à tout son courage pour essayer de la suivre, quand Abra surgit soudain, comme un diable d'une boîte à surprise...

Elle eut un involontaire cri d'épouvante.

— Non! non! Ursula, murmura-t-elle défaillante, et s'attachant à la robe de sa compagne pour la retenir... Je vous en supplie, chérie, au nom du ciel, renoncez à votre projet...

— Renoncer! Vous voulez que je renonce! fit Ursula avec d'autant plus d'assurance apparente qu'elle se sentait intérieurement faiblir, elle aussi, sous le poids de sa terreur... Renoncer!... Renoncer, quand nous avons eu tant de peine pour arriver jusque-là!

— Je ne peux pas croire, vraiment que vous ayez besoin de cette horrible sorcière.

— Oh! je veux tellement savoir!... et, puisque cette sorcière peut lire dans l'avenir je...

— Et qu'avez-vous besoin de connaître l'avenir? interrompit la poltronne, le présent n'est-il pas assez beau pour vous?

— Le duc de Vessex est attendu à la cour d'un instant à l'autre... peut-être ce soir.

— Eh bien?

— Eh bien? je veux savoir si je dois être duchesse de Vessex ou finir mes jours dans le plus saint, mais le plus ennuyeux des couvents.

— Mais...

— Sa Grâce de Vessex ne m'a pas revue depuis le temps où j'étais grande comme une poupée avec une figure rouge et de la bouillie plein la bouche. Sûrement je n'ai pas dû lui paraître follement attrayante...

— Vous êtes belle maintenant, chérie; mais j'ai bien peur, fit doucement Margaret, que cela ne vous serve à rien dans les circonstances actuelles.

Vessex ne vous demandera probablement pas d'être sa femme... Ne savez-vous pas que la reine est prête à l'épouser et que toute l'Angleterre...

— Et que m'importe l'Angleterre! je veux l'épouser, moi... je veux qu'il m'aime, je... Mais, pourquoi me regardez-vous ainsi? Pensez-vous vraiment que le duc de Vessex est tenu de se faire le jouet des ambitions politiques des uns ou des autres en épousant une femme vieille et laide parce qu'elle est la reine d'Angleterre?

— Ursula gémit Margaret, scandalisée par ces paroles sacrilèges...

Mais Ursula, absolument inconsciente de l'inconvenance de son langage, poursuivait curieuse:

— Connaissez-vous le duc de Vessex? Margaret? L'avez-vous déjà vu à la cour?

— Non! fut la sèche et froide réponse. Appeler Sa Majesté vieille et laide!... Margaret était horrifiée...

Sans le moindre souci de son émoi, Ursula tira vivement un petit médaillon qu'elle portait sous son corsage suspendu à une chaînette d'or, et le lui mit sous les yeux.

— Voici son portrait! fit-elle triomphante, n'est-il pas tout à fait, tout à fait bien?

— Vous êtes éprise d'une miniature? Quelle folie! remarqua Margaret.

Mais la vue du fameux portrait avait rendu à Ursula tout son courage et, saisissant le bras de son amie, elle la ramena de force, délibérément, vers la tente de Mirrab, au seuil de laquelle le digne Abra ravi, les salua aussitôt d'un formidable coup de grosse caisse.

— Pour Dieu! supplièrent-elles, ne faites pas tant de bruit... nous ne voulons pas être vues... Nous avons apporté un peu d'argent... trois pièces d'or, est-ce assez?

Hélas! C'était trop! La vue des piè-

ces d'or, jointe à l'honneur d'une si noble visite, eut un déplorable résultat, car le vieux magicien, sans tenir compte de la douce prière, se livrait, en signe de joie, à une effrénée sarabande sur son bruyant instrument.

Défaillantes, mourant de honte et de peur en se voyant ainsi, sur cette estrade, le point de mire des badauds, les jeunes filles n'osaient plus avancer ni reculer.

— Oh! Margaret, comme votre main tremble! Vite, vite, chérie, sauvez-vous-nous...

Trop tard! Deux mains fermes emprisonnaient sa taille et une voix joyeuse criait: Enfin!

D'un vif mouvement elle se dégagea et vola vers son amie, victime de la même agression qu'elle-même.

Mais déjà elle était reprise, plus solidement cette fois.

Oh! la honte de cette vulgaire aventure! Etre poursuivies comme des filles de cuisine! pensait Ursula... et ses joues brûlaient sous le masque en voyant le sourire fugitif, les haussements d'épaules dédaigneux des passants accoutumés à ces sortes d'aventures.

— Au nom du ciel, messieurs... je vous en supplie, implora-t-elle, laissez-nous.

— Pas avant d'avoir vu de plus près les beaux yeux qui brillent sous ce masque!

Don Miguel! C'était Don Miguel de Suarez... elle ne pouvait se tromper à cette étrange voix d'ironie et de caresses... Sa frayeur doubla. Le jeune Espagnol avait mauvaise réputation à la Cour où on le tenait pour léger, grand coureur d'aventures et d'une audace extrême... D'instinct, la jeune fille sentait qu'elle ferait vainement appel à son honneur.

.. .. .

En bas, les promeneurs, amusés, s'arrêtaient, et les rires bêtes, les grossières plaisanteries montaient vers les jeunes filles... C'était affolant!

Sans la moindre façon, Don Miguel avait détaché le masque d'Ursula et s'exclamait, en admiration évidente.

— Par la messe! le ciel me favorise! l'étoile nouvelle de la cour! le plus brillant soleil de notre firmament de beautés: lady Ursula Glynde?

Et cette admiration était pleinement justifiée.

Rien de plus joli, en effet, que l'adorable apparition qui se montrait ainsi, pourpre de colère et de honte sur les tréteaux d'une sorcière. Le sombre capuchon avait suivi le masque, et de superbes cheveux d'or, un peu en désordre, s'échappaient d'une seyante coiffe de brocard blanc, auréolant le plus ravissant visage qui se puisse rêver.

A demi-folle d'impuissante fierté et de dignité blessée, la jeune fille trouvait dans son courroux une beauté plus grande encore. Don Miguel restait muet, la regardant.

— Marquis de Suarez, ceci est un outrage, dit-elle, chez-nous, en Angleterre...

— En Angleterre comme ailleurs, belle lady, interrompit-il avec ironie, quand deux jeunes beautés, masquées et non accompagnées, sont prises à la nuit tombante, sur une place publique, par leurs ardents admirateurs, elles doivent payer rançon pour obtenir leur liberté.

— Qu'en dites-vous mylord? demanda-t-il gaiement à lord Everingham qui trouvait en Margaret une prisonnière tout aussi mal disposée que lady Ursula.

— Cela me paraît assez juste, marquis.

— Messieurs, reprit fièrement Ur-

sula, vous vous conduisez indignement et cette aventure ne vous fait pas honneur...

—Vraiment! je ne pense pas que l'honneur ait rien à faire contre notre désir de recevoir un baiser de ces belles lèvres, répartit don Miguel.

Avec une affectation de galanterie, il mit chapeau bas et lui fit un grand salut de Cour où se mêlait agréablement l'ironie et le respect.

Mal lui en prit, d'ailleurs, Ursula, rompue aux sports comme toute bonne Anglaise, ne manquait point d'une certaine force musculaire, et ne se sentant plus maintenue que par une seule main de son agresseur, elle se dégagea d'un brusque mouvement, et, courant à Margaret, parvint à la délivrer.

En hâte, rajustant masques et capuchons, elles volaient toutes deux sur les marches rugueuses, en une fuite éperdue...

Mais le destin était contre elles, décidément. Deux gentilshommes, témoins amusés de cette scène et, probablement, amis de lord Everingham ou de Don Miguel, s'élançaient au devant des deux fugitives et barraient le chemin en riant.

Fuir était désormais impossible...

— Mille fois merci, messieurs, disait Don Miguel dans la mordante ironie de son accent espagnol.

La dignité d'Ursula put seule l'empêcher d'éclater en sanglots....

— Par ma foi! voici un singulier sport, dit une voix dans la foule; quatre gentilshommes pour effrayer deux femmes! Qu'en dites-vous Harry Plantagenet, mon vieux? Un beau spectacle, n'est-ce pas...

Instinctivement tous avaient regardé dans la direction d'où venait cette

voix.

Un homme de haute taille, complètement drapé dans un grand manteau, adressait cette tranquille observation au beau chien qui l'accompagnait.

Il avait à peine jeté un furtif regard sur les masques et capuchons, qui étaient maintenant tout ce qu'on pouvait voir des deux prisonnières, mais il s'avançait résolument vers le petit groupe.

Et sans paraître remarquer l'air ahuri des quatre gentilshommes dont il dérangeait le jeu:

— Mes dames, votre route est libre, dit-il avec une bonne grâce un peu hautaine.

— Monsieur... bégaya Ursula, absolument incapable d'autres paroles.

Il sourit.

— Si mon intervention est indiscrette, ajouta-t-il, et a pu vous irriter, je vous prie d'agréer toutes mes excuses. En ce cas, je me retirerai à l'instant, comme ces messieurs paraissent si évidemment le désirer. Mais, si vous voulez vous éloigner seules, je vous prie de le faire sans la moindre crainte.

N'est-ce pas, Harry, ajouta-t-il gaiement, se retournant une fois encore vers son chien.

Le bel animal comme s'il avait parfaitement conscience de cet appel fait à sa chevalerie, leva ses yeux intelligents vers les deux jeunes filles.

Cette scène avait été si rapide et les quatre hommes pris si absolument à l'improviste que, durant les quelques secondes employées à ce bref colloque, ils avaient à peine compris l'audace de cette intervention.

Evidemment ils étaient encore plus étonnés de l'impertinence du nouveau venu que du résultat qu'elle avait eu, car, c'est à peine s'ils honorèrent d'un

regard la fuite hâtive de leurs prisonnières.

Plus galant, Harry Plantagenet avait suivi des yeux les élégantes silhouettes jusqu'à ce qu'elles fussent absolument invisibles. Alors, bâillant avec une incivilité notoire, l'intelligent animal sembla vouloir montrer à son maître qu'il en avait assez de cette compagnie.

— C'est bien Harry, mon vieux, nous partons, fit l'étranger avec calme, en tournant le dos aux quatre jeunes gens avec le plus superbe dédain.

Cette froide insolence atteignit comme un soufflet don Miguel de Suarez, le seul qui n'eut point, au fond, quelques remords de cette scène: il n'avait pas l'habitude d'être contrarié dans ses caprices. Aussi bien toute cette jeunesse ardente, rendue arascible par les dernières luttes, prenait facilement, en ces jours de paix, une attitude querelleuse et, pour un rien, un mot, un sourire hors de propos, épées et poignards sortaient du fourreau.

— Caramba! ceci passe les bornes! Qu'en dites-vous, messieurs?

Et sans attendre de réponse il tira sa longue épée bien affilée et se mit résolument en travers du chemin que prenait l'étranger. Suivant son exemple, et tenus poliment de se solidariser avec lui, les trois jeunes hommes avaient mis l'épée à la main.

— Veuillez retirer votre masque, mylord, dit Everingham en s'adressant à l'étranger.

— Retirez votre masque, reprit en écho les trois autres voix, retirez votre masque ou...

— Ou... par Notre-Dame! vous plongerez votre dague dans mon justaucorps de soie, compléta l'étranger avec la même inaltérable nonchalance, et ce sera la fin d'une chevaleresque équipée, n'est-ce pas?

L'ironie hautaine perçait si fortement dans le ton de ces paroles, et le mépris du sourire se devinait si bien malgré l'épais rideau du masque, que don Miguel pâlit de colère.

— Votre nom d'abord... et votre épée, si vous n'êtes pas un lâche! Après quoi, ces messieurs et moi répondrons à votre impertinence... s'il vous en reste alors!...

Harry grogna, prêt à bondir sur l'insolent; son maître, impassible, le calma d'une caresse.

— Mon épée est à vos ordres, Messieurs, et vous en userez avec mon impertinence comme il vous plaira. Mon nom est Vessex, ajouta-t-il avec une soudaine hauteur de ton et d'attitude, en regardant particulièrement don Miguel.

Et il retira son masque.

Déjà lord Everingham avait remis son épée au fourreau et allait vers lui la main tendue.

— Par Notre-Dame! Quelle excellente surprise, dit-il avec un plaisir évident.

Les deux autres Anglais s'empresèrent, de même, en un cordial accueil.

— Harry, mon ami, conclut le duc avec un malice taquine, il me semble que nous ne serons pas embrochés cette fois-ci.

Mais Harry indifférent à l'esprit de son maître et aux affectueuses bienvenues qui l'accueillaient, concentra toute son intelligente attention sur l'Espagnol dont il sentait l'hostilité.

Un peu à l'arrière-plan, don Miguel, marquis de Suarez, contemplait cette scène avec une irritation qu'il avait quelque peine à dominer. Il y parvint cependant, étant diplomate avant tout, et possédant à fond l'art de dissimuler.

Bien qu'il aimât fort le plaisir, les

fêtes galantes et toutes les aventures en général, il ne permettait jamais à ses fantaisies quelles qu'elles fussent, d'intervenir dans ses affaires politiques.

Une seconde de réflexion lui avait suffi pour comprendre qu'une querelle avec le duc de Vessex, en cette circonstance, lui nuirait à la cour et risquerait de compromettre le succès des négociations espagnoles. Personnellement, il avait pour mission, — sous les conseils du duc de Moreno — de faire réussir le mariage de son maître le roi d'Espagne avec Mary Tudor. Et ce but était trop grand, et sa carrière personnelle trop intéressée au succès pour qu'il risquât de le compromettre, en offrant satisfaction à son amour-propre.

En conséquence, il avait repris très quis toute son amabilité extérieure vite possession de lui-même, et reconquand il s'avança vers le duc.

— Un grand nom, mylord, dit-il en saluant avec la plus irréprochable courtoisie, et un nom qui m'est familier, encore que je n'ai pas eù l'honneur de vous être présenté avant ce jour.

Vessex rendit le salut avec la même cérémonieuse courtoisie, mais ses yeux s'arrêtèrent un instant sur l'Espagnol avec une légère expression d'arrogance.

— Voici mon ami Harry, marquis, il porte un nom tout aussi fier que le mien, — Harry, saluez le marquis de Suarez. — Je le nomme Plantagenet, ajouta-t-il légèrement, en souvenir de notre roi Henry, qui battit les Français à Azincourt... Vous n'étiez pas encore né, marquis, et l'Espagne n'était pas encore un royaume.

Il parlait avec grâce, laissant à peine paraître l'impertinence dont il doublait ces quelques mots.

Don Miguel était d'ailleurs parfaitement décidé à les tenir pour courtois.

— Un beau chien, répondit-il en caressant Harry, qui se prêtait mal à sa caresse. Puis, sans transition, il demanda:

— Aurai-je l'honneur de vous rencontrer ce soir au Palais, mylord?

— Croyez-vous, vraiment, dit Vessex en souriant, qu'il y ait encore place dans les salons d'Hampton pour un inutile et un invétéré vagabond tel que moi, parmi tous ces brillants diplomates espagnols?

— Ces diplomates se préparent de leurs mieux à lutter contre vous, mylord, répondit don Miguel de façon significative.

— Contre mes amis, peut-être, marquis, répartit séchement le duc de Vessex, car personnellement, je reste incorrigiblement en dehors de toute politique.

L'Espagnol n'insista pas. Il s'isola même quelque peu de la conversation afin de concentrer toutes ses facultés d'observation sur l'étude de son intéressant antagoniste.

Le duc de Vessex avait été signalé à ses chefs et à lui-même comme le seul obstacle vraiment sérieux à l'alliance anglo-espagnole.

Et tout, dans la fière attitude de cet élégant et distingué gentilhomme qui portait cuirasse de noblesse et de dignité, lui paraissait justifier l'influence redoutée.

Cependant les cheveux soignés jusqu'au raffinement, les mains blanches comme des mains de femme, la richesse excessive du costume, la grande valeur des dentelles fixèrent son attention.

Un petit maître... et un oisif, pensait-il... Et il revit Mary Tudor, déjà mûre... n'ayant jamais été coquette, peu soucieuse de parures et mal habile à

tous ces artifices de toilette dont usent les femmes... les coquettes... celles qui devaient prendre ce brillant papillon dans leurs filets.

Il ne sera jamais amoureux de la reine, conclut-il mentalement. Et il a trop de fierté pour être un bon courtisan...

— Quand viendrez-vous au Palais? demandait Everingham au duc.

— Ce soir, par ordre de Sa Majesté la reine.

— A ce soir alors?

— A ce soir! Harry et moi présenterons tous deux nos hommages à la reine.

— Au revoir, dit gracieusement don Miguel, j'aurai grand plaisir à vous retrouver.

— Trop aimable, marquis.

Don Miguel prit congé et se retira avec les deux jeunes Anglais.

Everingham se disposait à les suivre, Vessex le retint en lui prenant le bras d'un geste amical et l'entraîna dans une autre direction.

— Cet Espagnol a un vilain regard, ne trouvez-vous pas?

— Don Miguel, marquis de Suarez, ambassadeur de Sa Majesté très Catholique le Roi d'Espagne? énuméra le jeune homme avec une emphase ironique.

— Oui, je sais tout cela... mais je sais aussi que s'il y a beaucoup de spécimens de cette sorte à la cour de Mary Tudor, je suis un grand fou d'y revenir.

— Revenez-y bien vite, au contraire, et... tout de suite avec moi! pria vivement son ami.

— Dieu m'en garde! Ce soir seulement... Ne gêtez pas, je vous en prie, ces dernières heures de liberté. Par Notre-Dame! j'ai envie de m'amuser ici comme un apprenti ou comme un sobre bourgeois, en liesse par hasard.

Et j'irai jusqu'à consulter la fameuse sorcière pour finir! Mais par grâce, laissez-moi oublier un peu qu'il y a présentement, à notre cour d'Angleterre, gens aussi déplaisants que ces politiciens espagnols!

V

Plusieurs portraits de "Sa Grâce" de Vessex existent encore de nos jours, l'un entre autres, par Antonia Mora, dans la galerie Pitti à Florence.

Mais aucun artiste, au dire des contemporains, n'a su rendre, tout à fait sensible, et suffisamment extériorisée cette noblesse d'âme, cette flamme du cœur alimentée aux plus fiers sentiments de chevalerie et d'honneur, qui faisaient du duc une des personnalités les plus séduisantes de la cour d'Angleterre.

Artiste en toutes choses, amoureux de la beauté sous toutes ses formes, le duc de Vessex, fort justement nommé "Sa Grâce" disent les chroniques, était lui-même une oeuvre parfaite d'humanité.

Absolument dépourvu d'ambition politique, il s'était toujours tenu à l'écart des factions, se refusant à toutes combinaisons ou intrigues. Pourtant sa fortune était immense et son influence sans rivale à la cour de Mary Tudor. Et, ce n'était un secret pour personne, que Sa Majesté n'attendait qu'un mot, pour partager avec lui les soucis et les gloires de la Couronne.

Mais depuis la mort d'Edouard VI, Vessex n'avait pas reparu à la cour, au grand désappointement de ses amis qui voulaient opposer sa candidature à celle de Philippe d'Espagne.

Everingham avait donc les meilleures raisons de se réjouir de son retour et de se féliciter de cette occasion de tête à tête, avec l'homme sur qui l'An-

gleterre mettait actuellement son espoir.

Tous deux avaient remis leurs masques et soigneusement drapé leurs manteaux, avant de se rejeter dans le gros de la foule à laquelle Vessex avait voulu se mêler.

Le soir tombait graduellement; la sombre masse du palais d'Hampton, un moment perdu dans la brume, reparaissait sous l'illumination féerique de toutes ses fenêtres. Vessex s'en détourna avec humeur.

Ce somptueux monument représentait pour lui les basses intrigues, la sottise, l'ennuyeuse politique et le morne ennui... Et il aimait la gaieté, le soleil, la clarté des libres routes; il aimait la vue des filles de campagne avec leurs bras rouges et leurs pieds cambrés, agiles sous la robe courte, qui animaient le paysage devant ses yeux d'artiste; il aimait la liberté, la vie insoucieuse et vagabonde à la poursuite du beau...

Mais ses réflexions ne l'absorbaient jamais longtemps, et, la mine pensive et préoccupée de son compagnon ne tarda pas à attirer son attention. Alors, il eut un rire joyeux.

— Harry, dit-il à son habituel confident, lord Everingham ici présent est une mauvaise compagnie pour nous ce soir. En confidence, fier Plantagenet, je vous dis qu'il complotte contre notre liberté. Mais nous irons voir la sorcière, Harry, elle tirera notre horoscope et nous saurons si vous êtes appelé à devenir le premier chien de Sa Gracieuse Majesté ou... si je dois tomber en captivité dans les liens qu'un vieux gentleman — qui ne m'a pas consulté en la matière, — a jugé bon de préparer pour moi... Evidemment, cette lady Ursula Glynde doit être laide et mal bâtie...

— Morbleu! Everingham, fit-il sou-

dain, arrêtant son monologue en voyant qu'il ne parvenait pas à se déridier son compagnon, pourquoi êtes-vous si morose? Quelles nouvelles?

— Par ma foi! répondit simplement le jeune homme, la meilleure que je sache est celle de votre retour. Quel mauvais vent a bien pu vous tenir si longtemps éloigné de la cour?

— Le vent de l'ennui! fit Vessex avec un sourire. Convenez loyalement, ami, que la cour n'est guère agréable avec une reine qui récite des chapelets toute la journée; des ambassadeurs étrangers qui ne cherchent qu'à nous mettre sous le joug; un Conseil privé, lourd et stupide; un peuple jamais content quoi qu'on fasse, et par surcroît, les femmes de la cour guindées à l'exemple de la reine, poseuses, timorées, glaçantes, brrr...

— Et pour fuir l'ennemi, vous avez profondément blessé la reine.

Vessex ne répondit pas tout de suite. Au ton de légère réprimande que lord Everingham n'avait pu se tenir de marquer, son front s'était contracté, et tout son fier visage avait pris cette expression de hauteur, qui lui était coutumière en présence d'une familiarité mal venue.

Mais ce ne fut qu'un éclair; ses relations avec Everingham dépassaient la simple camaraderie. Une similitude de goûts et d'éducation, un profond et sincère amour pour leur pays, une semblable appréciation des choses en maintes circonstances, les avaient unis d'une ferme et franche amitié.

Il était admis à la cour que lord Everingham pouvait, plus librement que tout autre, parler à Sa Grâce de Vessex et la réserve de ce dernier ne tenait jamais longtemps contre son amitié.

Ainsi en fût-il à ce moment. Le sou-

rire revint avec un peu de malice sur ses lèvres.

— La reine d'Angleterre est fâchée? interrogea-t-il.

— Pouvez-vous le demander! commença Everingham avec véhémence. Mais il s'arrêta aussitôt, sentant combien déplacée était en cet endroit, une si sérieuse discussion, et tourna court en constatant avec malice:

— La seule femme à laquelle Sa Grâce de Vessex ait jamais résisté que je sache...

— Avec une Tudor, ami, on ne peut jamais être assuré qu'en donnant son coeur aujourd'hui on ne perdra pas sa tête demain...

— Mary Tudor vous aime trop, protesta Everingham, pour...

— Elle est fille d'Henry VIII, souvenez-vous-en... et convenez que la roue ou le billot me menacerait à chaque incartade...

Il s'arrêta une seconde comme pour réfléchir et reprit en souriant:

— ...Et des incartades j'en ferais souvent!

— Une femme qui aime pardonne toujours.

— Une femme, mon bon Everingham, pardonnera — peut-être — une grave infidélité, mais pas une suite de petites... et, en ce qui me concerne...

— La conséquence de tout cela, interrompit, amèrement Everingham, c'est que la reine a presque promis d'épouser Philippe d'Espagne... Et ce sera un fier jour, celui où les pairs d'Angleterre plieront le genou devant un roi étranger.

Vessex se détourna avec un mouvement d'humeur, il affecta de regarder une jeune fille qui versait gracieusement de la bière à un bon bourgeois en habit rouge, formait avec lui un agréable tableau... Mais une certaine raideur avait percé, malgré lui, dans

son attitude à la seule pensée d'un Vessex pliant le genou devant un Espagnol.

— Vous êtes parti, continua Everingham, très fier au fond de sa diplomatie, alors le duc de Moreno et don Miguel ont habilement exploité la jalousie et le dépit de Sa Majesté... Votre influence peut encore sauver l'Angleterre, ajouta-t-il bravement, avec une audacieuse fermeté, ne laissez pas dire que la peur d'une femme vous retient de l'exercer!

— Vraiment, dit-on cela? interrogea Vessex avec un singulier sourire. Oui? Eh! bien, par ma foi, ils ont tout à fait raison!

Il attira son ami un peu à l'écart de la foule.

— C'est la crainte d'une femme, en effet, qui m'a fait fuir la cour, avoua-t-il franchement, mais cette femme n'est pas la reine d'Angleterre.

— Quelle femme peut...

— En confiance, ami, et pour vous seul, c'est... lady Ursula Glyndel

Everingham réprima un mouvement de satisfaction en voyant le duc aborder de lui-même ce sujet.

Lady Ursula, la beauté de la cour, l'exquise et séduisante demoiselle d'honneur de la reine était, pour lui, comme pour tous les loyalistes anglais, la pierre d'achoppement contre laquelle pouvait se briser leurs projets concernant Vessex.

Ce dernier fiancé, à son insu, par le singulier caprice d'un mourant, pouvait évidemment ne tenir aucun compte de ce caprice, et tous ses amis travaillaient à l'influencer dans ce sens. Mais, tel était, à cette époque, le respect accordé à ces sortes de fiançailles où les contractants n'étaient point consultés, et si scrupuleuse était la conscience de Vessex qu'il sentait dans ces liens, illusoire en somme,

une certaine entrave à son absolue liberté.

— Lady Ursula est vraiment belle, reconnut loyalement Everingham, avant toutes choses, et un peu confus au souvenir de sa récente aventure.

— Elle peut être un ange de beauté, de grâce et de bonté, mais elle m'effraye...

Un frisson de crainte, gaiement simulé, parut secouer ses épaules d'athlète pendant qu'il précisait:

— Imaginez bien cela, Everingham, une femme qu'on est obligé d'aimer! une femme qu'il "faut" aimer de gré ou de force, parce qu'il a plu à son père mourant d'engager sa foi et la vôtre par-dessus le marché. Personnellement, je suis tout à fait libre dites-vous. Oui... mais elle?... Songez qu'en reprenant ma liberté, je l'oblige à finir ses jours dans un couvent! C'est un terrible dilemme. Et dire, fit-il dépité, que je me sens capable d'aimer n'importe quelle femme, fût-elle reine ou paysanne, excepté celle-là!... J'ose à peine l'avouer, mais la pensée de cette "fiancée forcée" me fait horreur. Ainsi, ami, j'ai fui la cour, non pas comme vous l'avez cru, parce que j'avais peur qu'une femme m'aimât "trop", mais bien parce que je savais que je ne pourrais jamais aimer une femme "assez".

Il avait parlé avec un si comique effroi, si gaiement, et avec une telle liberté de cœur, qu'Everingham ne put s'empêcher de rire.

— Peut-être exagérez-vous un peu le danger, observa-t-il avec malice, Lady Ursula Glynde est riche, belle, et bien née, rien ne prouve qu'elle aspire tellement à devenir duchesse de Vesssex. Et qui vous dit, après tout, qu'elle ne préfère pas entrer au couvent?

— Dieu vous entende, ami! Mais, avez-vous jamais rencontré une fem-

me qui n'ait pas envie follement, irrésistiblement, de la seule chose au monde qu'il lui est impossible d'avoir?

— En ce cas, l'Angleterre est femme, dit vivement l'Anglais revenant à son idée, car elle veut avoir Vesssex pour roi et vous...

Vesssex l'interrompit. Il ne se souciait pas, pour le moment, de le suivre sur ce terrain de patriotisme sentimental et quelque peu outré.

— Les Anglais ont-ils si grand besoin de moi? questionna-t-il avec une ironique gravité, et suis-je donc seul condamné à me dévouer pour mon pays et à l'arracher aux mains de l'étranger par le sacrifice de ma liberté personnelle?

Mais le visage d'Everingham marquait un si terrible désappointement à ces paroles légères qu'il reprit aussitôt, pour en déduire l'effet:

— Allons, calmez-vous, ami; ne vous ai-je pas dit que Sa Majesté a daigné réclamer ma présence dès ce soir même. J'aiguise mon esprit pour la circonstance et essayerai, autant qu'il me sera possible, de saper l'influence de ces damnés Espagnols que Dieu confonde!

Il n'en fallait pas plus pour rendre confiance à l'enthousiaste jeune Anglais:

— Ah! je n'ai plus peur maintenant, dit-il; vous sauverez l'Angleterre, mylord, et tous les Anglais vous béniront!

Vesssex haussa les épaules et sourit:

— Puisse ma bonne étoile, en récompense, inspirer à lady Ursula Glynde un salutaire désir de la vie de couvent! Car, vive Dieu! ces liens de soie, d'apparence si fragile, me causent une insurmontable épouvante.

Et sur cette boutade il prit congé de son ami.

VI

Pendant ce colloque, le silence s'était fait autour de la tente de Mirrab. L'animation, de plus en plus grande sur les autres points de la Foire, n'envoyait plus ici le moindre écho, et l'honnête Abra, sentant qu'il n'obtiendrait plus rien ce soir-là de la curiosité lucrative des passants, avait dédaigné d'allumer sa rampe et s'accordait un repos bien gagné.

Soudain, des murmures insolites montèrent jusqu'à lui et des ombres surgirent dans la nuit; les buveurs de bière, si exaltés quelques instants auparavant, se glissaient, un à un, craintifs et affolés, autour de la tente de la sorcière.

— Mes amis, pérora Mathew, d'une voix assourdie, plus encore par la peur que par la prudence, j'en appelle à vous tous; les Ecritures disent, vous le savez: "Tout sorcier doit mourir" Devons-nous obéir aux écritures?

— Oui, chuchotèrent des voix mal assurées.

— Devons-nous permettre que cette sorcière vive, quand nous savons qu'elle est possédée et que le diable habite sa baraque? Devons-nous permettre à Satan de demeurer parmi nous?

— Non! non! non!

— Alors, mort à la sorcière! conclut gravement Mathew.

— Mort à la sorcière! reprit le choeur en sourdine.

— Qu'en allons-nous faire, Mathew, s'enquit une des ombres, d'une voix tremblante.

— La brûler! répondit l'oracle du village; c'est le meilleur moyen de chasser le diable.

Tous approuvèrent.

La peur, une peur bête, irraisonnée,

superstitieuse, jointe à l'excitation causée par la chaleur de cette journée et les fréquentes libations qui en avaient été la conséquence, avait complètement troublé ces pauvres cervelles.

— Oui, brûlons-la! Brûlons-là! répétaient-ils, cherchant à entretenir leur courage dans une conviction sincère.

Et la petite troupe, commandée par Mathew, avait pris d'assaut la baraque.

Abra avait tôt compris le danger qui le menaçait. Le métier de sorcier n'allait pas sans risque à cette époque; il le savait, mais n'avait pu trouver meilleur moyen de duper honnêtement ses semblables. Devenu vieux, il avait rencontré par les chemins, une jolie fille vêtue de haillons et nourrie de misère; il en avait fait "Mirrab" la sorcière", et sa boutique avait été beaucoup mieux achalandée. C'était là toute son histoire.

Il se jeta à genoux, sans le moindre orgueil surnaturel, devant ses agresseurs:

— Soyez miséricordieux! gémit-il, nous ne faisons pas de mal...

Mais nos gens avaient mieux à faire qu'à s'occuper du bonhomme, ils le repoussèrent du pied comme une loque encombrante et se ruèrent à l'intérieur, pourchassant la sorcière!

La sorcière! une pauvre jeune fille à peine âgée de dix-huit ans, tremblante et affolée... Son mystérieux voile jeté à terre, laissait voir maintenant une beauté merveilleuse auréolée par une abondante floraison de fins cheveux dorés qui lui faisaient la plus somptueuse des parures.

A la vue de ce délicat visage décomposé par la terreur, tout homme sain d'esprit aurait compris que cette prétendue sorcière n'était qu'une faible et

misérable enfant, aussi incapable d'évoquer des esprits infernaux que de se défendre contre cette terrible agression. Mais, pour ces brutes, ivres de bière et de peur, elle était une exceptionnelle créature, extraordinairement grande, terrifiante dans le moindre de ses gestes et ses beaux yeux noyés d'angoisse qui se levaient implorants vers eux leur paraissaient jeter des flammes!

— Par pitié... Au nom de Dieu... par pitié... bégayait la malheureuse jeune fille.

— Mort à la sorcière! Mort à la sorcière, répondaient ces farouches chevaliers de la peur.

En hâte, car la garde pouvait revenir, lis bâillonnèrent leur victime avec un solide foulard, puis l'ayant ligotée fortement avec leurs ceintures de cuir faisant office de courroies, ils se mirent en devoir de préparer le bûcher.

Glacée d'épouvante, à demi morte, la pauvre sorcière fut attachée à la grande hampe au-dessus de laquelle flottait toujours le lugubre drapeau noir. Alors la nature clémente eut un instant pitié d'elle et elle s'évanouit.

.. .. .

Vessex, qui avait erré, flânant, parmi la foule, après avoir quitté son ami, approchait du théâtre de cette invraisemblable scène sans se douter que pour la seconde fois de la journée, les circonstances l'amèneraient au rôle de sauveur.

Toujours suivi d'Harry Plantagenet, auquel la foule vulgaire ne semblait pas convenir autrement, il s'approcha vivement du groupe suspect qu'il s'agitait dans l'ombre.

Tout d'abord il ne se rendit pas compte de l'horreur de cette scène qu'une torche éclaira soudain d'une lueur sinistre tandis qu'une voix criait:

— Allumez maintenant! Que le feu saint brûle la sorcière!

D'un bond Vessex fut en haut des marches. Heurtant, cognant, jouant des coudes, il se dressa devant le groupe d'inconscients criminels.

— Quelle damnée comédie est cela? dit-il avec autorité.

La torche, maintenant immobilisée dans la main du crieur, éclairait le riche costume de Vessex et tous reconurent en lui un noble nord.

Si grand était, à cette époque, l'instinct de soumission et de déférence que, tous reculèrent d'un pas. Mais ce premier mouvement de respectueuse crainte ne pouvait durer en un pareil moment.

— Passez votre chemin, étranger, cria Mathew. Nous n'avons ici que faire d'un beau gentilhomme. Apportez la torche, John, commanda-t-il.

Mais John trouva devant lui le "beau gentilhomme" avec une longue épée dans la main et il recula prudemment.

— Le premier qui avance est un homme mort, disait-il, et l'honnête John ne se souciait pas d'être ce notable premier.

— Harry, ajoutait Vessex, s'adressant à son fidèle compagnon, vous voyez tous ces manants? Quand je dirai: allez! Vous aurez le droit de sauter à la gorge du premier qui bougera.

Harry comprit parfaitement, et montra une rangée de terribles dents prêtes à mordre.

Mathew réfléchissait... Que pouvait ce fier damoiseau de cour, même avec un chien pour allié, contre une vingtaine de lurons résolus comme eux? Il s'avança héroïquement d'un pas.

— Etranger!...

— Ne m'appelle pas étranger, bu-tor, et quitte ta casquette pour me par-

ler, je suis le duc de Vessex et tout prêt à te faire fouetter jusqu'au sang, toi et toute ta bande, si vous ne partez pas immédiatement. Vous entendez vous autres? ajouta-t-il sérieusement.

La petite troupe était terrifiée.

— Juste ciel! le duc de Vessex!... il peut nous faire prendre tous, murmura Mathew en tombant à genoux.

Sa Grâce de Vessex! Un pair d'Angleterre! Et qui serait roi demain peut-être!

Un à un, casquette à la main, ils défilèrent en silence, à demi-dégrisés.

— C'est bien, dit Vessex avec un sourire de bonne humeur; vous avez fait assez de mal pour aujourd'hui! Allez-vous-en, comme une bande de lâches poltrons que vous êtes.

Ils ne se le firent pas répéter! S'attaquer au diable, passe encore, car le diable est loin en somme, mais Sa Grâce de Vessex était là, lui, visible et tout puissant... la fuite était évidemment, songeaient-ils, la meilleure conclusion possible de cette aventure.

Vivement Vessex avait rengainé et courait vers cette informe paquet d'orripaux éclatants, vers cette créature inanimée qui venant de subir une si cruelle torture morale.

Engourdie, à demi-paralysée par son immobilité forcée, raidie sous la dure étreinte de ses liens, elle ne bougea pas quand Vessex eut coupé la dernière courroie qui l'attachait au bûcher improvisé. Cependant, peu à peu, elle avait repris conscience d'elle-même et le regardait, encore ahurie, mais parfaitement consciente, procéder à sa délivrance.

Lui ne songeait même pas à jeter un regard sur son visage. Elle n'était pour lui qu'une pauvre malheureuse que son intervention opportune venait de sauver d'une affreuse mort. Il avait pitié d'elle, parce qu'elle était femme et

parce qu'elle venait d'endurer d'indisciplinables souffrances, mais dans cette compatissante et impersonnelle pitié il n'y avait aucune place pour la plus simple curiosité.

Tout près de l'endroit où elle restait étendue, il mit une bourse bien remplie.

— Croyez-moi, ma fille, dit-il avec bonté, renoncez à ce dangereux métier; la prochaine fois, il ne se trouverait peut-être personne pour vous tirer de peine.

— Et toi, maraud, dit-il au vieux magicien qui osait maintenant se montrer, tâche d'avoir déguerpi avant la nuit. Je vais envoyer la garde pour te protéger pendant une heure... Mais ensuite, si ces damnés ruffians reviennent, personne ne viendra te sauver une fois de plus, toi et ta fille.

Et, sifflant Harry, il s'éloigna dans la direction du fleuve.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il entendit une voix entrecoupée de sanglots, qui lui disait avec un singulier accent de passion:

— Vous avez sauvé ma vie... je vous la donne... je lirai pour vous chaque soir les étoiles et je demanderai à Dieu que la plus glorieuse étoile du ciel guide votre destinée.

Il rit gaiement à ce discours emphatique et, sans répondre autrement continua sa route.

VII

Jamais depuis sa naissance, déjà lointaine, Sa Grâce de Lincoln n'avait été si affreusement bouleversée.

Elle qui était, d'ordinaire, le plus parfait modèle de maintien et de bienséante correction, permettait à sa coiffe de s'agiter de droite à gauche sur sa bonne vieille tête... même, quelques cheveux blancs, légers fils d'ar-

gent en rupture de discipline, venaient caresser, de façon insolite, l'enchevêtrement de ses rides — aujourd'hui plus accentuées — et tout son hnnête visage exprimait la plus terrible détresse, la plus complète perplexité...

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait-elle à tout instant, à bout de force et d'énergie...

A peine remarquait-elle le délicieux tableau formé par les deux jeunes filles arrêtées respectueusement à deux pas devant elle, les bras enlacés, la mine enfantinement soucieuse, les yeux brillants, les joues animées par le palpitant intérêt de leur narration.

C'était là, en vérité, deux gracieux spécimens des demoiselles d'honneur de l'austère Mary Tudor. Ce troupeau de séduisantes filles avait été directement placé sous la surveillance de Sa Grâce, la duchesse de Lincoln, qui s'en montrait généralement très fière.

Mais aujourd'hui, Sa Grâce n'attachait pas, comme de coutume, son oeil maternel sur les jolies tailles bien cambrées qui s'élançaient sveltes du vertugadin sur lequel s'étagait somptueusement la robe de lourd satin fleuri... elle regardait fixement la grande baie de la fenêtre comme pour y chercher le mot d'une douloureuse énigme, tandis que ses doigts nerveux battaient inconsciemment une charge sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Alicia! Pourquoi vous arrêtez-vous, méchante enfant? dit-elle soudain, vous me ferez mourir de colère! Ne pouvez-vous continuer!...

Alicia qui, au début, ne demandait qu'à narrer tout au long son intéressant récit, était maintenant un peu troublée et dût faire un effort sérieux pour reprendre...

— Votre Grâce se souvient, dit-elle... la nuit était presque tout à fait noire... Barbara et moi flânons au

frais, le long du petit mur, quand, soudain, les nuages se divisant, la Tamise fut irradiée de lumière et... juste au-dessous de nous, de l'autre côté, rasant le mur...

Ici, elle s'arrêta et regarda sa compagne avec une expression d'enfantine détresse...

— Oh! je... je ne peux pas dire cela... je ne suis pas sûre... et puis, je l'aime tant!

Mais Sa Grâce n'était pas en humeur, pour le moment, de secourir la sentimentalité de la jeune fille; ses petits yeux, ordinairement pleins de joyeuse animation et de maternelle bienveillance, étaient positivement sévères:

— Continuez, mon enfant, ne voyez-vous pas que je suis absolument sur des épines... Voyons, qu'avez-vous vu!... Était-ce Ursula?

— Oui... du moins, c'est Barbara qui l'aperçut... je ne voulais pas croire que ce fût Ursula...

— Elle était voilée de la tête aux pieds, interrompit Barbara; nous l'avons appelée, elle a immédiatement levé la tête, mais... aussitôt qu'elle nous eût reconnues, elle s'est enfuie...

— Les nuages ont voilé la lune, tout de suite, conclut Alicia, et nous n'avons plus rien vu... Après tout, Barbara peut bien s'être trompée, Votre Grâce...

Barbara fit un signe d'assentiment. Evidemment elle était tout à fait disposée à se convaincre elle-même, qu'elle avait mal vu.

Les deux jeunes filles, de plus en plus confuses et troublées en présence de l'exceptionnelle colère de la duchesse, n'avaient pas la moindre envie de charger leur amie. Amenées à dire ce qu'elles avaient vu la nuit précédente, elles avaient tout d'abord parlé en étourdies et comprenaient, seulement

maintenant, qu'elles avaient amassé d'énormes nuages sur la tête d'Ursula Glynde et que ces nuages étaient près de crever...

Bien que profondément bienveillante, Sa Grâce de Lincoln prenait très au sérieux la charge de grande surveillante qui lui avait été confiée et maintenait une discipline sévère parmi les jeunes filles. Sa Majesté avait déclaré que chacune d'elles devait être un modèle de bon ton et donner l'exemple de toutes les vertus, et, de son mieux, la bonne duchesse s'appliquait à réaliser cet idéal. Mais sa tâche devenait plus difficile depuis le couronnement.

La Cour, qui n'avait été, en somme, une cour que de nom, dans le palais de Richmond, en la sombre maison d'Escher, voyait revivre un peu de sa splendeur et de son faste depuis la proclamation de Mary Tudor comme seule reine et souveraine de l'Angleterre.

La somptueuse résidence d'Hampton s'animait de gaieté, et la jeune noble anglaise se jetait à corps perdu dans la vie mondaine et joyeuse, après avoir été trop longtemps à son gré, victimes de tant de luttes et conflits politiques ou religieux. Ce n'était plus maintenant que tennis, jeux de boules, joutes de toutes sortes et tournois galants, suivis de bals et de soupers. L'austère Mary Tudor elle-même, quelque peu amollie par son triomphe et la fidélité de ses sujets, approuvait, bienveillante, ce retour à l'ancienne splendeur de la cour de son père.

Aussi bien était-elle tenue de recevoir avec un certain éclat les ambassadeurs étrangers, qui se disputaient l'honneur de son alliance pour leurs souverains. Et c'était, entre gentils-hommes anglais et diplomates, assaut de luxe aux réceptions de la reine, assaut d'esprit et de galanterie devant les beautés de la cour.

Tout cela était bien, et il en devait être ainsi pour la gloire de l'Angleterre, mais la pauvre duchesse de Lincoln ne pouvait se tenir de penser, ce jour-là, que sa responsabilité devenait plus lourde à mesure que les réceptions d'Hampton devenaient plus nombreuses et plus brillantes.

Certes, son devoir n'avait jamais été très facile à remplir; son charmant troupeau de jolies filles était trop séduisant pour ne pas attirer autour de sa bergerie quelques vilains loups, maraudeurs sans vergogne, dont il fallait déjouer les ruses.

Mais les jeunes filles avaient été très vite conquises par le charme bienveillant de leur "grande surveillante", et quelques gronderies, une privation légère, avec menace de punition plus sérieuse, avaient eu bien vite raison de toute tentative d'insubordination.

En réalité, rien de grave ne s'était encore présenté. Rien de grave... jusqu'à maintenant... pensa la bonne vieille dame.

Evidemment, il n'y avait eu un peu plus de bruit et d'agitation depuis l'arrivée d'Ursula Glynde... cette enfant était si terriblement indépendante, si entêtée, si turbulente!... Oui, mais en même temps si franche, si droite... et si douce, et si aimable... que la duchesse ne trouvait en son cœur aucune raison de sérieuse gronderie pour sa favorite.

Quand elle avait appris au lendemain même du couronnement de la reine, que la terrible enfant avait visité la foire d'East Molesey, accompagnée seulement de la faible et timide Margaret Cobham, Sa Grâce de Lincoln avait tremblé... Mais qu'était cette escapade qui lui avait pourtant paru invraisemblablement à côté de l'horrible révélation qui venait de lui être faite!... Une rumeur avait couru déjà

qu'une fille d'honneur de la reine avait été vue seule, de nuit, sur les confins du parcl... Par bonne fortune, la reine n'avait encore rien su et, Dieu aidant, le fâcheux "on-dit" n'avait pas circulé parmi les jeunes gentilshommes de la cour.

Ciell mais cela pouvait arriver!... On pouvait causer... Sa Majesté pouvait l'apprendre!

Un scandale!... Un scandale, murmurerait piteusement la pauvre duchesse... Un scandale dans mon service!... Je n'y survivrai sûrement pas... Et Sa Majesté est si austère! si pieuse!... Et, par surcroît, le duc de Moreno — qui est logé au palais, actuellement! Grand Dieu! que pensera Son Eminence de la morale à la cour d'Angleterre?... Oh! la méchante, la mauvaise enfant... Apporter aussi la disgrâce sur nous tous.

Alicia, si tardivement frappée de remords mais de plus en plus repentante, revint vers elle.

— Je suis sûre, Votre Grâce, tout à fait sûre, qu'Ursula ne pensait pas à faire rien de mal; elle est gaie, étourdie, aimant à jouer des tours et à plaisanter, mais elle est trop fière et elle a trop de dignité pour s'abaisser à une intrigue.

— Oui, enfant, mais elle a de la vanité, dit la duchesse, secouant ses boucles blanches et la vanité est une conseillère diabolique... Et puis, ne le savez-vous pas!... ce n'est pas la première fois que cette malheureuse enfant a été vue, seule, la nuit, dans cette partie du jardin... Que Dieu nous protège! mais je ne survivrai pas à un scandale.

— Votre Grâce peut me croire, affirma Barbara consolante, il n'y a là qu'une folle et enfantine curiosité de la part d'Ursula. Mais sa Grâce ne voulait pas être consolée...

— Curiosité! dit-elle. Hélas! c'est

une curiosité bien dangereuse, celle qui conduit une jeune fille hors des portes de la nuit... et seule... oh!...

Et la duchesse fit un geste tellement horrifié, et une sévérité si inaccoutumée parut dans son regard, que les deux jeunes filles, sincèrement effrayées, frémirent en pensant à ce qui pouvait arriver à leur amie... Jamais, certes, leur bienveillante duègne n'avait été si profondément irritée.

Une solidarité, touchante en ce moment, les poussa toutes deux, à poursuivre la défense de la coupable.

— Ursula a vraiment bien le droit de chercher un peu de distraction, dit fermement Alicia, elle est bien assez mal traitée...

— Mal traité! exclama Sa Grâce.

— Oui! Elle est fiancée au duc de Vessex et...

— Eh bien? Et quoi?

— Et quoi? reprit la jeune fille avec indignation, on ne lui permet jamais de la voir!... elle n'a pas encore pu le rencontrer! Quand arrive le moment où le duc Vessex est attendu à la cour, Sa Majesté ne manque pas de prononcer:

— Lady Ursula, vous pouvez vous retirer; je n'ai pas besoin de vos services aujourd'hui...

En levant audacieusement son petit nez provocant, lady Alicia Wrenford pinça les lèvres, prit l'air guindé d'une morose matrone de quarante ans et imita, très impertinément ma foi, Sa Gracieuse Majesté la reine Marie Tudor.

La duchesse leva les bras en signe d'horreur.

— Fil Ah fil! enfant, vous mimez Sa Majesté, dit-elle sévèrement.

— Ce qu'Alicia dit est tout à fait vrai, intervint Barbara, avec une moue significative. On fait tout au monde pour qu'Ursula et le duc de Vessex ne

parviennent jamais à se rencontrer... et nous toutes, parfois nous subissons le contre-coup de cette résolution trop visible...

— Barbara, je vous défends de parler ainsi.

— Je ne dis rien d'irrespectueux, Votre Grâce, ceci est connu de chacun à la cour. Pourquoi nous relègue-t-on dans ces vilaines chambres ici, durant les brillantes réceptions de l'après-midi, quand le duc de Moreno et tous les ambassadeurs étrangers sont au palais? Pourquoi ne nous est-il plus permis de prendre part au tennis? de regarder jouer aux boules?... depuis que Sa Grâce de Vessex est de retour? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

Elle tapait du pied, impatiemment, dominée toute par sa juvénile colère.

La duchesse se sentit légèrement embarrassée devant cette explosion de reproches justifiés.

— Pourquoi? enfant, dit-elle enfin, mais parce que Sa Majesté en ordonne ainsi! Elle n'a pas toujours besoin autour d'elle, de toutes ses demoiselles d'honneur.

— Oui da! Ce n'est pas là sa raison, riposta Barbara, et Votre Grâce est bien trop intelligente pour ne pas savoir...

— Vous êtes une sotte enfant, et...

— Alors nous sommes toutes sottes, car il est clair, pour nous toutes, que... c'est Ursula qu'on peut tenir, à tout prix, loin de la vue du duc de Vessex... et, pour que la combinaison ne soit pas trop apparente, chaque fois qu'on cache Ursula, quelques-unes d'entre nous, à tour de rôle, sont reléguées, loin des réceptions, en sa compagnie...

— Et il est peu surprenant, dans ces conditions, ajouta hardiment Alicia, que notre amie cherche, par tous les moyens en son pouvoir, à rencon-

trer, une fois au moins, l'homme que son père a juré qu'elle épouserait ou, sinon, entrerait au couvent pour toute sa vie!

La pauvre duchesse restait sans argument. Elle n'était pas sans avoir compris la manoeuvre de la reine, éprise de Vessex et jalouse de la jeunesse et de la beauté d'Ursula, mais elle serait morte plutôt que de le reconnaître. Elle ne voulait même pas s'avouer à elle-même que sa souveraine agissait injustement et petitement.

Elle fut opportunément dispensée de répondre, car un frais éclat de rire, d'irrésistible gaieté, faisait écho sur les murs du salon voisin, arrivait jusqu'à elle.

— Chut! c'est cette malheureuse enfant. Je vous prie, mesdemoiselles, pas un mot devant elle; je dois savoir la vérité sur ce scandale.

Au même instant, la jeune fille qui faisait l'objet de cette conversation paraissait dans l'embrasement de la solennelle vieille porte.

Elle venait en courant comme une toute petite fille, les cheveux au vent, dans un délicieux fouillis et les yeux pétillant de gaieté malicieuse; elle exécutait des moulinets fantastiques au-dessus de sa tête, avec une petite feuille de papier, cause évidente de sa joie.

La duchesse s'était raidie dans sa plus imposante sévérité. Alicia et Barbara s'efforçaient de garder le sérieux que commandait la gravité des circonstances, mais le rire d'Ursula était terriblement contagieux.

— Oh! dit l'arrivante, avant même d'avoir repris l'haleine, vous ne pouvez pas savoir comme c'est amusant!

Avec toute la grâce d'une enfant gâtée qui sait que ses caresses sont toujours bienvenues, elle vint droit à

la duchesse et s'installa sur le bras de son fauteuil.

— Je demande à Votre Grâce la faveur de m'asseoir là, dit-elle gentiment, sans remarquer les regards sévères qui se fixaient sur elle; vraiment, je vais mourir de rire si vous ne me permettez pas de vous lire ceci.

— Enfant! enfant! admonesta la duchesse navrée de sentir sa sévérité déjà en déroute, ce rire bruyant est des plus incorrects et vos joues sont en feu. Qu'est-ce qu'il y a, voyons?

— Il y a un poème! répondit l'espiègle avec emphase. Ecoutez.

Elle déplia la feuille, la lissa avec soin sur son genou et, ayant, à son gré, préparé son effet, elle lut le poème.

— Et voyez! ajouta la lectrice reprise par sa folle gaieté, au-dessus du sonnet, un dessin!... un coeur percé d'une flèche... son coeur à lui. Vous comprenez? et ma beauté, qui brille comme une étoile, et qui le transpercera!

Il était impossible de résister à tant de jeunesse, de gaieté et de charme... Les deux compagnes d'Ursula riaient de tout leur coeur en regardant la devise sentimentale sous l'amoureux poème. La duchesse luttait pour soutenir sa dignité prête à faiblir, elle sentait que sa sévérité ne tiendrait jamais longtemps contre ces yeux profonds, animés d'irrésistible malice et d'aimante caresse; elle sentait, à sa honte, que son courroux était déjà plus qu'à moitié fondu et qu'elle était sans force devant cet enfantin et si pur sourire.

— Lady Ursula, dit-elle, aussi froidement qu'elle put, ceci est des plus inconvenant... Comment ce poème est-il venu entre vos mains?

Ursula jeta ses bras autour du cou

de la vieille dame, malgré une faible résistance.

— Chut! murmura-t-elle, je vais vous le dire tout bas, dans l'oreille, J'ai trouvé ce poulet, ma duchesse bien aimée... près de mes bas... quand je suis sortie du bain.

— Horreur!

— Dites, ma duchesse chérie, ma bonne, ma chère duchesse à moi, qui?... qui pensez-vous, a pu écrire ce poème? Et qui... qui, pensez-vous, a pu le mettre près de mes bas?

La duchesse était pétrifiée d'horreur... Mais, cette fois, c'était contre l'audacieux qui osait s'adresser à la pure et candide enfant dont les joues fraîches se pressaient contre ses rides...

— Ce n'est pas le comte de Norfolk, continuait Ursula pensive, — évidemment elle était inconsciente de l'énormité de l'offense — ce n'est pas Pembroke... il ne sait pas écrire les vers... ni... Cela ne peut être non plus mylord d'Overclif et puis... comment saurait-il où se trouvent mes bas?

— Vaniteuse enfant! gronda Sa Grâce, pensez-vous que ces nobles gentilshommes s'amuseraient à versifier en l'honneur d'une sotte gamine comme vous?

Mais ses bons yeux arrêtés avec complaisance sur la belle jeune fille posée, tel un oiseau, sur le bras de son fauteuil, démentaient la sévérité de ses paroles.

— Oui, reprit Ursula, cela ne peut être eux... D'ailleurs, ils ne sauraient pas écrire d'aussi beaux vers...

Mais elle avait besoin de conjectures.

— C'est peut-être lord Everingham? ou le marquis de Taunton? ou...

— Sa Grâce de Vessex! suggéra Alicia non sans malice, en évitant soi-

gneusement de rencontrer les yeux fâchés de la duchesse.

— Hélas! non, dit Ursula, puisqu'il ne lui a jamais été permis de me voir...

— Ursula! protesta la bonne douairière, je...

Mais la jeune fille n'était pas autrement déconcertée:

— Il me verra pourtant, affirma-t-elle, et... avant ce soir!

Les trois femmes échangèrent un regard.

— Ce soir?

— Ouil ce soir... Mais, qu'y a-t-il? Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Parce que votre conduite est positivement celle d'une folle, mon enfant, dit la duchesse.

Ursula serra de plus près la bonne vieille dame.

— Allons, fit-elle, câline, ne soyez pas méchante, ni triste... Regardez-moi, voulez-vous?... oh! ajouta-t-elle soudain, votre coiffe est tout à fait de travers!

De ses doigts délicats elle arrangea les fines dentelles et fixa les boucles blanches en révolte.

— A la bonne heure! dit-elle, maintenant vous redevenez gentille... mais, par grâce, ne reprenez plus ce vilain air sévère, car je vous jure que tous les beaux galants soupireront d'amour pour moi, rien que par pitié, si vous me regardez si durement.

— Quelle étourdie! fit la duchesse sans défense.

— Vous n'êtes plus fâchée contre moi? questionna l'enfant terrible.

— Non... c'est-à-dire cela dépendra de votre conduite maintenant...

— Chut!... chut!... chut!... C'est un secret mortel, que personne ne doit connaître. Barbara! Alicia! approchez tout près, tout près...

Elle attendit une seconde, tandis que les deux jeunes filles, vivement in-

téressées, avançaient. Alors, elle dit solennellement:

— La reine est amoureuse de mon futur mari!

La duchesse de Lincoln pensa s'évanouir à cette insolente audace.

— Ursula! gémit-elle.

— Mais ce n'est pas un secret, fit celle-ci, imperturbable; c'est un bruit de ville et chacun à la cour sait qu'elle ne veut pas permettre qu'il me rencontre de peur qu'il s'éprenne de moi. Et l'ambassadeur d'Espagne est furieux, car il veut que la reine épouse son Roi, et il serait très heureux, lui, que Sa Grâce de Vessex...

— Enfant!... Enfant!...

— Mais, Votre Grâce, les jours passent... poursuivit la jeune fille avec une ombre de sérieuse gravité dans ses grands yeux de gaîté. Tous ces beaux intrigants peuvent se battre aussi longtemps qu'ils veulent, mais moi?... si je n'épouse pas le duc de Vessex, si... s'ils l'entraînent à épouser la reine, alors... je dois rentrer au couvent...

— Mon cher papa m'a fait jurer cela, continua-t-elle, à son lit de mort, dans un moment où je ne savais pour ainsi dire pas ce que je faisais, car j'avais trop de chagrin pour penser à rien d'autre... "Il n'y a qu'un seul gentilhomme, un vrai gentilhomme, auquel je peux confier mon enfant, me dit-il alors, jurez-moi, Ursula, que si Vessex demande votre main, vous la lui accorderez et que, dans le cas contraire, vous entrerez au couvent".

— Il était si malade, si cher!... j'ai juré et...

— Le couvent est le meilleur asile pour une petite perruche telle que vous, dit la duchesse émue, mais commandant, de toutes ses forces, un peu de rudesse à sa voix.

— Mais je ne veux pas être nonnel protesta Ursula, dont les yeux com-

mençaient à s'emplir de larmes... et je veux épouser le duc de Vessex qui est beau... et galant... et sage... et... et, ajouta-t-elle coquettement, je suis sûre que quand il m'aura vue, il ne voudra pas permettre que j'aïlle au couvent ni ailleurs...

Elle se tenait toujours serrée près de la bonne douairière et lui glissa dans l'oreille:

— Aussi... comme la reine est en prière pour une demi-heure encore, au moins! j'ai envoyé, à Sa Grâce de Vessex, un mot par un page, portant que "la duchesse de Lincoln désire sa présence, ici, maintenant, dans ce salon!"

Mais ceci, vraiment, était au-dessus des forces de la duchesse.

— Moi? — exclama-t-elle terrifiée, je... je désire la présence de... Bonté divine! que va penser Sa Grâce de Vessex!

Mais, déchargée de son aveu, et sans le moindre souci du pitoyable désarroi de la duchesse, Ursula avait repris toute sa gaieté d'enfant. D'un bond, elle quitta le bras du fauteuil sur lequel elle avait si gentiment perché, tout le temps de cette scène, et se livra autour de la chambre à une danse folle... Même, elle avait enlacé la taille d'Alicia pour l'entraîner, et toutes deux tournoyèrent jusqu'à complète extinction de souffle..

— Enfin! enfin, il arrive! Je vais le voir, il va me connaître et...

Mais soudain, une crainte lui venant, elle s'agenouilla gentiment aux pieds de sa vieille amie:

— Vous ne lui direz pas mon nom tout de suite, implora-t-elle... il faut qu'il m'aime sans savoir qui je suis: Vous voulez bien, dites?... On a dû le convenir... il doit être très mal disposé pour moi.

— Au lieu de prononcer mon nom,

vous murmurerez quelque chose d'incompréhensible, n'est-ce pas, ma duchesse chérie?... et laissez-moi faire le reste, ajouta-t-elle, d'un petit ton décidé qui la rendait adorable.

— Alicia! cria-t-elle sans transition, avec une anxiété fébrile, êtes-vous sûre que mon fichu est bien posé? Est-il droit dans le dos? Et mes cheveux? oh!... et elle courut vers un petit miroir placé au bout de la pièce.

Ce bref moment d'accalmie permit à la duchesse de recouvrer en partie ses esprits en déroute.

— Enfant! enfant! votre folie est trop grande tout de même... Que va dire Sa Grâce? répéta-t-elle distraite, anéantie, inconsciente presque...

Une triomphante exclamation d'Ursula redoubla ses perplexités:

— C'est lui!... Il vient! dit-elle d'une voix nerveuse et tremblante. Mylord Everingham est avec lui, ils causent gaiement... Il est vraiment très beau, mon futur mari, ma bonne duchesse. Je l'aime déjà, savez-vous?... Alicia, dites-moi si vous avez jamais vu plus splendide manteau de soie et un regard si fier? Harry Plantagenet, tu es un beau chien et je t'embrasserai la première fois que...

Et courant de nouveau vers la duchesse:

— Deux minutes pour monter les escaliers, deux pour traverser le grand hall, deux pour franchir le salon de Votre Grâce... dans six minutes exactement, il sera ici... J'entends un pas... déjà! Comme mon cœur bat.

A ce moment précis, un coup discret fut frappé sur la lourde porte de vieux chêne... Les quatre femmes étaient trop émues pour répondre, mais la porte s'ouvrait presque aussitôt et un jeune page, revêtu de la somptueuse et originale livrée adoptée par Henri

VIII, s'inclinait à distance respectueuse devant la duchesse.

— Sa Majesté la reine désire, immédiatement, la présence de Sa Grâce et de toutes ses dames d'honneur.

Un lourd silence tomba sur le salon pendant que le jeune page s'éloignait, indifférent, après avoir salué avec toute la cérémonie requise.

— Non! non! implora Ursula, complètement désespérée en voyant la duchesse se lever pour une immédiate obéissance à la reine.

— Mesdemoiselles, commandait-elle...

— Une minute, supplia Ursula, rien qu'une courte minute?...

Mais quand la reine parlait, Sa Grâce de Lincoln n'entendait rien d'autre.

— Mesdemoiselles, répéta-t-elle, très ferme.

Alicia et Barbara, terriblement déçues, se mirent en devoir d'obéir. Ursula, désespérément, courut à la fenêtre.

— Oh! pourquoi marche-t-il si lentement? Il traverse seulement la cour à l'instant...

La duchesse avait sonné le page:

— Précédez! ordonna-t-elle, nous suivons.

Elle marchait résolument vers la porte, entourée par Barbara et Alicia qui prenaient, d'avance, l'air sérieux et digne qui leur était imposé en présence de Sa Majesté.

Ursula restait blottie dans la grande baie de la fenêtre et regardait avec une obstination passionnée.

— Lady Ursula Glynde, si vous n'obéissez pas instantanément, vous quitterez la cour ce soir même! dit sévèrement la duchesse.

Alors, pendant que Sa Grâce de Vessex continuait paisiblement son chemin vers ce salon où il avait été si

impatiemment attendu, Ursula, rebelle et désespérée, se laissait conduire, cabrée sous le joug, dans une direction opposée...

Avant qu'il ait atteint les appartements de la duchesse, un page aborda Vessex et lui présenta toutes les excuses de Sa Grâce de Lincoln pour son absence.

— Par la messe! quelle amusante comédie! dit gaiement le duc à Everingham, aussitôt après que le messenger se fut éloigné.

— Quelle comédie? Je ne comprends pas...

— Vous allez comprendre, ami... Je ne sais pas encore qui, de vous tous, l'emportera, mais ce que je vois bien, c'est que, pendant que je m'efforce, pour vous plaire, à soupirer de doux riens dans l'oreille de Sa Majesté, vous et vos amis semblez ravis. Son Excellence de Moreno est furieux et... la duchesse de Lincoln, discrète et prudente, tient ma fiancée soigneusement cachée... et tout à fait hors de mon chemin....

— De cela, au moins, riposta Everingham, avec un sourire, vous pourriez lui avoir quelque reconnaissance, puisque...

— Je ne saurais être reconnaissant à qui ce soit de s'immiscer dans ma vie privée et de vouloir exercer, malgré moi, une influence, bonne ou mauvaise, sur ma destinée.

Je conviens, ajouta-t-il en riant, qu'il était peu galant de ma part de fuir le danger, comme je l'ai fait, quand le danger prenait la forme d'une épouse forcée... mais, voyez-vous, ami, je reculai devant cet aveu qu'il m'eût fallu lui faire:

"Madame, l'honneur me fait un devoir de vous épouser par malheur, la seule pensée de ce devoir a retiré de moi tout pouvoir de vous aimer". Mais,

sur ma foil depuis que lady Ursula devient tellement inabordable, il me semble qu'elle est moins ma fiancée et que je suis presque libre!

— Peut-être est-ce tout simplement lady Ursula Glynde qui vous évite?

— Le croyez-vous? Au fait, cela se peut. Pauvre fille! Son cher père devait lui chanter mes louanges du matin au soir; je l'entends d'icil! Il est évident que cela a pu devenir, pour elle, une obsession... Dans ce cas elle doit, en effet, préférer le couvent... Mais alors? pourquoi cette folle terreur de notre rencontre? Qu'appréhendez-vous tous... Ne vaudrait-il pas mieux, mille fois, laisser notre mutuel, et réciproque éloignement nous séparer, tout naturellement?

Lentement, les deux hommes retraversèrent le grand hall par lequel ils étaient venus.

— Vous vous trompez en ce qui me concerne, dit Everingham loyalement. Je n'ai jamais pensé qu'on pouvait avoir le droit d'empêcher votre rencontre avec lady Ursula Glynde, vous êtes le meilleur juge de votre honneur et il n'appartient à personne de préjuger ce que vous en devez faire.

— Ma seule pensée personnelle, en effet — et qui est conforme à l'opinion de toute l'Angleterre — est que, si lady Ursula se trouve liée, sans aucun doute, par le serment fait à son père, le duc de Vessex est absolument libre de se marier suivant son choix et quand il lui plaira.

— Par la messe! quelle nouvelle turpide est cela? Libre de me marier, dites-vous? Libre d'entraver ma liberté! Libre de forger, de mes propres mains, les plus terribles chaînes que la bêtise humaine ait imaginées!

— Le mariage est grand et saint! dit Everingham sans s'associer aux plaisanteries de son ami.

— Vraiment, ami, convenez que c'est une diabolique invention d'hommes vieillissés? Enchaîner une femme qui préférerait bien être libre, et un homme qui, promptement, s'ennuiera dans ses fers!...

— Ouil mais si cette femme est une reine?

— Otez sa couronne, ami, et que reste-t-il? reprit Vessex, de plus en plus légèrement... une femmel... et rien qu'une femmel reine ou paysanne, elle veut être aimée par tous les moyens... et veut que nous soyons toujours assez courbés devant elle pour rendre tous les hommes envieux et toutes les femmes jalouses.

Everingham fronça le sourcil. Il détestait le persiflage impertinent de son ami. Il ne comprenait pas cet insouciant bavardage sur un si grave sujet.

La possibilité d'une union avec la reine d'Angleterre paraissait au jeune Anglais une si grande et si surhumaine faveur qu'il aurait parfaitement compris que l'homme appelé à un si glorieux destin passât une partie de ses jours à en remercier Dieu.

L'hésitation de Vessex, quand Mary lui tendait si ouvertement la main, paraissait à l'enthousiaste Everingham une sorte de sacrilège.

— Mais vous n'avez donc pas une ombre d'ambition, mylord? dit-il.

— De l'ambition? Si, j'en ai une, fit Vessex avec sa caractéristique insouciance: rester garçon longtemps encore!

— Orl! Comment pouvez-vous dire cela en ce moment? Ne voyez-vous pas tout ce que l'Angleterre attend de vous? La reine, excédée par le duc de Moréno et par Don Miguel, finira par mettre sa main dans la main de Philippe II, et l'Espagne mettra notre fier royaume sous le joug de son talon de fer...

La reine vous aime, ajouta-t-il, vous pouvez sauver l'Angleterre, mariez-vous demain?

— Amen! Et faites préparer le billot pour mes infidélités supposées ou réelles... le surlendemain!

Ami, ne sentez-vous pas ce que vous me demandez? ajouta-t-il plus sérieusement. Me marier! Renoncer à tout ce qui fait la vie belle! la poésie, la beauté... les libres routes et les panoramas qui changent... l'amour qui passe... le plaisir qui divertit un jour et qu'on oublie... les délices de rêver, tout un long jour, à une femme entrevue et qu'on n'a pu atteindre... le coeur toujours prêt à se donner, toujours libre de se reprendre... Et que m'offrez-vous en échange?... la plus petite moitié d'un trône!

— La gratitude de toute une nation! riposta Everingham.

— Mon pauvre ami! si volage que soit une femme, elle est encore plus constante qu'une nation. Escompter, la gratitude de l'Angleterre? Non, en vérité, ne parlons pas de la reconnaissance des peuples!

— Laissez-moi espérer que vous réfléchirez encore?

— Non, vraiment! Je ne veux pas vous leurrer d'un faux espoir, mon cher Everingham. Jamais le duc de Vessex ne consentira à jouer le rôle de marionnette, portant livrée d'une faction! Jamais mon nom ne servira de cri de ralliement pour aucune intrigue! Ma vie appartient à mon pays, mais non ma liberté, ni le respect de moi-même. Si l'amitié dont la reine daigne m'honorer peut servir les projets contre les Espagnols, j'en userai pour le mieux, en toute indépendance de coeur et d'esprit, mais je ne serai jamais le petit chien de Sa Majesté, non plus qu'un instrument dans les mains de vos amis.

La fermeté et la résolution un instant marquées sur son visage pendant qu'il parlait, disparurent instantanément, aussitôt qu'il eût prononcé les derniers mots.

Avec toute l'indifférence de grand seigneur qui lui était habituelle et la charmante familiarité dont il usait d'ordinaire avec Everingham, il lui prit le bras et se dirigea vers la terrasse.

— Rejoignons-nous Sa Majesté? dit-il, elle doit avoir fini ses oraisons maintenant et attend notre visite. Venez, Harry.

Mais avant de quitter le hall il s'arrêta un instant devant l'immense fenêtre qu'irradiait de clarté pâles le soleil languissant de cette exceptionnelle après-midi d'automne. Par delà l'immense cour intérieure, les tours gothiques de la vieille chapelle se dressaient fièrement, et la sombre et majestueuse demeure d'Hampton profilait sur le ciel l'imposante grandeur de sa construction massive. Vessex chercha du regard les appartements d'Henri VIII; les chambres témoins de tant de tragédies, de chutes, de complots, d'horribles morts même, et qui avaient dû cacher tant de souffrance. Un regard d'inébranlable résolution reparut dans ses yeux et, ayant soulevé ses larges épaules, en signe d'absolu dédain, il reprit sa marche indolente pour aller se joindre au cercle de la reine.

IX

Une société brillante était déjà réunie sur la Grande-Terrasse, d'où la vue s'étendait, sans limite, jusqu'aux plus lointains paysages par delà la Tamise.

Tout ardeur, l'élégante harmonie des bosquets soigneusement taillés, la fraîcheur des gazons qui étendaient un

deu partout leurs doux tapis de velours vert, les corbeilles fleuries abondamment et le pénétrant arôme des roses d'automne semées à profusion, donnaient un charme incomparable à cette heure délicate qui précède le crépuscule.

Comme l'avait prévu Vessex, la reine avait terminé ses oraisons. Elle avait récité son rosaire dans la chapelle, entourée par toutes ses demoiselles d'honneur; et, sans aucun doute, elle avait demandé à la Vierge de l'assister dans l'accomplissement du plus grand désir de son coeur...

Maintenant, entourée de sa Cour, elle attendait Vessex.

On lui avait annoncé, pour ce jour même, l'arrivée d'un envoyé spécial de Sa Sainteté le Pape, et, en conséquence, elle avait un peu abrégé ses prières et avait pris place quelques instants plus tôt que de coutume sur la Terrasse, où ses dames étaient déjà groupées.

Son Excellence le duc de Moreno était là aussi avec don Miguel de Suarez, avec le marquis de Noailles, représentant le roi de France, et Scheyfine, qui tenait en main les intérêts autrichiens, dans cette grande lutte de convoitises autour du trône d'Angleterre.

Mary Tudor reçut leurs hommages avec la même indifférence hautaine, puis resta, distraite, un peu rêveuse, même, dans la capiteuse atmosphère de cette superbe journée... Elle songeait que le nonce du Pape viendrait tout à l'heure lui apporter, pour elle seule, une bénédiction particulière et se demandait si Dieu permettrait que cette spéciale faveur lui fût un commencement de bonheur et lui apportât la seule chose dont elle eût souci: le coeur de Vessex!

Cependant Noailles et Scheyfine s'empresaient en propos courtois, le

cardinal explorait de temps en temps l'horizon comme pour y chercher une silhouette redoutée et bientôt de la contrariété; Vessex s'avancit avec son élégante nonchalance habituelle, le long du mur de la Terrasse.

Mary Tudor n'avait pas tourné la tête mais elle avait reconnu le pas familier et son coeur battit plus vite... elle eut même quelque peine à sourire aux spirituelles galanteries du marquis de Noailles, aux jolis riens du duc de Moreno.

Ni belle, ni jeune, ni coquette, elle se savait inapte à tous les artifices féminins et dédaignait d'en user; et ce fut tout à fait instinctivement que son visage s'éclaira, à la vue de Vessex, d'une lueur particulière qui la rendit presque belle.

— Vraiment, mylord, dit-elle, avec une légère impatience, en se détournant du représentant de l'Espagne, vous m'avez suffisamment vanté, pour aujourd'hui, les gloires et les beautés de votre Espagne; je suis sûre, ajouta-elle, se permettant enfin de se détourner vers l'arrivant, que Sa Grâce de Vessex, qui a fait un peu partout l'école buissonnière et a vagabondé jusque par delà vos Pyrénées, tiendra pour notre vieille Angleterre contre vous.

Vessex qui avait parfaitement reconnu Moreno en le voyant arriver, ne put marqué la contrariété visible du duc de s'empêcher de sourire.

— Son Excellence n'a qu'à jeter un regard sur notre royale souveraine pour se convaincre que l'Angleterre, répondit-il avec grâce, en s'inclinant profondément pour baiser la main qui lui était tendue. Et la conversation s'était généralisée.

Mais Mary, avec la rapide intuition d'une femme qui aime, ne tarda pas à remarquer la gravité inaccoutu-

mé qui perçait dans le ton et les manières de Vessex.

— Vous êtes bien sérieux, mylord, dit-elle, interrogative, quelque souci?

— Quel souci n'aurait déjà disparu, en le présence de Votre Majesté?

En réalité, et bien qu'il eût affecté de répondre sur un ton badin à l'audacieux et enthousiaste Everingham, les réflexions de ce dernier n'en avaient pas moins éveillé en lui de graves et fortes pensées.

La remarque de la reine le ramena à la réalité du moment présent... Cela l'amusa toujours de voir les mines dépitées de ses antagonistes politiques quand Mary Tudor, comme aujourd'hui, semblait oublier tout à fait leur présence et n'en prenait aucun souci. Elle se levait maintenant et faisait à Vessex l'honneur de l'interroger, tout en marchant, afin qu'il fût, par cela même autorisé à le suivre.

Déconfits, Noailles et Scheyfine n'osèrent point suivre.

Son Excellence essaya vainement d'une diversion.

— A quelle heure Votre Majesté daignera-t-elle recevoir l'envoyé de Sa Sainteté? demanda-t-il de sa voix la plus onctueuse et dans les formes du plus profond respect.

— Aussitôt arrivé, répondit sèchement la reine en continuant sa marche vers les jardins.

L'ambassadeur regarda les deux silhouettes qui s'éloignaient... et une réelle anxiété parut dans son regard. Pour la première fois il envisageait la possibilité d'échouer dans sa mission.

.. .. .

Quand Philippe d'Espagne songea que, peut-être, il pourrait partager avec Mary Tudor le trône d'Angleterre, il avait choisi l'homme qui, dans toute l'Europe, était le plus capable de

réussir son projet. Tout à fait grand seigneur, le duc de Moreno avait toutes les qualités requises pour accomplir la mission qui lui était confiée; un esprit profond et sagace, une onction dans la voix à nulle autre pareille, et un incomparable charme dans le ton et dans les manières. Avec cela une volonté robuste, persévérante et tenace, tout à fait dégagée de scrupules, et tenace, tout à fait dégagée de scrupules, et qui l'amenaient toujours — et par tous moyens — au but qu'il s'était préposé.

Pour le moment, son but était le mariage de la fille d'Henri VIII avec Sa Majesté Très Catholique le roi d'Espagne.

Dans les premiers mois de son séjour en Angleterre, il avait fait peu de cas du duc de Vessex qu'il jugeait volage, incapable d'esprit de suite, et qu'il sentait peu soucieux d'assumer les responsabilités d'une demi-royauté. Mais, depuis quelques jours, il concevait des craintes plus sérieuses.

Le danger ne venait pas de Vessex, mais bien de la reine elle-même, "à demi-folle d'amour, pensait irrespectueusement Son Excellence". Et Son Excellence savait qu'un caprice de femme a souvent renversé les échafaudages politiques les plus solidement établis et mis à néant les plus importantes combinaisons.

— Ah! mon ami, dit-il à don Miguel qui venait à lui, trois fois à plaindre sont les malheureux diplomates quand ils ont affaire avec une femme!

Et pointant un doigt mince et blanc dans la direction que venait de prendre la reine et son favori, il ajouta:

— Les destinées de l'Europe dépendent, en ce moment, du caprice d'une femme de quarante ans qui tend un filet maladroit à un volage papillon.

L'intelligence du marquis de Suarez,

sans être aussi avertie que celle de Moreno, n'en était pas moins clairvoyante et subtile; la petite comédie, jouée sur la terrasse, ne lui avait point échappé, et, comme son chef, il en gardait quelque irritation.

— Et cette femme est une reine! répondit-il, et, si maladroitement qu'il soit tendu, le filet contient la couronne d'Angleterre!

— Mais... et la belle Ursula Glynde? fit soudain Son Excellence, après quelques minutes de réflexions.

— Très belle en effet, répondit don Miguel, comprenant la pensée inexprimée, mais Vessex ne la verra jamais!

— Et s'il la voyait?

— Si j'ai bien jugé Sa Grâce, fit le jeune homme avec un sourire railleur, quand il verra lady Ursula Glynde, la première beauté de la cour, sa royale fantaisie sera enchaînée pendant une demi-heure! peut-être une demi-journée! Nous verrons. Mais qu'est-ce que...

— Une demi-heure? interrompit l'astucieux diplomate. On peut faire beaucoup de choses en une demi-heure, marquis.

— Bah!

— Dans une demi-heure, une femme, même si elle est réelle, peut devenir jalouse et blessée... et les destinées de l'Europe peuvent être bouleversées en simple conséquence de cette toute petite chose.

Les yeux perçants du ministre espagnol cherchaient à deviner ce qui se passait là-bas dans l'ombre des vieux arbres du parc.

— Penser, dit le marquis, que le destin de l'Europe catholique dépend de la rencontre d'une belle jeune fille et d'un chevalier de la cour d'Angleterre!

— Le sort des empires est parfois

suspendu à un fil mince encore, mon fils réparti Son Excellence avec calme; le grand art de la diplomatie est, souvent de laisser passer les grands événements et d'utiliser les plus infimes opportunités.

Il n'ajouta rien. Un air populaire doucement chanté en berceuse, arrivait jusqu'à eux, apporté par les capricieux esprits de l'air sur cette terrasse maintenant silencieuse.

La voix très pure, presque une voix d'enfant, chantait quelque part là-bas, dans ce vieux palais sombre, comme chanté l'oiseau prisonnier à la vue du gai soleil qui caresse le treillis de sa cage.

Don Miguel sourit, une ombre d'ironie se jouant au coin de ses lèvres sensuelles:

— La voix de lady Ursula Glynde, dit-il, tandis que son regard se portait sur la reine toujours accompagnée de Vessex, qui revenait lentement vers la terrasse.

— La voix de lady Ursula?... pensée subite, foudroyante vraiment, illumina le fin et rusé visage de Son Excellence. Il se retint de pousser un triomphant **Eureka, baissa les paupières et s'enferma dans un silencieux travail d'esprit.**

Quelques secondes plus tard, il s'éloignait, promeneur indifférent semblait-il, dans la direction, facilement présumée, de la chambre de la chanteuse.

Don Miguel n'avait rien dit; il savait que son chef n'aimait ni question, ni services inopportuns.

La voix charmante venait toujours vers lui, en séduisantes notes de cristal que les zéphirs galants semblaient se transmettre l'un à l'autre avec un respect attendri.

Cinq minutes après, la silhouette que don Miguel avait curieusement re-

gardé disparaître, reparaissait... illuminée, comme à regret, par un soleil mécontent et prêt à s'écarter... En dépit du mépris du soleil, Son Excellence avait un sourire radieux.

La reine n'était plus maintenant qu'à quelques mètres de la terrasse.

— Vraiment, disait-elle, je me sens tout à fait incapable de vous distraire, aujourd'hui, mon cher lord; qu'avez-vous fait de votre esprit habituel?

— Parti... pour écouter aux portes du duc de Moreno, répondit-il avec un léger cri de frayeur, elle écouter et découvrir si le roi d'Espagne règnera bientôt sur le cœur de notre souveraine Majesté et sur son beau royaume...

— Dois-je congédier l'ambassadeur d'Espagne? interrogea-t-elle vivement, trop désireuse d'obéir... et le marquis de Noailles?... et Scheyffine?... et tous?... Je n'ai pas encore donné ma réponse, voulez-vous me la dicter, mon cher lord?

Les yeux de l'Espagnol, fixés sur lui en une sorte de défi, attirèrent à ce moment même l'attention de Vessex. Son Excellence paraissait si insolument sûre de lui-même, si fier de son ascendant sur cette malheureuse reine impulsive et nerveuse, que, pour une seconde, la pensée de se rendre au désir de ses amis, la pensée d'arracher à tous ces étrangers, avides, la riche proie qu'ils convoitaient par la main de la reine d'Angleterre, effleura son esprit.

Mais le duc de Moreno avait eu raison de le dire quelques instants avant; les destinées d'un empire sont parfois suspendues au fil le plus mince.

Qui sait? Qui saura jamais, ce qu'aurait répondu Sa Grâce de Vessex, duc de Dorchester et Premier pair d'Angleterre, si la voix d'un majordo-

me ne s'était élevée à l'instant même sur la terrasse.

— L'envoyé de Sa Sainteté le Souverain-Pontife attend Sa Majesté dans la chambre des audiences.

Son Excellence trouva là un merveilleux prétexte à rompre, sans plus tarder, ce tête-à-tête trop prolongé:

— L'envoyé de Sa Sainteté! dit-il avec son incomparable onction. Aurai-je l'honneur d'introduire auprès de Votre Majesté?

Le majordome attendait à quelque distance, irréprochablement protocolaire avec, en bon ordre autour de lui, le nombre de jeunes pages prescrit par l'étiquette.

Plus loin, à l'ombre d'un massif d'arbres, les dames, actuellement de service auprès de la reine, attendaient son bon plaisir.

Le reste de la compagnie s'était dispersé aussitôt après le départ de Sa Majesté.

En bas, de l'autre côté du bâtiment, un mouvement insolite animait la vieille et solennelle demeure. Les chevaux piaffant, le cliquetis des hommes d'armes, l'appel strident des trompettes de cuivre, tout annonçait l'arrivée d'une importante ambassade et les apprêts d'une réception imposante.

La douce chanson mélancolique, inconscient de toutes ces choses, courrait toujours gentiment dans l'espace.

Mary Tudor dut faire appel à toute la dignité royale pour dissimuler l'irritation violente que lui causait la contrainte de l'inflexible cérémonial.

Evidemment l'envoyé extraordinaire de Sa Sainteté le Pape ne pouvait pas attendre et la pauvre femme dut faire taire son brûlant désir de connaître la réponse de Vessex à laquelle sa vie semblait attachée.

Les yeux inquisiteurs de Son Excellence, fixés impudemment sur elle, cinglèrent son orgueil. Fièremment, d'une voix ferme, elle commanda au majordome de la précéder.

Vessex avait paru soulagé. Maintenant il écoutait, surpris et charmé, ce chant pénétré de grâce enfantine et touchante...

Mais, il n'eut pas loisir d'écouter longtemps.

— Accompagnez-vous, mon cher lord, disait la reine; je ne veux pas attendre l'ambassadeur de Sa Sainteté et j'ai besoin de votre présence.

Vessex ne pouvait qu'obéir; il suivit, à contre coeur...

— Le chant de lady Ursula semblait fasciner le duc de Vessex, murmura don Miguel dans l'oreille de son chef.

Mais celui-ci parut trouver la remarque inutile et ne répondit pas.

— Aurai-je l'honneur d'accompagner Votre Majesté? demanda-t-il avec un salut profondément respectueux de ses désirs.

— Oui, — répondit froidement la reine dont la main droite se posait sur le bras de Vessex.

Sur un imperceptible signe de Son Excellence, don Miguel avait subitement disparu.

— Ah! mes lunettes !s'exclama l'ambassadeur, dans une agitation extrême... Jé les ai sûrement oubliées sur la terrassel... Le nonce peut désirer une prière et je ne suis bon à rien sans mes... Si Votre Majesté daigne permettre un instant...

Il fit un mouvement comme pour revenir sur ses pas.

Le doux chant s'entendit toujours.

— Voulez-vous me permettre? dit Vessex avec un empressement non joué.

— Avec plaisir, mon cher lord! Si j'avais votre âge, et vous le mien, je

serais heureuse de vous servir, et Sa Majesté vous excusera, ajouta-t-ii, non sans malice, car Vessex ravi de l'aubaine, était tout prêt à se retirer, alors que la reine s'apprêtait à le retenir d'un regard.

— Votre Majesté daignera-t-elle placer sa main sur mon bras? L'envoyé de Sa Sainteté le Pape attend Votre Très Catholique Majesté!

Il restait devant elle, dans l'attitude du respect le plus sincère, pendant que Vessex, prenant son silence pour un acquiescement, s'éloignait à grands pas.

Mary Tudor sentit qu'on venait de lui tendre un piège et qu'elle n'avait su se garder d'y tomber. La ruse de l'Espagnol était évidente et elle en comprit sur-le-champ le pourquoi, mais sans trouver le moyen de la déjouer.

Alors elle s'appliqua, de tout son pouvoir à ne lui pas laisser voir son dépit et, retenant les mots irrités qui lui venaient aux lèvres, elle marcha d'un pas ferme vers le Palais.

X

Sous le coup de son amère déception, Ursula, au paroxysme de sa fureur enfantine, avait commencé, avant toutes choses, pour donner libre cours à ses larmes.

Aussi bien, avait-elle encore plus de dépit que de chagrin.

Elle eût pu difficilement définir elle-même ses sentiments pour Vessex. Dès sa plus tendre enfance, on ne lui avait présenté comme le plus parfait modèle du gentilhomme anglais, comme l'incarnation de tout ce qui est noble, généreux et chevaleresque... et de plus, comme le mari auquel il lui était permis de rêver et qui seul pouvait la

sauver de cette vie du couvent qui, pour elle, n'avait aucun attrait...

Apparemment, quand le vieux comte de Truro, sur son lit de mort, exigea de sa fille ce singulier engagement de n'épouser que Sa Grâce ou d'entrer au couvent, il devait avoir la tête quelque peu affaiblie. Mais Ursula tenait pour sacrée la promesse faite si solennellement à son père bien-aimé, et la pensée qu'elle y pourrait manquer n'avait pas même effleuré son esprit.

Elle n'avait jamais vu le duc de Vessex, mais le paraît de tous les charmes et lui accordait généreusement tous les dons.

Dans le sombre château familial où elle avait passé sa solitaire adolescence, entourée seulement de vieux serviteurs qui l'adoraient et lui obéissaient aveuglément, Ursula avait eu pour seul aliment à son imagination la réalisation de ce mariage romanesque et le duc de Vessex avait été le thème de toutes ses rêveries enfantines.

Sa naissance lui donnait droit à une place à la cour, dans l'entourage immédiat de la reine, elle l'avait revendiquée et s'était fait présenter suivant l'étiquette, dès qu'elle avait eu l'âge prescrit. Tout lui semblait devoir être facile.

Comment aurait-elle pu supposer qu'elle aurait la reine pour rivale! Et que cette rivale, redoutable entre toutes, mettrait une machiavélique persistance à la séparation de celui qu'elle était venue chercher à la cour?

Son illusion fut courte et bientôt elle dut s'avouer que le duc ne se souciait guère de la rencontrer, et probablement moins encore de l'épouser.

Peut-être, cependant, l'épouserait-il, mais, ce serait seulement pour obéir à quelque chevaleresque scrupule et cela, lady Ursula Glynde ne le voulait absolument pas envisager... Il devait

l'aimer, elle devait le conquérir, il n'y avait pas à en démordre...

Trop jeune encore pour être amoureuse autrement que de l'amour même, elle avait créé, de toutes pièces, son futur mari à la mesure de son rêve, et son rêve avait été réalisé, comme par hasard, quand elle avait aperçu Vessex.

Elle pensait à tout cela, en courant vers le jardin, où la duchesse de Lincoln venait de l'envoyer, en consolation de son grand chagrin et aussi, parce que Sa Majesté avait demandé toutes ses compagnes, sauf elle, pour la réception du nonce.

Ursula ne ressentait ni regrets, ni jalousie de cette exclusion; le nonce, en réalité, lui paraissait beaucoup moins intéressant que ses propres pensées.

Elle avait joyeusement quitté sa chambre pour courir vers les libres espaces du vieux parc, vers les fleurs, les oiseaux, les derniers rayons du soleil et la fraîche brise du soir.

Musant, rêvant, chantonnant, elle était venue jusqu'au pied de la terrasse où fleurissait un parterre de marguerites. Elle avait d'abord cueilli une grosse gerbe destinée à sa chambre, puis, machinalement, avait commencé d'effeuiller un par un les blancs pétales.

— Il m'aime, dit-elle à mi-voix, un peu... passionnément... pas du tout... Il m'aime... un peu....

— Passionnément!

Elle était si complètement absorbée par la célébration de ces importants rites, qu'elle n'avait pas perçu le bruit d'un pas, volontairement assourdi. Elle sentit deux mains se poser sur ses yeux, pendant qu'une voix rieuse achevant la prophétie de la marguerite, criait:

— Passionnément!

avec un léger cri de frayeur, elle écarta prestement les mains audacieuses, mais elle ne tourna pas tout de suite la tête pour savoir à qui elles appartenaient... un mystérieux instinct lui avait déjà dit que c'était lui...

— Ah! fit-elle avec une surprise assez bien jouée, quand il se fut placé devant elle, Sa Grâce de Vessex! je... vous m'avez fait peur, mylord... je croyais cette partie du jardin tout à fait solitaire et... le duc de Vessex aux pieds de la reine.

— Il est plus heureux d'être aux vôtres, répliqua-t-il avec une admiration évidente, et déjà dévoré de jalousie à la pensée de celui pour l'amour de qui vos jolis doigts interrogeaient les marguerites.

Il avançait la mains vers les fleurs à demi découronnées, non qu'il voulut les prendre, mais parce que vraiment il ne pouvait plus résister au désir de toucher le satin de ces petits doigts curieux.

— Oh! dit Ursula, tout à fait confuse, et qui devenait de plus en plus nerveuse et intimidée, je... c'était pour un frère qui est absent et... je désirerais savoir s'il ne m'a pas oubliée...

— Impossible! dit-il avec une conviction profonde. Même pour un frère, ajouta-t-il avec malice...

— Vous êtes flatteur, mylord...

— Vérité n'est pas flatterie!

Elle se tut, confuse et charmée sous l'admiration du fier chevalier de son rêve.

Lui s'attardait à regarder les fines couleurs naître et mourir sur le délicat visage, au gré de l'émotion ou de la crainte; il admirait la grâce de ses mouvements de jeune fille simple et sans affectation, le jeu des boucles folles autour de la petite oreille bordée de feuilles des roses, et cet étincelant halo de cheveux d'or qui auréolait sa

tête charmante. Son amour pour la beauté était, en ce moment, pleinement satisfait et il regardait, sans se lasser, pendant que, tout au fond de lui-même, résonnait encore la voix pure et captivante qui venait de lui révéler cette âme exquise...

— Vous avez prononcé mon nom, dit-il, s'arrachant à demi à sa contemplative admiration; vous me connaissez donc?

— Qui ne connaît Sa Grâce de Vessex! répondit-elle avec une jolie révérence narquoise.

— Puis-je alors... en retour, connaître le nom de l'ensorcelante chanteuse dont la voix m'a guidée.

Une idée malicieuse traversa l'esprit de la jeune fille qui baissa gravement les yeux pour répondre avec placidité:

— Oui. Vous n'aimez pas ce nom?

— Je m'appelle Fanny!

— Fanny?

— Je ne l'aimais pas avant, mais je l'adore maintenant.

— Moi aussi! fit-elle étourdiment.

Mais, par bonheur, il ne remarqua pas cette singulière affirmation; il était tout entier à son étonnement de ne l'avoir pas rencontrée avant ce jour.

— Votre Grâce ne connaît pas toutes les femmes de la cour.

— Non, mais je croyais connaître toutes celles qui sont jolies... A présent il me semble que la beauté n'a été pour moi qu'un vain mot puisque je ne vous ai pas encore vue.

— Ah! mylord, je commence à penser que votre mauvaise réputation n'est pas usurpée, fit-elle avec un singulier et amusant petit soupir.

— Eh quoi? Quelle est ma réputation, je vous prie?

— On dit que vous êtes volage; que le duc de Vessex aime... beaucoup de

femmes... un peu! aucune constamment et... qu'il est infidèle à toutes...

Il vint tout près d'elle, cherchant ardemment son regard.

— Voulez-vous me permettre de vous prouver que cette réputation est injuste? dit-il vivement, avec un sérieux dont lui-même peut-être, à cet instant, ne se rendit pas tout à fait compte.

— Moi?... Et comment le pourrais-je? interrogea-t-elle, ses yeux candides largement ouverts, de quelle façon...

— De quelque façon qu'il vous plaira.

Sa tête mutine affecta une perplexité plaisante.

— J'ai bien peur, en ce cas, d'être obligée de mettre Votre Grâce sous clés et verrous... Je ne vois pas d'autres moyens contre l'humeur volage...

— Eh bien! mettez-moi sous clés et verrous! dit-il gaiement.

— Dans une tour inaccessible?

— Où il vous plaira.

Elle eut un joyeux petit rire de baby, tandis qu'il se tenait devant elle, sa fière tête inclinée pour attendre sa sentence... Un démon malicieux lui suggérait que, peut-être, il savait fort bien qui elle était, et qu'il fallait, en ce cas, l'obliger tout de suite à se trahir.

Elle regarda bien en face, les yeux fixés sur elle avec une si brûlante admiration et dit, malicieuse:

— Et à qui donnerais-je les clés de la tour! à lady Ursula Glynde?

— Non! venez avec moi dans la tour et jetez la clé par la fenêtre!

— Mais... lady Ursula Glynde? insista-t-elle.

Il eut un geste d'impatience.

— Quelle bizarre et méchante cruauté, dit-il, de me rappeler ce nom quand je n'ai d'oreilles que pour celui de Fanny.

— Vos oreilles ont tort... Lady Ursula Glynde est destinée à devenir votre femme.

— Mais je ne l'aime pas! Et je ne pourrai l'aimer maintenant!

— Ceux qui la connaissent disent cependant qu'elle a été favorisée par la nature...

— Pour moi elle serait l'amère pilule que les médecins imposent, tandis que vous...

Mais elle l'interrompit avec vivacité:

— Vous ne l'avez jamais vue! Comment savez-vous qu'elle vous sera déplaisante?

— Ah!... toutes les lady Ursula Glynde qu'on doit épouser se ressemblent. Elles sont rousses, anguleuses, les pieds larges, les...

Un irrésistible rire fusa dans le silence; un rire d'enfant, joyeux, communicatif, sonore, qui emplit ses oreilles, l'ensorcela, lui donna l'irrésistible désir de le réentendre encore, à tout prix.

Ursula paraissait s'amuser follement...

— Elles ont toutes les yeux bruns, continua-t-il gaiement et, justement, je sens que je ne pourrai plus jamais supporter les yeux bruns.

Ursula voilà ses beaux yeux bleus sous les longues franges de ses cils.

— Quels yeux peut, le plus facilement, supporter Votre Grâce, pour le moment? s'enquit-elle avec un air d'anguichante modestie.

Mais quelle fluide magnétique, un lutin d'amour peut-être, dut passer entre eux, car ses paupières se relevèrent en dépit de sa volonté, et l'indiscret Vesseux put plonger jusqu'au fond de ses yeux dévoilés pendant qu'il répondait:

— Les plus bleus parmi les bleus... qui cependant sont gris parfois... et, vraiment ouïl sont, par moments,

verts comme la mer et, comme elle, calmes et troublants en même temps.

— La reine a les yeux verts... comme la mer, dit-elle malicieusement, et j'ai toujours entendu dire que lady Ursula Glynde avait les yeux bleus...

Et pour détourner son regard, elle lui tendit une marguerite.

— Voulez-vous savoir qui vous aimez? Consultez la marguerite... il faut interroger un par un, chaque pétale.

Il prit la main qui tenait la fleur.

— Un seul pétale à la fois? demanda-t-il, et, sur réponse affirmative, il prit, un par un, chacun des jolis doigts et les baisa l'un après l'autre... Le plus doux, dit-il... le plus blanc... le plus mutin... le plus... tous adorables, avec leurs délicieuses pointes roses, sont un délicat régal pour les dieux.

— Mylord!

— Vous êtes fâchée?

— Très fâchée.

— Je vous demande pardon, dit-il, humblement.

— Comment? fit-elle taquine.

— Donnez-moi l'autre main et je vous montrerai.

— Ah! non... et puis... vraiment cela ne doit pas être; on m'a toujours appris que la main gauche doit ignorer ce que fait la main droite.

— Mais elle ne le saura pas! affirma-t-il gravement, car je lui conterai une histoire tout à fait différente.

— Laquelle?

— Donnez-la moi et vous verrez.

Au-dessus d'eux, l'ombre avait conquis les sombres bosquets d'ifs et les étoiles commençaient à s'allumer... l'Occident, là-bas, s'impatientait, attendant le soleil, mais ce vieux galant, rajeuni par tant de jeunesse et d'amour, s'attardait à jouer dans les beaux cheveux d'Ursula, s'amusant à

en faire de l'or en fusion sous sa chaude caresse.

Vessex pensa que ce moment-là, quoiqu'il arrive, serait le meilleur souvenir de sa vie. Perdu, dans son rêve, il crut un instant qu'un voile magique les séparait de toutes les parties du monde qui n'étaient pas poésie et beauté... et que cette pure jeune fille était la prêtresse exquisite d'un monde idéal dans lequel il venait d'entrer.

Follement, le coeur plein d'une infinie tendresse il prit les deux jolies mains à la fois, et les baisa tendrement l'une après l'autre.

— Oh! mylord, murmura-t-elle confuse, vous êtes fou.

— Vraiment oui! Et quand vous me regardez ainsi je me sens devenir encore plus fou.

— Toutes les femmes disent qu'il n'est pire folie qu'écouter Sa Grâce de Vessex, fit-elle, prête à s'éloigner.

— Pensez-vous qu'elles ont raison?

— Comment le saurais-je?

— En m'écoutant pendant une demi-heure encore.

— Ici? dans ce jardin...

— Non, là-bas... sur la rive.

Par dessus la grille du parc, il montrait le jeu de la brise du soir inclinant les vieux saules et frôlant avec un doux murmure la surface du fleuve.

— Oh! qu'est-ce qu'on dirait? fit-elle suffoquée.

— Rien, parce que tous seraient muets de saisissement et d'envie à la vue de mon bonheur!

Mais elle, déjà redevenue taquine:

— La reine vous demandera... et la duchesse de Lincoln devra me faire chercher partout.

— Elles ne nous trouveront pas... Nous prendrons une barque et nous irons, musant, à l'abri des ruisseaux... avec sur nous le crépuscule et le doux

gazouillis des oiseaux avant qu'ils s'endorment...

— Une simple petite demi-heure, implora-t-il, voulez-vous?

La jeune fille sentait fondre sa résistance à cette voix respectueuse et tendre; si doucement persuasive... et puis vraiment, une singulière autorité émanait de ce fier chevalier que son père avait désigné, entre tous, pour être son époux.

Doucement, sans répondre, elle se dirigea vers le fleuve, délicieusement pâle d'émotion et de joie.

Plus que jamais elle parut à Vessex Irréelle et supérieure et il pensa qu'il aimerait pouvoir atteindre, tout là-haut, les mystérieuses portes d'or autour du soleil, pour l'emporter en quelque lointain pays de rêve, loin du monde impur et méchant...

XI

L'envoyé extraordinaire était parti. La reine avait congédié son entourage et exprimé le désir de rester seule avec le représentant de l'Espagne.

Pendant l'audience celui-ci avait vu s'amonceler les nuages sur le front de Sa Majesté et savait que la tempête était près d'éclater.

Sa Grâce de Vessex avait disparu depuis une heure, et plus!... pour chercher des lunettes accidentellement oubliées sur la terrasse et n'était pas revenu...

Sa Majesté avait envoyé un page requérir la présence de Sa Grâce, mais Sa Grâce n'avait pas été trouvé...

Par malheur, quelqu'un l'avait aperçu au bord du fleuve, avec une dame habillée de blanc.

Alors la tempête avait éclaté!...

— Mylord, dit la reine avec un tremblement dans la voix qu'elle ne songeait même pas à dissimuler, si

vous avez vraiment à coeur de servir les desseins de votre maître, le roi d'Espagne, vous avez justement fait le contraire de ce que vous deviez faire.

L'ambassadeur regarda les yeux furieux avec la plus parfaite urbanité. Qu'était pour lui une colère de femme? Parfois l'occasion d'un avantage de plus; d'un atout inattendu dans le jeu politique qu'il jouait!

Son attitude exprimait le plus profond respect et sa voix la plus suave courtoisie.

— Si j'ai eu le malheur d'offenser la reine, c'est tout à fait involontairement, dit-il, et j'en ai le plus profond regret.

Mais Mary n'était pas d'humeur à écouter les banalités polies.

Elle était furieusement irritée contre elle-même et pensait maintenant aux mille moyens qu'elle aurait pu trouver pour éviter de tomber dans le piège grossier que l'astucieux Espagnol lui avait tendu.

— Bas le masquel dit-elle, et avouez franchement, mais avouez donc! que vous n'êtes pas peu fier d'avoir si aisément joué la reine d'Angleterre! Vos lunettes!... ajouta-t-elle tremblante de rage et si dépitée qu'elle semblait prête aux larmes, belle trouvaille vraiment!

Une demi-lueur de pitié traversa le froid et dur visage du diplomate. Peut-être, après tout, avait-il été inutilement cruel et point n'aurait été besoin d'aider le Destin pour éloigner un jeune et beau gentilhomme de cette femme déjà vieille et qui n'avait jamais été belle....

Mais ce ne fut qu'un éclair de la pensée, et la pitié se trouva remplacée par la plus respectueuse déférence.

— Mes lunettes? fit-il avec la plus candide bonne foi, je n'arrive pas à

comprendrel... Ah! ouïl... je me souviens; je les avais oubliées sur la balustrade de la terrasse et Sa Grâce de Vessex, le modèle des chevaliers, s'est offert pour aller me les chercher.

— Un génial complot, en vérité mylord! interrompit Sa Majesté avec impatience: envoyer le duc de Vessex courtoiser une de mes filles d'honneur!

— Le duc de Vessex? fit l'ambassadeur avec un étonnement parfaitement joué, mais il me semble l'avoir aperçu, il y a quelques instants, renouvelant à lady Ursula Glynde le serment qui lui fut fait autrefois...

— Un sot conte de fées! Et que je vous prie de ne pas répéter! Sa Grâce n'a jamais rien promis: seul le comte de Truro a imaginé ce mariage et le duc avait à peu près oublié tout cela quand Votre Excellence a jugé opportun d'intervenir si maladroitement.

— Vraiment Votre Majesté me fait une grave injure. L'envoyé de Sa Majesté Catholique le roi d'Espagne n'a point à s'occuper des amours du duc de Vessex.

— Il eût été plus sage, en effet, de ne s'en point occuper, rétorqua froidement la reine.

Son Excellence souriait aussi aimablement que devant; dans sa longue et distinguée carrière, il avait été plus d'une fois obligé de courber la tête sous le vent des colères royales, et ne s'en troublait pas autrement.

Cette poupée exaltée, sous l'empire de la colère et de sa passion pour Vessex, lui parut seulement un pion, dans le jeu des échecs eurapéens, et il lui sembla que ses doigts fins manoeuvreraient facilement ce pion dans la direction nécessaire à ses projets.

— Je n'ai d'autre but, dit-il, avec une onctueuse gravité, que de m'efforcer de faire naître dans le coeur de la reine d'Angleterre, un peu d'amour

pour mon maître le roi d'Espagne. Il est jeune et loyal, c'est un fier et galant gentilhomme... — et un fidèle — qu'il serait difficile d'éloigner de Votre Majesté, dès qu'elle aurait daigné lui permettre de plier le genou devant elle.

— Vous parlez, Mylord, comme si, d'ores et déjà, vous étiez sûr de ma réponse!

— Sûr est un trop grand mot, Votre Majesté, mais... j'espère!

— Non! Vous triomphez trop vite. Sachez-le, fit-elle avec une hauteur écrasante; si votre supercherie d'aujourd'hui réussit, si le duc de Vessex épouse lady Ursula, je renverrai aussitôt Votre Excellence en Espagne avec ma réponse à votre maître et cette réponse sera: "Non".

Pour la première fois peut-être dans toute sa vie, le vieux diplomate fut pris de court devant cette phase imprévue d'une jalousie féminine; il voila son étonnement d'une ironie à peine déguisée:

— Votre réponse en trophée à la vanité du duc de Vessex, alors? dit-il.

— Non, en simple revanche de votre inopportune intervention. Ceci est mon dernier mot, ajouta-t-elle. Si l'inextricable écheveau que vous avez embrouillé de vos propres mains n'est pas débrouillé demain soir, Votre Excellence quittera immédiatement ma cour.

Trop perspicace pour essayer en ce moment de se défendre, le duc de Moreno prit congé avec toutes les formes du plus profond respect.

Pour une fois son Excellence se sentait battu par ses propres armes. Il avait commis une grande faute, pour un diplomate, en permettant à son impatience de dépasser sa prudence... Il avait contrarié le destin en voulant le brusquer.

Fort irrité contre lui-même et décidé

à utiliser cette heure de liberté qui précédait le dîner, pour réfléchir à la nouvelle situation qui lui était faite, il sortit du palais et se dirigea vers la terrasse solitaire.

Ses yeux perçants cherchèrent les silhouettes des deux jeunes gens qu'il s'était efforcé de réunir et qu'il fallait maintenant séparer... à tout prix!

Un écheveau embrouillé! Vraiment oui, pensa-t-il, et comment le débrouiller?

Si Vessex épouse lady Ursula, Sa Majesté répondra "non" à Philippe d'Espagne. Alors, elle se tournera peut-être vers Noailles et épousera le dauphin de France, ou, à défaut de moi, qui aurai quitté sa cour, elle tiendra en concurrence Noailles et Scheyfine, tandis qu'elle essaiera de ramener le volage Vessex... Mais... si Vessex n'épouse pas lady Ursula? Se rendra-t-il au désir de ses amis et consentira-t-il à épouser la reine?

Son Excellence réfléchit profondément.

... Non. Sûrement non, le fier Vessex n'acceptera pas le rôle de prince consort... Non, le plus séduisant, le plus chevaleresque gentilhomme de la cour n'épousera pas la reine vieille et laide... Avant demain je dois avoir réussi à séparer le duc de Vessex de lady Ursula Glynde.

XII

Perdu dans ses réflexions, l'envoyé extraordinaire de Philippe II en fut tiré par un pas alerte qui venait en face de lui.

— Ah! mylord Everingham! Je n'espérais pas vous rencontrer ici, dans cette solitude... il y a, pour les hommes de votre âge, trop d'attractions dans le Palais, à cette heure, pour que

je ne sois pas surpris de ma bonne fortune.

Il faisait trop sombre déjà pour qu'on pût voir l'expression de contrariété empreinte sur le visage du jeune homme, mais le rusé diplomate n'avait pas de peine à deviner qu'elle était en ce moment, l'orageuse atmosphère du Palais et ne doutait point que chacun y commentât déjà les causes de la colère royale. Les rumeurs circulent vite à la Cour et nul ne devait ignorer maintenant que le plus beau gentilhomme de la Cour avait été rencontré avec la plus belle demoiselle d'honneur de Sa Majesté.

Les partisans de Vessex doivent être sur des charbons ardents, pensait Son Excellence, car, en réalité il est avec lady Glynde dans une situation toute particulière... Encore libre, mais cependant vaguement fiancé, et... il y a gros à parier qu'il aura subi l'influence du charme incontesté de la jeune fille.

Mais le jeune Anglais s'efforçait de dissimuler son anxiété devant un adversaire qu'il croyait triomphant.

— Je suis d'autant plus charmé de vous rencontrer, disait Son Excellence, que je méditais justement le projet de vous demander un instant d'entretien.

— A moi?

— Mais oui, mylord, à vous-même. N'êtes-vous pas le plus intime et le plus cher ami de sa Grâce de Vessex?

— J'ai en vérité cet honneur, répondit froidement Everingham, mais je ne comprends pas en quoi...

— Vous comprendrez bien vite, interrompit aimablement Son Excellence. Vous plaît-il de vous promener quelques instants avec moi le long de ce mur? — Je vous remercie, ajouta-t-il courtoisement, en voyant que le jeune homme, après une seconde d'hé-

situation, s'était retourné prêt à le suivre.

Tout d'abord, mylord, puis-je vous demander si j'ai été mal informé, ou si réellement, vous quittez Hampton?

— Pour quelques semaines, oui. Sa Majesté a daigné me confier une amicale mission pour la reine d'Ecosse et je dois partir ce soir même.

— Ah!... Alors, j'arrive juste à temps.

— A temps? Pourquoi?

— Pour rectifier ce que nous tous, faibles mortels, sommes appelés à commettre, une erreur.

— En vérité! dit Everingham, avec une légère ironie, Votre Excellence doit en faire si peu!

— L'erreur n'est pas de mon côté, mylord, mais du vôtre, qui vous obstinez à me regarder comme un ennemi.

— Votre Excellence!... protesta poliment le jeune homme.

— Mettons antagoniste, si vous le voulez. Mais avouez que de cela vous êtes absolument convaincu? et aussi que c'est moi qui ai cherché à amener le duc de Vessex aux pieds de lady Ursula, sa fiancée supposé?

— Un projet que Votre Excellence n'aura aucune peine à mener à bien, j'imagine, dit amèrement Everingham.

— Et voilà où vous êtes dans l'erreur! mon cher lord, car sur l'honneur, mon seul désir, en ce moment, est de placer une infranchissable barrière entre Sa Grâce de Vessex et lady Ursula Glynde.

— Votre seul désir, mylord?

— Vous êtes surpris?

— Profondément, je l'avoue. Et le jeune homme regretta que la nuit ne lui permit pas un regard sur le visage de son interlocuteur.

Sa profonde amitié pour Vessex, la sincérité de son patriotisme dans ses projets le concernant, l'avaient amené,

durant ces derniers mois, à plus d'observation et de finesse, en face de ces rusés et artificieux diplomates. Les déclarations de l'Espagnol le laissaient sceptique, il se tint sur ses gardes.

— Je peux difficilement comprendre Votre Excellence, dit-il. En ce qui me concerne, je n'ai jamais fait mystère de désirer vivement le mariage de la reine avec Vessex, mais depuis sa rencontre avec lady Ursula, dans les conditions où elle s'est produite, je suis dès maintenant, convaincu qu'il va m'annoncer son désir de ratifier le serment fait par elle au vieux comte de Truro.

— Vous pensez que le duc s'est toujours cru, en quelque façon, engagé à lady Ursula?

— Je crois qu'il ne s'est jamais tenu pour tout à fait libre.

— Ajoutons, mylord, que le charme et la grâce de lady Ursula développeront infailliblement cette idée. N'est-il pas vrai?

— Sans aucun doute; et Votre Eminence triomphera probablement en conséquence.

— En résumé, mylord, vous êtes désespéré de la rencontre fortuite de ce jour entre les deux fiancés?... Et, quand je dis, vous, j'entends toute la noblesse, toute la gentry d'Angleterre qui s'étaient proposé de porter Vessex jusqu'au trône de Mary Tudor.

— Notre échec sera probablement votre victoire, dit Everingham sans désarmer.

Bien que la franchise ne fit point partie de l'habituel bagage politique du diplomate, il comprit qu'elle pouvait être sa meilleure alliée en ce moment critique.

— Supposez, dit-il avec une charmante bonhomie, que mon triomphe soit moins certain que vous semblez le croire et que je m'offre à vous ai-

der, — vous et vos amis, — et à éloigner l'inconstant duc de Vessex de sa dernière flamme... Accepterez-vous mon aide?

— Votre Excellence voudrait?... Je... murmura Everingham pris au court.

— Vous voulez consulter lord Derby, lord Bath, le comte d'Oxford n'est-ce pas?... Mais n'oubliez pas que toute la faction les patriotes anglais, qui désire voir un des leurs sur le trône d'Angleterre, a pris l'habitude de me considérer comme un monstre de vices et d'artifices...

— Votre Excellence... protesta une fois de plus Everingham.

— Ne vous défendez pas. Il n'y a là qu'antagonisme politique qui permet de se mettre mutuellement en pièces sur l'arène de la vie publique, mais n'atteint ni la vie privée, ni l'honneur. N'êtes-vous pas de cet avis?

— Certainement si, Votre Excellence.

— Alors? Pourquoi refuseriez-vous mon aide maintenant, puisque — momentanément — nous poursuivons le même but?

— Je suis hors de cause, puisque ma mission en Ecosse ne laisse plus que quelques heures à ma disposition.

— On peut faire beaucoup de choses en quelques heures, mylord, avec une once de chance et un rien de tact.

— Pardonnez-moi, mais je n'arrive vraiment pas à comprendre, pourquoi Votre Excellence est d'accord, en ce moment, avec nos projets qui sont absolument contraires aux siens?

De nouveau l'Espagnol sentit la nécessité d'une certaine franchise.

— Vos amis et vous-même, dit-il, n'avez-vous pas déjà pensé que je n'étais pas étranger à la rencontre du duc de Vessex avec lady Ursula Glynde?

— Vraiment... commença Everingham avec quelque hésitation.

— Ne prenez pas la peine de nier. Admettons même qu'il en soit ainsi; ne pensez-vous pas que la reine ait pu concevoir le même soupçon que vous-même?

— Cela est très probable.

— Et ne pensez-vous pas que, dans ce cas, toute sa colère se concentrera sur ma tête innocente? Or, une femme irritée est capable de beaucoup de choses, mylord; ma position à la cour deviendrait insoutenable et ma mission échouerait probablement... Supposez, au contraire, qu'en séparant aujourd'hui Sa Grâce de Vessex et lady Ursula Glynde, j'arrive à prouver à Sa Majesté que je n'avais aucune part à leur rencontre...

— Je comprends, interrompit Everingham, à demi soupçonneux encore, cependant, d'un motif caché derrière cette apparente franchise, mais....

— Que Sa Grâce soit effectivement séparé de sa fiancée présumée, continua le cardinal, le jeu redevient aujourd'hui ce qu'il était hier, et vous reprenez vos avantages en même temps que je reprends les miens...

— Très juste.

— Je pense, en conséquence, que jusqu'alors nous devons être... sinon amis tout à fait... du moins alliés.

— Jusqu'à la reprise des hostilités, tout au moins, Votre Excellence...

— Et par tous les moyens...

— Dès que le duc de Vessex aura cessé de penser à lady Ursula Glynde, mon parti et moi voudrons, de nouveau, travailler, corps et âme, à son mariage avec la reine d'Angleterre!

— Et moi, à gagner la main de la reine d'Angleterre pour le roi Philippe d'Espagne!

— Et jusqu'à ce moment?

— Trêve d'armes, Votre Excellence.

— Et vous accepterez mon aide? Elle peut servir, veuillez le croire, ajouta-t-il, avec un sourire sarcastique que la nuit dérobait au jeune et loyal Anglais.

Ce dernier cependant restait légèrement perplexe, le duc semblait pressé d'obtenir une ferme et définitive promesse d'alliance et il aurait préféré, lui, quelques instants de réflexions, voire même une conversation avec ses amis avant de s'engager.

L'arrivée d'un veilleur de nuit mit fin à ses perplexités.

— Qui va là?

Et, presque aussitôt la lueur d'une lanterne, dirigée prestement sur les deux promeneurs, les éclaira de la tête aux pieds.

Le veilleur ayant reconnu Son Excellence, se perdit en un labyrinthe d'excuses.

— Je supplie Votre Excellence de me pardonner... je ne savais pas... Je...

— Vous accomplissez votre devoir, mon ami. C'est bien, dit l'Espagnol, qui se faisait un point d'honneur d'être bienveillant avec les humbles.

L'homme s'éloignait après un profond salut; l'ambassadeur le rappela gentiment:

— Il y a donc des maraudeurs, par ici? En ce cas, vous ne me paraissez pas très fort et pas suffisamment armé.

— C'est pour chercher une femme que je suis commandé, répliqua l'homme simplement.

— Une femme?

— Par les ordres de Sa Grâce la duchesse de Lincoln, compléta-t-il.

— Vraiment? fit son Excellence, subitement intéressé. Quelque voleuse, je pense, ajouta-t-il, le plus indifféremment qu'il put; continuez votre

chemin, mon brave, nous ne voulons pas vous arrêter plus longtemps.

Doucement l'homme s'éloigna, projetant devant lui la clarté de sa lanterne.

Son Eminence resta songeur.

— Comprenez-vous quelque chose à cela! mylord, demanda-t-il à Everingham.

— Je suppose, tout au moins. Il y a, en ce moment, une histoire bien court — un commérage évidemment. On prétend qu'une des demoiselles d'honneur de la reine aurait été vue, s'amusant à quelque enfantine escapade, une nuit... et déguisée.

— Vraiment! Savez-vous quelle est la délinquante?

— Non. Personne n'a jamais pu le deviner. Toutes les demoiselles d'honneur sont jeunes, pétries de gaieté et de malice, et, sans aucun doute, l'escapade nocturne est un très innocent enfantillage... mais la reine est très austère et tout à fait inflexible sur les questions de décorum.

— Alors, la duchesse de Lincoln charge un vigilant dragon de prendre la belle mécréante en flagrant délit, hein?

Ce disant, il tourna instinctivement la tête dans la direction où le veilleur de nuit venait de disparaître, comme s'il eu le pressentiment que ce commérage de cour, touchant une jeune fille pouvait agir en quelque façon sur ses projets du moment.

Comme pour répondre à sa pensée, un cri de femme vint soudain vers eux, suivi des rudes grognements du veilleur.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit Everingham.

Et les deux hommes, spontanément, hâtèrent le pas vers l'endroit d'où était parti ce cri d'effroi.

Quelques instants après, ils voyaient

une femme, volée des pieds à la tête qui faisait de frénétiques efforts pour échapper au vieux garde, lequel, en retour, employait toutes ses faibles forces à retenir sa prisonnière.

— Que t'importe à toi ce que je fais ici? disait-elle. Laisse-moi partir!

Elle n'était évidemment pas très forte, car le vieux velleur l'avait déjà matée et, muni d'une longue ficelle, lui attachait solidement les mains derrière le dos.

— Partir! grommelait-il, indigné. Partir! Pas avant que tu aies justifié ta présence ici, devant Sa Grâce de Lincoln, ma fille,...

— Sa Grâce! Et que me fait à moi Sa Grâce? fit-elle, méprisante. Je n'ai rien à faire avec Sa Grâce. Laisse-moi aller, te dis-je, tu n'as pas le droit de me lier ainsi.

— Commence par obéir, ma fille, et marche docilement, dit-il; je ne veux pas te faire de mal... tu n'as pas à avoir peur... mais il faut me suivre.

Son voile et son capuchon avaient naturellement glissé à terre pendant cette courte lutte, et le cardinal et lord Everingham purent apercevoir un visage pâle de colère et de superbes cheveux d'or.

— Laissez-moi libre, implorait toujours la prisonnière, avec une étrange obstination. J'ai une importante affaire ici et...

— Une importante affaire? ricana le vieil homme... Et avec qui, je te prie?

— Avec le duc de Vessex, dit-elle, plus bas, après une légère hésitation... Laisse-moi aller, je...

Mais l'homme riait plus que jamais.

— Quel conte, ma pauvre fille! Il y a beaucoup de jeunes femmes qui ont affaire avec Sa Grâce de Vessex, je te le garantis! Mais tu pourras dire ce conte à la duchesse de Lincoln...

une affaire avec le duc de Vessex!... si on peut...

— Mon ami, intervint la voix suave de Son Excellence, votre zèle est, peut-être, un peu excessif... Si cette enfant a vraiment affaire avec le duc de Vessex, Sa Grâce peut désirer que vous usiez d'un peu plus de discrétion.

— Vous désirez parler à Sa Grâce, mon enfant, ajouta-t-il, en s'adressant à la jeune femme, avec cette bienveillance qui ne manquait jamais de lui gagner la confiance, au premier abord. Le connaissez-vous?

La jeune fille s'était tournée vers le nouveau venu qu'elle voyait mal dans la nuit.

— Qui êtes-vous? interrogea-t-elle avec une évidente défiance.

— Qu'importe! répondit-il avec bonté, je pense qu'étant seule, et peut-être effrayée, vous serez heureuse de quelque aide.

— Votre Excellence!... murmura le garde qui ne connaissait que sa consigne.

— Silence, mon ami, je désire interroger seul cette jeune fille.

Le digne homme n'avait qu'à obéir, il s'éloigna grommelant...

— Maintenant, enfant, n'ayez pas peur, fit-il de plus en plus bienveillant. Dites-moi... vous désirez parler au duc de Vessex?

Elle le regarda résolument.

— Pouvez-vous me conduire vers lui? demanda-t-elle.

— Peut-être...

La jeune fille paraissait étrangement surexcitée. Fiévreuse, haletante elle expliqua:

— Je l'ai cherché toute la nuit dernière dans le jardin, dit-elle enfin, car il est un grand lord et je n'ose pas approcher de lui le jour. Il m'a sauvé la vie... et je peux lire dans les étoiles... et

j'ai vu qu'un grand danger le menaçait...

— Oh! je veux le sauver! ajouta-t-elle avec une véhémence passionnée. Je dois aller vers lui... je veux...

Everingham voulut s'interposer. L'Espagnol le retint d'un geste prompt et, posant sa belle main fine et parfumée sur la tête de la jeune exaltée, il murmura doucement, d'une voix caressante:

— Si vous voulez enfant... si vous voulez... Mais, auparavant, dites-moi. Sa Grâce de Vessex vous a sauvé la vie? Et vous lui êtes très reconnaissante?... plus que cela peut-être?... Vous l'aimez très tendrement, hein?...

— Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua la jeune fille, indomptée.

Everingham tenta d'arrêter cet indiscret interrogatoire. Sa loyauté se révoltait à cette intrusion dans une aventure qui pouvait, par quelque côté toucher à la vie privée de son ami.

Evidemment, cette fille n'appartient ni à la maison de la reine, ni, en aucune façon, au cercle de la cour. Mais le ton passionné de sa voix dénonçait, indéniablement, un profond amour pour l'homme qu'elle était venue chercher là, dans la nuit... Et Everingham frémissait à la pensée que la confiance de cette malheureuse exaltée pouvait compromettre Vessex, de quelque façon, en présence de son plus mortel ennemi.

Par bonheur, la jeune fille ne semblait pas disposée à la confiance.

— Voulez-vous me conduire vers lui, répéta-t-elle. Oui ou non.

— J'essayerai, répondit Son Excellence, mais pas maintenant, pas tout de suite... Sa Grâce est avec la reine. Vous êtes trop sérieuse, j'en suis sûr, pour vouloir l'importuner ou lui causer une peine... ne voulez-vous pas, en attendant, vous confier à moi?... si je

vous promets que vous le verrez plus tard?

— Je n'ai aucune raison pour me confier à vous, pas plus qu'à tout autre, répondit-elle, et si vous ne voulez pas me conduire vers lui, je trouverai mon chemin toute seule.

— Ceci est trop d'indépendance, mon enfant, si je dois vous conduire auprès du duc de Vessex, je dois au moins savoir qui vous êtes.

— On m'appelle Mirrab.

Ce nom éveilla toute la curiosité d'Everingham, en lui rappelant sa visite chez la sorcière avec don Miguel. Rapidement, il ramassa la lanterne du veilleur demeurée là, sur le sol à côté d'eux, et en projeta la lueur sur la prisonnière.

C'était bien Mirrab, la nécromancien. Cette fille vulgaire à qui la nature, par le plus singulier des caprices, avait donné la belle tête fine, les traits charmants et la radieuse et opulente chevelure dorée de lady Úrsula Gynde.

La ressemblance se bornait à la tête, car par ailleurs, Mirrab, avec ses attaches vulgaires, ses formes massives et toute son apparence de fille de cuisine, n'avait plus aucun rapport avec celle dont elle reproduisait si fidèlement les traits.

Everingham se sentait envahi d'un indéfinissable malaise; il aurait donné tout au monde pour avoir réprimé sa curiosité et que l'Espagnol n'eût pas connaissance de cette dangereuse ressemblance. Qui pouvait savoir quel parti en tirerait cet allié sans scrupule, pétri d'artifices et de ruses, avec lequel le jeune homme regrettait de plus en plus, d'avoir fait une sorte d'alliance?

Déjà le duc de Moreno avait fait son plan. Il commençait à délier les mains

de la prisonnière, l'engageant à remettre son voile.

Mirrab, passive, se laissait faire, vaincue à la fin, semblait-il, par la persuasion de cette voix caressante et de ses mains douces.

Les deux hommes n'avaient pas échangé un mot depuis la révélation qui venait de leur être faite d'un sosie de lady Urusula.

Machinalement, Everingham fit quelques pas pour rendre au veilleur sa lanterne oubliée...

Quand il revint, Mirrab et l'Espagnol avaient déjà disparu...

XIII

Le Grand-Couvert avait manqué d'entrain.

La reine avait à peine daigné prononcé ces quelques mots, le cardinal avait paru préoccupé et Sa Grâce de Vessex, contre son habitude, était resté singulièrement silencieux.

Aussitôt après le dîner, Sa Majesté avait regagné ses appartements, emmenant toutes ses dames, et les ambassadeurs étrangers s'étaient retirés.

Alors Vessex avait entamé avec lord Pembroke et quelques amis une vive discussion politique et l'ambassadeur d'Espagne s'était dirigé vers la chambre des audiences où Everingham venait de lui faire demander quelques minutes d'entretien.

Cette chambre des audiences était, en effet, à usage de salle de réception, non seulement pour la reine, mais pour tous ses hôtes de distinction. Elle était située entre les appartements somptueux des ambassadeurs espagnols — ceux-là même occupés autrefois par l'infortuné cardinal Wolseley, — et ceux, plus somptueux encore, bâtis par Henri VIII, avec une extravagante splendeur, pour son usage personnel,

et que Mary Tudor avait attribués à Vessex et à sa nombreuse suite.

C'est là qu'Everingham, en proie à une indéfinissable inquiétude, avait demandé une entrevue au diplomate dont il redoutait, davantage à chaque minute, les astucieuses combinaisons.

Son Excellence, plein d'onction et d'urbanité, le reçut avec un sourire de bienvenue sur les lèvres et un paternel reproche dans les yeux.

— Ah! mylord, s'écria-t-il, aussitôt que les valets introducteurs se furent retirés, j'ai bien peur que vous ne soyez pas né pour la diplomatie!

— Parce que Votre Excellence?

— Cette entrevue avec moi... ce soir!... Voyons, était-ce bien nécessaire?

— Je ne pouvais plus vous attendre pour...

— Pour apprendre à toute la cour en général, et à Sa Grâce de Vessex en particulier, que vous êtes en entente secrète avec son adversaire politique, l'ambassadeur d'Espagne, n'est-ce pas?

— Une simple visite ne...

— M'avez-vous jamais fait l'honneur d'une visite avant ce jour, mylord?

— Non... mais, ce soir, je vous demandais seulement un très court tête à tête, en somme... fit Everingham quelque peu démonté.

— Et si je vous avais refusé... qu'auriez-vous fait?...

— Vous me le demandez! répondit-il avec irritation, pouvais-je partir sans savoir ce que vous avez déjà fait, presque avec ma complicité... et ce que vous comptez encore faire?

Son Excellence retint une saillie mordante et fit appel à toute son urbanité.

— On m'a dit, mylord, que vous êtes très fort au jeu d'échecs?

— J'y ai souvent joué, tout au moins, répondit le jeune homme quelque peu surpris de cette diversion.

— Et vous êtes devenu très habile. Voulez-vous me faire l'honneur d'une partie?

— Maintenant?

— Pourquoi pas?

— L'heure tardive... je pars pour l'Ecosse presque immédiatement...

— Et malgré cela, vous avez cherché une "indifférente et occasionnelle entrevue" avec un ennemi politique avoué?...

— Une simple et nécessaire explication, retorqua Everingham, de plus en plus démonté.

— Tout le palais sait déjà, n'en doutez pas, mylord que l'intime ami du duc de Vessex est enfermé, seul, en ce moment, avec l'envoyé du roi d'Espagne son rival, dit le diplomate avec une insistance marquée. Croyez-moi, mylord, une partie d'échecs est tout à fait nécessaire...

— Voulez-vous me dire auparavant...

— Je ferai d'abord, si vous le permettez, apporter le jeu d'échecs.

— Et bien, soit!... puisque vous y tenez.

— Ma volonté n'a rien à voir en ceci. J'obéis aux plus élémentaires devoirs dictés par la prudence.

Il avait sonné un laquais se montrait déjà portant la riche livrée de la cour d'Angleterre.

— Ne t'ai-je pas dit, maraud, que mylord Everingham voulait bien me donner une revanche aux échecs, avant son départ pour l'Ecosse? Comment n'as-tu pas encore préparé le jeu?

— Que Votre Excellence me pardonne, murmura l'homme, confus... je n'ai pas compris...

— Pas compris? morbleu! fit le car-

dinal en belle humeur, ce fripon conteste ma connaissance de la langue anglaise, je crois!

— Votre Excellence...

— Tais-toi, faquin, et répare au plus vite ta négligence, mylord Everingham n'a qu'une heure à dépenser avant son départ.

Ce dernier regardait avec une impatience mal dissimulée, les longues préparations de cette bizarre partie. Plus que jamais il regrettait de s'être laissé entraîner, si peu que ce fût, vers cet abîme d'intrigues... Esprit simple et loyal, il avait l'horreur de toutes tromperies, et il avait fallu tout son son désir de contribuer à la grandeur de son pays et à ce qu'il croyait être le bonheur de Vessex lui-même, pour qu'il consentit à entrer dans un projet clandestin avec cet homme de ruse et d'astuce. Mais il était tellement convaincu que le mariage de Vessex avec lady Ursula Glynde serait une véritable calamité nationale!

Avec une froide politesse, il s'assit devant le plateau de jeu, enfin préparé. En face de lui, Son Excellence, le visage caché dans ses belles manes blanches, si délicatement soignées, semblait absorbée par les combinaisons du jeu. Deux domestiques attendaient à quelques pas.

— Echec à votre roi, Votre Excellence.

— Seulement un échec temporaire, vous le voyez, mylord, riposta Son Excellence, dont les doigts effilés remuaient une des pièces d'ivoire. Par suite de ceci, le salut de toute la combinaison est assuré et c'est votre cavalier maintenant qui est en péril!

— Pas sérieux, je pense. Et, une fois de plus, échec à votre roi.

Les deux laquais avaient enfin quitté le salon, fermant sans bruit, derrière eux les lourdes portes de chêne.

— Ah! dit l'Espagnol pensif, voilà qui va nécessiter de ma part un plus audacieux mouvement. Remarquez, mylord, ajouta-t-il, après avoir joué, comme la nature elle-même fait notre jeu, nous désirions effectivement vous et moi séparer le duc de Vessex de sa belle et douce fiancée; il y a deux heures, la chose paraissait impossible, mais voilà qu'une jeune fille passe en notre chemin, mal née, probablement libertine, et tout à fait sans esprit, mais dont le visage reproduit trait pour trait celui de la vertueuse Ursula Glynde!

— Echecl dit froidement Everingham remuant ses tours.

— Ouil ouil! Nous avons une fois de plus trouvé le petit pion... Et, voyez combien simples deviennent toutes ces choses. Notre plan...

— C'est sur ce plan, Votre Excellence, que je dois vous interroger avant tout.

— Si vous le désirez, je suis à votre service, que voulez-vous savoir?

— Puis-je connaître où Votre Excellence a conduit la jeune Mirrab et...

— Mirrab est dans les appartements de Don Miguel, élégamment habillée par les soins de mon serviteur Pasquale... Ce dernier a pour amie, dans le service même de Sa Majesté, une femme fort intelligente... Une robe de soie blanche, quelques ornements dans ses cheveux ont rendu cette jeune fille plus semblable encore à lady Ursula... A votre tour de jouer, mylord; ne perdez pas, je vous en prie, le fil de cette intéressante partie.

— On se perd facilement dans les labyrinthes de la diplomatie espagnole... remarqua le jeune homme soucieux. Puis-je vous demander, ajouta-t-il, ce que vous comptez faire de Mirrab, maintenant que vous l'avez travestie en dame d'honneur?

Son Excellence parut absorbée dans de profondes combinaisons stratégiques dirigées contre l'adversaire de son roi... et fit mouvoir sa reine à travers la planche, avant de répondre avec une parfaite sérénité:

— Ce que je compte faire, mylord? seulement ceci: amener Sa Grâce de Vessex à rencontrer cette nuit, sur son chemin, une jeune fille, qu'il prendra vraisemblablement pour lady Glynde, et dont l'apparence sera compromettante, assez pour que l'idylle ébauchée aujourd'hui soit finie demain.

La loyauté d'Everingham se cabrait, pourtant, il interrogea encore:

— Comment cela?

— Nous aiderons un peu la chance mylord, ne nous a-t-elle pas déjà bien servi?

Le jeune homme garda le silence. Un violent combat se livrait en lui-même, entre sa parfaite loyauté d'ami et son amour désintéressé pour son pays. Tout son être moral protestait contre l'intrigue basse et ténébreuse qui répugnait à son honneur. Mais tout son patriotisme ardent l'incitait sinon à y participer du moins à n'y point apporter d'entraves.

Et il souffrait si profondément dans son amitié pour l'homme qu'il estimait le plus au monde qu'il pensa que sa souffrance même lui serait une excuse et qu'il était moins coupable de sacrifier un peu son ami, puisqu'il se sacrifiait si pleinement lui-même en sa dignité, en son affection, en sa conscience...

— Ah! dit-il tout haut, je pars le coeur gros, l'âme lourde... j'ai contribué à commettre une vilaine action.

Moreno le regardait, compatissant en apparence, mais bien charmé de penser que cette mission en Ecosse allait le débarrasser pour un temps de ce jeune Anglais impulsif et sentimental.

Ah! s'il avait pu prévoir le merveilleux collaborateur que le Destin lui serait en plaçant Mirrab sur sa route, jamais il n'aurait songé à rechercher l'alliance d'un adversaire tel que lord Everingham aussi maladroit que dangereux... Mais il l'avait rencontré, au moment même où, terrassé par l'ultimatum inattendue de la reine, il se sentait, pour la première fois de sa vie, absolument désespéré...

En vérité le Destin s'était manifesté une minute trop tard! Maintenant Son Excellence était encombré d'un allié scrupuleux à l'excès, ultra honnête, et vacillant... et il ne pouvait plus se séparer de lui sans risquer de compromettre le succès qu'il attendait de sa magnifique combinaison.

L'entrée de Don Miguel apporta une diversion à la gêne qui régnait entre les deux hommes.

— Ah! mon cher marquis, fit Moreno, visiblement soulagé, votre arrivée est des plus opportunes; aidez-moi à persuader lord Everingham que nous ne tramons aucun noir complot contre le duc de Vessex!

Don Miguel s'avancait avec son éternel sourire satisfait.

— Pourquoi parler de noirs complots, dit-il en riant, et que vous propose Son Excellence après tout?... simplement amener le duc de Vessex à penser aujourd'hui ce que, dans très peu de temps, dans très peu de jours peut-être! il aurait pensé de lui-même; c'est-à-dire que lady Ursula Glynde ne doit pas devenir duchesse de Vessex... La jeune Mirrab jouera parfaitement son rôle, ajouta-t-il en s'adressant plus particulièrement à son chef.

— Je ne peux permettre, protesta hautement lord Everingham, que la réputation d'une femme risque une souillure du fait de cette tromperie...

— Nul autre que le duc de Vessex,

interrompit vivement Don Miguel, ne sera instruit de la scène que nous nous proposons de jouer... Quant à la déception de votre ami, pensez-vous qu'elle soit bien profonde? demanda-t-il avec un léger sourire. Vous ne croyez pas qu'il est déjà sérieusement amoureux de lady Ursula, après une demi-heure de conversation!... Son amour-propre souffrira une très passagère irritation et tout sera fini par là.

— Et, ajouta avec empressement Moreno, qui avait mieux encore deviné la pensée du jeune homme, jamais Sa Grâce de Vessex ne brisera une loyale amitié de camarade pour la cause d'un passager caprice féminin. Au surplus, nous savons tous que Sa Grâce, comme l'abeille, voltige de fleurs en fleurs, fidèle seulement tant que le parfum lui semble doux, mais se détourne très vite vers une autre, dès qu'il sent un peu l'amertume...

Sans le convaincre tout à fait, ces habiles discours atténuèrent un peu les scrupules d'Everingham, cependant il observa froidement:

— Il est en tout ceci, Votre Excellence, une personne dont vous oubliez de prendre souci.

— Qui donc, mylord?

— Lady Ursula Glynde!

— Bah! et qu'avons-nous à nous occuper d'elle?

— Une réputation de jeune fille, Votre Excellence, est tenu pour sacrée en Angleterre.

— Et qui parle de toucher à la réputation de lady Ursula Glynde? Nul, hormis nous quatre, ne connaîtra l'incident de cette nuit; et qui pourrait en parler? — Vous? — je ne le crois. Sa Grâce de Vessex? personne ne peut le supposer. Et puis, s'il faut à ce point rassurer votre conscience, je vous rappelle, mylord, que rien ne vous engage

au secret. En conséquence, s'il vous apparaît, à votre retour d'Ecosse, que la réputation de lady Ursula a pu souffrir, du fait de notre plan de cette nuit, vous aurez toute liberté de prouver son innocence en dévolant la vraie coupable et en montrant Mirrab!

— Etes-vous enfin satisfait, mylord, conclut dont Miguel qui, sur un signe d'impatience de son chef, accompagnait courtoisement lord Everingham vers la porte de sortie.

— Je donnerais tout au monde, répondit simplement le jeune homme, pour avoir la possibilité de rester ici vingt-quatre heures encore, afin de me rendre compte, par moi-même, qu'il n'arrivera rien de fâcheux de tout cela.

— Morbleu! Voilà bien la plus inutile demi-heure que j'ai gaspillée dans ma vie! Ces Anglais poussent vraiment à l'extrême les scrupules et les préjugés. Vrai Dieu! que deviendrait l'Europe, si de telles folies avaient cours!

— C'est une heureuse chance répondit don Miguel, que ce jeune fou soit appelé à partir, sans retard, pour l'Ecosse.

— La chance est à la fois une cruelle maîtresse et une obéissante esclave, observa Son Excellence. Mais je vous prie de vous retirer maintenant, ajouta-t-il, bien que la reine m'ait fait très froide mine pendant le dîner, je pense qu'elle va me faire chercher; sa curiosité ne lui permettra certainement pas de se dispenser, aujourd'hui de mes services, ajouta-t-il avec un sourire:

Et comme le jeune homme prenait congé, il s'enquit de la jeune fille.

— Que fait-elle maintenant?

— Elle regarde avec admiration, l'inconnue en riche toilette que lui présente son miroir, et elle ne cesse de réclamer le duc de Vessex, en marmon-

nant d'incohérents discours aux étoiles.

— Parle-t-elle avec quelque intelligence?

— Elle parlait assez intelligemment au début, mais trois verres de vin d'Espagne ont quelque peu troublé son faible esprit. Au demeurant, elle doit être un peu folle.

— Peut-elle devenir dangereuse?

— Pour qui la contrarierait dans son idée fixe, ouï et, en ce cas, Votre Excellence a-t-elle préparé...

— Nous devons être prêts, toujours à toute éventualité, répondit-il, impassible.

Après quoi il parut s'absorber dans sa lecture et le jeune homme sortit du salon.

XIV

En quittant les Espagnols, Everingham avait cherché à se convaincre qu'il ne pouvait en effet rien résulter de bien fâcheux de la supercherie dont voulait user, cette nuit, son dangereux allié. Cependant, une gêne lui venait à la pensée de se retrouver en face de Vessex avec un secret à lui cacher... et un secret le concernant...

Pourtant, il devait lui dire adieu.

D'un pas ferme, comme pour vaincre toute velléité d'hésitation, il se dirigea vers la grande salle du souper où il comptait trouver son ami. Les groupes y étaient maintenant, beaucoup moins nombreux; chaque membre de la mission écossaise s'était déjà retiré pour préparer son départ, et nombre de ceux qui restaient s'étaient réunis dans la cour pour le dernier shake-hand.

Vessex causait toujours avec lord Pembroke, et son fidèle Harry Plantagenet dormait à ses pieds.

— J'avais peur de vous manquer,

dit-il en apercevant Everingham; mylord d'Oxford me disait à l'instant que vous étiez déjà parti.

— Pas sans vous avoir dit adieu!

— C'est ce que je pensais... mais, vraiment, cette partie d'échec me paraît avoir été bien absorbante?

Everingham se sentit rougir. Par bonheur il tournait le dos à la lumière et personne ne remarqua le léger tressaillement d'inquiétude dont il ne fut pas maître; il venait de comprendre la prudente sagesse du duc de Moreno. Vessex avait eu déjà connaissance de sa rencontre avec l'Espagnol, mais sous l'aspect d'une partie d'échec, elle lui avait paru sans autre importance que la privation de son ami pendant cette dernière soirée.

— Son Excellence est très amateur, répondit-il, aussi indifféremment qu'il put, et il m'était difficile de lui refuser sa revanche.

Les yeux sincères de Vessex, fixés affectueusement sur les siens, lui donnèrent la tentation de tout avouer. Mais, déjà les sonneries éclatantes des clairons annonçaient le départ... le sort en était jeté!

— Morbleu! dit Vessex, il m'est particulièrement pénible que vous partiez ce soir... sincèrement, ami, je regrette l'appui de votre main loyale au milieu de tant d'ennemis.

— Des ennemis? protesta chaudement Everingham, regardez autour de vous, et dites-moi, si — hormis les étrangers — vous voyez ici autres que des amis?... amis, adhérents, partisans et... fidèles sujets, ajouta-t-il avec attention.

— Amis aujourd'hui... ennemis demain, peut-être...

— Impossible!

— Même si... Mais ce n'est pas le moment de parler de mes affaires. Au revoir, ami, et que Dieu vous garde!

Venez Harry! venez dire adieu au plus loyal gentilhomme d'Angleterre; vous n'en verrez pas pas un semblable jusqu'à son retour d'Ecosse.

Gentiment il passa son bras sous celui d'Everingham pour le reconduire à travers le hall où chacun s'écarta sur son passage; avec une courtoisie de grand seigneur, il rendit aimablement sourires et mots gracieux; quelques jeunes enthousiastes ayant risqué un significatif **Dieu protège Votre Grâce!** il sourit, amusé.

Evidemment sa popularité avait atteint à son apogée. Toute l'Angleterre escomptant son acceptation, le voyait déjà demi-roi, partageant la gloire de la couronne d'Angleterre avec Sa Majesté Mary Tudor.

Mais, parmi tous ceux qui s'empressaient ainsi autour de lui, pas un ne s'avisait de penser que son cœur, que l'Angleterre voulait mettre aux pieds de la reine, avait déjà pris une autre direction...

Et cependant... une jeune fille habillée de blanc, avec de fins cheveux de soleil, épanchés librement sur ses épaules, avait conquis le premier gentilhomme du royaume, rien qu'en effeuillant des marguerites au bord d'un vieil étang qui reflétait son image d'ondine.

En bas, la cour de la Fontaine, d'où partait la mission écossaise, présentait sous l'envahissement nocturne, le plus pittoresque coup d'oeil. Les grosses torches soumises aux caprices de la brise, éclairaient, en intermittentes et fantastiques, lueurs, le bizarre assemblage de cette armée de laquais empressés, de ces soldats immobiles, au port d'armes, de ces chevaux piaffant d'impatience sous l'excitation des clairons et de ces gentilshommes, so-

brement vêtus en voyageurs, qui donnaient l'accolade à leurs amis en somptueux habits de cour.

Le duc de Vessex s'attardait auprès d'Everingham; une étrange oppression pesait sur lui... Le départ de son ami, précisément cesoir-là, lui causait une inhabituelle et incompréhensible sensation de solitude et d'abandon.

Peu à peu cependant, le bruit viril de l'escorte militaire, la hâte joyeuse de ce départ, les gais propos échangés entre les partants et leurs amis dissipèrent ce singulier malaise.

Une fenêtre s'ouvrit dans les appartements particuliers de la reine qui se montra presque aussitôt entourée de quelques-unes de ses dames d'atours.

Sa Majesté se penchait, visiblement désireuse de découvrir quelqu'un dans la foule:

— Dieu protège notre reine! cria le duc de Vessex, dont la voix troubla seule le respectueux silence qui s'était faite subitement à l'apparition de Mary Tudor.

— Dieu protège notre reine! répétèrent chaudement toutes les voix.

— Dieu protège Sa Grâce de Vessex, ajoutèrent quelques-unes.

Mary Tudor mit instinctivement la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements, et le orispontané, allant faire écho contre les vieilles et hautes murailles, lui sembla s'élever dans la nuit en solennelle prière...

Le signal du départ était donné. Les attardés s'élançèrent en selle et l'escorte militaire prit les devants.

Le comte de Pembroke, chef de la mission, ayant à ses côtés Lord Everingham, marchait le premier, suivi des autres gentilshommes de la mission avec leur aide et les nombreux laquais; un second détachement militaire fermait la marche. Dans quelques heures,

la petite troupe aurait atteint Greenwich et s'embarquerait avec la marée, à destination d'Edimbourg.

Très vite les derniers bruits se perdirent dans l'éloignement et la nuit introublée recouvrit de son silence le vieux palais d'Hampton.

Vessex sentit revenir toute sa mélancolie.

— Ah! Plantagenet, mon cher vieux, pourquoi la Providence n'a-t-elle pas fait naître "Ma Grâce" dans une position plus modeste?... Nous serions, vous et moi, j'imagine, beaucoup plus heureux...

Comme il traversait la chambre d'audience, pour regagner ses appartements particuliers, il s'entendit appeler:

— Quelle bonne fortune pour moi! disait une voix dans les ténèbres... Sa Grâce de Vessex? si je ne me trompe...

A cette heure de la soirée, ces salons habituellement déserts, étaient à peine éclairés par quelques bougies disséminées de loin en loin dans des candélabres, et qui n'atteignaient pas les parties les plus éloignées du hall que traversait Vessex en ce moment.

— A votre service, mylord, qui de vous soyez, dit-il avec courtoisie. Mais, par Dieu! vous devez être quelque roi de la race féline pour distinguer mon humble personne dans une telle obscurité.

— Vraiment, mon désir a servi mes yeux, car j'attendais Votre Grâce ici même, et j'étais attentif à ne vous point manquer.

— Le marquis de Suarez! fit Vessex qui apercevait maintenant le jeune Espagnol dans le cercle de lumière où il venait d'entrer, vous désirez me parler, marquis?

— Si Votre Grâce veut bien m'accorder quelques instants,

— Je suis à votre disposition.

Depuis sa première rencontre avec don Miguel, à la Foire d'East Molesey, Vessex avait à peine échangé quelques paroles avec lui; même, le jeune Espagnol avait semblé vouloir l'éviter. D'ailleurs les ambassadeurs étaient en général peu sympathiques à la cour d'Angleterre, et les Anglais s'en tenaient volontiers avec eux à la plus banale courtoisie et aux indispensables aménités mondaines.

Vessex n'ignorait pas, d'autre part, que tous ces étrangers, rivaux entre eux, dans la poursuite du même but, étaient cependant tous parfaitement d'accord dans un sentiment d'hostilité contre sa personne. Pour tous, il était l'obstacle, pour tous il était celui qu'il faut écarter avant tout!

Dans ces conditions, la démarche nocturne de l'un de ses adversaires les plus ouvertement déclarés, ne pouvait manquer de lui inspirer une légitime défiance.

— Comment puis-je avoir l'honneur de servir un représentant du roi d'Espagne? demanda-t-il avec quelque ironie.

— Don Miguel, maintenant, ne semblait plus pressé de parler. Lui qui possédait une si grande maîtrise de soi et faisait montre, en toutes circonstances, du calme le plus imperturbable, semblait ce soir fébrile et nerveux plus que de raison. Sans doute un observateur très sagace aurait pu remarquer une légère affectation dans toute son attitude. Mais Vessex était, ce soir-là, trop absorbé en lui-même pour rien remarquer.

D'un geste il indiqua un siège à don Miguel et s'accouda sur le rebord d'une table, prêt à écouter.

Don Miguel devait parler à la fin.

Vraiment dit-il, paraissant à la fois désireux de se confier et gêné d'être

amené à le faire, je crains de dépasser un peu les limites de la discrétion...

— Comment cela?

— En vous posant une question qui...

— Les questions ne sont pas indiscretes, dit gaiement le duc; ce sont les réponses qui peuvent l'être parfois.

— Votre Grâce aime à rire... mais il n'en est pas moins vrai que... dans ce cas particulier... cela m'est vraiment difficile à dire et je voudrais, une fois de plus, assurer à Votre Grâce...

— Par Notre-Dame! interrompit Vessex avec un commencement d'impatience, ne me donnez aucune assurance et dites-moi ce que vous avez à me dire.

— Puisque vous le permettez, je vous demanderai très simplement si... si on doit ajouter foi aux commérages de la cour en ce qui concerne vos fiançailles avec lady Ursula Glynde?

Le duc ne répondit pas tout de suite. Un doux sourire vint à ses lèvres, une expression de triomphe, dont la joie s'estompait d'une ombre de mélancolie rêveuse, parut sur ses traits.

Bien que fort habile à scruter les visages, Don Miguel ne comprit pas le pourquoi de ce sourire ni le secret de ce triomphe. Il feignit de croire le duc fâché.

— Je suis réellement confus, mais... on dit aussi, mylord, que vous n'êtes pas désireux de demander la main de lady Ursula?...

— Morbleu! fit le duc avec un éclat de rire, je veux être pendu, marquis, si je comprends pourquoi vous me contez tout cela.

Et il essaya de ramener, en bon ordre, ses pensées intimes qui erraient autour d'un vieil étang et d'une exquise jeune fille qui n'était pas lady Ursula Glynde...

— Je prie Votre Grâce de m'écouter

encore un peu, poursuivait don Miguel, il s'agit pour moi d'une chose importante et j'attends de vous une réponse sincère...

L'habile diplomate eut un regard si franc, une si juvénile expression, mêlée d'audace et de crainte que le duc de Vessex, âme de vérité et de noblesse, ne pouvait soupçonner qu'il avait en face de lui un acteur consciencieux, qui jouait avec adresse le rôle écrit pour lui par Son Excellence l'ambassadeur d'Espagne.

Bien au contraire, le marquis de Suarez lui parut plus sympathique, sous ce nouvel aspect de sincérité et de jeunesse; il se sentit quelque peu désarmé et, au fond, tout à fait charmé de perdre quelques-unes de ses préventions contre le jeune homme.

— Votre question, marquis, est un peu embarrassante, répondit-il avec un sérieux affecté, tandis qu'une lueur de gaieté s'allumait dans ses yeux... Au fond, il ya a de grandes difficultés autour de ce vieux projet. Lady Glynde a les yeux bruns, paraît-il... tous les Glynde ont eu les yeux bruns... et, maintenant... depuis cet après-midi, je sens que, plus que jamais, je ne pourrai aimer les yeux bruns...

— Lady Ursula est une vraie beauté, poursuivit don Miguel, quelque peu surpris.

— C'est possible, mais cela m'étonne...

— Votre grâce ne l'a jamais vue?

— Jamais, depuis le temps où elle était dans son berceau.

— J'ai alors un avantage sur Votre Grâce...

— Vous la connaissez, mylord?

— Intimement, s'écria-t-il, comme s'il eut vraiment cédé à une impulsion irréfléchie. Alors, il sembla faire un effort pour se reprendre, et bégaya,

avec un retour de sa nervosité première:

— En effet, je...

— Eh bien? questionna le duc.

— Lady Ursula Glynde est la cause de ma démarche de ce soir, fit-il, baissant la tête avec un air fort bien joué de naturelle candeur... Puisque Votre Grâce ne connaît pas lady Ursula... puisque vous ne désirez pas l'épouser je me permettrai de vous demander ce que vous penseriez si quelqu'un d'autre...

— Si lady Ursula Glynde honorait tout autre que mon indigne personne? Est-ce bien là le sens de votre question, marquis?

— Oui.. si moi?

— Vous, mylord?

— ...et je désirais savoir si j'offenserais Votre Grâce...

— M'offenser? s'écria Vessex, joyeusement. Vraiment, mylord, pourquoi avoir mis si longtemps pour m'apprendre une si bonne nouvelle?... M'offenser?... mais vous m'enlevez un poids, mon cher marquis. Ainsl vous aimez lady Glynde?... Juste ciel! que de circonlocutions pour arriver à ce simple petit fait! Vous l'aimez? elle est très belle... elle vous aime! Hurrah! Où l'avez-vous vue pour la première fois, mylord? elle est si inaccessible, il me semble, ajouta-t-il gaiement.

— A la foire d'East Molesy... vous devez vous souvenir... Votre Grâce intervint...

— Fort inopportunément alors, il me semble. Et c'est moi, vraiment, marquis, qui vous dois des excuses.. Et depuis?...

— La première rencontre, après cela, fut marquée d'un peu de rancune; mais la rancune se fondit bientôt dans l'amitié.

— Et de là, dans l'amour... Je vous offre, marquis, mes plus sincères féli-

citations, ajouta-t-il plus sérieusement et avec une nuance de respect. Les Glynde sont universellement estimés et, puisque lady Ursula est une beauté dites-vous, votre cour sera embellie par ce charmant spécimen de nos jeunes femmes anglaises.

L'Espagnol eut un geste de protestation que Vessex ne remarqua pas.

— Sur l'honneur, marquis, vous pouvez être sans inquiétude. Puisque vous m'avez fait l'honneur de me consulter sur mes sentiments, je tiens à vous déclarer que ce sera pour moi un vrai plaisir de travailler à votre bonheur dont la réalisation me tire d'un cruel scrupule... Et, si vraiment lady Glynde veut bien me rendre ma parole de gentilhomme, engagée par son père jadis, je m'empresserai d'obtenir le consentement de Sa Majesté à votre prochain mariage...

— De grâce, mylord, fit légèrement don Miguel qui, bien que fort étonné par l'attitude de Vessex n'en continuait pas moins son rôle, ni lady Ursula, ni moi n'avons besoin du consentement de Sa Majesté...

— Mais il me semblait...

— Je n'ai pas parlé de mariage, mylord!

— Alors, je ne vous comprends plus, marquis, riposta Vessex avec une froideur soudaine, je comprends...

— Que je suis le plus heureux des hommes... parfaitement, affirma don Miguel avec un sourire de fatuité sur les lèvres, mais, c'est seulement Votre Grâce qui parlait des vertus de lady Glynde... Moi, je voulais seulement vous demander ceci: Seriez-vous offensé, personnellement, si...

Son rire était si bassement grossier et toute son attitude était marquée de tant d'impertinence que tous les nerfs

de son interlocuteur vraient de colère contenue.

— Si quoi? demanda-t-il froidement. Que diable! ne pouvez-vous pas dire franchement ce que vous voulez dire?

— A quoi bon! Votre Grâce a déjà deviné... J'ai agi en galant homme, il me semble, en m'informant, avant toutes choses, de vos intentions personnelles. Vous êtes désintéressé dans la question, je prends acte de votre déclaration et garde toute liberté... Vous n'avez pas, j'imagine, mylord, l'intention de vous poser en champion de la vertu particulière des Glynde.

Et comme Vessex gardait le silence:

— Nous autres, étrangers, vous savez, prenons le plaisir plus légèrement que vous, sérieux esprits anglais. Quand une femme est libre et... plus que consentante, pourquoi jouerions-nous le rôle de Joseph?... Un sot rôle, convenez-en, mylord, et qu'on a toujours mauvaise grâce à jouer...

Avant que Vessex ait eu le temps de riposter, il quitta le salon avec un: "Au revoir, Votre Grâce", mélangé d'ironie et de gaieté.

Le changement d'attitude de l'Espagnol avait été si prompt, la conversation avait dévié si complètement et pris une tournure si inattendue, que le duc, légèrement désorienté, se demandait en quoi elle pouvait bien, personnellement, l'intéresser et l'énerver à un tel point.

Grâce à l'enfantillage taquin de lady Ursula, qui lui avait caché son identité sous le nom de Fanny, il ignorait absolument que la femme dont il venait d'être question, au cours de cette désagréable discussion, pouvait avoir quelque rapport avec la jolie fée de son rêve. Pour lui, lady Ursula était une inconnue sans intérêt particulier.

Mais il était si parfaitement chevaleresque et si respectueux de la réputation d'une femme, quelle qu'elle fût, que les méprisables allusions de don Miguel, concernant lady Ursula, lui avaient laissé un désir violent de jeter son gant à la face de l'impertinent Espagnol.

Harry Plantagenet, qui avait paru tout à fait partager la désapprobation de son maître, manifestait maintenant son envie de rejoindre, au plus vite, les tapis entassés pour lui, dans l'appartement qui lui était attribué.

— Harry! Que diable pensez-vous que médite cet impudent coquin? Morbleu! vous devez bien concevoir quelques doutes en tout ceci, vieux philosophe, car vous connaissez les Glynde aussi bien que moi. Vous souvenez-vous de la vieille lady Annabel, dont un seul regard suffisait à vous rendre immobile et muet?... et Charles?... l'austère, l'impeccable, le sérieux Charles qui jamais ne buvait, jamais ne riait et, vraisemblablement, n'avait jamais regardé même la cheville d'une femme (?)... Pouvez-vous comprendre, Harry, que... une combinaison de tant de vertus, aggravée, par surcroît, d'une descendance écossaise, ait pu produire une femme qui... Après tout, ajouta-t-il, comme à regret, et pas encore convaincu, descendance écossaise et vilaine tournure ne suffisent pas à constituer un bouclier de vertu...

— Et puis, ce n'est pas notre affaire, n'est-ce pas Harry? Vivons et laissons vivre!... Peut-être aussi, lady Ursula n'est pas laide... et qui sait?... Peut-être cet odieux Espagnol l'aime-t-il. Après tout, qu'est-ce que cela nous fait?... Allons chez nous, Harry, et nous méditerons sur la fragilité des femmes et notre fragilité personnelle... sur cette dernière, principalement...

Mais nous ne sommes que de faibles hommes, voyez-vous, et les femmes sont si adorables, même quand elles se hérissent de vertus comme un hérisson de ses piquants... elles ont des façons si charmantes, si attirantes, si fascinantes...

Harry manifesta poliment son approbation des graves déclarations ainsi soumises à son jugement, mais il ne put se tenir de manifester, plus vivement encore, son désir de voir son maître parler un peu moins et se diriger vers son lit.

Un peu calmé par son monologue, Vessex ne pensa plus qu'à oublier ce désagréable incident. Au surplus, il devait tenir compte de la différence que mettait forcément entre lui et don Miguel leur nationalité... En Angleterre, évidemment, pas un gentilhomme digne de ce nom, ne ferait allusion à ses intrigues plus ou moins passagères, avec une femme de son monde... depuis des temps immémoriaux il en avait toujours été ainsi dans la vieille Angleterre, même aux jours de la jeunesse du roi Henri, alors que les femmes de haut rang avaient été le moins estimées. A l'étranger, peut-être, en allait-il autrement, et le code d'honneur de don Miguel lui avait dicté seulement de ne pas nouer une intrigue avec une femme qui pouvait être appelée à devenir duchesse de Vessex, sans le prévenir... Loyauté d'homme à homme peut-être!... mais singulière chevalerie envers les femmes...

Et, en dépit de tout raisonnement, Vessex se promit de châtier le jeune goujat, si son impertinente fatuité faisait une seconde fois mine de se montrer.

Il longeait maintenant le bas de la grande galerie, surélevée de quelques marches, qui courait le long du mur, et aboutissait à la grande porte des

appartements de la duchesse de Lincoln. Le bruissement d'une jupe de soie sur le sol arrêta net le cours de ses réflexions.

Le passage d'une femme en cet endroit n'avait en soi rien d'extraordinaire puisque toutes les dames d'honneur y avaient leurs appartements, mais Vessex avait le coeur si rempli par les souvenirs de sa délicieuse rencontre de l'après-midi, et il avait un si violent désir de rencontrer encore l'exquise jeune fille qui l'avait charmé, qu'il s'arrêta net, immobilisé à la pensée que, peut-être, c'était elle...

Il ne pouvait rien distinguer là-haut dans l'obscurité de la galerie, que n'atteignait pas la trop lointaine clarté des rares candélabres, mais il entendit la voix chaude et souple qui l'avait tant charmé quelques heures avant... et cette voix fredonnait, comme en rappel de quelque émotion ressentie, la même petite chanson naïve et simple.

La jeune chanteuse s'avança vivement jusqu'au petit escalier, mais là, s'arrêta, un peu hésitante, comme effrayé d'avoir à traverser toute seule ce grand hall tout noir par endroits.

Elle trouvait maintenant en pleine lumière, éclairée d'en bas, comme les radones, avec, pour auréole, le rayonnant halo de ses cheveux d'or. Ses bras serraient nerveusement pour n'en rien laisser échapper, une grosse gerbe de lourds oeillets pourpres et de fines roses d'automne qui répandaient autour d'elle un parfum capiteux... Vessex hésitait à décider si elle était une affolante fée des poétiques légendes ou une sainte mystique des vieux vitraux.

Jamais, dans toute sa vie d'artiste curieux et fureteur, il n'avait contemplé aussi radiieuse vision, il eut un instant la crainte qu'elle ne fût qu'un rêve et dut réprimer un ardent désir de la

prendre dans ses bras, de l'enserrer fortement pour l'empêcher de fuir...

Inconsciente de sa présence, Ursula restait toujours, indécise, au haut des marches, tandis qu'il regardait, de toute son âme recueillie, les beaux yeux profonds et tiers qui reflétaient ce soir une intime et mystérieuse émotion, se demandant s'il ne convenait pas de se mettre à genoux devant cette explosion de jeunesse, de pureté et d'innocent amour qui descendait d'elle vers lui.

— Pourquoi ne descendez-vous pas, petite fée aux marguerites, dit-il enfin.

Elle tressaillit de surprise et se pencha sur la balustrade en un geste si vif que toutes les fleurs, échappées à ses bras, vinrent tomber en cascades parfumées aux pieds de Vessex.

— Oh! comme vous m'avez fait peur, dit-elle tandis que ses joues se coloraient légèrement, je... je ne savais pas que vous étiez ici, ajouta-t-elle, toute sa dignité d'enfant dominant son émotion.

— Je jure que vous ne le saviez pas, ma douce et belle fée, mais... maintenant que vous le savez, descendez vite... bien vite... car j'ai une folle envie de revoir de plus près vos chers beaux yeux.

— Mais.. mes fleurs, dit-elle avec une soudaine timidité trahie par le frémissement de sa voix... je les avais cueillies pour l'oratoire de Sa Majesté...

— Vraiment! Eh bien, laissez-les toutes se flétrir là où elles sont, sauf une... que je veux recevoir de votre main... Vous descendez?

Une des roses était restée fixée dans le pli raide de son panier de brocard blanc, elle la prit entre deux doigts comme pour la lui porter.

— Oh! je n'ose pas, dit-elle triste-

ment. Votre Grâce ne sait pas, ne peut pas deviner quelle affreuse disgrâce tombera sur moi si je fais cela...

— Au diable les disgrâces! répondit l'égoïste Vessex, sans paraître autrement troublé par cette redoutable perspective. Morbleu! les saints du Paradis doivent bien venir du Ciel quelquefois pour protéger l'innocence, sans cela le monde serait consumé par ses propres méchancetés. Venez! je vous implore, ajouta-t-il, saisi maintenant d'un irrésistible désir de baiser ses jolis doigts crispés sur la balustrade... Descendez ou je vous jure que je vais vous chercher pour vous descendre, dans mes bras.

— Non... oh! non... non... fit-elle, effrayée de sa véhémence, je... je descends.

Et d'un geste mutin, elle lui jeta sa rose, en plein visage; il dut se courber pour la ramasser et quand il se redressa elle était déjà près de lui.

— Vraiment elle était bien comme il avait pensé qu'elle serait, dans ses rêves les plus anciens... celle qui attendait pour l'aimer entièrement et passionnément, humblement et fièrement; la femme parafite, sa femme et aussi sa reine.

Oui vraiment, il était sûr maintenant d'avoir toujours désiré pour elle ce même ton d'or dans les cheveux, ces mêmes yeux purs et fiers si pleins de couleur... cette taille élancée, cette tête fine fièrement posée sur les épaules et dont le front atteignait juste à la hauteur de ses lèvres.

Maintenant qu'elle était là, il ne trouvait plus rien à lui dire et restait devant elle comme une statue de pierre. Il avait toujours ce violent désir de la serrer contre son coeur; mais, pour un royaume, il n'aurait pas voulu la toucher... Cette timidité presque enfantine et la caresse inconsciente de

ses regards lui remuaient l'âme délicieusement.

— Je ne dois pas rester ici, dit-elle gravement... Je suis en disgrâce vous savez pour... pour cette promenade sur la rivière... avec vous... cet après-midi...

— Pourquoi?... Comment cela est-il arrivé? questionna-t-il, un sourire amusé sur les lèvres.

Elle avança sa petite main et compta sur ses doigts:

— Premièrement, un sévère froncement des sourcils et un regard noir de Sa Majesté; deuxièmement, un sermon de Sa Grâce de Lincoln; troisièmement, ordre de dîner seule dans ma chambre; quatrièmement et cinquièmement, taquineries incessantes de mes compagnes, toute la soirée.

Cette enfantine humeur la faisait paraître plus jeune et plus délicieuse encore.

— Ne pouviez-vous pas me faire savoir toutes ces affreuses choses?

— Pourquoi?... Qu'est-ce que vous auriez fait?

— J'aurais rendu votre solitude moins solitaire.

— C'est ce que vous faites maintenant. Je crois que je resterai toute la soirée, car Sa Grâce de Lincoln et toutes ces demoiselles sont priées par Sa Majesté. J'étais confinée là, dans le salon... Comment avez-vous pu être maintenant dans ce hall, juste quand je passais?

— Un papillon de nuit va toujours vers la lumière qui vient, fit-il gravement.

— Mais comment saviez-vous que je serais ici?

— Mes yeux, depuis cet après-midi, vous voient constamment où vous n'êtes pas, comment pourraient-ils manquer de vous voir où vous êtes?

— Alors, maintenant que Votre Grâce

ce m'a vue, dit-elle, un peu intimidée et nerveuse, en voyant qu'il restait entre les escaliers et elle, voulez-vous me permettre de partir?

— Non.

— Je vous en supplie.

— Impossible!

— Sa Grâce de Lincoln sera si fâchée contre moi! Et elle me fera chercher partout...

— Eh bien, restez ici, avec moi, jusqu'à ce qu'elle vous y vienne chercher.

— Pourquoi? demanda-t-elle, candide.

— Pour que je sois heureux.

— Heureux! fit-elle avec une expansion de galeté. Comment une simple demoiselle d'honneur de passage en ces lieux peut-elle arriver à rendre heureux Sa Grâce de Vessex?

— En me laissant vous regarder.

Avec une ingénue coquetterie, infiniment gracieuse, elle saisit dans chaque main un pli de sa somptueuse jupe de brocart et, ayant exécuté une lente pirouette, se plaça vis-à-vis de lui pour une solennelle révérence de cour.

— Là, dit-elle, toujours rieuse, voilà qui est fait. Et maintenant...

— Là, dit-elle, toujours rieuse, voilà qui est fait. Et maintenant...

— Permettez-moi de vous dire tout bas...

— Ce que je ne dois pas entendre, dit-elle, avec une amusante sévérité, en s'éloignant vivement.

— Pourquoi pas?

— Parce que Votre Grâce n'est pas libre fit-elle, très espiègle.

— Pas libre?

— Pas libre?

— Non, pas libre de murmurer quelque chose dans une oreille de femme.. sauf dans celle de Lady Ursula Glyn-de.

— Alors, vous devinez ce que je voulais murmurer dans la vôtre?

— Peut-être...

— Que pensez-vous que j'allais dire? interrogea-t-il avec un sourire.

Elle voilà l'éclat de ses yeux sous ses longues paupières frangées de cils noirs.

— Que vous m'aimez... pour le moment, dit-elle tout bas.

Elle avait parlé spontanément, dans la pure séduction d'une imperceptible pointe de coquetterie naissante qui, seule, évoquait la femme en cette enfant exquise.

— Oui, charmante devineresse, si vous le permettez, je vous dirais tout bas, dans votre oreille, que je vous adore en toute sincérité et vérité...

— Vous m'adorez?... interrompit la moqueuse, avec une drôle de petite lueur mutine dans le regard, mais... Votre Grâce ne sait pas seulement qui je suis?

— Par ma foi! Mais si vraiment je le sais! vous êtes la plus séduisante femme du monde.

— Oh!... mais... mon nom?

— Qu'importe votre nom! Je ne m'en soucie point... vous me le direz plus tard, si vous voulez... Pour le moment, j'aime que vous soyez ainsi mystérieuse et inconnue... telle que vous m'êtes apparue cet après-midi, une fée? un lutin? un ange peut-être... entourée de fleurs joyeuses dans l'ombre des bosquets d'ifs et de noisetiers, sous la caresse du soleil attardé sur vous... Je n'ai pas besoin de savoir votre nom pour être votre esclave, ajouta-t-il, laissez-moi seulement vous adorer... aveuglément...

— Pour combien de temps? questionna-t-elle, ravie devant la réalisation de ses chers rêves, mais déjà tremblante à la pensée de son incons-tance.

— Pour ma vie entière! Ne voulez-vous pas essayer de me croire?

— Comment le puis-je?

— M'aimez-vous un peu? seulement un peu?...

Et comme elle hésitait, timide et craintive,

— Laissez-moi lire dans vos yeux, dit-il avec un sourire de tendresse, j'y trouverai tout seul ma réponse.

D'un geste ferme et doux à la fois, il l'attira vers lui, et ses yeux brûlants de passion contenue, restèrent longuement fixés sur les grands yeux candides qui livraient ingénument leur secret.

Un bruit de pas et de voix cassa leur rêve.

— Sainte-Vierge! murmura la jeune fille, c'est la reine!

Elle voulait fuir, Vessex la retint avec fermeté.

— Eh bien? dit-il, la cour entière peut voir que je suis aux genoux de la future duchesse de Vessex.

Mais vivement elle se dégagea, prête à la fuite...

Il rit de sa crainte puérile; n'était-elle pas sa fiancée et sous la garde de son honneur à lui, même dans l'apparence du mal?

Ce n'est pas d'être surprise par la reine qui effrayait si fort Ursula, car elle savait bien qu'il saurait la défendre, mais elle tremblait pour le secret de son innocente supercherie, qui serait découverte, aussitôt que Sa Majesté, en s'adressant à lady Ursula Glynde, aurait démasqué "Fanny".

Elle voulait choisir son moment pour se faire connaître à lui et pensait que ce moment n'était pas encore venu. Son propre instinct féminin, tout autant que les paroles qu'il venait de prononcer, l'avertissait que son pouvoir de séduction était plus grand, dans cette atmosphère de roman qui environnait la personnalité mystérieuse de Fanny. Elle redoutait le contact brutal

de la réalité sur leur gracieuse idylle, elle redoutait le mot méchant qui, peut-être, briserait le charme magique qu'elle sentait sur eux.

Les voix approchaient, la porte allait s'ouvrir; elle regarda Vessex, si fièrement résolu, et pensa que rien au monde ne l'empêcherait de parler... Alors elle entrevit la jalousie de la reine et pensa que tout serait perdu...

— Non, non, supplia-t-elle, non, pas en ce moment... la reine serait trop fâchée!... Elle paraissait si troublée, et son appel était si tendre qu'il ne sut que lui obéir.

Déjà elle s'envolait sur les marches.

— Mais, vous reviendrez après le passage de la reine, implora-t-il... oh! une seconde seulement... je vous attendrai. Et, avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il avait ouvert une petite porte derrière lui et avait disparu.

Elle avait hésité une seconde, et cette seconde suffit à la reine pour être là, avant qu'elle ait pu être hors de son regard.

Sa Majesté, escortée d'une nombreuse suite, pénétrait dans le hall avec, à sa suite, Sa Grâce de Lincoln et, à sa gauche, Son Excellence le duc de Moreno.

Un mauvais génie dirigeait en ce moment la clarté des bougies, droit sur la blanche robe d'Ursula et un méchant hasard fit se lever justement vers la galerie les yeux de Mary Tudor.

Une exclamation sévère arrêta la fugitive une fois de plus; elle attendit, les joues enflammées par l'humiliation et le dépit, sous la cruauté des regards fixés sur elle.

La reine, fière et sévère, piétinait, sans les voir, les douces fleurs innocentes; Sa Grâce de Lincoln était atterrée, Son Excellence, doucement iro-

nique, et toutes les dames curieusement intéressées.

— Toute seule et dans cette partie du Palais? Mademoiselle, dit Sa Majesté d'une voix glacée. Elle regardait, souverainement méprisante, le délicat visage courbé devant elle, et allait passer outre quand elle aperçut la jonchée des fleurs sur le sol. Alors, elle eut une intuition de la rencontre qui venait d'avoir lieu ici, et une vague de colère souleva son âme. Elle se tourna vers la duchesse de Lincoln.

— Votre Grâce est prévenue, dit-elle sèchement, que je trouve on ne peut plus malséant qu'une de mes demoiselle d'honneur puisse être rencontrée seule, le soir, errant dans le Palais.

— Je demande humblement pardon à Votre Majesté, murmura la malheureuse duchesse qui souffrait une agonie à ce reproche public, je...

— Oh! je sais, interrompit Sa Majesté, sarcastique, je sais les difficultés de votre tâche; si toutes les jeunes filles confiées à votre surveillance sont généralement dociles et de bonne conduite, il n'en est pas de même de lady Ursula Glynde.

La voix dure et tranchante de Mary Tudor semblait à Ursula devoir porter jusqu'aux confins du Palais. Elle jeta un véritable regard d'angoisse vers le petit salon où elle avait vu disparaître Vessex, sûre, maintenant, qu'il avait entendu son nom.

L'ambassadeur d'Espagne, qui n'avait pas quitté des yeux le clair et franc visage de la jeune fille, surprit son regard et l'inquiétude qu'il contenait.

"Vessex est caché là", pensa-t-il.

Et, tandis qu'Ursula s'efforçait, à l'aide de toute sa dignité, de soutenir le regard méprisant de la reine, et le regard navré de sa chère vieille du-

chesse, Son Excellence, indifférent en apparence, s'approcha de la porte que le regard de la jeune fille venait de lui désigner; il la ferma doucement, et mit la clé dans sa poche.

— Je demande l'indulgence de Votre Majesté pour cette enfant, disait la duchesse de Lincoln; elle ne pensait à rien de mal, j'en jurerais, elle va retourner à sa chambre, confuse et repentante, d'avoir encouru la désapprobation de Votre Majesté et...

— Vraiment, interrompit sévèrement la reine, le repentir semble loin des pensées de lady Ursula et sa conduite de ce soir n'est pas la simple étourderie d'un moment...

— Votre Majesté!... protesta la duchesse, pendant qu'Ursula relevait la tête pour un fier démenti.

— ...la rumeur nous est déjà venue, poursuivit la reine, implacable, des étranges vagabondages d'une de nos demoiselles d'honneur, errant le soir, déguisée, autour du palais. Et, la jeune fille qui a été si loin dans l'oubli de son rang et du soin de son honneur, n'est autre que lady Ursula Glynde!

Le même furtif regard d'incommensurable angoisse courut vers la petite porte close.

Décidément, Vessex est bien derrière cette porte, conclut Moreno, intérieurement ravi... et, comme elle tremble chaque fois que son nom est prononcé, il doit l'aimer sans savoir qui elle est.

Une série de pensées et d'observations, coordonnées ensemble avec une parfaite connaissance de l'humanité, avait amené, tout naturellement Son Excellence à la découverte de la vérité... Mary Tudor, pendant ce temps, aveuglée par sa jalousie de femme laide et âgée devant une belle et triom-

phante rivale, n'avait songé qu'à la blesser et à l'humilier.

— La rumeur, puisque rumeur il y a, est fausse, Votre Majesté, dit fièrement Ursula.

— En vérité! N'avez-vous pas, il y a quelques jours, quitté le palais, accompagnée seulement d'une de vos compagnes, faible et sans volonté, Marguerite Cobham?...

— Oui, Votre Majesté, je...

— ...Pour visiter, déguisée ou masquée, que sais-je! quelques vulgaires réjouissances publiques, une foire paysanne, m'a-t-on dit. Vous ne niez plus, il me semble?

— Je ne le nie pas, Votre Majesté, car je n'ai rien fait de mal.

— Rien fait de mal! En vérité, entendez-vous cette jeune fille! Pas mal de vagabonder au milieu d'une foire qui est le rendez-vous renommé de toutes nos filles de cuisine, de toutes les maritornes en bonne fortune... et d'y rencontrer certains gentilshommes de notre cour.

— Le marquis de Suarez a osé!...

— On peut tout oser, mademoiselle, avec une jeune fille qui oublie à ce point le respect de soi-même. Mais brisons-là...

Pourtant, et dans votre intérêt, retenez bien ceci: le marquis est capricieux et volage... il a tous les défauts de sa race, — j'en demande pardon à Son Excellence, fit-elle, — et je vous engage à casser, dès maintenant, des relations qui ne sauraient avoir pour vous une issue honorable.

— Votre Majesté! bégaya la jeune fille... Silence, mademoiselle!

Ursula était pourpre de honte et restait sans voix sous l'outrage... elle oubliait tout en ce moment, même la présence de celui qu'elle aimait... elle aurait voulu se défendre... oh! se dé-

fendre avant tout! de l'odieuse accusation...

Mais la reine était trop aveuglée par sa fureur jalouse, et d'ailleurs trop persuadée qu'elle avait dit la vérité pour remarquer la légitime et fière révolte de la jeune fille. Elle ne permit point qu'elle parlât et sortit, sans un regard... heureuse au fond d'elle-même, de la sentir humiliée, tête basse et souffletée de mépris devant tous.

Sans voir les larmes de honte imméritée qui tombaient lourdement sur ce pauvre visage contracté par la souffrance, Sa Majesté continua sa route, regrettant qu'une chose, c'est que Vessex ne fût pas là!

Chancelante, le coeur suffoqué, Ursula remontait les marches si joyeusement descendues quelques minutes auparavant, et se répétait la torturante question: "A-t-il entendu? et, s'il a entendu, que pense-t-il?"

— Duchesse, disait Mary Tudor en s'éloignant, je vous prie d'exercer, à l'avenir, une plus stricte surveillance sur les jeunes filles qui vous sont confiées; la conduite de lady Glynde nous couvre de honte en présence des ambassadeurs étrangers.

Ursula subit cette dernière flèche avec toute l'amertume de son impuisante révolte.

— Vraiment, Votre Majesté prend trop au sérieux cet enfantillage, répondait Son Excellence, s'interposant entre la reine et l'infortunée Lincoln, vous avez daigné nommer, à l'instant, le marquis de Suarez, permettez-moi de vous assurer qu'il est trop fier des faveurs de lady Ursula Glynde, pour juger défavorablement quoi que ce soit en Angleterre.

La duchesse de Lincoln, absolument indignée, voulut protester et n'en eut pas l'audace; elle pensa qu'elle aimerait voir Son Excellence pendu haut et

court... et, dans son cœur maternel, décida qu'elle défendrait Ursula chaque fois que la reine lui permettrait de parler et que les misérables imputations de l'Espagnol ne resteraient ne resteraient pas longtemps, grâce à elle, sur l'innocente enfant qu'elle aimait si tendrement.

Mais à l'allusion, faite par Son Excellence de relations intimes existant entre Ursula et Don Miguel, la figure de Mary Tudor s'était épanouie. Malgré sa jalousie, elle n'aurait pas permis qu'une enfant innocente subit, injustement, une souillure; elle croyait vraiment qu'Ursula n'était pas la pure et fière jeune fille qu'elle paraissait être, mais il lui était bon d'en être assurée, plus encore. La confirmation de l'Espagnol lui était précieuse, et, pour la première fois de la journée, elle l'honora d'un sourire aimable.

— Comme le remarque fort justement Votre Excellence, dit-elle, la chose, en elle-même, n'est peut-être pas très grave encore, mais dans l'intérêt des jeunes filles qui figurent à notre cour, nous devons nous montrer sévère et ne pas permettre même le soupçon!

— Duchesse, nous reparlerons demain à ce sujet. Mylord, nous vous souhaitons une bonne nuit.

Elle fit quelques pas, mais sa curiosité triompha de la hautaine réserve qui lui était habituelle.

— Est-ce le dernier soir que Votre Excellence passe à notre cour? interrogea-t-elle.

— Je ne le pense pas, Votre Majesté, j'espère y rester de nombreux jours encore.

— L'écheveau est encore embrouillé, mylord.

— Il se débrouillera.

— Quand?

— "Quien sabe?" répliqua-t-il, peut-être ce soir...

— Ce soir?

Son violent désir de savoir l'avait amenée à un véritable oubli de sa dignité; elle se reprit presque aussitôt. Aussi bien en savait-elle assez. L'envoyé de Philippe II avait un air de satisfaction, voire même de triomphe; évidemment, il ne pensait pas être renvoyé en disgrâce auprès d'un maître qui pourrait lui reprocher de n'avoir pas réussi dans la mission qu'il lui avait confiée. En conséquence, il pensait rester à la cour, et, s'il avait cette pensée, c'est qu'il avait réussi à séparer Vessex et lady Ursula Glynde.

Mary Tudor n'en demandait pas davantage. Plus gracieusement qu'il n'avait osé l'espérer, elle lui souhaita une seconde fois bonne nuit, et ayant reconquis toute sa fière dignité, elle s'éloigna, suivie de ses dames.

XVI

Le colloque entre Mary Tudor et sa demoiselle d'honneur avait à peine dure quelques minutes.

Pendant il parut à Vessex que des années avaient passé sur lui depuis que la porte de ce petit salon s'était refermée sur cette enchanteresse apparition de jeunesse et de charme qui avait ravi son âme.

Vraiment, il se sentait vieux maintenant, sa vie n'avait plus de ressort, il n'avait plus d'élan... et toutes ses illusions gisaient, mortes à ses pieds, comme les fleurs là-bas étaient tombées de ses bras...

Ainsi, elle n'était pas cette idéale, cette mystérieuse Fanny... elle était lady Ursula Glynde, une femme trompeuse et perverse...

Tout d'abord, quand la voix durcie de la reine avait prononcé ce nom, il

avait tressailli. Lady Ursula... la femme qui lui était promise. Eh bien! bien qu'importait cela après tout, il n'avait qu'à remercier les événements antérieurs pour leurs bons services. Mais lady Urs... il avait entendu déjà prononcer ce nom... récemment.

Et dans un fulgurant éclair, il revit l'impertinent sourire aux lèvres de Don Miguel et entendit son rire impudent. Mais alors?... Fanny? Cette poésie vêtue de blanc. Cette incarnation de ses rêves les plus purs? Ces yeux profonds, si francs, si sincères?... Cette mignonne tête enfantine si splendidement couronnée d'or?...

— Non! Non! la femme à qui la reine reprochait sa conduite immorale n'était pas, ne pouvait pas être...

Mais pourquoi ne se défendait-elle pas?... elle bégayait... ne parlait pas, ne remuait pas pour se défendre... "Le Marquis a osé!" C'était sa voix qui disait cela... pourquoi nommait-elle cet homme? Elle le connaissait alors?... elle l'avait rencontré à la foire d'East Molesy... elle ne démentait pas cela, elle s'étonnait seulement qu'il eût osé!

Et il se souvenait maintenant de la grossière fatuité du jeune Espagnol disant que la connaissance ainsi commencée avait fini dans...

Il repoussa la suggestion odieuse, ne sentant plus en son esprit qu'un seul désir, celui de la voir, de l'interroger... Elle dirait la vérité; de cela il ne voulait pas douter, et il croirait...

Toute sa vaillance lui revenait avec sa foi en elle. Il se dirigea vivement vers la porte, aussitôt que le silence fut rétabli dans le hall, presque sûr qu'elle était déjà là, revenue aussitôt après le départ de la reine.

Le rusé diplomate, en l'enfermant, avait agi avec tellement de prudence et si doucement que Vessex ne s'était douté de rien; voir cette porte fermée

fut un étonnement extrême. Fermée par qui? une seule personne pouvait... mais pourquoi?

Son esprit troublé ne lui suggérait aucune réponse plausible, mais une pensée, toujours la même, revenait obsédante, martelante... Le marquis de Suarez a tous les défauts de sa race avait dit Sa Majesté, nous vous avertissons de cesser tout commérages avec lui.

Et elle, la fière, la pure enfant n'avait su que bégayer un timide:

— Votre Majesté...

Il n'avait pas vu le mouvement hautain de la jolie tête en révolte, non plus que l'éclair de défi, jailli des profondeurs bleues si troublantes... il avait seulement entendu un impérieux: "Silence, Mademoiselle!" et puis, plus rien.

Sans doute elle était partie aussitôt, subissant son humiliation, sans songer qu'il attendait un mot d'elle dans l'angoisse de son doute, et sans deviner qu'il subissait une torture morale presque au-dessus des forces humaines.

Pour le duc de Vessex, l'homme le plus favorisé de l'Angleterre, le grand seigneur qui avait un pied sur les marches du trône, l'idée qu'on pût subir, en silence, une imputation calomnieuse ne se pouvait admettre. Selon lui, toute faiblesse, en ce cas, trouvait une explication dans une faute. Si un roi même avait osé porter contre lui, Vessex, une accusation infamante, il aurait oublié la royauté et frappé l'homme qui aurait mis son honneur en cause.

Edviemment, pensait-il, si lady Ursula Glynde n'a pas protesté, c'est que le sentiment de sa culpabilité arrêta sur ses lèvres la protestation qui devait y venir.

Il ne comprit pas que la faible fillet-

te, soumise à la plus haute autorité du pays, — à cette royauté que des siècles de traditions ancestrales lui avaient appris qu'il fallait respecter par dessus tout, — et, terrassée de honte devant la monstruosité de l'accusation, n'avait rien trouvé à opposer à l'impératif et terrifiant:

— Silence, Mademoiselle!

XVII

La reine partie, Son Excellence avait regardé la clef qui enfermait Vessex avec un sourire satisfait. Si je n'avais pas fermé cette porte, pensait-il, le duc de Vessex aurait précipité un aveu qui aurait mis la jalouse reine en fureur et renvoyé l'ambassade d'Espagne à son roi, dans les vingt-quatre heures!

Il explora du regard la galerie; elle était déserte. Evidemment lady Ursula n'oserait pas revenir tout de suite.

Alors, ayant bien attentivement regardé autour de lui, Son Excellence, avec des précautions infinies, se glissa jusqu'à la prison de Vessex, mit doucement la clé dans la serrure et se detira à l'autre extrémité du salon.

Il était temps! Une seconde après la porte était violemment secouée.

— Qu'y a-t-il? cria Son Excellence, avec juste le degré de surprise nécessaire.

— Par Notre-Dame! Qui que vous soyez, ouvrez cette porte, si vous ne voulez pas la voir tomber à vos pieds en morceaux!

En un instant Moreno eut retraversé le salon et tourné la petite clef dans la serrure.

— Sa Grâce de Vessex!

— Lui-même, en personne, Votre Excellence, dit Vessex, s'efforçant de prendre un air de calme indifférence en présence de son mortel ennemi.

Morableul ajouta-t-il avec une gaieté, relativement bien jouée, si Votre Excellence ne m'était pas venu délivrer, je ne sais pas ce que j'aurais fait, car je commençais à perdre tout mon sang-froid.

— Vous l'auriez vite retrouvé, mylord... une bagatelle, en somme... et qui me rappelle que moi-même, au temps de mes jeunes années... j'ai été fermé ainsi... tout à fait comme Votre Grâce... et par une femme qui n'était pas moins belle.

— En vérité! Mais puis-je savoir pourquoi Votre Excellence parle d'une femme en cette circonstance?

Le duc était mortellement pâle; le gonflement de ses tempes, le frémissement des narines et un tremblement imperceptible de ses mains nerveuses, trahissait un violent effort qu'il faisait pour se dominer.

Un regard jeté sur lui, par les yeux perçants de Moreno, avait convaincu celui-ci du succès de sa tactique, pendant la récente scène; évidemment, ses louches manoeuvres avaient réussi au-delà de ses espérances.

— Qu'ai-je dit? questionna Son Excellence, comme s'arrachant à des pensées lointaines. Ai-je parlé d'une femme? En tous cas, que Votre Grâce se rassure, la discrétion fait partie de mon ministère diplomatique, et... je vous suis d'autant plus indulgent que mes réminiscences... j'ai eu vingt ans et j'étais vif et susceptible comme vous... mais une femme qui enferme un amoureux, pour être plus libre de voler vers un autre, c'est...

Un surhumain effort de volonté permit au duc d'affermir sa voix:

— Vous parlez toujours d'une femme, mylord, puis-je vous demander?...

— Non! non, je vous en prie, ne me demandez rien... je n'ai rien vu, je vous assure... Une charmante demoiselle

d'honneur était ici, toute seule, près de cette porte, quand je suis entré avec Sa Majesté — Dieu sait ce qu'a pu soupçonner ou craindre Sa Majesté — la jeune fille a tourné la clef dans la serrure... et cela, comme je vous l'ai dit, me rappela un souvenir tout personnel... Mais Votre Grâce excusera un homme déjà vieux et qui n'a plus qu'une seule affection dans sa vie... Vraiment, don Miguel est comme un fils pour moi...

— Que vient faire ce nom ici, Votre Excellence, interrompit Vessex avec hauteur, et qu'ai-je à voir avec le marquis de Suarez?

— Seulement ceci, Votre Grâce, répondit Son Excellence avec une bonté qui devenait paternelle. Don Miguel est étranger... et j'avais presque espéré que l'hospitalité vous ferait une sorte de devoir de... ne pas lancer votre faucon à la chasse de ses oiseaux... Don Miguel souffrirait cruellement, ajouta-t-il très vite, sentant que Vessex était à bout de force et de patience, car nous savons tous que là où Sa Grâce de Vessex daigner tenter une conquête, autres serments et autres amours sont bien vite oubliés... Le marquis est jeune... j'aurais voulu plaider sa cause...

Ses yeux perçants n'avaient pas quitté un seul instant le visage torturé qu'il avait devant lui; il sentit qu'il avait acculé son adversaire aux plus extrêmes limites de la patience. Son âge et sa fonction le garantissaient de toute querelle violente avec un homme du noble caractère de Vessex et, d'ailleurs, il ne prenait pas souci de sa sécurité personnelle quand il s'agissait de faire réussir telle combinaison de son astucieuse diplomatie. Il était faible, mais non poltron, et il poursuivait, toujours, personnelle-

ment, et audacieusement, ses projets aussi loin qu'ils l'entraînaient.

La présence de Vessex à la cour et la force de sa personnalité lui avaient maintes fois fait échec et c'était à lui qu'il devait rapporter la terrible humiliation que la reine lui avait infligée quelques heures auparavant. Il n'était donc pas surprenant qu'il prit un cruel plaisir de vengeance à cette conversation, si pleinement douloureuse pour son adversaire.

Sa nature féline d'une cruauté affinée se délectait à cette imprévue jouissance de faire une blessure mortelle à son redoutable adversaire là où il avait cru pouvoir seulement humilier et irriter. Ayant lui-même écarté de sa vie tout sentiment trop tendre, pour faire du jeu des conflits politiques le seul but de sa vie, il ignorait tout d'une grande et forte passion, et n'avait pas prévu ce qu'elle pouvait produire sur un homme du caractère de Vessex. Il savait sa galanterie, sa chevalerie renommée, et ses nombreuses et légères amourettes, mais il n'avait pas espéré que le complot, tramé par lui, autour de la ressemblance de Mirrab et de lady Ursula, aurait à agir, non pas sur un flirt passager, mais bien sur une profonde et sincère passion.

Le jeu n'en devenait que plus intéressant. Il paraissait évident que le duc de Vessex, même convaincu de la trahison de lady Ursula, ne songerait pas — pour le moment du moins — à regarder aucune autre femme, fut-elle reine, et que, renonçant à toutes visées sur le trône d'Angleterre, il irait quelque part, au loin, cacher la profonde et cruelle blessure faite en même temps à son orgueil et à son amour. Alors le terrain serait libre et les délégués de S. M. Philippe l'Espagne pourraient réussir dans leur mission.

Mentalement, Moreno rendit grâce à la chance qui le favorisait si ouvertement, et, doucement, sans un mot de plus, laissant Vessex anéanti et comme hébété, il se glissa hors du salon.

Le bruit de la porte qui se renfermait venait de plus en plus sombre; une à une les bougies mouraient doucement dans les condélabres et d'étranges ombres dansaient autour de lui, du fait de son cerveau halluciné. Il ne voulait pas regarder par où elle était venue, il ne voulait pas regarder l'escalier sur lequel elle était restée... il avait trop peur qu'un esprit moqueur, vêtu de blanc et couronné de cheveux d'or, vienne le narguer, riant à sa douleur, chantant, folâtrant et s'évanouissant, pour finir dans les bras du marquis de Suarez!...

— Autres serments... autres amours... murmura-t-il, s'efforçant de chasser les infernales visions...

Ainsi ma belle Fanny n'était pas du tout mienne... l'Espagnol...

L'Espagnol, ou tout autre, qu'importe! Elle n'était pas sincère... elle était une fille dont tous ces étrangers parlaient avec un gros rire et de méprisants mouvements des épaules.

Harry sentit la souffrance de son maître et vint lécher sa main d'une carresse.

— Sa Grâce de Vessex a été joué! vieil Harry... et terriblement joué!... par une femme. Il me semble, Harry, que vous êtes la seule personne honnête en cette cour corrompue... Eh bien, nous n'y resterons pas, mon ami, je vous le promets... J'ai soif de l'air pur de nos bruyères de Devon Moors... Allons! maintenant... allons dormir... Dormir, vieux camarade, mais pas rêver!... oh, surtout pas rêver!... Dieu nous garde des rêves...

Ursula avait été enfermée chez elle,

presque prisonnière de deux femmes de chambre. Quand elle réussit enfin à s'échapper, elle courut vers le hall dans le vague espoir que Vessex y était resté.

Il venait de partir.

Un soudain courant d'air éteignit la dernière bougie qui éclairait le hall et les nerfs surexcités d'Ursula lui firent penser qu'elle était dans son tombeau. Elle ne se décidait pourtant pas à retourner dans sa chambre où elle savait bien qu'elle ne trouverait pas le repos. Ici, quelque chose restait encore de lui... Elle s'attardait, les yeux fiévreux, mais sans larmes... elle ne voulait pas pleurer, soucieuse de garder toute sa lucidité d'esprit pour réfléchir.

Evidemment, puisqu'il n'était pas là, c'est qu'il avait entendu... Elle pensa qu'il avait mal jugé sa petite supercherie et que les infâmes calomnies, lancées contre elle, avait trouvé créance dans son coeur, mais elle ne soupçonna pas combien il avait souffert.

Ainsi, dans cette étrange nuit, le Destin avait joué son rôle et ouvertement favorisé l'astuce et le mensonge contre l'honneur et la loyauté.

.. .. .

Sans se douter qu'elle atteignait le hall, au moment même où il le quittait, Vessex se dirigeait vers ses appartements particuliers. Il avait longé le cloître et entra dans la chambre des audiences qui séparait les chambres de celles réservées au duc de Moreno et à don Miguel, quand il aperçut ce dernier, debout, dans l'embrasure de la fenêtre la plus éloignée de la porte par laquelle il arrivait.

Il n'y avait plus aucune lumière, mais la lune entraît, argentée et lumineuse, par les deux grandes baies largement ouvertes, après avoir inon-

dé de ses rayons le superbe panorama des jardins de la terrasse et du fleuve paresseusement endormi sous sa carresse. Vessex revit ainsi le cadre superbe de sa délicieuse idylle de l'après-midi, et ne s'étonna pas de trouver l'odieux Espagnol entre lui et son rêve.

Le marquis n'avait pas bougé, comme absorbé en ses réflexions.

Voici l'homme, pensa Vessex, qui a le premier jeté les yeux sur Ursula... Et dire que j'ai follement envie de tuer ce jeune fat... seulement parce qu'il a été plus attrayant que moi.

Jusqu'à ce moment il n'avait vraiment pas compris à quel point il haïssait ce rival heureux, dans son audacieuse insolence; il eut envie d'étreindre, en ses deux mains, ce fantôme d'homme qui était là, devant lui, orgueilleux et triomphant, tandis qu'il subissait, lui, une indicible souffrance...

Résolument il traversa d'un pas rapide l'espace qui le séparait de ses appartements et siffla son chien.

— Rentrez, Harry, je ne veux pas de vous maintenant.

L'intelligente bête s'arrêta court, comme s'il eut flairé un danger autour de son maître et semblait résolu à ne point obéir. Vessex le prit par le collier et, l'ayant fait entrer de force, referma la porte sur lui.

Don Miguel ne pouvait plus ne pas entendre. Il se retourna, demi-surpris, demi-fâché, avec toute l'apparence d'un léger embarras.

— Ah! C'est vous, mylord! Encore debout à cette heure?

— Si vous le permettez, marquis, répondit froidement le duc. Puis-je faire quelque chose pour vous?

— Non. Je remercie Votre Grâce... je pense que vous allez rentrer, murmura le jeune homme, affectant une gêne... je... je dois avouer que je ne

m'attendais pas à vous voir ici... en ce moment.

— Qui attendiez-vous donc à voir? questionna Vessex.

— Il me semble, Votre Grâce, vous avoir entendu dire, cet après-midi, que les questions ne pouvaient pas être indiscretes...

— Eh bien?

— Oh! dit l'Espagnol comme pour demander grâce...

— Vous attendiez une femme?

— Votre Grâce n'a, je pense, aucune objection à faire à ce sujet? s'enquit don Miguel avec une légère ironie.

— Pas une! riposta Vessex, qui sentait, peu à peu, lui échapper toute patience et toute possession de soi... Je ne suis pas votre mentor. Cependant, vous me permettrez de penser qu'il est indigne d'un homme de votre rang de se laisser aller à poursuivre de vulgaires amours sous le toit même de la reine d'Angleterre, dont il est l'hôte.

— Pourquoi dites-vous: "amours vulgaires?" interrogea simplement don Miguel, qui devenait de plus en plus calme à mesure que son antagoniste devenait plus violent. Vous, mieux que tout autre, mylord, savez que chacun à la cour prend son plaisir où il le trouve.

— En cherchant le plaisir on risque parfois son honneur...

— Votre Grâce est sévère.

— Si mes paroles vous offensent, marquis, je suis à votre service.

— Est-ce une querelle?

— Comme il vous plaira.

— Votre Grâce...

— Par le diable! marquis, interrompit Vessex, méprisant, je ne savais pas qu'il y eut des poltrons parmi les grands l'Espagne!

— Carambal Votre Grâce va trop loin!

Et, toujours calme, don Miguel mit l'épée à la main.

Les yeux de Vessex brillèrent dans la joie du désir satisfait... Tout ce qui pouvait être en lui de tendre ou de bon, de poétique ou de chevaleresque, avait fui... il n'était plus rien qu'un homme affolé qui voulait se venger, un animal blessé qui voulait tuer dans le paroxysme de la souffrance... En ce moment, sans se l'avouer à lui-même, il désirait violemment, ardemment, plus que toute chose au monde, voir le sang de cet homme.

— Eh! quoi? marquis, dit-il froidement en réponse au geste de don Miguel, sommes-nous des enfants qui vont jouer à se faire l'un à l'autre une piqûre d'aiguille?

Et ayant vivement retiré du fourreau sa courte dague italienne, il se mit posément en devoir de draper son manteau autour de son bras.

— Êtes-vous fou? protesta don Miguel. Se battre à l'épée et à la dague! C'est décider que l'un de nous sera mort tout à l'heure... Et, — pensait-il — un combat mortel avec un adversaire aussi désespéré que paraît l'être Sa Grâce de Vessex n'entre pas dans le programme si bien arrangé par son Excellence le duc de Moreno.

— Par Dieu! monsieur, fit Vessex en réponse, voulez-vous sentir mon gant sur votre joue?

— Allons! puisque vous le voulez! consentit don Miguel à contre-cœur, en tirant sa dague, mais j'atteste que cette querelle n'est pas de mon fait.

— Non! elle est du mien. En garde!

Don Miguel avait pâli. Non qu'il fût voltron; il avait eu plus d'un duel sérieux avant ce jour et avait risqué, assez souvent sa vie dans de simples passe-temps sportifs, mais, une résolution si farouche brillait dans les yeux de cet homme que le cardinal et lui-même avaient si odieusement trahi; Vessex montrait, si visiblement, sa vo-

lonté de tuer ou d'être tué que, malgré lui, l'Espagnol sentit un frisson de peur lui courir dans les moelles.

La chambre des audiences était inégalement éclairée, au hasard du jeu des nuages avec la lune. Pour le moment, celle-ci atteignait, seulement une partie du parquet, et don Miguel, qui pouvait, en sa qualité d'offensé, choisir sa place, trouvait, dans cette inégalité de l'éclairage, un précieux avantage.

Il tourna le dos à la fenêtre et sa silhouette, complètement dans l'ombre, devenait illusoire et trompeuse...

Vessex qui ne paraissait nullement se soucier de son désavantage, se détachait en pleine lumière. Il portait un riche costume de bain blanc sur lequel étincelaient l'or et les pierreries de ses insignes ou décorations, et tout semblait devoir concourir à guider, vers sa poitrine, la main de son adversaire.

Mais que lui importait!... La mort de son ennemi ou la sienne était tout ce qu'il désirait... la sienne de préférence... et il pensa, soudain, sans le moindre émoi, que don Miguel, ces jours derniers, s'était fait une fanfaronnade de porter souvent, comme tous ses camarades espagnols, du reste, une dague empoisonnée dans son ceinturon...

Au moment même où le combat allait s'engager, un bruit à peine perceptible avait attiré l'attention de don Miguel; il s'était tourné vers la porte de l'appartement du duc de Moreno et un filet lumineux lui attestait qu'elle venait d'être entr'ouverte.

Cela suffit à dissiper son étrange malaise. Il comprit que son chef surveillait le drame qu'il avait organisé, et que la jeune Mirrab, soigneusement préparée au rôle qu'elle devait jouer, était là, derrière cette porte, et prête à intervenir.

Déjà les épées se touchaient. Les

yeux dans les yeux, les deux antagonistes se défilèrent du regard. Pendant un instant les dagues, tenues dans la main gauche, agirent seulement comme armes défensives et les manteaux enroulés autour des bras restaient d'efficaces fourreaux.

Mais, très vite, l'Espagnol se rendit compte que son impulsif sentiment de crainte était justifié, Vessex était un redoutable adversaire; tireur habile, absolument calme, avec un poignet d'acier. Ses attaques étaient rapides et vigoureuses. Pas à pas, lentement, mais sûrement, il forçait son adversaire à quitter son avantageuse position. Attaquant comme il devait, parant comme il pouvait, le jeune Espagnol se trouva, peu à peu, amené vers la pleine lumière, pendant que son antagoniste, par une tactique aussi habile que loyale, avait réussi à conquérir la meilleure place.

Aucun bruit ne venait maintenant des appartements voisins. Don Miguel n'osait même pas jeter un regard de ce côté, ayant besoin de toutes les parcelles de son attention pour tenir Vessex en échec.

Un moment, l'affreuse pensée que Moreno avait, peut-être, décréto sa mort de la main de Vessex, effleura son esprit. Qui pouvait savoir? Les dessous de la politique sont parfois tortueux et cruels, nul ne le savait mieux que lui-même... Combien de fois n'avait-il pas étouffé tout sentiment d'affection ou de pitié, pour écarter un obstacle placé entre lui et son but... Il savait que pour son chef, la vie d'un homme comptait pour peu de chose en présence de cette grande ambition qu'il cherchait à réaliser pour son maître: apporter l'Angleterre à l'Espagne.

L'horreur de ces pensées lui donnait le courage du désespoir. Mais, autant eût valu chercher à percer une

muraille de pierre qu'essayer d'entamer cet impassible et implacable adversaire. Les attaques du duc devenaient plus rapides et plus fougueuses; une fois ou deux déjà, don Miguel avait senti sur sa poitrine la dague de son adversaire...

Soudain, un cri de femme déchira l'air; la lourde porte du cardinal roula sur ses gonds et une femme s'élançait...

— Vessex, prenez garde!

Vêtue d'une robe flottante, de longs cheveux d'or enchevêtrés sur ses épaules, la poitrine nue, elle s'était arrêtée...

— Lady Ursula! murmura Vessex... et son épée tomba de sa main...

Elle!... telle que son cerveau venait de la lui montrer une demi-heure avant, dans le cauchemar d'une hallucination... elle?... cet fille à moitié dévêtue qui sortait de l'appartement du marquis!...

Il avait à peine pu l'apercevoir car don Miguel l'avait aussitôt fait rentrer, mais il avait reconnu les uniques cheveux d'or... et don Miguel avait dit: "Lady Ursula..." en posant sa main sur son épaule, du geste d'un maître.

Son maître!... et lui Vessex, une heure auparavant, dans le hall, là-bas, sous le charme de cette créature magique, sous le capiteux mystère de son sourire, aurait donné un royaume pour la joie de lui prendre la main.

Il eut un sourire de folie... le ridicule le submergeait, et il crut, de bonne foi, que sa douleur s'évanouissait dans le mépris, emportant son amour.

La pensée qu'il avait pu être joué par d'habiles adversaires, ne l'effleura même pas...

— Par Notre-Dame! dit-il enfin, avec le plus souverain mépris... l'interruption était opportune et nous devons remercier lady Ursula de son in-

tervention... Quoil... Vous et moi, mylord, croisons le fer pour... çal fit-il en montrant la femme qui s'enfuyait. Une farce! mylord, vous dis-je... Une simple farce dont il ne convient pas de faire une tragédie.

— Je vous en prie, marquis, n'en parlons plus! C'est moi qui vous dois des excuses pour être intervenu dans une affaire qui ne me concernait pas. Au surplus, ajouta-t-il, le duc de Moreno me le faisait savoir aujourd'hui, l'hospitalité fait un devoir de ne pas chasser sur vos terres... Mes félicitations, marquis... Votre goût, je le vois, est irréprochable. Bonne nuit et beaux rêves...

Il salua légèrement et sortit.

Don Miguel attendit que sa haute taille eut disparu tout à fait... alors, seulement il se permit un soupir de soulagement.

— Caramba! quelle admirable comédie! C'est bien là notre meilleur travail depuis que nous sommes dans ce pays de chiens.

XIX

Durant cette scène, très brève, dans laquelle on lui avait fait jouer le principal rôle, Mirrab avati essayé de rassembler ses esprits égarés. Deux nobles gentilshommes l'avaient bernée, jouée, l'amusant avec du vin et des flots de paroles... on lui avait dit qu'elle devait consentir à s'appeler lady Ursula, si elle voulait voir Sa Grâce de Vessex, car ce dernier ne parlait qu'à des ladies de haut rang...

L'intelligence de la pauvre fille n'avait jamais été développée; elle allait, de baraque en baraque, de foire et foire, bonne d'instinct, mais incline d'esprit, à demi-sauvage. Elle accepta d'être une lady, même de s'appeler Ursula, sans penser à autre chose qu'à

la facilité qu'elle aurait ainsi d'approcher Vessex. Depuis qu'il lui avait sauvé la vie, elle avait conçu pour lui une adoration sans bornes, et s'était hypnotisée dans cette idée qu'il courrait un danger et qu'elle devait le voir pour l'en avertir.

Aussitôt habillée en lady, elle avait été rassurée: cette toilette voulait évidemment dire qu'on allait, enfin la conduire vers lui. Et, satisfaite, confiante, la tête vaguement troublée par les petits verres de vin d'Espagne qu'on lui avait prodigués, elle s'était étendue comme un souple petit animal sur le tapis et s'était endormie...

Le bruit des armes... ou peut-être une main attentive l'avait éveillée et, comme chaque porte s'ouvrait mystérieusement à son approche, elle avait pu courir vers le bruit. Son premier cri avait été de simple frayeur; le second, quand elle eût reconnu Vessex, avait bien été un cri spontané d'avertissement.

Par malheur, le vin avait rendu sa tête lourde, elle aurait voulu aller au duc, mais le salon dansait autour d'elle... et puis, le jeune étranger avait rudement saisi ses poignets pour la ramener ici... elle n'avait pas eu la force de résister et l'avait suivi... La porte s'était refermée sur elle, et depuis elle ne savait plus rien.

Peu à peu elle se ressaisissait... Elle revint vers la porte qui conduisait au salon où elle venait de voir Vessex et écouta attentivement. Mais aucun bruit ne venait de là... ni d'ailleurs... On semblait ne plus s'inquiéter d'elle...

Vivement, elle ouvrit cette porte et revint dans le grand hall où les deux hommes se battaient à l'instant...

Vessex était parti... Il était parti! et elle n'avait pu lui parler! Cette pensée

se détachait seule, du tumulte de son pauvre esprit en déroute.

Elle s'arrêta, fascinée par la porte en face... Peut-être il était parti par là.... Oui, sûrement, et elle cru réentendre l'étrange et cruel rire qu'il avait eu quand elle avait paru...

Résolument elle courut au travers du salon. Mais, avant même d'avoir atteint la porte, elle était violemment saisie et ramenée vers l'appartement qu'elle venait de quitter.

Don Miguel la maintenait fortement.

— Laissez-moi aller vers lui, supplia-t-elle.

— Non.

— Vous n'avez pas le droit de m'arrêter, je veux aller où il est.

— Vous ne ferez pas cela!

Il parlait entre ses dents, la voix étouffée par la crainte plus encore que par la colère; elle trembla devant cette rage.

En ce moment, dans la chambre voisine, la voix de Vessex se faisait entendre: "Venez, Harry!"

Le duc de Vessex était là, tou près, dans un endroit dont, peut-être, plus que jamais elle ne pourrait approcher.. et cet homme la tenait, et voulait l'empêcher de le rejoindre!...

D'un vigoureux effort elle se dégagea.

— Prenez garde, dit-elle d'une voix toute vibrante de passion contenue, prenez garde, mylord, laissez-moi passer ou...

— Silence, commanda-t-il brutalement. Si tu dis un mot de plus, j'appelle la garde et je te fais fouetter comme une drôlesse qui trouble la paix du château.

Elle tressaillit, affolée et rebelle; les fumées du vin s'étaient peu à peu dissipées, allégeant son cerveau; elle perçut, vaguement qu'un tort venait de lui être fait; sa finesse paysanne com-

mençait de lui suggérer qu'on l'avait dupée et que, sans le savoir, elle avait servi les deux étrangers dans quelque ténébreux projet... mais quel projet?

Elle repoussa les cheveux qui tombaient autour d'elle, et rajusta sa robe entr'ouverte... alors elle s'avança vers don Miguel, se croisa les bras et provocante et grossière et le regarda dans les yeux:

— Ah! ça, mon beau monsieur, dit-elle, que veut dire tout ceci?... me prenez-vous pour une imbécile, incapable de voir au travers de vos tricheries?... Vous, et cet hypocrite vieillard m'avez trompée, bernée avec du vin et des promesses, pourquoi?... Ouil! Vous m'avez trompée je vous dis... Entendez-vous? ajouta-t-elle violemment?... Et si vous me trompez, c'est que vous voulez le tromper lui... Avec ce nom de lady Ursula... le diable seul peut deviner ce que vous voulez...

En un éclair, la malheureuse fille revit ce dédain méprisant de Vessex, à peine remarqué sur le moment, et sa rage s'accrut.

— Il m'a regardé comme une pestiférée, fit-elle, comme un chien galeux. Est-ce là ce que vous vouliez? interrogea-t-elle. Votre volonté est accomplie... Vous êtes satisfaits, que voulez-vous encore de moi?

Don Miguel, quelque peu étonné par ce débordement de passion venant d'une fille qu'il avait orue hébétée et passive, haussa les épaules avec dédain.

— Je ne veux rien, ma fille, dit-il en ricanant, Sa Grâce de Vessex ne désire pas ta compagnie, je ne peux pas le contraindre... Si tu pars gentiment, sans faire de bruit, je te donnerai une bourse bien garnie, mais si tu fais du bruit, le fouet! Le fouet, ma fille, entends-tu?

— Je ne partirai pas... je ne veux

pas partir... je ne veux pas, je ne veux pas! J'ai vu Sa Grâce de Vessex, une fois, il était bon, il m'a sauvé... J'aime son beau visage et sa bonté... J'ai besoin de le voir... Il faut que je le voie, je ne veux pas partir! Otez-vous de mon chemin, et laissez-moi passer.

Son désir obstiné grandissait devant cette incompréhensible opposition qui se dressait entre elle et lui.

Alors, soudain, elle sentit qu'elle haïssait cet homme à qui elle devait d'avoir inspiré du mépris et de la haine au duc de Vessex.

— Je te donne trois minutes pour partir, ma fille, disait don Miguel placidement; après cela, prends garde!...

Elle rit grossièrement, lourdement avec une diabolique lueur dans les yeux.

— Si tu ne pars pas, dit-il lentement en appuyant sur chaque mot, tu seras fouettée... et les gardes du palais doivent avoir la main dure... Chacun te donnera dix coups de fouet... jusqu'à ce que tes épaules saignent, ma fille... Voilà!

Et comme elle ne bougeait toujours pas, il ne se contenta plus:

— Tu seras fouettée jusqu'à ce que tu meures si tu ne pars pas tout de suite!

Son regard était si terrible, si cruel, qu'instinctivement elle recula de quelques pas et, ce faisant elle heurta sur le plancher quelque chose; une pointe d'acier entra dans la semelle de ses souliers.

La haine mortelle que lui inspirait cet homme lui donna le courage de ne pas crier et la présence d'esprit de se courber vivement dans l'ombre pour ramasser l'objet qu'elle avait heurté. C'était une dague. Elle se sentit sauvée.

Subrepticement, avec d'infinies précautions de gestes inaperçus, elle dis-

simula sa trouvaille sous les plis flot-tants de sa robe et sa main droite se crispa sur la poignée de la dague.

Don Miguel la crut domptée; il eut un soupir de soulagement. Si elle avait crié, si elle avait réussi à créer un scandale, la garde serait arrivée, elle aurait parlé et, ainsi, eût été compromise l'admirable intrigue qui avait si parfaitement réussi jusqu'alors.

Elle était rigide et muette, à demi-cachée dans l'ombre; il pensa qu'elle était terrorisée par ses menaces.

— Eh bien, ma fille? interrogea-t-il avec plus de calme, le fouet ou la bourse?

Elle ne répondit pas.

Plus rien maintenant ne troublait autour d'eux l'impressionnant silence, rien... pas même le cri des sentinelles qui semblaient s'être éloignées de cette partie du Palais.

Alors, Mirrab commença de parler, doucement, avec calme d'abord, d'une voix douce et profonde qui, peu à peu, se grossit de violence, s'enfla de colère et de passion.

— Pouvoir des Enfers! dit-elle, gardez ma patience! Ecoutez-moi, mylord, je ne suis pas une de vos grandes dames de la Cour, minaudant et trébuchant dans les grandes robes de soie... je suis Mirrab, une sorcière entendez-vous?... une sorcière qui ne craint ni le fouet ni la garde!... ni vous, ni tous vos lords aux beaux habits... Le duc de Vessex a été bon pour moi, il m'a sauvé la vie... et il me méprise maintenant... J'ai besoin d'aller vers lui, conduisez-moi... Mon Dieu! implorait-elle, qu'est-ce que cela vous fait à vous, que je le voie?

Sa voix tremblait sous l'empire de ce désir fou, irrésistible qu'elle avait de le voir tout de suite, de lui expliquer... de ne pas rester sous le poids écrasant pour elle, de son mépris, de

ce mépris qu'elle ne comprenait pas...

— J'appelle la garde, dit froidement l'Espagnol.

Elle était maintenant tout à fait près de lui; il la séparait de cette porte qu'elle voulait franchir, à tout prix!

— Laissez-moi passer, supplia-t-elle une fois encore.

Pour tout réponse, il fit mine d'appeler la garde.

— Ici la garde, ic...

Le dernier son se perdit dans un râle... Mirrab avait enfoncé la dague, de toute sa force, entre ses deux épaules...

Don Miguel s'effondra... un seul nom vint à ses lèvres: celui de l'homme qu'il avait si cruellement martyrisé.

— A moi, Vessex! à moi je meurs... à moi....

La lune opaline et narquoise, qui venait d'éclairer cette lutte des passions humaines dans la solennelle Chambre des Audiences, se cacha soudain derrière le voile épais d'un nuage... et Don Miguel, marquis de Suarez, rendit son âme à Dieu, dans une obscurité profonde.

Depuis quelques instants déjà, l'attention était éveillée dans le palais. Les premiers cris de Mirrab, au moment du duel, puis sa vive altercation avec don Miguel, avaient été entendus par les gardes les plus proches de cet endroit. Quelques gentilshommes, inquiets de ces rumeurs insolites, s'étaient levés déjà, prêts à en rechercher les causes.

Vessex avait bien entendu la querelle qui s'élevait après lui, dans le salon qu'il venait de quitter. Mais il ne voulait plus rien savoir de cette fille fautive et cruelle qui s'était jouée de lui et il avait volontairement fermé les oreilles... Cependant, pouvait-il laisser sans assistance une femme qui avait

peut-être besoin d'être secourue?... Brusquement, sans autres réflexions, il revint sur ses pas.

Il atteignait la chambre des audiences, quand le cri de don Miguel fut jeté en appel et, presque aussitôt, un bruit de pas venus de toutes les directions se faisait entendre.

Il se hâta, ayant quelque peine à trouver son chemin dans l'obscurité... Soudain, avec un frisson d'horreur, il heurta le corps inanimé de celui que venait de l'appeler à son secours. Il s'agenouilla, cherchant d'une main compatissante et douce le coeur du malheureux qui était tombé la face contre terre, et essayant, avec d'innombrables précautions, de le retourner...

Il attendait impatiemment de la lumière et du secours... Soudain, à côté de lui, dans l'ombre, il perçut plutôt qu'il ne vit, une forme blanche, presque aussi rigide que le cadavre qui gisait à ses pieds...

Le bruit des pas se rapprochait maintenant.

— Par ici? demandait-on.

— Non, là.

— Dans la chambre des audiences?

— Dans le cloître?

— Non, dans la chambre des audiences.

Le spectre blanc n'avait pas bougé.

— Sautez par la fenêtre, dit vivement Vessex, ce n'est pas haut...

Et comme elle restait immobile, en sa pose de statue:

— Vitel Fuyez, au nom du ciel! pendant qu'il est encore temps... vitel

Il ne pensait plus à la bacchante à demi-vêtue, vulgaire et libertine qui venait de briser son âme, il voyait seulement un vieil étang... des marguerites effeuillées... une blanche apparition casquée d'or, un doux visage de pureté et d'innocence...

Et ce lui était une nouvelle agonie

de penser qu'on allait durement l'attacher... qu'elle serait maltraitée par des gardes grossiers, et emprisonnée... comme une fille!... Pour cet être dégradé, souillé dans le vice, il ne sentait plus dans son coeur qu'indulgence et pitié...

Avec un véritable mépris de lui-même, il comprit que plus jamais il ne pourrait ôter de lui l'image complexe de cette femme tour à tour ange et démon qui l'avait ensorcelé... Son grand et pur amour était mort... Mais, mort, il n'en était que plus puissant dans la force de ses souvenirs, et il s'alliait à tous ses plus nobles sentiments chevaleresques pour sauver la coupable... une femme, après tout!...

Une troisième fois il lui désigna la fenêtre:

— Sautez! Mais sautez donc! Pour Dieu! sautez vite!

Alors, lentement, elle vint vers lui...

— Non! Ah! non, par pitié!

D'un geste impératif il lui montra la fenêtre.

Elle s'élança, aussi agile qu'un jeune chat, et elle avait disparu dans la nuit quand la chambre des audiences fut envahie.

De tous côtés on arrivait maintenant. Bientôt, tout le château serait sur pied.

— De l'eau... un médecin... Vite, quelqu'un de vous! commanda Vessex, s'adressant aux gardes, tandis qu'il restait agenouillé, soutenant toujours la tête inanimée de Don Miguel.

Quelques gentilshommes arrachèrent les torches aux mains des laquais et bientôt le sinistre groupe formé par Vessex et Don Miguel devint le centre d'un cercle curieux.

— Qu'y a-t-il? dit une voix douce et calme venue de l'appartement du duc de Moreno.

— Le marquis de Suarez, murmurèrent les plus proches...

— Blessé?...

— J'ai peur qu'il soit mort, dit Vessex...

Maintenant Son Excellence était à deux pas:

— J'étais en prières et j'ai entendu du bruit. Qu'est-ce?

La vue du corps inanimé de son ami arrêta les paroles sur ses lèvres.

— Mais comment? interrogeait un gentilhomme?

— Un duel, dit un autre.

— Non, non... pas un duel, il me semble, remarqua froidement Son Excellence. L'épée de don Miguel et sa dague sont dans leur fourreau.

Il s'était penché vers le cadavre:

— Cette dague expliquera le mystère, dit-il, je la retire de la blessure. Ne le pensez-vous pas, capitaine? ajouta-t-il, en tendant la petite arme au soldat.

Ce dernier, un tout jeune homme, prit la dague et la regarda attentivement. Ceux qui étaient près de lui remarquèrent qu'il pâlit et que sa main trembla.

— La dague de Votre Grâce, dit-il enfin, en tendant l'arme à Vessex... il y a les armes de Votre Grâce sur la poignée.

Un mortel silence suivit ces simples mots.

Le duc ahuri, prit machinalement la dague des mains du capitaine; elle portait encore la trace du sang de don Miguel.

— Oui, c'est ma dague, fit-il.

— Mais, sans doute Votre Grâce pourra expliquer... suggéra Son Excellence avec une douceur extrême.

Vessex allait répliquer quant un garde, soudain, intervint:

— J'ai cru voir une femme qui fuyait à travers les jardins, à l'instant

même, capitaine, dit-il en s'adressant à son chef.

— Une femme? demanda Son Excellence. Quelle femme?

— En vérité, mylord, je n'ai pu la distinguer, répondit l'homme; elle était vêtue de blanc et courrait, follement vite, le long de la terrasse... non loin de cette fenêtre...

— Alors... Votre Grâce, peut-être pourra nous dire... insinua Moreno avec la plus parfaite candeur.

— Je n'ai rien à dire à Votre Excellence. Je n'ai vu aucune femme dans ce salon.

— Votre Grâce était ici? remarqua Son Excellence avec un étonnement appuyé...

— Il n'y avait pas de femme ici, répéta Vessex résolument. J'étais seul avec le marquis de Suarez.

Maintenant le silence régnait sans partage... La lune, pâlie, inquisitive, rentra par la fenêtre comme pour voir ce qui se passait... Elle vit un groupe d'hommes stupéfaits, terrifiés, autour du premier gentilhomme de la Cour qui soutenait, avec un infini respect, la tête d'un homme qui venait d'être tué, et dont il s'accusait d'être le meurtrier.

Le capitaine de la garde fut le premier à se ressaisir et à prendre conscience de son devoir.

— L'épée de Votre Grâce... commença-t-il, d'une voix tremblante.

— Oh! oui! j'oubliais, dit Vessex tranquillement. Il se releva, inconsciemment grandi de toute la fière noblesse de son acte, il tira son épée, en brisa vivement la pointe sur son genou et jeta les morceaux à ses pieds.

— Je suis prêt à vous suivre, capitaine, dit-il avec toute la haute distinction, tout l'élégante liberté d'allures qui lui étaient coutumières.

XXI

Dans la silencieuse et solitaire tour où il était enfermé, Vessex avait tout loisir de penser.

La honte de sa position actuelle, la pensée de sa disgrâce, même celle de sa mort prochaine, n'étaient pas ce qui le préoccupait le plus.

On n'accordait pas tout à fait à la vie, à cette époque, l'inestimable prix que devaient y attacher, plus tard, les civilisations affinées. Une roi robuste et simple, une naïve et ferme certitude d'une vie future, sur laquelle on n'avait pas encore songé à ergoter, faisaient accepter la mort avec une plus sereine philosophie.

Même pour un homme comme Sa Grâce le duc de Vessex, comblé de toutes les faveurs de la fortune et dont l'existence était un perpétuel plaisir, la vie n'était qu'un épisode... et dans la simplicité élevée de sa croyance chrétienne, il avait toujours été convaincu de cette vérité et trouvé fort naturel qu'il en fût ainsi.

Non, vraiment, ce n'était pas la pensée de la mort qui avait creusé ses yeux et altéré son visage. Les yeux fixés sur les murs sombres de sa prison, il voyait toujours, — et quoi qu'il fit pour s'en détourner — la même obsédante vision... une jeune fille, espiègle, coquette et tendre avec de grands yeux candidés et la pureté d'un radieux sourire, qui était, en même temps, une fille sans pudeur, une fille voluptueuse et vulgaire qu'il avait vue, la gorge nue, les vêtements en désordre, sortir de l'appartement de don Miguel.

... Plus tard, après son départ, ce dernier avait dû l'insulter et elle avait subi sans rien dire ses injures... puis, lâchement, en fille sans âme, en vul-

gaire fille des rues, elle s'était vengée cruellement... et elle l'avait tué... trop ivre pour comprendre l'odieux de son crime...

Il l'avait vue!... Ce n'était pas un cauchemar dont il se pourrait évader, une folie de rêve fuyant sous l'éveil... Il avait vu...

Et pourtant, chaque fibre de son être protestait... la douce enfant qui avait, envieuse, effeuillée un par un les blancs pétales des marguerites, qui avait si gentiment levé sa tête mutine au chant du rossignol là-bas, sous les branches... et dont les joues d'enfant rougissaient à chacun de ses regards, n'était pas, ne pouvait pas être...

Mais ses yeux avaient vu, ses oreilles avaient entendu... l'Espagnol avait prononcé le nom de lady Ursula et elle avait répondu à ce nom.

Il lui fallait bien se résigner à croire, en dépit de son intime révolte, car il ne pouvait pas deviner, en sa superbe loyauté, qu'un infernal complot avait été tramé contre lui, englobant une enfant innocente... et il ne pouvait pas savoir que la nature, complice inconsciente de desseins monstrueux, avait façonné, à l'avance et trait pour trait, une fille de cuisine qui était la reproduction exacte de la plus jolie femme de la cour d'Angleterre.

Elle est folle!... pensait-il en son âpre désir de lui trouver une excuse... Ouil... folle certainement... et irresponsable de ses actes. Pas volontairement libertine, non! non! mille fois non... inconsciente seulement, avec sa double personnalité; ange et démon tour à tour.

Il était tombé, lui, sous le charme de l'ange... et le démon l'avait amené là où il était... à l'approche sur son nom, à la perte apparente de son honneur...

Dans la honte de son âme, Vessex dut s'avouer que, ange ou démon, il ne pourrait plus jamais l'oublier...

Harry, son fidèle compagnon de captivité, restait des heures entières immobile à ses pieds, posant parfois sa tête sur ses genoux en consolante caresse... mais si des larmes bienfaisantes triomphaient enfin de la force du malheureux, l'intelligente bête, délicate et discrète, se retirait dans un coin, feignant de dormir, afin qu'il fût tout à fait seul dans cette défaillance de son orgueil.

XXII

Depuis l'arrestation de Vessex, le palais d'Hampton semblait plongé dans une sorte de torpeur. La vie mondaine avait interrompu son cours joyeux dans la vieille demeure sur laquelle on eut dit que d'invisibles mains avaient jeté un voile indéchirable de noire mélancolie. La noblesse d'Angleterre sentait vivement l'humiliation de voir le premier gentilhomme de la cour appelé à comparaître devant ses pairs sous l'inculpation d'assassinat.

La reine, réfugiée le plus souvent dans son oratoire, pensait et priait... priait et pensait encore...

Elle n'était plus la souveraine autoritaire, la fière Tudor, elle n'était rien qu'une femme, une misérable femme au cœur brisé, dont les yeux étaient gonflés, par les larmes, et dont l'esprit torturé ne remuait plus qu'une pensée, ne lui suggérait plus qu'un désir en ce monde: le sauver! le sauver!

Mais comment?

Malgré la propre déclaration de Vessex, la reine savait qu'il était innocent; elle était sûre, et presque toute la Cour pensait de même, que le duc de Vessex était incapable d'un attentat aussi lâche.

Don Miguel, hôte étranger de la Cour d'Angleterre, avait été tué, non pas dans un loyal combat, mais traîtreusement, par derrière...

De cet acte odieux, le duc de Vessex restait convaincu et s'accusait lui-même.

— Impossible! disaient ses amis. Absurde! Lui, le pluse chevaleresque des gentilshommes, brave jusqu'à la témérité, pointilleux sur le point d'honneur, vétilleux même sur les plus petites questions de loyauté et, par surcroît, le meilleur tireur du royaume! L'accusation ne pouvait se soutenir, disaient-ils, tant elle était absurde.

Cependant l'accusation subsistait et Vessex n'était pas revenu sur son aveu.

— Pourquoi? Pour Dieu, pourquoi?

— Pour couvrir une femme, disaient ses amis.

— Quelle femme? rétorquaient les adversaires.

Le nom de lady Ursula Glynde avait été prononcé, en sourdine, et vaguement chuchoté, bien qu'il parût invraisemblable qu'une belle jeune fille, douce et timide, à peine âgée de dix-huit ans, presque une enfant encore, ait eu la force physique de commettre cet affreux crime et, bien qu'on se refusât à croire que cette délicieuse et pure fillette ait eu des relations secrètes avec Vessex.

Cependant cette idée, jugée absurde au début, commençait à faire doucement son chemin dans l'entourage de la cour, et quelques-uns pensaient, maintenant, qu'elle seule pourrait faire un peu de lumière sur la mystérieuse tragédie de cette nuit terrible.

Et cela, personne ne le pensait plus profondément que Mary Tudor; sa jalousie, devenue haïneuse, avait fini par lui persuader que la jeune fille était

sinon l'auteur du moins la cause du crime.

Ursula, avec une grande dignité, avait déclaré n'avoir aucun connaissance de ce qui s'était passé dans la chambre des audiences. Elle ne connaissait pas, affirmait-elle, le plus petit fait de sa vie pouvant avoir quelque rapport avec l'intimité qui avait pu, ou non, exister entre le duc de Vessex et le marquis de Suarez.

L'envoyé extraordinaire de Sa Majesté Philippe II se gardait bien de parler, car, les événements suivaient un cours favorable à ses projets.

Le lord Everingham était en Ecosse et les nouvelles n'allaient pas vite à l'époque.

Hormis sa haine personnelle, la reine n'avait donc rien pour appuyer ses suppositions. Elle gardait la ferme conviction que lady Ursula venait de rencontrer Vessex, ce soir du crime, où elle lui avait fait des observations sur sa conduite. Evidemment, Vessex n'était pas là au moment de cette scène, mais après?

Si elle l'eût osé, Mary Tudor aurait soumis la jeune fille à une torture physique et morale jusqu'à confession complète...

Mais tout ce qu'elle pouvait faire était de la consigner dans sa chambre où elle était gardée à vue. Lady Ursula Glynde avait demandé la permission de quitter la cour pour entrer au couvent; elle était avide de silence et de paix. Cette faveur lui avait été refusée.

Quinze jours avaient passé depuis la nuit fatale. Vessex devait, le lendemain, comparaître devant ses pairs.

Vingt-quatre heures encore! Vingt-quatre heures pendant lesquelles une reine pouvait essayer, malgré tout, de

sauver l'homme qu'elle aimait d'une mort ignominieuse! Mary avait souffert pendant ces quinze jours écoulés autant qu'une femme peut souffrir, mais, ce jour-là, elle sécha courageusement ses larmes.

Elle avait passé la matinée entière à sa toilette, choisissant parmi ses atours, avec un soin minutieux, ceux qui pouvaient lui convenir le mieux; s'affairant en coquets apprêts qui auraient été ridicules, vu son âge et son apparence, si leur but n'avaient été profondément pathétique. Attentivement, elle avait étudié son visage, couvert ses premières rides et légèrement fardé ses joues blêmes, puis, ayant employé près d'une heure à l'arrangement de sa coiffe, elle reparut dans son petit salon particulier.

Et depuis, elle marchait impatiente et fébrile autour de cette pièce, tressaillant au moindre bruit et sonnait à toute minute pour poser la même anxieuse question:

— La garde est-elle en vue?

— Non, pas encore, répétait le page, pour la dixième fois de la journée.

Il était près de trois heures quand la duchesse de Lincoln parut enfin, apportant la bienheureuse nouvelle.

— Le capitaine de la Garde a l'honneur de faire savoir à Votre Majesté que les gardes de la tour, avec Sa Grâce le duc de Vessex, sont à la porte du palais.

Mary, instinctivement, avait mis la main sur son cœur, le sang battait dans ses veines, elle était incapable de parler.

Le bon vieux visage ridé de la duchesse exprimait la plus respectueuse sympathie pendant qu'elle attendait, immobile, que Sa Grâce parvint à se dominer.

— C'est bien, dit la reine, enfin...

Je vous prie, duchesse, veuillez à ce que Sa Grâce soit introduite ici.

Un léger cliquets d'armes, un bruit d'ivoire, et deux minutes après, le duc de Vessex était en sa présence.

Elle lui tendit la main et pendant qu'il s'inclinait pour la baiser avec respect, elle reprit un peu contenance.

Le visage de Vessex était profondément altéré. Toute cette gaieté, cette joie de vivre, cette jeunesse entraînante, presque gamine, qui le caractérisaient autrefois, avaient disparu... Il semblait vieilli et triste, irrémédiablement.

Le cœur de Mary Tudor se serra.

— Je pense, mylord, dit-elle d'une voix émue, quoi qu'elle fit pour rester forte, que la garde de ma tour vous montre toute la déférence et vous traite avec tous les égards que j'ai recommandé qu'on ait et... que vous n'êtes pas trop inconfortablement dans cette affreuse demeure?

— Votre Majesté est infiniment bonne, c'est plus que je ne mérite. La bonté que chacun me témoigne à la tour m'est très douce.

— Vrai? Si je pouvais... commençait-elle impulsivement...

Mais, tout de suite elle se domina, bien déterminée à ne pas se laisser envahir par l'émotion afin de pouvoir lui dire tout ce qu'elle avait décidé qu'elle lui dirait.

— Mylord de Vessex, voulez-vous essayer de penser que vous êtes devant une amie sincère et dévouée?... pas devant votre reine... mais devant une femme qui n'a rien autant à cœur que... votre bonheur. Voulez-vous essayer?

— L'effort ne sera pas grand, dit-il avec un sourire, la bonté de Votre Majesté m'a déjà couvert de confusion bien avant ce jour.

— Alors, si vous avez confiance en

moi, mylord, poursuivit-elle avec véhémence, croyez-moi quand je vous dis qu'il faut, demain, devant vos pairs, réfuter les odieuses charges qui ont été portées contre vous.

— Je demande très humblement pardon à Votre Majesté de ne pouvoir lui obéir, mais j'ai avoué le crime qui m'est imputé et je ne puis rien réfuter.

— Mais, mylord, c'est de la folle pure! Vous le plus galant homme du monde, le plus estimé et le plus chevaleresque gentilhomme de ma cour! Vous capable d'une lâcheté que réprouverait honteusement le plus bas des rustres... Allons donc! fit-elle, avec un rire amer, ce serait une bouffonnerie si ce n'était une si terrible tragédie!

— Non, Votre Majesté, ce n'est pas une tragédie; des hommes meilleurs que moi ont failli une fois dans leur vie...

— Ne mentez pas, mon cher lord, je sais que votre silence, en cette mystérieuse affaire, vient du désir chevaleresque de couvrir une femme... Mais, réfléchissez, je vous en prie...

— J'ai réfléchi, et je supplie Votre Majesté...

— C'est moi qui supplie, interrompit-elle ardemment, pensez-vous que nous sommes tous fous pour croire à votre stupide histoire? Une femme a été vue, la nuit du crime, fuyant le palais à travers la terrasse... Qui est-elle?... D'où venait-elle? Personne n'a vu son visage et pas un de ces butors n'a songé à courir après elle!... Mais il y a des présomptions, et beaucoup parmi les familiers de la cour sont prêts à affirmer que cette femme était Ursula Glynde...

C'était la première fois, depuis la dramatique nuit, que ce nom était prononcé devant Vessex, il le cingla com-

me la mèche d'un fouet sur le visage. Il perdit un instant toute possession de lui-même et Mary le vit tressaillir.

— Ursula a été questionnée, continua-t-elle, sans paraître remarquer son trouble, mais elle reste obstinément silencieuse. Croyez-moi, mylord, vous jouez votre honneur contre celui d'une fille de rien.

Mais Vessex s'était ressaisi.

— Votre Majesté a été trompée, dit-il avec calme. Je ne connais pas lady Ursula Glynde et je ne défends personne en avouant mon crime.

— Vous persisterez dans cet aveu insensé?

— Ce ne sera pas nécessaire, Votre Majesté, mes juges l'ont déjà reçu, écrit tout entier de ma main.

— Vous pouvez vous rétracter!

— Pourquoi le ferais-je? J'ai agi volontairement en pleine possession de toutes mes facultés et sans avoir subi la moindre influence...

— Vous rétracterez! Insista-t-elle, obstinément et persuasive; vous rétracterez parce que je vous le demande, parce que...

Elle quitta sa chaise et vint plus près de lui. Et comme il allait se lever, respectueux, elle le retint en plaçant une main sur son épaule.

— Ecoutez-moi, mylord, j'ai pensé à tout... ce n'est pas le moment d'écouter les sots préjugés et de jouer les pûériles réserves quand le danger est si pressant... Je parierais mon âme, mes chances de paradis, toute ma vie future sur votre innocence. Vous êtes innocent!

— Votre Majesté!

— Non... je vous prie, ne gaspillez pas ces quelques précieuses minutes en vaines protestations que je ne croirais pas... Il n'y a pas, dans tout le pays, un homme sain d'esprit qui vous croie criminel... Cependant, sur la foi

de votre aveu, vos juges et pairs vous condamneront à mort... Ils doivent vous condamner à mort, pour que la justice anglaise soit satisfaite... Et vous mourez, mylord, avec un mensonge sur les lèvres!

— Non, la vérité répondit-il avec fermeté, c'est moi qui ai tué le marquis de Suarez.

— Un mensonge, mylord, un mensonge! Le premier que vous aurez dit, le dernier qui sortira de vos lèvres... Mais passons!... Je vais torturer votre dignité pour vous forcer à répéter ce conte invraisemblable... Ah! si je pouvais arracher leur secret aux lèvres de cette misérable!... Que ne suis-je un homme, un roi comme mon père!... je l'aurais mise sur la route, torturée sur le chevalet, lacérée, broyée... Mais j'aurais appris la vérité!

Elle tremblait de la tête aux pieds. Vessex prit sa main dans les siennes; elle était glacée. Toute la cruauté des Tudor venait de se montrer en elle... elle parut en ce moment telle que plus tard elle devait être, telle que l'Histoire la devait décrire.

Au contact de la main de Vessex elle s'arrêta confuse... honteuse qu'il l'ait vue ainsi...

— Je sais, dit-elle avec tristesse, en reprenant son calme, que jamais vous ne pourrez m'aimer... Les hommes comme vous n'aiment pas les femmes comme moi... d'amour. Mais vous aviez de la sympathie pour moi autrefois, et... une tendresse sans passion peut apporter parfois un peu de bonheur... Je saurai vous faire oublier ces jours terribles et...

Sa voix baissa jusqu'à devenir à peine perceptible quand elle ajouta:

— Et personne n'oserait croire coupable le prince consort d'Angleterre!

Elle était vraiment touchante, en son attitude pathétique, la tête baissée

pour qu'il ne pût rencontrer ses yeux, tout son orgueil de femme et de reine humiliée devant son amour.

Avec un respect profond, Vessex plia le genou devant elle et baisa sa main.

— Ma reine ne voit-elle pas à quel point il m'est impossible d'accepter, maintenant, le grand honneur qu'elle daigne me conférer?... Je serai toujours le plus reconnaissant et le plus dévoué de ses sujets, mais...

— Vous refusez? N'avez-vous donc pas une petite parcelle d'affection pour moi?...

— J'ai trop de vénération pour ma reine, pour lui permettre de souiller son grand nom. Etant, de mon propre aveu, criminel, si j'étais acquitté sur le désir de Votre Majesté, on aurait le droit de dire que la reine d'Angleterre a sauvé son amour en épousant... un assassin...

— Je mettrai au jeu mon honneur...

— L'honneur est déjà perdu quand il est mis en jeu, Votre Majesté.

— Mais je veux vous sauver! cria-t-elle, et je vous sauverai, en dépit de vous-même, malgré votre aveu, malgré tous vos mensonges et... ma déposition. Je vous arracherai à vos pairs et juges, continua-t-elle, avec une animation extrême et je proclamerai à la face du monde, que je vous sauve — coupable ou non coupable — parce que je m'appelle Mary Tudor et qu'il n'y a rien en Angleterre au-dessus de ma volonté!

L'orgueil et la passion la rendaient presque belle. Son amour pour cet homme était le seul sentiment de tendresse et de douceur qui ait jamais éclos dans cette étrange et complexe nature de femme. Mais le sang des Tudor était en elle et sa volonté était terrible. Elle entendait mener sa vie au gré de ses caprices, commander à la

destinée et arriver au but qu'elle s'était proposé, dût-elle semer autour d'elle la désolation et la mort.

Brusquement Vessex s'était levé. Il la regardait maintenant bien en face avec un orgueil aussi grand, aussi irréductible que le sien, avec cette dignité hautaine qu'une reine, pas plus que la souffrance ou la disgrâce ne pouvait courber.

— Ce serait le déshonneur pour nous deux, Votre Majesté, et, dans ce cas, c'est par le suicide que le dernier duc de Vessex irait à la mort.

Ses yeux étaient fixés sur les siens; emporté par le poignant combat de son honneur d'homme contre son amour de femme il lui laissait voir ses pensées les plus intimes. Il n'avait plus rien à lui cacher maintenant, pas même son propre amour, misérable et désespéré, mais il avait besoin qu'elle fût assuré que, même au moment suprême, entre le Christ et l'échafaud, il resterait inébranlable.

Le mari de la reine! le jouet des factions politique, flatté par les uns, trahi par les autres, méprisé de tous! un chien favori, un courtisan, un être sans pouvoir et sans dignité... Bahl la main du bourreau était moins redoutable!

Mary lut dans ses yeux la résolution indomptable et comprit que la cause était perdue.

Pour la première fois, sa volonté s'était heurtée à une volonté plus forte que la sienne et, pour la première fois, elle accepta d'être vaincue...

Toute la dureté de son coeur s'était fondue en une indicible pitié.

— La délicate et sublime bonté de Votre Majesté m'a été précieuse, infiniment, conclut Vessex avec un tendre respect et le souvenir de cette heure demeurera sur moi jusqu'à la fin de

ma vie... Je dois maintenant rejoindre mes gardiens...

— Est-ce votre dernier mot? insista-t-elle, une fois encore, en dépit de sa dignité. Pensez...

— J'ai beaucoup pensé... Ma vie n'est pas assez précieuse pour être rachetée par l'honneur de la reine d'Angleterre et l'estime de moi-même; ce serait trop haut prix pour pareille bagatelle.

La reine n'eut pas le temps de répliquer, un coup discret avait été frappé à la porte et déjà un jeune page attendait, incliné devant elle.

— Qu'est-ce?

— Sa Seigneurie le grand sénéchal vient d'arriver au palais, Votre Majesté, et les gardes de la tour réclament leur prisonnier.

— C'est bien. Allez!

— Le lieutenant de la tour attend le bon plaisir de Votre Majesté et celui de Sa Grâce de Vessex dans le salon voisin.

— C'est bien, répéta la reine, le lieutenant peut attendre.

Le page se retira.

— Un léger cliquetis d'armes, perçu au travers de la cloison, marquait l'impatience des gardes; Vessex se leva pour prendre congé.

Mais, une fois de plus, Mary Tudor laissa parler tous les mauvais instincts de sa race; oubliant toute pudeur et toute dignité dans la violence de sa passion, elle s'attacha à Vessex.

— Dites un mot, mon cher lord!... rien qu'un mot!... Qu'est-ce que cela vous fait à vous?... et c'est toute ma vie! Qu'importe l'opinion du monde, je suis reine!... Un mot... Vous serez grand, vous serez...

Le bruit des armes dans la pièce voisine devenait plus bruyant, elle s'in-

terrompit, affolée, comme prise de rage et s'élança vers la porte.

Vessex comprit ce qu'elle allait faire et quelle irrémédiable honte elle allait jeter sur elle et sur lui. Il oublia tout, sauf, l'imminence de ce danger, il oublia qu'elle était reine et l'étreignit fortement, pour la ramener vers son fauteuil. Elle ne se révolta pas.

— Ne savez-vous pas que je vous aime, même humiliée, dit-elle.

— Que Dieu vous bénisse pour cet amour, répondit-il, retrouvant tout son respect, mais, devant lui, je vous jure que si vous dites seulement un mot pour influencer, en ma faveur, la justice de votre royaume, je ne survivrai pas à votre déshonneur et au mien.

Il était à la fois si calme et si résolu, qu'elle sentit bien qu'elle ne le pourrait jamais conquérir. Elle ferma les yeux sur son rêve et ses traits se détendirent un peu... une fois de plus, la fureur mourut dans son cœur.

— Que Dieu soit avec vous! dit-elle.

Il s'inclina très bas devant elle et sortit.

Un bruit de pas, un choc d'épées, quelques mots de commandement et... plus rien...

La reine d'Angleterre était seule avec son chagrin.

XXIII

Il n'entraît pas dans le caractère de Mary Tudor de s'abandonner longtemps. Une demi-heure après le départ de Vessex, ayant séché ses larmes et atténué, autant qu'il était en elle, l'apparence de son trouble, elle avait retrouvé toute sa décision.

En vingt-quatre heures Vessex pouvait encore être sauvé, mais il ne pouvait plus l'être par elle... Quoi qu'elle fit, elle savait qu'il repousserait son intervention comme une honte et se tue-

rait pour n'en pas supporter le bénéfice... Elle devait s'effacer, son rôle était fini...

Soudain une pensée éclaira son cerveau surmené, elle sonna:

— Je désire la présence immédiate du duc de Moreno.

Moins de cinq minutes après il se faisait annoncer. Pictural, comme toujours, dans les longs plis flottants de son manteau, amène, plus que jamais, avec son doux sourire d'inaltérable bienveillance; il s'inclina profondément, attendant que Sa Majesté parlât.

— J'ai quelque chose de grave à demander à Votre Excellence, dit-elle aussitôt, avec une hâte un peu fiévreuse, quelque chose qui ne souffre aucun délai, autrement je ne me serais pas permis l'interrompre vos occupations.

— Mon temps et ma personne sont au service de Sa Majesté, dit-il, se réjouissant intérieurement du trouble où il la voyait. En quoi puis-je avoir l'honneur de servir aujourd'hui la reine d'Angleterre?

Il épiait attentivement chaque expression de son visage, comprenant bien que la victoire venait à lui, enfin et que cette fière reine était prête à se rendre.

— Mylord, dit Mary posément, vous n'ignorez pas que le duc de Vessex est à la veille d'être jugé par ses pairs pour un crime odieux dont il est innocent.

— Je sais, corrigea-t-il doucement, que Sa Grâce de Vessex a reconnu être le meurtrier de mon ami et collègue don Miguel, marquis de Suarez, un des hôtes de la cour de Votre Majesté.

— Vous savez aussi bien que moi, mylord, que le duc de Vessex est incapable d'une lâcheté et que la monstrueuse accusation qui pèse sur lui

repose sur le fond d'un insondable mystère.

— Quels que soient en ceci mes sentiments personnels, Votre Majesté, j'ai été forcé d'accomplir mon devoir et j'ai fait et signé ma déposition selon ma conscience; par malheur cette déposition a contribué, beaucoup, à confirmer la culpabilité de Sa Grâce.

— Je connais votre déposition, mylord, et je sais qu'elle repose sur ce fait que vous avez trouvé la dague du duc de Vessex...

— ...près du corps de don Miguel et encore rouge de son sang,

— Qu'est-ce que cela prouve? Une autre personne n'a-t-elle pu se servir de cette dague?

— C'est possible.

— Vous n'avez pas émis cette hypothèse dans votre déposition?

— Les juges de Sa Grâce ne me demandaient point un conseil...

— Il est encore temps de faire une autre déposition.

— Elle ne pourrait être qu'une répétition de la première.

— Et votre domestique?

— Pasquale?...

— Il a menti, quand il a juré qu'il avait entendu des mots violents échangés entre don Miguel et le duc de Vessex...

— Il a juré sur sa foi. Pasquale est bon catholique et incapable de se parjurer.

— Vous ne jouez pas franc jeu avec moi, mylord, dit Mary Tudor impatientée.

— J'attends les ordres de Votre Majesté.

— Mes ordres? dit-elle résolument. Sauvez le duc de Vessex des conséquences d'un crime dont il est innocent!

— Sauver Sa Grâce de Vessex? fit-il, marquant un étonnement profond...

Moi?... Et ainsi, à la onzième heure? Vraiment, Votre Majesté, il me semble que c'est tout à fait impossible.

— Alors, que Votre Excellence use de tout son esprit et de toute sa finesse pour réussir l'impossible!

— Mais, pourquoi Votre Majesté m'a-t-elle fait l'honneur de me désigner, entre tous, pour cette... délicate mission? questionna Son Excellence, affectant toujours une réelle surprise.

— Parce que Votre Excellence a plus d'esprit que les autres...

— Votre Majesté me flatte.

— ...Et parce que le son de vos désirs personnels doit vous engager à servir les miens, dit-elle avec une sorte d'impertinence, en le regardant bien en face,

— Est-ce à dire, Votre Majesté, que si je ne réussis pas dans cette tâche impossible, vous me renverrez en Espagne, dès demain?...

— Non. Mais si vous réussissez, je vous donne ma parole royale que vous aurez, en récompense, ce que vous me demanderez.

— Même si je demande la main de la reine d'Angleterre pour le roi d'Espagne?

— J'épouserai le roi d'Espagne, dit solennellement la reine, si Votre Excellence sauve le duc de Vessex de cette mort ignoble qu'il n'a pas méritée.

Moreno se permit un silence; il réfléchissait. Non qu'il fût pris de court! depuis la nuit fatale il avait attendu cet appel de la reine. Mais la forme dans laquelle il était fait ne laissait pas que de le gêner un peu. Il était bien tard pour s'ingénier en combinaisons compliquées... tout avouer était évidemment le plus simple.

Mais le scepticisme de Son Excellence en matière de justice humaine l'avait amené, depuis longtemps, à

penser que si le succès justifie l'énormité des plus noirs complots, l'échec, en revanche, les montre plus criminels, plus monstrueux et plus indignes de pardon. En conséquence, s'il défaisait de ses mains son oeuvre du 15 octobre, s'il avouait le rôle qu'il avait joué dans ce terrible drame, il risquait d'inspirer au duc de Vessex et à toute la Cour, un si profond dégoût et une telle fureur que la reine pourrait trouver là un prétexte à reprendre sa parole.

Par ailleurs, il n'avait à redouter aucune indiscrétion. Don Miguel était mort. Mirrab avait disparu et n'oserait sûrement pas revenir. Everingham, seul, pouvait être un danger pour l'astucieuse diplomatie de Son Excellence. Mais Vessex avait demandé et obtenu un exceptionnelle promptitude pour son jugement, et il allait être jugé demain, avant même que la nouvelle de son arrestation ait pu parvenir en Ecosse!

— J'accepte, Votre Majesté!

— Vous avez ma parole royale. Réussissez!

— J'espère pouvoir, demain dans la soirée, rappeler à Votre Majesté la promesse qu'elle daigne me faire.

— Votre Excellence peut préparer un document officiel, je le signerai.

— Votre Majesté sera obéie.

— Alors... à demain!

— Puis-je avant de me retirer demander une faveur à Votre Majesté? Je désire parler à lady Ursula Glynde.

Mary eut un rire amer marqué d'un profond désappointement.

— Est-ce là tout ce que vous trouvez à faire?... Un appel à cette fille!

Vraiment elle était déçue à un point extrême; elle avait bâti tous ses derniers espoirs sur l'astuce de cet homme dont elle sentait d'instinct l'esprit

diabolique et qui n'était pas loin de lui paraître pourvu de pouvoirs surnaturels... et voilà que tout son plan semblait reposer sur un nouvel appel à la franchise de cette sottise poltronne qui "pouvait" sauver Vessex et ne le faisait pas!...

Mais l'ambassadeur espagnol souriait, si sûr de lui-même et si convaincu que tout le succès de l'affaire sur cette interview!... Elle fit un geste des épaules comme pour décliner toute responsabilité, tout intérêt, dans une démarche aussi puérile, et demanda nerveuse:

— Quand désirez-vous la voir?

— Demain, chez le lord chancelier, une demi-heure avant l'arrivée du lord SnSchal et du prisonnier.

— Il sera fait selon votre désir.

— En ce cas, dit-il avec énergie, ayez confiance en Dieu, et croyez au dévouement de votre humble serviteur.

Il prit congé cérémonieusement, avec toute cette pompeuse dignité qui était dans ses habitudes. Elle lui rendit un nonchalant salut de la tête.

Elle se sentait plus que jamais sans espoir et irritée contre elle-même d'avoir daigné faire marché avec cet homme.

XXIV

Le grand hall de Westminster avait été envahi dès l'ouverture des portes et les gardes de la reine avaient quelque peine à y maintenir l'ordre.

Tout le monde semblait avoir pris vacance pour assister à ce jugement, d'autant plus sensationnel que le duc de Vessex était extrêmement populaire. Même dans les plus humbles milieux, on savait qu'il était la personification de la grandeur et de l'opulence anglaises et l'incarnation de

l'honneur. Et puis, il avait certaines grâces de manières qui désarmaient l'envie et lui faisaient autant d'amis parmi les gens du commun que parmi ses pairs.

Aussi bien, personne n'avait voulu le croire coupable au moment de son arrestation. Mais il avait avoué, et, pour ces âmes simples, il n'y avait plus à douter. Evidemment, parmi toute cette foule agitée, bourdonnante, personne ne s'avisait de chercher un sublime et héroïque sacrifice sous l'aveu d'un crime.

Cette foule curieuse ne soupçonnait pas la cruauté de sa curiosité. On lui offrait un spectacle rare: un noble lord assis au banc des criminels, convaincu d'assassinat et qu'on allait juger comme un vulgaire chemineau... et elle venait voir, tout naturellement, quelle figure pouvait bien faire un fier gentilhomme sous la menace de la corde.

Parmi ces humbles, quelques savants, quelques bourgeois cossus, quelques opulents parvenus se complaisaient en banales réflexions philosophiques sur la mauvaise influence des cours, la corruption de la noblesse, le danger des richesses et des grands.

Quelques femmes qui savaient la chevaleresque admiration du duc de Vessex pour leur sexe lui avaient fait honneur de leur robe la plus sombre et tenaient en main de coquets mouchoirs. Sa Grâce de Vessex était si bel homme! Sûrement il y aurait une occasion de larmes...

Personne ne songeait à la torture morale de ce malheureux qui allait paraître sous le feu convergent de ces milliers de regards, dans le solennel apparât d'un jugement public.

Au centre du grand hall, adossée

aux appartements du lord chancelier, une estrade avait été dressée.

Au milieu de cette estrade, un fauteuil beaucoup plus élevé que les autres, recouvert d'un drap brodé des armes royales, attendait le premier lord sénéchal.

De chaque côté de ce fauteuil avaient pris place les vingt-quatre pairs d'Angleterre, leurs longs manteaux doublés d'hermine rejetés sur leurs épaules; sir Walter Middenay, chancelier de l'Echiquier, les conseillers privés de S. M. la reine, le maître des requêtes et autres importants personnages.

Au-dessous, la théorie des juges en robes rouges faisait relief sur les robes noires des avoués et autres scribes.

Devant eux, et tout à côté de la place réservée à l'accusée, M. Thomas Northon, imprimeur de la reine, apprêtait sa plume pour une relation de ce jugement qui devait être conservé dans les archives de l'Etat.

Chacun était à sa place quand le lord sénéchal fit enfin son entrée, précédé du sergent d'armes qui le conduisit droit à son fauteuil et lui remit le sceptre.

Alors il fit un signe et, tête nue, s'apprêta à entendre la déclaration du secrétaire royal.

Celui-ci avait fait un pas vers le centre du hall pour se trouver face à la foule:

— Par la Grâce de Sa Majesté la reine, dit-il d'une voix forte, la Chambre des Pairs d'Angleterre, sous la présidence du lord sénéchal, commande à chacun ici de garder le silence sous peine d'emprisonnement et d'écouter l'acte d'accusation:

"Attendu que Robert d'Esclade, cinquième duc de Vessex, a, dans la nuit du 14 octobre de cette même an-

"née 1553, tué illégalement don Miguel, marquis de Suarez, grand d'Espagne, etc."

Pendant la lecture de cet acte d'accusation, longuement motivé, une sorte de stupeur, envahissait peu à peu la foule. Ce crime odieux, sans pareil en sa lâcheté et en sa férocité, ne pouvait avoir été commis par celui que chacun connaissait courageux et chevaleresque. La foule, instinctivement intuitive, se sentait en présence d'un mystère, et, de plus en plus, doutait de la culpabilité de l'accusé.

Pourtant il avait avoué!

Et, parce qu'il avait avoué, le rôle de la justice serait simple et facile; les juges n'auraient qu'à décider la forme d'un châtement dont le prononcé ne faisait pas question.

Et ce châtement devait être sévère, d'autant plus que le duc de Moreno avait fait ajouter l'accusation de félonie à celle d'assassinat. Son Excellence avait demandé, au nom de son maître, que le duc de Vessex eut à répondre de trahison envers l'Espagne, l'accusant d'avoir tué, en la personne du marquis de Suarez, un adversaire politique, chargé des intérêts du roi d'Espagne, et, par cela même, jugé par le meurtrier comme pouvant faire échec à ses projets personnels visant le trône d'Angleterre.

Les derniers mots du secrétaire de la reine tombèrent dans un silence lourd d'angoisse presque aussitôt rompu par une fiévreuse agitation: le prisonnier arrivait!

XXV

Dès le matin, bien avant l'arrivée de la foule, le duc de Moreno, évidemment soucieux de ne pas attirer l'attention, avait quitté le palais, drapé dans un long manteau qui dissimulait

entièrement son riche costume, et il était venu à Westminster chez le lord chancelier de la Cour.

Là dans un petit salon, ouvrant directement sur le grand hall de Westminster où allait être jugé Vessex, il attendait une jeune fille, destinée, dans sa pensée, à débrouiller aujourd'hui l'inextricable écheveau qu'il avait embrouillé de ses propres mains. Ainsi le voulait un nouveau caprice de la reine d'Angleterre.

Exactement, à neuf heures et demie, comme il l'avait prescrit, la porte s'ouvrait devant lady Ursula Glynde.

— Votre Excellence a désiré ma présence ici? interrogea-t-elle froidement et sans autres préliminaires.

— C'est très bien d'être venue, mon enfant...

— Je ne suis pas venue de ma propre volonté, j'obéis à un ordre de la reine.

Elle parlait avec calme. Moreno comprit que Sa Majesté ne lui avait rien laissé soupçonner sur l'objet de cette visite.

— Mon enfant, dit-il de sa voix la plus bienveillante, laissez-moi vous prier avant toute de vous bien pénétrer de cette idée que je suis un homme âgé, qui a beaucoup vu, beaucoup entendu... beaucoup étudié l'humanité... et...

— Que désire de moi Votre Excellence? interrompit-elle froidement, j'écoute.

Moreno se recueillit en une pose majestueuse, la tête dans ses mains élégantes, les plis de son manteau épanchés en bel ordre autour de lui, et parut écouter les suggestions de sa conscience.

— Ma chère enfant, dit-il enfin, mais cette fois avec une légère sévérité, un homme qui est particulièrement brave et particulièrement bon, un

gentilhomme chevaleresque et fier, est menacé d'une mort infamante... Derrière cette porte une foule nombreuse est assemblée et, devant cette foule, les pairs d'Angleterre vont prononcer sa condamnation comme meurtrier et comme traître... C'est leur devoir, ils ne peuvent agir autrement puisque l'inculpé persiste à se déclarer lui-même coupable... et pourtant, il est innocent!...

La jeune fille avait tressailli mais ne cherchait pas à l'interrompre.

— Innocent, je le répète... Le duc de Vessex a beaucoup d'amis, personne ne voulait le croire capable d'un aussi lâche attentat. Mais il revenait l'infamie... Il sera condamné. La justice doit suivre son cours et condamner celui qui se dit coupable... Et lui, le plus fier gentilhomme de l'Angleterre, mourra de la mort des assassins et des traîtres!

— Je sais tout cela, Votre Excellence. Pourquoi me le répétez-vous maintenant?

— Seulement parce que... — Son Excellence parut hésiter. — parce que je crois que vous aimez Sa Grâce de Vessex et...

— Pourquoi s'arrête Votre Excellence? J'aime le duc de Vessex et?...

— Et cependant, mon enfant, vous qui pouvez le sauver de la mort et, pis encore, du déshonneur, vous gardez le silence.

— Votre Excellence est dans l'erreur. Comme tout le monde je garde le silence parce que je n'ai rien à dire.

Il eut un sourire d'indulgente bonté et se fit paternel.

— Expliquons-nous, mon enfant, voulez-vous? Pendant cette nuit fatale, au moment même où le marquis de Suarez venait d'être tué, une femme a été vue s'enfuyant du palais...

— Eh bien?

— Ne comprenez-vous pas que si cette femme vient, loyalement, courageusement, avouer la vérité, dire que c'est par jalousie ou même pour défendre son honneur, que Sa Grâce de Vessex a tué don Miguel, il ne se trouvera pas un juge pour le déclarer coupable d'un crime lâchement prémédité?

— Alors pourquoi cette femme ne vient-elle pas? fit-elle, s'animant malgré elle; pourquoi ne vient-elle pas celle qui tient dans ses mains non seulement la vie, mais l'honneur d'un homme?

— Elle... a disparu, dit Son Excellence, doucement... morte peut-être... Beaucoup pensent que vous êtes cette femme, murmura-t-il dans un souffle.

— Ils mentent! Je n'étais pas là... ce n'est pas pour moi que Sa Grâce de Vessex accepte la mort et le déshonneur.

Moreno voila de ses paupières baisées le triomphe de son regard et la naïve jeune fille ne se rendit pas compte de tout ce qu'il lui avait fait avouer dans ce court interrogatoire.

Il savait déjà son amour pour Vessex, mais elle venait de lui en révéler la profondeur. Et elle lui avait avoué de même sa jalousie par le tremblement de ses lèvres blêmies et la contraction nerveuse de ses mains blanches sur les plis de sa robe, pendant qu'elle parlait de cette femme inconnue pour laquelle Vessex consentait au sacrifice de la vie et de l'honneur.

Amoureuse et jalouse! deux précieux atouts dans le jeu de Son Excellence auquel la victoire parut certaine. Cependant il affecta un désappointement extrême.

— Ah! s'ils mentent, tout est perdu! Si vraiment, ma fille, ce n'était pas vous qui étiez avec don Miguel, cette nuit du crime... alors "rien" ne peut

plus sauver Sa Grâce... Il a souffert en silence jusqu'à ce jour... demain il mourra en silence... et innocent!

Il s'était levé et marchait de long en large dans le petit salon, comme perdu dans ses pensées et oubliant la présence d'Ursula.

Les yeux fixes, presque égarés, la jeune fille perçut un danger nouveau autour d'elle. Elle se raidit dans une attitude aussi impassible qu'il lui fut possible, toute sa défiance en éveil, tous ses sens tendus en un énergique vouloir de résistance.

Moreno vit cet effort et sourit. Il savait le moyen d'animer cette statue de marbre; il savait que ses nerfs, violemment comprimés, frémiraient d'horreur et qu'elle viendrait tomber implorante à ses pieds.

Et cela, rien que par le simple geste qu'il allait faire en ouvrant une porte...

— Chut, mon enfant, écoutez!... le lord Sénéchal a la parole:

"Mylord et gentlemen ici assemblés, nous devons juger, ce jour, Robert d'Esclade, duc de Vessex, sur un grave et lâche crime qu'il a volontairement commis..."

Au nom de Vessex, Ursula avait tressailli, puis, ayant réfléchi une seconde, elle marcha comme un automate, non pas vers la porte, mais vers son bourreau et le regarda fixement, cherchant à comprendre...

Ainsi cet homme qui parlait là-bas, était un juge... ces gens du peuple qu'elle avait vus ce matin, en arrivant à Westminster... ces hauts dignitaires dont on murmurait les noms... c'était...

— Non! oh non! gémit-elle, pas encore! pas tout de suite... et son enveloppe de glace fondit dans l'évidence de l'horrible fait: le jugement de Vessex était commencé!

Comme en réponse à sa pensée Moreno disait:

— Le duc a avoué, dans une heure à peine, le jugement sera prononcé et... ce sera la sentence de mort...

Elle passa ses mains sur son front moite d'angoisse, comme pour y ramener sa raison...

Presque prisonnière à la Cour, elle n'avait rien su concernant Vessex, n'osant pas prononcer son nom, n'osant pas s'enquérir, et maintenant...

— Je ne veux pas, balbutia-t-elle, cela ne peut pas être... Ah! mylord, cela ne peut pas être... Ah! mylord, vous êtes si puissant, vous trouverez un moyen de le sauver... Vous voulez bien, dites? Et cette femme? continua-t-elle sans attendre, où est cette femme? trouvez-la... il faut que je lui parle; je trouverai les mots qu'il faut pour rencontrer son cœur... elle ne peut pas le laisser mourir... Oh! non! pas une mort comme celle-là!...

Toute sa dignité, toute sa froideur de commande étaient en déroute.

— Cette femme, répéta-t-elle, où est-elle?

— Elle est devant moi. Repentante, je l'espère, et prête à parler enfin!...

— Non, mylord, protesta-t-elle vivement, je vous répète, je vous jure que ce n'était pas moi...

Sans répondre, il glissa doucement vers la porte et l'ouvrit une seconde fois...

— ...Et ayant prouvé, concluait le procureur, que Robert d'Esclade, concluait le procureur, que Robert d'Esclade, duc de Vessex, est coupable du plus lâche crime, demande, par la Grâce de Sa Majesté, la peine de mort contre lui...

— Oh! Dieu! mais personne ne viendra donc prouver son innocence!

— Nul autre que vous ne le peut faire, ma fille.

— Mais puisque je vous dis...

— ...En conséquence, continuait la

voix lointaine qui n'arrivait plus maintenant que par bribes, décide attendu... le prisonnier ayant avoué... ordonne le faire comparaître...

A l'instant même Ursula parut avoir repris tout son calme sous l'empire d'une résolution ferme; elle ramena son voile sur ses cheveux, rétablit l'ordre de sa toilette et vint à Moreno. Ses yeux se fixèrent sur lui avec une telle intensité de mépris que Son Excellence se sentit deviné et, pour la première fois de sa vie peut-être, détourna les yeux.

Peut-être en savait-elle moins que croyait Son Excellence, mais son instinct de femme venait de l'avertir qu'il avait sûrement trempé dans la basse intrigue qui avait amené l'homme qu'elle aimait sur le banc d'infamie; elle devinait qu'il connaissait sa rivale, elle pensait qu'il la cachait, peut-être... et que, volontairement, il la sacrifiait, elle, parce que cela devait servir à l'un de ses projets.

Elle comprenait tout cela et cependant n'hésita pas. Docilement elle s'offrait en holocauste à son bourreau pour qu'il consentit à sauver Vessex. Et son sacrifice était sublime, parce qu'en l'accomplissant, elle croyait fermement, qu'après qu'elle l'aurait sauvé de la honte et de la mort, Vessex se détournerait d'elle, pour aller vers cette autre femme qu'il avait aimée au-delà de son honneur!

Ainsi chacun croyait l'autre trompeur et coupable et chacun était prêt à perdre honneur et bonheur pour l'amour de l'autre.

— Vous dites, mylord, que je peux sauver Sa Grâce de Vessex de la honte et de la mort? Que faut-il que je fasse?

— C'est bien simple mon enfant, dit-il, évitant son pur regard, vous n'avez qu'à dire la vérité.

— La vérité est souvent cachée sous des mensonges comme au fond d'un puits... je prie votre Excellence de me guider dans ces profondeurs...

— Je peux seulement guider votre mémoire à travers les événements de cette nuit...

— Eh bien?

— Vous étiez dans la chambre des Audiences... Vous y étiez?

— J'y étais, répéta Ursula, docile.

— Avec don Miguel de Suarez qui, profitant de l'heure avancée et de la solitude en cette partie du palais... Vous... insulta ou...

— Disons qu'il m'insultait.

— Sa Grâce arriva sur le théâtre de cette scène...

— Comme Votre Excellence l'affirme.

— Et c'est pour sauver votre honneur qu'il a tué don Miguel.

— C'est pour défendre mon honneur qu'il a tué don Miguel.

— Vous jurerez qu'il en fut ainsi.

— Je... jurerai... sans espoir d'absolution.

— Et vous ferez cette confession, déjà bien tardive, à l'instant même, librement, devant les juges réunis ici pour juger Sa Grâce de Vessex?

Cette fois elle ne répondit pas, elle chancelait, à bout de forces. Instinctivement il avait tendu le bras pour la soutenir, elle le repoussa avec horreur et se ressaisit prête à le suivre.

La bataille était gagnée! il n'avait cure de son mépris. Vessex était sauvé, Mary Tudor n'avait plus aucun prétexte à reprendre sa parole!

C'était le triomphe ici-bas, mais là haut, quelle terrible date!

XXVI

La lecture de cet acte d'accusation qui avait si fortement troublé lady Ur-

sula, précédait immédiatement la comparution de l'accusé.

Derrière six hommes d'armes, fendant la foule, apparurent le lieutenant gouverneur de la tour de Londres, avec lord Rich, et, entre eux, leur prisonnier.

La curiosité fut si intense qu'une bousculade se produisit; tout un lot de jeunes marmitons, hardiment campés au premier rang s'aplatirent la face contre terre, d'autres allèrent tomber sur le lieutenant où lord Rich et la scène fut si pittoresque que le prisonnier ébaucha un sourire.

Ce sourire remarqué par M. Thomas Northon ne manqua pas de mériter son blâme et il écrivait dans sa chronique officielle.

"Le prisonnier ne semblait ne pas comprendre la gravité de sa position et paraissait oublier l'énormité de son crime. Vraiment, cette indifférence marquait une âme impie ou l'assurance orgueilleuse d'un noble lord qui, comptant beaucoup d'amis parmi ses juges ne doutait pas de son acquittement."

En revanche, lord Rich, qui ne quitta pas son prisonnier un instant, remarque dans ses mémoires les efforts surhumains que faisait Sa Grâce de Vessex pour ne pas laisser paraître sur son visage et dans son attitude, l'horrible souffrance qu'il éprouvait en face de cette foule curieuse.

"Grâce à sa haute taille, dit-il, il était le point de mire de tous quand il traversa le grand hall dans toute sa longueur, je remarquai que sa main tremblait quand quelque mot l'atteignait en sa dignité, mais il levait la tête et regardait la foule en face, fièrement, plus semblable à un roi prêt à lire sa proclamation qu'à un félon attendant son jugement. Un moment, comme il regardait tout autour de lui,

ses yeux s'arrêtèrent sur l'ambassadeur d'Espagne et sur une femme voilée assise à côté de lui. Il devint mortellement pâle et, craignant qu'il s'évanouît, j'avançai le bras, mais il refusait mon appui, me serra la main affectueusement et me dit que seule la chaleur du hall l'avait incommodé."

Comme l'accusé, la foule avait remarqué la femme voilée qui venait d'entrer et les conciliabules entre le duc de Moreno et le lord sénéchal. De plus en plus convaincue de l'innocence de Vessex, la présence de cette femme lui apportait comme une confirmation de ses espérances et chacun était convaincu maintenant que sa Grâce de Vessex allait être acquitté.

L'excitation grandissante devenait difficile à contenir.

— Robert duc de Vessex et de Dorchester, comte de Launcestone, Wexford et Bridthorpe, baron de Greystone Ullesthorpe et Eldbrook, premier pair d'Angleterre, levez la main droite.

Le prisonnier obéit.

— Attendu, continua le secrétaire de la cour, que le 14 octobre dernier, vous avez tué lâchement don Miguel, marquis de Suarez, grand d'Espagne, vous êtes appelé à répondre à l'accusation de meurtre. Et je vous demande une fois encore: Etes-vous coupable du crime dont vous êtes accusé? oui ou non?

— Je suis coupable, affirma Vessex d'une voix ferme, et j'ai fait mon aveu.

— Par qui voulez-vous être jugé?

— Par Dieu et par mes pairs.

— Avant de poursuivre, voulez-vous certifier, Robert d'Esclade, duc de Vessex, que votre confession est vraie?

— Et la faites-vous volontairement et librement ou vous fut-elle arrachée par la violence ou par la ruse?

— Je l'ai faite librement et sans aucune contrainte.

— Avez-vous lu les dépositions de ceux qui, étant témoins du crime, ont ajouté leur déposition à votre aveu?

— Je n'ai pas lu ces déclarations; elles ne peuvent être vraies. J'étais seul... avec Dieu, murmura-t-il plus faiblement, quand don Miguel est mort.

— Vos réponses et vos aveux, insista le secrétaire de la Cour, pourront adoucir beaucoup la sévérité de votre châtement si...

— Je vous prie, dit-il avec fierté, de ne pas m'apprendre comment je dois répondre et comment je dois avouer.

Et se tournant vers ses pairs:

— J'ai fait une courte déclaration de mes actes dans la nuit du crime. Cette déclaration est la vérité et je la confirme. Tout ce qui a pu y être ajouté est un mensonge.

— Votre déclaration n'est qu'un aveu succinct du fait, sans aucune explication de circonstances ni détails... remarqua le lord sénéchal avec une extrême tristesse.

— Dois-je être jugé pour les circonstances ou bien pour ce seul fait: Le meurtre de don Miguel?

A son regret et visiblement découragé, le lord sénéchal fit un signe au secrétaire qui donna lecture de l'aveu, volontairement écrit par Vessex:

... "Moi, par la présente, reconnais et avoue que le quatorze octobre 1553, j'ai tué don Miguel, marquis de Suarez, en le frappant dans le dos, avec ma dague. "Pour ce..."

— Ce n'est pas vrai! Vessex, cria une voix mâle dans le fond de la salle.

— Rétractez! Rétractez! cria-t-on de tous les côtés à la fois.

Le duc sourit en remerciement, mais ne bougea pas. "Il semblait — devait écrire plus tard lord Rich — incens-

"cient de ce qui l'entourait et comme "errant dans le pays des rêves".

A grand'peine, le sergent d'armes put obtenir le silence de cette foule excitée quand le lord sénéchal se leva pour parler.

Tête nue, le sceptre en main, une profonde tristesse dans les yeux, il allait s'adresser à Vessex, en dernier appel de sympathie, d'accord avec tous les pairs siégeant à ses côtés, quand une voix douce, mais claire et distincte s'éleva dans le silence si difficilement obtenu:

— Le duc de Vessex est innocent de l'accusation portée contre lui et je viens porter témoignage en sa faveur.

Ursula s'était avancée, chancelante, mais résolue, sous la honte de tous les regards fixés sur elle.

Arrivée devant le lord Sénéchal, elle leva son voile.

— Qui parle? demanda-t-il étonné.

— Je suis, dit-elle d'une voix ferme, lady Ursula Glynde, fille du comte de Truro.

Vessex avait blêmi, de toutes ses forces, il se cramponna à la barre massive fixée devant lui, tous ses membres tremblaient.

— Je prie Vos Seigneuries de n'entendre personne, je ne désire aucun témoignage en ma faveur, articula-t-il enfin.

Sur un geste de Moreno, un avocat s'avançait vers le lord Sénéchal.

— Je supplie Votre Seigneurie, dit-il et vous mylords, d'entendre, d'urgence, lady Ursula Glynde, elle peut empêcher la justice anglaise de commettre une cruelle erreur.

— C'est en dehors de toutes les règles, remarqua le procureur.

— Qu'en pensez-vous, mylords? interrogea le lord Sénéchal, visiblement désireux de se prêter à toutes circonstances pouvant être favorables à l'ac-

cusé; devons-nous entendre lady Glynde?

— Oui, répondirent d'une seule voix les pairs d'Angleterre.

— Par Notre-Dame! je proteste, s'écria Vessex.

— Nous entendrons lady Ursula Glynde, conclut avec fermeté le lord Sénéchal. Avancez, mylady, et jurez de dire toute la vérité.

Ursula s'avança. L'attorney général lui tendit un crucifix qu'elle baisa avec un pieux respect.

— Mylords! intervint Vessex, hors de lui, une fois de plus, je proteste...

En vérité, il était tout à fait au-dessus de ses forces de supporter qu'elle s'accusât elle-même, devant tout ce monde, de son monstrueux crime... Depuis qu'il l'avait revue, calme et douloureuse, auprès du cardinal, il avait senti qu'il lui avait pardonné. Telle qu'elle était maintenant, elle n'évoquait en rien l'écoeuvante vision de cette bacchante qui l'avait envoyé à la mort...

Il protestait de toutes ses forces, mais il avait à lutter contre tous ses amis, contre tous ses juges, contre toute la dignité de sa vie jusqu'ici, contre toute la noblesse reconnue de son caractère, contre sa popularité même qui parlait là dans cette foule, contre tout enfin!...

— Mylord de Vessex, lui dit sévèrement le lord Sénéchal, au nom de la justice et de la dignité de la Cour, je vous ordonne de vous taire.

Et se tournant vers lady Ursula:

— Parlez, milady, la Cour vous écoute.

Alors, d'une voix un peu tremblante d'abord, mais qui s'affermait par degré, elle déclara:

— J'étais dans la Chambre des Audiences, au palais d'Hampton, dans

la nuit du 14 octobre... en compagnie de don Miguel de Suarez...

Là, elle s'arrêta si troublée, si honteuse, qu'un des juges pensa qu'elle allait s'évanouir et lui avança vivement un siège.

Elle le remercia du geste, déjà prête à poursuivre:

— ...Don Miguel me parlait d'amour et... et même... il me prit dans ses bras... Alors, j'essayai de lui échapper, mais... — je prie Votre Seigneurie d'avoir un peu de patience, dit-elle, en un si terrible émoi qu'un frisson de pitié passa sur la foule.

Toute sa pudeur, tout son beau culte d'honneur était en révolte, et cependant elle continua...

Avec une hâte fiévreuse maintenant comme effrayée à la pensée qu'elle pourrait tomber avant d'avoir tout dit, elle se pressait:

— Don Miguel ne voulait pas me lâcher, même il resserra son étreinte... Alors le duc de Vessex entra, et, comme j'étais sa fiancée, il voulut me dégager... et tua don Miguel.

Un éclat de rire de folie, d'amertume, de dégoût, jaillit des lèvres contractées jusqu'ici de Vessex... Ainsi c'était cela qu'elle avait trouvé! un lâche mensonge qui le sauvait de la potence, mais laissait "son" crime sur lui!

La croyant coupable, il ne pouvait pas même soupçonner le surhumain sacrifice qu'elle venait de lui faire.

Il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, perdu dans un abîme de pensées toutes plus odieuses les unes que les autres; la mort, mille fois, lui eût été meilleure!

— Lady Ursula Glynde, disait lord Chandois, jurez-vous, sur votre honneur en toute liberté de conscience, que vous avez dit la vérité?

Solennellement elle répondit:

— Je le jure sur mon honneur...

— C'est faux du commencement à la fin, rugit Vessex.

Le crucifix, une fois de plus, était présenté à Ursula et elle l'embrassait à demi-morte d'un scrupuleux effroi religieux. Elle avait atteint à l'apogée de son sacrifice.

Et lui, pensait-elle, lui, son fier chevalier qu'elle avait élevé si haut dans son coeur... avait lâchement accepté sa honte et avait permis qu'elle sacrifiât son honneur et son nom, pour le salut d'une fille!...

Pendant que s'agitaient en leur âme les douloureuses pensées nées d'un irréparable malentendu, les juges achevaient les formalités de clôture.

— Mylords, disait le lord Sénéchal, vous avez entendu la déclaration de lady Ursula Glynde; le duc de Vessex s'étant mis sous la juridiction de nous et de ses pairs, je vous demande s'il apparaît qu'il est coupable, en ce meurtre où il y avait justification, et vous prie de juger en votre âme et conscience.

Avant même qu'il eut fini de parler, quarante voix avaient crié:

— Non coupable!

Ce fut un terrible délire dans la foule surexcitée, le bruit devint intolérable, les chapeaux volaient en l'air et les cris de: "Dieu sauve Vessex! Dieu sauve la reine!" étaient mille fois répétés.

Pour rétablir l'ordre et faire évacuer la salle, le lieutenant des gardes eut l'idée de dérober Vessex à la vue de la foule. Il le fit asseoir et encercler par un double cordon de soldats qui le cachaient entièrement.

Grâce à ce stratagème, la foule commença de s'éloigner et le grand hall de Westminster redevint solitaire. Lady Ursula Glynde s'était retirée aus-

sitôt après sa déposition, escortée de Moreno.

Les amis de Vessex rayonnaient; lui se sentait envahi de dégoût devant cet acquittement basé sur un mensonge!

Mais ce mensonge, il ne pouvait le réfuter sans l'accuser, elle, la meurtrière impudente et menteuse qui venait de le sauver si ignominieusement.

Cependant, quand le sénéchal, entouré des pairs d'Angleterre, s'approcha de lui pour le féliciter, il tenta un suprême appel qu'il sentait sans espoir,

— Je vous remercie du fond du coeur, mylord, mais je ne peux pas accepter votre décision parce qu'elle est basée sur un mensonge, sur... l'effusion nerveuse d'un coeur trompé...

— Ce qu'a dit lady Glynde, interrompit le lord Sénéchal, avait été deviné par tous vos amis. Elle n'a pas fait seulement cette bonne action de suivre l'impulsion de son coeur, pour vous sauver, elle a aussi dégagé nos consciences d'un poids terrible que beaucoup d'entre nous, vos juges, aurions senti jusqu'au tombeau... C'était notre devoir cependant de prononcer votre sentence de mort quels qu'aient été nos doutes... et nous l'aurions fait si lady Ursula Glynde n'avait pas parlé. Nous devons bénir Dieu de n'avoir pas permis à cette jeune fille de sacrifier votre honneur et votre nom par un silence coupable.

— Mais je ne peux pas vous laisser croire...

— Nous ne croyons qu'une chose, mon cher lord, c'est que vous quittez Westminster avec l'admiration de tous les hommes, avec un nom sans tache et un honneur sans tache!

XXVII

Escortée par le duc de Moreno, pour

retourner à Hampton, lady Ursula Glynde n'avait pas dit un seul mot, Assise en face de lui, dans la barque, elle avait ramené son voile sur son visage pour se soustraire à tout curieux examen de cet habile disséqueur d'âmes, et s'était laissé aller au courant de ses pensées.

A l'entrée du Palais, labarque ayant atterri, Ursula s'apprêtait à descendre, le duc lui tendit la main.

Elle se recula, avec ce même mouvement d'horreur qu'elle avait eu ce matin, chez le lord chancelier.

Mais sans vouloir rien remarquer, il sourit, indulgent et bon...

— La reine vous a confiée à moi; ne voulez-vous pas me permettre de vous accompagner jusqu'à vos appartements?

— Votre Excellence me fait trop d'honneur, je trouverai seule mon chemin.

— Je croyais que Sa Majesté ne permettait pas à ses demoiselles d'honneur de se promener, sans être accompagnées, dans cette partie des jardins, dit-il, légèrement ironique.

— Mes allées et venues ont cessé d'intéresser Sa Majesté, dit-elle, amèrement, et je n'ai plus assez d'importance pour exiger une surveillance ou mériter une escorte.

— En ce cas mon enfant, je ne veux pas vous imposer ma présence, j'aurais pourtant voulu vous servir?

— Vous voulez me servir?

— En pouvez-vous douter, mon enfant.

— Non, dit-elle, après une seconde de réflexion, car il y a entre Votre Excellence et moi, tel secret qui, s'il était connu de la reine d'Angleterre, briserait votre avenir et vous fermerait toutes les cours d'Europe.

Une légère inquiétude passa dans ses yeux, mais il dit tranquillement:

— Personne ne croira pareille chose, un secret...

— Oh! je ne tiens pas à trahir Votre Excellence non plus qu'à m'évader de la trappe que vous avez ouverte sous mes pas, puisque je m'y suis volontairement jetée, mais je mentionne l'existence de ce secret entre nous, pour le réveil de votre conscience et parce que j'ai besoin d'un service de vous.

— Je serai très heureux...

— Je désire avoir quelques instants d'entretien avec le duc de Vessex.

La petite lueur reparut dans ses yeux, et sa voix devint nerveuse malgré lui.

— Vous vous abusez sur mon pouvoir, dit-il, jamais Sa Grâce de Vessex ne consentira.

Il s'arrêta comme ému de pitié pour elle en émettant cette idée, mais en réalité parce qu'il avait besoin de réfléchir...

Il comprenait bien tout le danger qui pouvait résulter pour lui d'une explication franche entre les deux jeunes gens, mais il sentait un danger, plus réel encore peut-être, à irriter la jeune fille par un refus. Il pensa que trop de malentendus séparaient lady Ursula du duc de Vessex pour qu'un quart d'heure d'entretien suffise à les dissiper et il conclut spontanément pour l'acceptation.

— Je crains, reprit-il, que Sa Grâce de Vessex ne consente à m'écouter... il me paraît que vous...

— Votre Excellence a joué le premier rôle à la Cour depuis quinze jours, dit Ursula, avec beaucoup de calme, Sa Majesté ne peut rien vous refuser...

— Ah! c'est par Sa Majesté que...

— Je suis encore demoiselle d'honneur, dit Ursula simplement, et aux ordres de la reine.

— Votre confiance m'honore, mon enfant, et j'essaierai d'obtenir ce que

vous me demandez à une condition toutefois.

— Laquelle?

— Vous attendrez jusqu'à demain. Sa Grâce de Vessex n'arrive que ce soir au Palais et...

— A quelle heure puis-je compter que Votre Excellence tiendra sa promesse, demain?

— Dans la première partie de l'après-midi, si Dieu m'en donne le pouvoir.

Elle acquiesça d'un signe de tête et se sépara de lui.

Au fond du coeur, elle tremblait à la pensée de cette rencontre qu'elle venait audacieuse de réclamer... Que lui dirait-elle?... et comment lui répondrait-il?

XXVIII

Si Votre Excellence réussit à sauver le duc de Vessex d'une mort infamante et imméritée, avait dit la reine d'Angleterre, j'épouserai le roi Philippe d'Espagne votre maître.

Et le jour même du jugement, Son Excellence, avec une hâte qu'on ne pouvait trouver surprenante, avait réclamé de Sa Majesté la réalisation de cette promesse.

L'alliance espagnole, si redoutée des patriotes anglais, était maintenant un fait accompli.

Aussi bien, et malgré leur amer désappointement, les patriotes anglais n'avaient plus rien espéré d'autre, depuis qu'ils avaient vu le duc de Vessex à sa sortie de Westminster. L'homme en qui ils avaient mis leurs plus grandes espérances était métamorphosé. Il n'était plus le fier et galant gentilhomme qui, quinze jours avant, avec toute sa légère insouciance, leur paraissait jongler galement avec la couronne sur les marches même du trône

d'Angleterre... il était un malheureux brisé de corps et d'âme et qui, vaincu de la vie, n'en voulait plus rien attendre et ne lui voulait plus rien demander.

De son côté, Mary Tudor, tenant pour vraie la confession d'Ursula Glynde, devant le tribunal appelé à juger Vessex, et, ne souponnant pas l'infamie commise par Moreno, n'avait aucune raison de reprendre sa parole: elle ne pouvait qu'admirer la force de persuasion qu'il avait dû dépenser pour réveiller la conscience de la jeune fille et la décider à parler comme c'était son devoir.

Même, tout au fond de son coeur, encore torturé de jalousie, une joie lui venait à cette pensée que la jeune fille et la décider à parler comme c'était son devoir.

Même, tout au fond de son coeur, encore torturé de jalousie, une joie lui venait à cette pensée que la jeune fille, ainsi publiquement compromise, ne pouvait plus aspirer à l'honneur de devenir duchesse de Vessex.

Aussi accueillit-elle, avec un sourire aimable, Son Excellence quand il vint lui demander, pour lady Ursula Glynde, la permission de recevoir le duc de Vessex.

La requête ne lui était pas agréable; et l'espagnol la connaissait trop bien maintenant pour en être surpris.

— Un quart d'heure seulement, insista-t-il doucement, un tout petit quart d'heure durant lequel la rupture commencée entre le duc et votre fille d'honneur en disgrâce ne peut que s'accroître irréparablement.

— Votre Excellence sembla penser que je désire une rupture, dit Mary avec hauteur, furieuse de se sentir dévinée.

— Loin de moi cette pensée, Votre Majesté, mais en fidèle serviteur, prêt

à devenir bientôt un loyal sujet de la reine d'Espagne, le bonheur de ceux que vous daigniez honorer me tient fort à coeur.

— Que veut dire Votre Excellence?

— Que votre Majesté ne saurait trouver bon que le fier nom des Vessex soit porté par une fille de la réputation de lady Ursula Glynde.

— Pensez-vous qu'elle le désire?

— Quien sabe? répondit-il prudemment, mais il me paraît qu'une courte entrevue avec Sa Grâce suffirait à anéantir tous les espoirs de lady Ursula Glynde, si tant est qu'elle en ait conservé.

Et, Sa Majesté, n'ayant point trouvé d'objections à opposer à une si sage politique, avait donné son autorisation.

XXIX

Deux heures plus tard, sur l'ordre de la reine, Ursula pénétrait dans le grand hall où l'attendait la duchesse de Lincoln. Plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître, celle-ci la regardait venir, affaiblie, douloureuse... si peu semblable à l'insoucieuse enfant qu'elle avait vue, quelques jours avant, en pleine exubérance de gaieté et de vie!

— Ma pauvre enfant! dit la duchesse en prenant les mains glacées d'Ursula dans les siennes.

— Pensez-vous qu'il viendra? demanda-t-elle, avec une angoisse impressionnante.

— Je n'en doute pas, ma chérie, Sa Grâce vous doit la vie. Mais, avant qu'il vienne je veux que vous sachiez que, jamais, jamais, je ne croirai rien d'autre, hormis que vous êtes une bonne et pure enfant... Peut-être, un jour, m'aimerez-vous assez pour me dire le secret qui vous tue...

Ursula inclina sa taille souple, et, prenant les mains de la vieille amie les

porta à ses lèvres brûlantes et les baisa passionnément.

— Au nom du ciel, ma chère, ma bonne duchesse, dit-elle, ne soyez pas si bonne, ne me parlez pas si doucement... Il faut que je garde tout mon calme, Dieu m'aidera... Je ne dois pas pleurer... pas maintenant... pas quand il...

Un pas ferme résonnait dans l'appartement voisin. Ursula regarda la duchesse... et la chère vieille dame, compatissante à ce poignant appel se retira, sans un mot.

Au même moment, la porte la plus éloignée s'ouvrait à deux battants et un page annonçait à voix haute:

— Sa Grâce de Vessex.

Ursula s'immobilisa, incapable même d'un geste. Sa gracieuse silhouette blanche, couronnée d'or, s'encadrait dans l'embrasure de la fenêtre où elle évoquait les douces martyres des légendes chrétiennes, fixées aux vitraux des vieilles cathédrales.

Son premier regard, quand il était entré, la lui avait rendue, telle qu'il l'aimait, telle qu'il l'avait rêvée toujours... Mais, à mesure qu'il s'avancait, l'autre, la créature perverse qu'il avait vue courbée sous la main de don Miguel, la poitrine nue, les yeux à demi-sauvages s'interposait entre eux.

Et Ursula qui l'avait regardé de toute son âme attentive, vit le froid dédain de son regard et sentit le frisson de mépris qu'il réprimait en s'inclinant devant elle:

— Vous m'avez fait l'honneur de désirer me parler, m'lady, dit-il, ma vie que vous avez daigné sauver est tout entière à votre service.

Cette froideur la glaçait jusqu'au fond de l'âme... Elle l'aimait d'une si infinie tendresse, qu'elle avait espéré, contre toute espérance, une heureuse issue à cette rencontre.

Mais maintenant, devant sa haute indifférence, le tendre appel qu'elle allait lui jeter mourut sur ses lèvres et son amour humilié ne laissa plus tressaillir en elle que sa douloureuse jalousie.

— C'est tout ce que Votre Grâce trouve à me dire?... à moi?...

— Oui, vraiment, répondit-il, avec le même calme glacé. Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire, n'est-ce pas? Je devrais vous dire mon immense reconnaissance pour la vie que je vous dois? Et, cependant, je ne peux pas même trouver en moi la force de vous dire "merci" pour un don de si peu de valeur.

— La vie vous est-elle si amère parce qu'une femme que vous aimiez s'est révélée comme une poltronne et... comme une fille!

Il la regarda, étonné.

— Non, la femme que j'aimais n'est ni une poltronne, ni une fille... seulement une illusion, un doux rêve de jeunesse et d'innocence que moi, pauvre fou, avait pris pour une réalité...

Sa voix révélait tant d'amertume, tant de déceptions et de douleur, que l'instinct maternel inné en tout cœur de femme, domina la jeune fille, chassant toute autre pensée. Alors, dans un désir intense de lui être bonne et de le reconforter, elle dit gentiment:

— Vous l'aimez très tendrement alors?

— J'adorais mon rêve... Il est fini.

— Déjà? fit-elle, spontanément, ne comprenant plus.

— Rien ne s'envole si vite qu'une illusion... Mais, je vous prie, ne parlons pas de cela... Je dois vous être reconnaissant et je vous exprime ma reconnaissance. Vous avez daigné me faire appeler, que désirez-vous de moi?...

Et comme elle ne répondait pas:

— Mon nom et ma protection sont

à votre service, je suis prêt — n'importe à quel moment vous le désirerez — à remplir les engagements que nos pères ont pris pour nous.

Elle se recula, souffletée par l'injure. Tout d'abord elle ne put répondre, les mots s'arrêtant dans sa gorge oppressée, mais son jeune sang impétueux afflua sur ses joues, y laissant une pourpre de honte.

— Vous pensez... murmura-t-elle... vous avez cru... oh!...

Il vit qu'il l'avait mortellement blessée. Mais une sorte de cruauté à demi-sauvage venait de l'envahir, paralysant en lui, pour un instant, toute noblesse, toute pitié.

— Vraiment, lady Glynde, vous n'avez rien à craindre, ajouta-t-il, la guerre de France va bientôt réclamer ma présence et le monde est déjà tout prêt à pardonner à la duchesse de Vessex les fautes de lady Glynde... surtout si par un de ces heureux hasards qu'apportent les guerres, je lui rends bientôt sa liberté.

Mais l'exagération même de l'offense rendit à la jeune fille toute possession de soi.

— Le monde n'a rien à me pardonner et vous le savez mieux que personne, dit-elle avec une grande dignité et une froideur au moins égale à la sienne.

— En vérité! fit-il sarcastique. Par la messe, votre histoire était bien arrangée!... Votre honneur menacé... mon opportune intervention... et moi, pauvre fou, qui tremblait à la pensée que vous veniez pour faire une confession sincère!...

— Confession de quoi?... vous êtes fou, mylord.

Elle s'avança vers lui et, pour la première fois, elle crut qu'un coin du voile, jeté sur cette mystérieuse tragédie, se soulevait devant ses yeux. Cer-

tes, elle était loin de comprendre toute l'infamante intrigue, mais, dès maintenant, elle fut convaincue que Vesssex, comme elle-même, avait été, depuis quinze jours, une simple marionnette aux mains de l'artificieux personnage... alors, une petite lueur se leva sur son âme.

Elle oublia l'injure dont venait de l'offenser — le plus galant gentilhomme de son temps — parce qu'elle pensa aux raisons inconnues, et peut-être terribles, qui l'avaient amené à un si complet oubli des plus élémentaires égards dus à une femme...

On l'avait trompé, lui, comme on l'avait trompée, elle... Alors?

La petite lueur grandit en elle, irradiant son âme... cette femme qu'il aimait au delà de l'honneur?... C'était elle... Mais, en l'aimant il la méprisait pour quelque chose qu'elle ne pouvait pas deviner, mais qu'elle savait bien qu'elle n'avait pas faite...

— Confession de quoi? répéta-t-elle, plus vivement encore; vous êtes fou, mylord.

— Fou! oui, fou, dit-il amèrement. Fou quand j'ai subi la magie de vos yeux qui devaient prendre mon honneur d'homme... Fou, vraiment, car même quand le sang d'un homme était, chaud encore, sur vos mains, j'aurais voulu tomber à genoux et les couvrir de caresses, fou, car...

— Du sang sur mes mains! interrompit-elle, haletante, c'est un cauchemar, mylord vous êtes fou! vous dis-je, vous êtes fou... Le sang d'un homme!

Mais poursuivit-elle, tout son esprit en déroute et doutant même de sa propre raison, n'avez-vous donc pas tué don Miguel pour sauver une femme que vous aimiez?... N'avez-vous pas subi la honte et risqué la mort pour l'amour d'elle?... Et moi?... moi... n'ai-

je pas menti?... n'ai-je pas donné mon honneur en rachat du vôtre?... n'ai-je pas sacrifié toute ma vie pour vous? Suis-je folle, mylord? ou est-ce vous qui l'êtes?...

— Fou? fit-il, affermissant sa voix qui tremblait... je n'aurais rien cru, j'aurais douté même de l'évidence, mais... mes yeux ont vu, mes oreilles ont entendu... je vous ai vue, cette terrible nuit... et ce souvenir me poursuit... Mais j'oublierai... j'essaierai d'oublier... je me souviendrai seulement que je vous dois la vie et... que vous êtes belle, ajouta-t-il, la voix plus basse, comme honteux de lui-même.

Ursula le regardait, les yeux brûlant de fièvre. La vérité venait-elle enfin? Elle était trop femme pour ne pas s'appliquer à découvrir, avant toutes choses, la cause initiale qui l'autorisait à lui exprimer cette passion dégradante. Lui, comme homme, acceptait le fait accompli; il avait livré une bataille et l'avait perdue; il l'aimait trop follement, trop complètement pour la chasser de sa vie, sa passion était devenue la plus forte et l'avait avili... pour cela il se méprisait lui-même, maintenant, plus qu'il ne l'avait jamais méprisée, elle... Vaincu, il renonçait à lutter contre un amour qui l'avait ensorcelé, et il sentait qu'il oublierait tout, qu'il pardonnerait tout, hormis la beauté et la séduction magique de tout son être.

Mais elle, bien qu'elle l'aimât tout aussi ardemment, ne pouvait se passer de lumière et de vérité. Jamais elle n'accepterait cette avilissante passion qui la laisserait honteuse et meurtrie à jamais; alors elle devait faire appel à toute son énergie, à toute sa présence d'esprit pour lutter pour leur bonheur et... pour l'honneur dont elle n'entendait point se passer.

Elle s'approcha tout près de lui, en

apparence très calme, le regardant bien en face, sans crainte, et résolue à le questionner, et le requestionner, jusqu'à ce qu'enfin la vérité ait jailli de ses réponses.

— Mylord...

Mais, la porte s'ouvrait et la reine-entraînait avec une suite nombreuse et escortée du duc de Moreno!

Ursula pensa que Dieu même était contre elle.

Elle avait jeté au jeu sa dernière carte: une entrevue avec Vessex! et elle avait perdu...

Elle avait soupçonné le malentendu, allait le dissiper peut-être et le Destin s'était interposé!

Et le Destin, c'était cet homme, qui avait fixé, en entrant, un regard si aigu sur Vessex et qui maintenant, souriait satisfait.

Par ce regard et ce sourire qui ne lui avaient pas échappé, Ursula avait compris que sa dernière chance était perdue...

Quant à Vessex, il avait paru véritablement soulagé quand la reine était entrée.

Il ne me sera plus jamais permis de le voir, pensa la jeune fille; je ne pourrai plus jamais lui parler librement...

La reine s'était approchée gracieusement et tendait sa main à Vessex qui la baisa. Elle n'avait accordé qu'un froid regard à la jeune fille qui s'était reculée, telle une tremblante biche aux abois, devant cette indifférente cohue qui venait se placer entre elle et son bonheur.

La foule des invités avait en effet envahi le hall à la suite de Sa Majesté.

La jalousie de Mary Tudor n'avait pour le moment aucun sujet de se manifester. Elle avait remarqué le froid salut par lequel Vessex s'était libéré d'Ursula pour se tourner vers les nou-

veaux arrivants. Visiblement il était heureux de voir interrompre cette pénible entrevue, et Mary était trop instinctivement cruelle, pour ne pas se réjouir de la souffrance, si clairement-exprimée sur le douloureux visage de sa belle rivale.

Même, elle se fit un jeu d'aggraver sa peine et retint Vessex auprès d'elle.

— C'est un beau rêve de vous revoir à notre Cour, mylord, dit-elle; le cauchemar est fini et je suis presque heureuse.

— Je remercie très respectueusement Votre Majesté. Ma vie entière ne sera pas trop longue pour exprimer la gratitude que je lui dois, pour une bienveillance si peu méritée.

— Mettez bien vite cette bienveillance à l'épreuve, mon cher lord, je brûle du désir de satisfaire aujourd'hui toutes vos fantaisies.

— Votre Majesté m'a déjà accordé la grâce de tous les condamnés qui devaient être jugés le même jour que moi, répondit Vessex, et je l'en remercie profondément. Puis-je encore demander...

— Accordé d'avance, mon cher lord.

— Alors, je demande à Votre Majesté un commandement en France.

— Vous voulez me quitter? dit la reine, avec un tendre reproche.

— Je veux essayer de sauver Calais, pour la gloire de Votre Majesté.

— Ah! mylord, j'ai plus besoin d'amis en ce moment que de villes! Pendant que vous serez en France, votre Reine épousera le roi Philippe d'Espagne.

— J'espère que non, Votre Majesté, dit-il vivement.

— La lettre d'acceptation porte déjà la signature de Sa Majesté, intervint doucement l'envoyé de Philippe II.

— Oui, j'avais engagé ma parole royale... et Son Excellence nous a bien servi...

Elle se détourna pour éviter le regard anxieux que Vessex avait fixé sur elle, et fit un effort pour raffermir sa voix.

— Ne gâtons pas cette belle journée, dit-elle, avec une gaieté forcée. Voici mylord Sénéchal qui vient chercher confirmation de la liberté et du pardon, donnée, en votre honneur, à tous les prisonniers.

— Si Votre Majesté veut bien apposer sa signature, dit lord Chandois en tendant un parchemin.

— Avec plaisir, mylord. Ces gens-là sont-ils nombreux?

— Une douzaine à peu près, Votre Majesté, hommes et femmes, accusés de vagabondage, rapines, etc.

— Faites-les venir, dit-elle, c'est notre bon plaisir que ces pauvres gens remercient Sa Grâce de Vessex pour la liberté qu'ils lui doivent.

Une fois de plus elle revint gracieusement au duc. Ursula était toujours à la même place, immobile, telle une merveilleuse statue de marbre blanc.

L'étiquette ne permettait pas de se retirer avant que la reine donnât congé. Et Mary semblait désireuse de la tenir en sa présence.

Touté la cour en liesse animait le vieux Palais d'une gaieté ressuscitée. Vessex se mouvait comme un automate parmi la foule de ses amis. Il allait, de groupe en groupe, ne voyant rien, n'entendant rien, répondant au hasard le plus souvent, et employant toutes les forces de sa volonté à retenir ses pensées, à empêcher ses yeux de se porter là-bas, vers la rigide statue, sépulcrale en sa pâleur et ses draperies blanches, et dont un maître de génie aurait pu sculpter la tête fine pour personnifier le désespoir.

Personne ne paraissait remarquer lady Ursula Glynde, demoiselle d'honneur en disgrâce; hier idole de la cour, aujourd'hui délaissée... Et la jeune fille remerciait Dieu dans son coeur le bien fait de cet isolement mental que lui assurait l'égoïsme de ses anciens amis.

De toute son âme maintenant elle aspirait à la paix du cloître. Elle regardait pour la dernière fois cette cour brillante qui ne lui laissait pas un regret; elle regardait pour la dernière fois le chevalier élu de son rêve, presque sûre maintenant qu'il était digne de rester sur l'autel qu'elle lui avait élevé dans son coeur.

Elle voyait sa souffrance et ne la comprenait pas; le malentendu subsisterait toujours maintenant... quel était-il?

Un instant leurs yeux se croisèrent par-dessus cette cohue de visages indifférents; ceux de Vessex brillaient de toute l'ardeur d'une passion qui ne s'éteindrait jamais; ceux d'Ursula, noyés dans une infinie tristesse, lui jetèrent un véritable adieu.

XXX

Les invités de la reine venaient de quitter le grand hall pour envahir les jardins sur lesquels un maussade soleil de novembre mettait ses froids baisers de crépuscule. Les brillants habits de Cour, aux multiples couleurs, s'agitaient dans cette demi-obscurité, comme un fantastique envoi de monstrueux papillons. Tout autour, le paysage, voilé d'une délicate gaze de pourpre, s'évanouissait doucement sous l'empire de la nuit.

Près d'un grand bassin de marbre blanc, un groupe de vagabonds, bizarrement vêtus, se détachaient en relief pittoresque. C'étaient les condamnés,

tristes épaves de la misère ou du vice, auxquels le duc de Vessex venait de rendre une temporaire liberté. Ils regardaient, ahuris, indifférents même à cette splendeur trop lointaine, trop au-dessus d'eux.

On leur avait dit qu'ils étaient libres, mais ils se sentaient plus que jamais prisonniers sous l'oeil arrogant des laquais de Sa Majesté. Tout du reste autour d'eux semblait les repousser. Le vieux parc, fier de son antique splendeur, les regardait avec toute la superbe d'un vieux "beau" dont une impure chenille souillerait le fin jabot; même les petites haies vives se raidissaient plus encore, dans leur empesée robe verte, en regardant les pauvres dépenaillés; et, vraiment, les grands bosquets dont les sobres élégances narguaient la nature avec les bons soins des sécateurs, ricanaient dédaigneux, en face de ces têtes hirsutes qui ignoraient le peigne. Il n'était pas jusqu'au fin gravier qui ne se révoltât au contact impur des semelles éculées et des longues guenilles fangeuses qui traînaient derrière ces malheureux... en guise de manteaux.

Aussi ces derniers n'usaient-ils point de leur soi-disant liberté, ni de la permission d'errer dans les jardins de Sa Majesté. Instinctivement, au contraire, ils se resserraient en un groupe compact, sentant une certaine force dans cette union de leur commune misère, et attendant, bouche bée, sans plus d'efforts pour comprendre le pourquoi de leur présence ici.

Quand ils virent déboucher là-haut, sur la terrasse, le flot des belles ladies et des nobles lords, ils reculèrent, prêts à la fuite. Un laquais les retint.

— Voici Sa Grâce de Vessex, vous devez l'attendre ici.

Ils obéirent, silencieux et craintifs, fixant toute leur attention sur cet hom-

me vêtu de noir, des pieds à la tête, et qui s'avavançait vivement vers eux. Les femmes soudain, prirent honte de leurs costumes et se cachèrent derrière les hommes, risquant un timide regard entre leurs épaules.

Tout à fait en arrière, une femme, complètement voilée, dont la robe, qui avait dû être blanche, était toute maculée de boue, s'appuyait au rebord de marbre du bassin. Elle ne suivit pas le mouvement en avant, fait par ses compagnes, sous l'empire de la curiosité, quand Vessex fut très près du groupe et ne mêla pas sa voix au timide: "Dieu sauve Sa Grâce de Vessex", risqué par les plus audacieux. Mais ses yeux restaient sur lui avec une inlassable fixité.

— Je vous remercie, prononçait gravement le duc. Mais laissez-moi vous dire que ce n'est pas une vaine curiosité qui m'a fait désirer vous parler. Hier, j'étais comme vous prisonnier... j'ai connu la honte et la souffrance d'un jugement public et j'ai voulu vous épargner l'une et l'autre... Je voudrais que vous ne méritiez plus à l'avenir cette prison dont je peux vous libérer aujourd'hui, par la grâce de la reine... Oui, je sais... misère et souffrance sont mauvaises conseillères, amis... Moi, je ne connais pas la misère, mais j'aimerais que vous pensiez à moi quelque fois, comme à un camarade de souffrance et que vous priiez pour mon âme... et pour une autre, plus malheureuse encore peut-être...

Ils le regardaient, surpris de ce discours qu'ils comprenaient imparfaitement, mais ils furent touchés par cette camaraderie de souffrance dont il parlait, et qui vraiment se lisait sur son visage. "Dieu sauve Sa Grâce de Vessex", répétèrent-ils.

Là-haut la curiosité devenait plus

vive, et pendant que Vessex distribuait à ses étranges visiteurs de généreuses aumônes, les hôtes royaux commençaient à descendre les escaliers de la terrasse. La reine, elle-même, toujours désireuse du voisinage de Vessex se dirigeait maintenant vers le groupe, escortée de Son Excellence, qui s'imposait plus que jamais en chevalier servant.

Sa Grâce paraissait légèrement embarrassé pour le moment par l'obstination de la femme voilée qui tendait inlassablement ses bras vers lui.

— Un peu de patience, ma fille, disait-il, tu auras ta part, comme tes compagnons et je ne t'oublierai pas.

Mais les bras se tendaient toujours vers lui, en une attitude implorante.

— Plaise à Votre Grâce, dit le gardien qui avait amené là ce troupeau de miséreux, cette fille est un peu démente; elle n'a pas dit un mot depuis son arrestation.

— Qui est-elle?

Quelque vagabonde... pis peut-être. Elle a été arrêtée il y a quinze jours et depuis, n'a pas ouvert la bouche.

— Lève les yeux, dit doucement Vessex, et regarde-moi.

— Je n'ose pas, murmura-t-elle sous son voile.

— Tu n'oses pas! Pourquoi donc? As-tu peur de moi?

— Non... mais j'ai été mauvaise pour toi... je t'ai fait du mal...

Il crut à une idée fixe de malade.

— Je te pardonne de grand coeur le mal que tu m'as fait, dit-il en riant légèrement, mais regarde-moi et ne sois plus effrayée. La femme hésita quelques secondes, puis, brusquement, rejeta son voile en arrière.

Elle était pâle par la faim, peut-être par l'angoisse... la saleté défigurait sa beauté, mais les yeux qu'elle fixa sur Vessex le firent se reculer d'horreur...

Il restait sans voix, les yeux hagards, se croyant le jouet de quelque hallucination... une minute, la folie envahit son cerveau et il pensa que tout ce qui l'entourait, gens et choses, n'étaient plus que farfadets moqueurs ou gnomes grimaçants, qui lui montraient avec des doigts crochus et d'affreux ricanements, ces beaux cheveux d'or, ces yeux changeants, ces traits délicats, cette bouche enfantine...

Et soudain, sur le panorama infernal, une aveuglante lumière se leva et il comprit l'affreuse, l'irréparable erreur qui avait naufragé sa vie.

Une voix près de lui résumait sa pensée,

— Comme elle ressemble à lady Ursula!

Mais ce nom galvanisa la femme mystérieuse, elle avança, menaçante:

— Encore ce nom! dit-elle, se tournant vers le groupe brillant. Lady Ursula! lady Ursula!... Mais, pourquoi donc me martyrisez-vous avec ce nom, vous tous? Je suis Mirrab, la sorcière... et je sais lire dans les étoiles... Il m'a sauvé, lui, dit-elle, montrant Vessex, et je voulais le sauver à mon tour, parce que les étoiles m'avaient appris qu'un grand danger le menaçait... alors j'ai voulu l'avertir et je suis venue... et...

— C'est lui! cria-t-elle soudain, avec une extrême violence en désignant Moreno qu'elle venait seulement d'apercevoir, c'est lui qui m'a trompée, qui s'est joué de moi!... j'ai cru ce qu'il me disait avec sa douce voix... et il m'a trompée... Lui et son ami m'ont cajolée; puis après... après ils m'ont menacée du fouet si je ne partais pas tout de suite, sans bruit...

Ahuris, terrifiés, les hôtes de Mary Tudor écoutaient, haletants... Sa Majesté, elle-même, semblait suspendue aux lèvres de cette bohémienne.

Pâlé, les lèvres blêmes, Moreno lutait avec toute sa force morale pour conserver une apparence de calme pour triompher de l'affreuse inquiétude qui l'avait dominé, à la vue de Mirrab...

— Cette fille est folle, dit-il, faisant un suprême effort pour que sa voix ne tremblât pas, Votre Majesté agirait prudemment en se retirant: il y a des lueurs dangereuses dans les yeux de cette créature.

Mais Vessex, qui s'était peu à peu ressaisi, était déjà près de la reine:

— Je supplie Votre Majesté, toujours si parfaitement bonne pour moi, de me faire encore cette faveur d'écouter cette femme. Il me semble, ajouta-t-il, que nous avons tous été les jouets de quelque mensonge infâme, et qu'un infernal complot a été tramé, dans l'ombre, autour de nous...

L'Espagnol essayait une diversion... la reine ne daigna pas lui prêter attention, elle acquiesçait d'un signe de tête au désir exprimé par Vessex.

Elle commençait à deviner la terrible énigme et sentait qu'à cette minute elle perdait pour toujours l'homme qu'elle aimait si ardemment. Mais elle était reine avant tout, et trop fière de l'être pour ne pas regarder en face le devoir qui s'imposait à elle, en face d'une injustice si grandement ignominieuse.

Vessex s'adressait maintenant à Mirrab, avec toute la bonté, toute la douceur dont il était capable, essayant de ramener, par la confiance, son pauvre esprit affolé par la crainte et le remords.

— Alors, pauvre enfant, tu voulais m'avertir d'un danger qui me menaçait, parce que j'avais sauvé ta vie... et tu es venue, ici, au palais... et on t'a trompée?... Comment?... peux-tu essayer de te souvenir?

— Non, dit-elle piteusement, je ne sais plus... ils m'ont habillée dans de beaux habits... ils ont dit que je devais m'appeler lady Ursula Glynde pour pouvoir arriver jusqu'à vous... et puis... et puis après... plus tard... quand je vous ai vu, j'ai voulu vous parler... alors... lui, le sombre étranger, m'a barré le chemin... il y avait votre voix derrière la porte et je voulais aller... Mais lui... je ne sais pas comment c'est arrivé, dit-elle avec un tremblement d'horreur qui l'agitait de la tête aux pieds... ils m'avaient fait boire... il me raillait... il voulait me faire fouetter par les gardes... et... je l'ai tué...

— 'C'est toi qui as tué don Miguel? murmura la reine horrifiée. Oh!...

— Juste ciel! Comment ai-je été si aveugle, pensa Vessex dans l'intensité de son remords.

— Je l'ai tué, répétait Mirrab, à demi-inconsciente et avec une étrange persistance... je l'ai tué... il ne voulait pas que j'aille vers vous.

— Une folle! et une gourgandine! Votre Majesté, protesta Son Excellence, avec toute la sérénité qu'il se put imposer. Votre Majesté ne peut pas croire les sottises calomnies de cette créature!

— Mylord, répondit la reine avec une imposante dignité, nous ne croirons rien avant d'avoir entendu lady Ursula Glynde. Lady Alicia, ajouta-t-elle en se tournant vers l'une de ses dames, veuillez chercher lady Ursula; dites-lui ce qui vient d'arriver et priez-la de nous rejoindre ici.

Mirrab, peu à peu, se calmait, moins terrifiée maintenant, semblait-il, après sa fiévreuse confession.

— Qu'est-ce qu'ils me feront? murmura-t-elle, tournant vers le duc de Vessex ses yeux où se lisait une adoration de chien fidèle.

— Rien, Mirrab, n'aie pas peur, dit-

il avec bonté, en prenant la main rugueuse de la bohémienne dans les siennes, et cherchant à ramener tout à fait le calme dans son esprit. Une fois, tu sais, je t'ai sauvé la vie, tout à fait par hasard... mais aujourd'hui, en retour, tu me rend un bien qui m'est plus cher que la vie... Je serai éternellement ton débiteur, Mirrab, et je te jure, sur mon honneur, enfant, qu'aucun mal ne te sera fait... car je vais moi-même, à genoux, demander ton pardon à la reine.

— Non, mon cher lord, protesta énergiquement Mary Tudor, voyant qu'il allait, en effet, plier les genoux devant elle, je vois qu'un grand tort vous a été fait, — bien involontairement, je vous jure — par votre reine et par votre pays. Cette fille est libre. Elle entrera au couvent et priera Dieu de lui pardonner son grand péché. Je veillerai, moi-même, sur elle, et elle sera traitée honorablement, comme toutes ses compagnes. Mais, ajouta-t-elle, se tournant vers lord Chandois, je désire qu'elle fasse une confession entière devant vous, mylord, en écrivant et signant de son nom, après avoir juré de dire la vérité.

— Allez, mon enfant, dit-elle avec une bonté qui ne lui était pas coutumière, votre reine vous pardonne.

Mirrab s'agenouilla, en pleurant, devant la reine miséricordieuse, puis se tourna vers son sauveur.

— Puis-je embrasser votre main? dit-elle timidement.

Il lui donna sa main, qu'elle couvrit de baisers, et elle sortit de sa vie... enfin!

Pendant cette petite scène, Moreno avait torturé son esprit, cherchant le moyen de sortir de ce filet, si habilement tressé par lui, et dans lequel il venait de se prendre. Pour ce suprême combat, il avait mis son plus fin mas-

que l'ironie et sa voix, docile à sa volonté, ne trahissait pas la moindre inquiétude quand il prit la parole.

— Vraiment, dit-il, voilà une justice bien singulière, mais je pense que Votre Majesté me fera, maintenant, l'honneur de m'entendre.

— Non, mylord, nous ne vous entendrons pas, répondit Mary Tudor, hautaine et résolue. Nous avons vu d'étranges choses aujourd'hui, et pouvons déjà deviner quel étrange échec veau d'artifices, enchevêtres autour de lui, a pu amener notre premier gentilhomme du royaume à assumer, sur son fier nom, la honte du plus lourd et du plus lâche des crimes.

— Et sans doute, ajouta Vessex, Votre Excellence pourra nous dire comment une pure et noble jeune fille a été amenée au sacrifice public de son honneur?

— En vérité! riposta Son Excellence, de plus en plus sarcastique, Votre Grâce est plus compétent que moi pour déchiffrer l'énigme d'un coeur de femme! Lady Ursula Glynde a fait hier son aveu devant les juges, sous la foi du serment; aujourd'hui, par cette ruse grossière, elle repousse du pied son aveu comme un conte.. et se pose en sacrifiée... C'est bien préjuger du plus chevaleresque gentilhomme d'Angleterre et le tour est bien joué... Mais si Sa Grâce est satisfaite, ajouta-t-il avec une dédaigneuse indifférence, je n'essaierai pas de dissiper si agréable illusion!

Bien que ce dernier trait ne lui inspirât qu'un mépris profond, Vessex allait peut-être répondre, mais Ursula était déjà devant la reine, attendant avec respect.

Elle était toujours drapée dans sa robe de statue, mais une flamme courait maintenant sur ses joues et tout son beau visage avait repris cet air de

jeunesse et d'innocence qui la rendait si exquise.

— Lady Alicia vous a dit? interrogea Sa Majesté.

Ursula ferma, une seconde, ses yeux superbes sur la clarté qui les illuminait.

— Tout! dit-elle simplement.

Mais son âme entière vibrerait dans cet insignifiant petit mot qu'elle venait de dire en regardant Vessex.

Tout! c'est-à-dire les soupçons et le mépris qu'il avait mis sur elle et le sacrifice qu'il lui avait fait cependant!... Tout! C'est-à-dire son amour à elle triomphant de le retrouver cheveluresque et loyal, comme elle l'avait rêvé toujours!...

Mary Tudor vit ce regard et lut la réponse qu'il trouva dans les yeux de Vessex... C'était la fin du rêve, qui avait si tardivement et si follement éclos en sa vie austère; elle le regarda mourir sans bruit, sans éclat à ses pieds. Elle courba le front sous le destin qui l'avait vaincu et ferma le livre de ses illusions, bien décidée à ne le plus rouvrir jamais... Désormais, elle serait reine, seulement reine! La femme resterait ensevelie dans le mélancolique adieu, jeté ce soir-là, par l'automne mourant, sur le vieux parc d'Hampton...

Ce fut la reine, et rien que la reine, qui se tourna vers la jeune fille:

— Alors, mon enfant, ce n'était pas vous, avec don Miguel?

— Non, Votre Majesté, répondit Ursula, mais lady Alicia vient de me dire qu'une fille... une pauvre malheureuse fille, me ressemble tellement que Sa Grâce devait avoir été trompé et...

— Mais, mon enfant, pourquoi alors avez-vous fait ce mensonge, hier, devant la Cour?

— Son Excellence m'a dit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sauver le

duc de Vessex et... sa voix baissa jusqu'au murmure et personne, sauf la reine... et Vessex n'entendit la fin de sa phrase:

— ...J'ai dit ce qu'il a voulu pour le sauver.

— C'est faux! protesta le diplomate.

— C'est vrai! affirma Ursula avec un regard ferme et assuré. Que Votre Majesté regarde mon visage et celui de Son Excellence, ajouta-t-elle, elle verra sur lequel est écrite la vérité.

Instinctivement, Mary Tudor tourna la tête. Moreno avait pâli, mais il acceptait la défaite avec une certaine grandeur.

Il avait joué — et perdu — sa carrière, tout son avenir politique, mais il avait réussi dans sa mission! Mary Tudor avait engagé sa parole royale, elle n'était pas femme à la reprendre; elle épouserait Philippe d'Espagne!

— Retournez vers votre maître, lui dit-elle, méprisante, ma parole est sacrée. Mais dites-lui que s'il désire gagner le coeur de la reine d'Angleterre, il doit envoyer à sa cour un honnête homme.

Sans lui permettre un mot, sans daigner même jeter sur lui un regard, elle se détourna et, ayant rallié d'un geste autour d'elle sa brillante escorte de courtisans et de dames d'honneur, elle se dirigea d'un pas ferme vers son palais.

.. .. .

Légèrement appuyée sur le rebord du bassin de marbre blanc, là où, l'instant d'avant, s'était accoudée, Mirrab, Ursula n'avait pas bougé, et les yeux de Vessex restaient sur elle en une adorante imploration de pardon... Le dernier murmure des voix s'était perdu dans l'éloignement, aucune robe de soie ne bruissait plus autour d'eux, sur le gravier...

Alors, sans un mot, il s'agenouilla devant elle.

Et les petites étoiles qui s'étaient amassées au-dessus de leurs têtes, curieuses de ce bonheur de jeunesse et d'amour, virent Ursula se pencher, vivement, en un joli geste d'absolution vers son fier chevalier, qu'elle ne voulait pas voir humilié devant elle...

Là-haut, la massive silhouette du sombre palais d'Hampton, qui se profilait sur le ciel en tragiques esquisses, lui rappelait que, pour elle, il avait refusé d'y vivre en roi!



LE CARNAVAL CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES

Les réjouissances du carnaval sont, depuis longtemps, répandus par toute la terre, même chez les peuples les moins avancés. Ainsi, les nègres, à l'époque des mascarades, éprouvent une joie enfantine à se déguiser en "blancs". Un masque blême et une sorte de robe de chambre, de blouse, ou de chemise, forment tout le travestissement. Et le public salue de cris railleurs et de gloussements de joie le défilé des "blancs" dérisoires.

Dans les autres pays plus avancés, on fête le carnaval chacun à sa manière.

Au Brésil, les indigènes affectionnent, pour le déguisement, les têtes d'animaux. Il se fabrique à leur intention des qualités de têtes d'ours, de singes, de sangliers, de chameaux, etc.

Dans la République Argentine, une des grandes réjouissances populaires,

en temps de carnaval, consiste à se battre dans la rue avec des coques d'oeufs remplies d'eau et fermées avec de la cire.

L'Italie a le mérite, si c'en est un, d'avoir, la première, emprunté le masque des japonais et aussi d'avoir imaginé les cavalcades historiques. Rome connaît d'autre part une coutume dont le peuple tire grand agrément: le jeu des Mocoli. Chaque déguisé porte une bougie allumée, et il s'agit pour lui de protéger sa flamme, tout en cherchant à éteindre celle de ses voisins.

En Allemagne, comme réjouissances de carnaval, on se borne à peu près à ingurgiter une quantité incroyable de saucisse et à boire une quantité encore plus considérable de bière de Munich. Cependant, dans certaines provinces, on a conservé la tradition des "Chibés", rondelles de bois que l'on jette dans un immense brasier, et que les jeunes gens, travestis et masqués, doivent rattraper avec des perches avant qu'elles ne soient consommées.

Dans beaucoup de pays, pour bien marquer que durant le Carême on doit complètement oublier les folies de la mascarade, on noie Messire Carnaval, la nuit du Mardi-Gras, parmi les lazzis et les chants.

Dans le midi de la France, le cortège de la Tarasque de Tarascon est devenu légendaire. Mais, pour la promenade des "Géants", c'est la Belgique qui détient le record. Ce sont de gigantesques mannequins d'osier que l'on revêt d'un costume traditionnel et qui symbolisent telle ou telle particularité glorieuse ou plaisante de la cité. Dans la Flandre française, ces cortèges de géants populaires sont également très en honneur. Citons seulement, pour mémoire, **Gayatn**, à Douai, et **Binbin**, à Valenciennes.

L'ART D'ÊTRE BELLE-MÈRE

Comment une belle-mère américaine trouva le moyen de passer un contrat en règle avec son futur gendre, à qui elle accorde sa fille. — Bêtise de gendre.

L'histoire que nous allons raconter est vraie et elle mérite d'être lue et méditée.

Il y a environ deux ans, Mme A.-G. D..., femme d'un millionnaire de l'un des états du Sud, aux Etats-Unis, déclarait ce qui suit à un juge, président d'une cour juvénile, qui lui demandait pourquoi elle faisait apprendre à sa jeune fille de quinze ans, la danse, la musique, la peinture et le flirt, au lieu de la grammaire, l'histoire et la géographie, — on viendra nous dire ensuite que nos voisins jouissent de la plus grande somme de liberté, — donc cette honorable dame répondait au juge en question:

— La jeune fille fortunée, de bonne naissance a aujourd'hui à lutter contre les choristes de vaudeville, les danseuses, les actrices, les chanteuses, les aventurières et les grandes coquettes — excusez! Sa seule chance de réussite est de les rencontrer sur leur propre terrain. Ainsi, la jeune fille moderne qui peut danser avec plus d'art qu'une ordinaire jeune fille du monde, a plus de chances d'émouvoir le coeur du mondain de nos jours, que celle qui n'est que forte en thème, en littérature, en géographie et en algèbre; et celle qui aura appris à flirter convenablement aura cent fois plus de chances de rencontrer son idéal que celle qui ne saura que rougir lorsqu'un

jeune homme élégant lui adresse la parole. J'ai voulu que ma fille Elva fut éduquée selon ce principe."

Heureusement que nous ne sommes pas obligés de partager entièrement cette manière d'envisager l'avenir et qu'il se trouve parmi notre jeunesse autre chose que des coureurs de dots.

Il importe de dire que dans le Missouri, les autorités scolaires sont autrement sévères que dans notre province; qu'elles font des enquêtes et qu'elles veulent savoir pourquoi un enfant n'est pas envoyé à l'école, même si c'est l'enfant d'un millionnaire. Or, la petite Elva D... avait des professeurs privés pour la danse, la musique et le flirt, mais elle ne fréquentait pas les écoles de l'état.

Le juge se contenta de hausser les épaules et de dire:

— Il se peut que je ne sois plus juge de cette Cour, dans quelques années alors que la jeune Elva sera d'âge mariable, mais je serais curieux de savoir ce que donnera ce système de formation, si nouveau pour moi".

Deux ans se sont passés depuis cet incident, et la jeune Elva qui est devenue une merveilleuse danseuse "amateur", vient d'épouser un Belge, plus titré que fortuné, ayant tout de même à son crédit plus d'une décoration gagnée au cours de la dernière guerre,

pour conduite héroïque sur les champs de bataille, M... N...

La seule chose qui surprenne dans tout ce dénouement, c'est que le jeune homme ait consenti à signer le contrat qui lui fut imposé par la mère de sa femme. C'est le contrat le plus onéreux que nous sachions, mais s'il le remplit à la lettre, l'époux de la jeune millionnaire américaine ne mourra jamais sur un tas de fumier attendu qu'en se mariant, il partage le revenu annuel de sa femme, soit \$55,000, à part les intérêts sur tous les millions qui lui surviendront plus tard.

D'autre part, s'il refuse de remplir une seule des clauses stipulées, il perd tous ses droits aux millions du beau-père, et sa femme seule en aura la libre jouissance.

A première vue, cela ne semble que raisonnable, mais lorsque nous aurons pris connaissance de ce contrat, nous serons bien forcés d'admettre que M. N... N... s'est mis au cou une chaîne terriblement lourde, et cela pour la vie, à moins qu'il ne se décide à tout envoyer promener, un de ces jours, alors qu'il en aura soupé.

A tout événement, comme le contrat dont nous reproduisons plus bas le texte, a été préparé sous la dictée de la mère même de la jeune héritière américaine, il est intéressant d'en étudier toutes les clauses, le document contenant des préceptes fort rigoureux et fort précieux sur l'art d'être belle-mère:

LE CONTRAT

"Articles principaux du contrat de mariage intervenu entre Mme A.-G. D..., et sa fille Elva D..., du Kansas, avec M. N... N... revenu citoyen du même état, en septembre 1919.

1o. Le futur mari, M. N... N... s'en-

gage à fournir à Mme A.-G. D..., la mère de sa future épouse, et à la satisfaction de celle-là, toutes les preuves qu'elle exigera relativement à son état mental et sanitaire; si ces preuves ne sont pas fournies ou ne sont pas jugées satisfaisantes, ladite Mme A.-G. D... se réserve le droit de résilier le contrat, sans autre avis.

"2o. Le contractant, M. N... N... s'engage par les présentes, à partir de la minute de la célébration du mariage, et tout le temps qui s'en suivra, à entourer son épouse de l'amour le plus vif et le plus tendre, à mériter toute sa confiance, à lui prodiguer tous les soins et toutes les attentions d'un constant adorateur pour l'objet de son culte.

"Il s'engage à ne jamais se rendre coupable d'infidélité, en **pensée** ou en **action**, et il s'engage à toujours se comporter, sa vie durant, de manière à ce que le bonheur de son foyer ne puisse qu'augmenter par l'ardeur renouvelée de son amour.

"3o. Tout en bénéficiant du privilège de se dévouer ainsi, privilège qui est le sien propre, le conjoint ne devra pas négliger de laisser à sa femme son entière liberté d'action et de mouvement, relativement à ses plaisirs et divertissements, ainsi qu'au choix des récréations mentales et physiques qu'elle pourra juger propres à sa distraction et à son bonheur, et que, dans son jugement, elle pourrait juger nécessaires à la conservation de son charme féminin.

"Le conjoint s'engage également à accorder à sa femme au moins trois heures d'entière liberté, chaque jour, selon son bon plaisir, heures qu'elle pourra consacrer à la danse, à la musique ou autres distractions sociales, selon qu'elle le désirera, sans qu'elle ait à rendre compte à son époux de

l'emploi de ce temps, pendant toute la durée de l'état de mariage.

"De plus,, ledit M. N... N... s'engage à permettre à sa femme de s'absenter de son foyer, au moins deux mois par année, à son choix, dans le but de rendre visite à sa famille, à ses parents ou amis, où que ces derniers puissent se trouver, ou même à s'absenter pour ladite période de deux mois, pour toutes autres fins qu'elle jugera justes et convenables, sans qu'il ait le droit de lui demander compte de cet absence, ou de faire enquête à ce sujet.

"Durant toute la durée de l'état de mariage, le conjoint s'engage à laisser à son épouse le libre et entier choix, ou l'approbation de toutes les personnes devant fréquenter le foyer conjugal, comme amis d'un seul des époux, amis communs, ou même les amis de l'époux.

"Cette amitié domestique, le conjoint s'engage à ne pas la prodiguer à d'autres personnes que les parents, excepté avec l'approbation de l'épouse.

"50. Le conjoint s'engage à ne jamais s'opposer aux formes d'amusements de sa femme, même s'il s'agit de danses classiques au théâtre, ou dans les milieux sociaux. Il s'engage de plus à faire tout en son possible pour augmenter la grâce et le charme personnel de sa femme, et à cultiver son élégance et ses manières au même degré.

"60. Il s'engage à croire, en tout temps et en tous lieux, à la fidélité de son épouse, à la respecter, à l'admirer et à la chérir comme s'il s'agissait du plus grand cadeau qu'il eut reçu.

"Il s'engage à ne jamais permettre que le moindre nuage puisse venir assombrir l'éclat de leur lune de miel.

"En considération de l'observance parfaite de ces conditions et clauses intervenues entre M. N... N... et Mme A.-G. D..., Mme A.-G. D... consent aux clauses et conditions financières ci-après annexées, relatives au bonheur et à la sécurité de Elva D..., en l'état



de mariage avec ledit N... N..."

Ce curieux document porte trois signatures responsables (!)

Quel est celui d'entre-nous, chers lecteurs, qui aurait consenti à signer un tel contrat avec sa belle-mère, même si la fille eut été toute cousue d'or?

Ne répondez pas tous ensemble, je vous en prie.

— o —

DECLARATIONS

Emma et Léon causent ensemble de leur amour:

— M'aimes-tu?

— Je t'adore, ma chérie.

— Alors, si tu m'aimes, dis-le-moi.

— Mais je te l'ai dit.

— Dis-le-moi encore.

— Je t'aime! Je t'aime! Je t'aime!

— J'aime t'entendre dire que tu m'aimes. Me trouves-tu gentille?

— Tu es une petite fée.

— Alors pourquoi ne me le dis-tu pas?

— Mais que veux-tu que je te dise. Tu sais que je t'aime à la folie.

— Mais tu ne m'as pas dit que tu me trouvais jolie!

— Mon bijou chéri, il n'y a pas de mots dans la langue française pour te dire comme tu es gentille, comme tu es jolie! Tu as pris possession de tout mon être. Tout ce que je dirais serait bien au-dessous de ce que je pense. Tu es divinement adorable. Il n'y a pas sur toute la surface de la terre une seule jeune fille ayant les yeux que tu as, ton teint frais et rose, tes jolis cheveux, ta taille souple et discrète.

— Oh! mon chéri, si tu m'aimes, continue!

— Que veux-tu que je te dise de plus?

— Dis-moi combien tu m'aimes!

— Mais je te l'ai déjà dit.

— Non, tu m'as dit que tu me trouvais jolie mais tu ne m'as pas dit que tu m'aimais.

— Mais, oui, je te l'ai dit tout à l'heure!

— Alors, redis-moi que je suis jolie!

— Mais que veux-tu que je te dise de plus que ce que je t'ai déjà dit?

— Alors, si tu ne sais plus quoi me dire pour me faire plaisir, c'est que tu ne m'aimes pas; oh! mais là, pas du tout!

— Mais je t'aime!

— Non, tu ne m'aimes pas.

— Oui, je t'aime.

— Non, tu ne m'aimes pas. Je te laisse le bonsoir, Léon.

— Oh! mais ne me renvoie pas sur ces dures paroles, Emma!

— Oui, va-t'en! Tu ne m'aimes pas, bonsoir!

— Bonsoir. Mais avant de partir, je veux te poser une question.

— Une seule question?

— Oui. Seras-tu chez toi, demain soir?

— Oui, je t'attendrai, mais viens de bonne heure, sans ça...

Paul Coutlée

— o —

POUR NETTOYER LES STATUES

Le nettoyage des statues et autres ornements en albâtre se fait généralement au moyen d'une pâte faite de blanc de céruse, de savon et de lait. On en badigeonne les objets que l'on laisse sécher. On les lave ensuite à l'eau tiède puis on les sèche. Une fois secs, on les frotte avec un chiffon de flanelle.

NOUVELLES RECREATIONS POUR LES SOIREES AU SEIN DE LA FAMILLE

Le tour de la montre mystérieuse. — Celui des deux opinions. —
Le papier rongé. — Proverbes contradictoires.

ON nous a demandé fort souvent de consacrer un coin de notre revue à certains amusements en famille, qui ne seraient pas de la magie ou de la prestidigitation, des amusements ne demandant aucun préparatif et accessibles préalables, et n'exigeant pas une adresse entraînée de la part de "l'amuseur".

Nous nous sommes en conséquences procurés une série inépuisable de problèmes, devinettes et casse-têtes d'un genre nouveau, à la fois intéressants et instructifs. Mais au lieu de les publier sous forme de concours, en faisant attendre le lecteur un mois, pour la solution, nous avons préféré donner tout de suite cette solution, en même temps que le problème, la devinette ou le casse-tête.

Le premier membre de la famille qui lira la "**Revue Populaire**", dès son arrivée à domicile n'a qu'à apprendre la manière de résoudre ces difficultés, et à épater ensuite les autres membres de la famille, de sa science toute fraîche.

De plus, comme la plupart de ces amusements du foyer constituent un excellent exercice de l'esprit, il s'en suit qu'il est tout aussi intéressant de les essayer en famille, même avec la solution sous les yeux, ne serait-ce que pour voir comment s'applique cette solution. De tels amusements sont

à la fois une récréation, un délassement profitable en ce qu'il augmente la force de raisonnement de la jeunesse et meuble l'intelligence d'une foule de connaissances qu'on acquerrait pas aussi vite et d'une manière aussi sûre autrement.

Nous avons la conviction que la récréation de ce nouveau coin plaira à un grand nombre de nos lecteurs et lectrices.

I. — La montre mystérieuse.

Problème.

Voici une montre comme bien peu de nos lecteurs en possèdent dans leur gousset. On peut lire sur son cadran 20 lettres, placées toutes les trois minutes.

Les lettres placées sur ce cadran semblent jetées au hasard, pourtant l'aiguille des minutes passe à intervalles réguliers sur chacune des lettres qui composent un proverbe connu, et dans l'ordre de ces lettres, et en trois heures arrive à reconstituer ce proverbe.

Quel est ce proverbe, et quel est le nombre de minutes qui constitue l'intervalle marquant le passage sur chaque lettre?

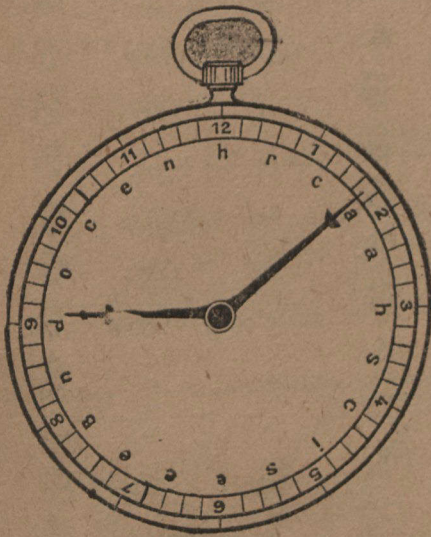
Solution.

Les 20 lettres, placées sur le cadran de montre que nous avons pu-

blié, peuvent former le proverbe suivant:

BON CHIEN CHASSE DE RACE

L'intervalle marquant le passage des grandes aiguilles sur les lettres qui doivent être successivement retenues est de neuf minutes.



Partez en effet du B qui se trouve immédiatement avant le chiffre 8 et comptez neuf minutes, vous obtenez la lettre O; neuf minutes plus loin vous trouvez la lettre N, et le mot BON se trouve formé.

En continuant vous avez rapidement le proverbe tout entier.

II. — Les deux opinions.

Problème

Il est curieux de voir comment un homme peut être jugé différemment par deux personnes, soit favorablement soit de façon malveillante.

Ainsi, dans le tableau précédent sont énumérés, d'un côté tous les défauts, et de l'autre toutes les qualités, que deux individus différents attribuent à la même personne.

Ce sont des comparaisons dont chacune se termine par un nom d'animal masculin ou féminin; chaque comparaison doit être l'antithèse de celle qui se trouve exactement en face. Exemple: **Féroce comme un tigre**; — **Doux comme un agneau**.

Les noms de qualités, de défauts et d'animaux sont remplacés ici par le nombre des lettres qui les composent.

Il s'agit donc de remplacer ces chiffres par les mots convenables. D'ailleurs, pour éviter toute double interprétation et limiter le champ des recherches, nous donnons, sans ordre, au bas du tableau, les 146 lettres qui doivent servir à composer les noms d'animaux utilisés pour les comparaisons.

Solution.

Voici la liste des qualités et des défauts exactement contradictoires qui étaient attribués à la même personne, qualités à gauche, défauts à droite:

GAI comme un pinson.

ADROIT comme un singe.

FIN comme un renard.

FIDELE comme un caniche.

DOUX comme un mouton.

TRISTE comme un hibou.

MALADROIT comme un ours.

BETE comme une oie.

CHANGEANT comme un caméléon.

HARGNEUX comme un dogue.

3	comme un	6	6	comme un	5
6	" "	5	9	" "	4
3	" "	6	4	" une	3
6	" "	7	9	" un	8
4	" "	6	8	" "	5
4	" "	4	6	" une	9
11	" "	6	9	" un	6
7	" une	5	6	" une	3
3	" un	8	4	" "	6
7	" "	3	7	" "	8
6	" "	10	11	" un	4
11	" "	4	7	" une	5
5	" "	4	7	" un	6

vccoonoeualeaklcuerinpc
 ibonudnobiscpracyieoēoueni
 apboto mrlranufdeqsmnrrpx
 iensaxemeiirzruiveoutaué
 eagiltmtuevooe'arrdtttteep
 iueoanaltemioruhélosé'gm

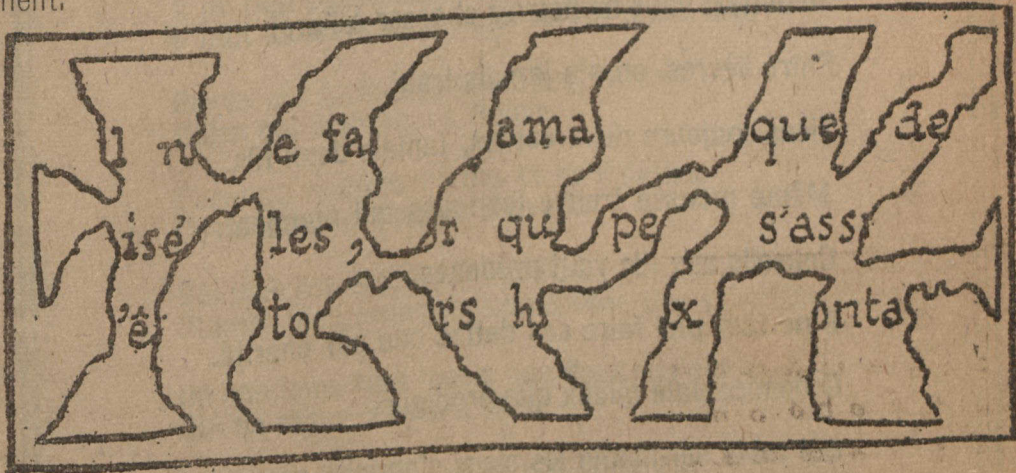
FORT comme un boeuf.
TRAVAILLEUR comme un castor.
DISCRET comme une carpe.
VIF comme un écureuil.
MATINAL comme un coq.
HUMBLE comme un vermisseau.
CLAIRVOYANT comme un lynx.
BRAVE comme un lion.

FAIBLE comme une mauviette.
PARESSEUX comme un lézard.
BAVARD comme une pie.
LENT comme une tortue.
DORMEUR comme une marmotte.
ORGUEILLEUX comme un paon.
AVEUGLE comme une taupe.
POLTRON comme un lièvre.

III. — LE PAPIER RONGÉ. — Problème.

Voici un papier qu'ont rongé les souris. Il contenait, paraît-il, une morale et la signature de son auteur.

Serait-il possible de reconstituer le texte ainsi tronqué? Nous ne doutons pas que l'ingéniosité bien connue de nos lecteurs n'y parvienne rapidement.



Solution.

Le papier rongé par les souris devait être reconstitué de telle sorte qu'on pût lire le texte suivant et la signature de l'auteur: "Il ne faut jamais se moquer des misérables, car qui peut s'assurer d'être toujours heureux. — Lafontaine.

IV. — PROVERBES CONTRADICTOIRES. — Problème.

Voici 17 proverbes qui doivent vous sembler extraordinairement baroques et ridicules. Eh bien! sachez qu'ils ont été patiemment formés avec les mots de 18 proverbes réels qui réunis par deux se contredisent formel-

lement l'un l'autre, ce qui prouve bien qu'il ne faut pas trop se fier aux proverbes.

Nous serions obligés aux chercheurs s'ils voulaient bien reconstituer et accouper en groupes de deux proverbes contradictoires ces 18 proverbes.

A chien content il faut deux os.
Un bon père n'est pas la fortune.
Coeur de pierre est souvent sûreté.
Que la mère soupire, père ne se porte pas bien.
Audacieux, ne commence rien à la fois.
Remettez: vous ne pouvez chasser à l'arc!
Entre lièvres, on n'a jamais trahi.
Tiens toujours deux cordes, jamais deux fils.
Même mousse trouve les loups qui mangent.
Conseils aux fils vaut prudence.
Il ne faut pas faire ses dettes que par charité.
Ordonnée paie mieux que prodigue.
Qui roule soi-même les siens s'enrichit par eux.
Tu auras demain ce qui sourit.
Tel qui risque la nuit soupire le jour.
Tel qui marche désire ce qu'il n'amasse pas.
Coeur avare n'a rien à so navoir.

SOLUTION.

Voici les proverbes contradictoires qu'il fallait retrouver et grouper deux par deux:

1
Tel père, tel fils.

A père avare, fils prodigue.

2
Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire le jour même.

3
La nuit porte conseil.
Prudence est mère de la sûreté.

4
Il ne faut pas chasser deux lièvres à la fois.
Il faut toujours avoir deux cordes à son arc.

5
Pierre qui roule n'amasse pas mousse.
Chien qui marche, os trouve.

6
Coeur qui soupire n'a pas ce qu'il désire.
Coeur content soupire souvent.

7
Qui paie ses dettes s'enrichit.
Charité bien ordonnée commence par soi-même.

8
Un bon teins vaut mieux que deux tu l'auras.
Qui ne risque rien n'a rien.

9
Les loups ne se mangent pas entre eux.
On n'est jamais trahi que par les siens.

Observation. — Les termes des numéros 3 et 8 ayant le même sens, nous considérons comme bon le groupement d'un terme de l'un avec le terme contradictoire de l'autre.

— 0 —



ETERNEL FEMININ

Le chien errant et le bon Terre-neuve au cou pelé; histoire de tous les jours. — Le harem moderne est l'unique oasis de celles qui s'inquiètent trop.

Y'avait une fois, et lon lon laire, et lon lon la, — eh! oui, tout comme dans La Glu que chante madame Yvette Guilbert, — y'avait une fois deux braves types.

C'était deux amis. L'un s'appelait Jean et l'autre Pierre. Ils étaient tellement amis que les antiques frères Siamois eussent passé pour des rivaux à côté d'eux.

Au temps heureux du collège, ils s'empruntaient de l'argent, avaient une bourse commune, se servaient du même rasoir, se prêtaient des chemises et des faux-cols. Jamais on ne les avait vu se quereller. Enfin, ils étaient absolument ce qui fait le désespoir des femmes: des **inséparables**.

Même au prix de tout l'argent encaissé en une année par la compagnie des tramways. Jean n'aurait pas tou-

ché à la pipe de Pierre, et Pierre n'eut jamais osé loucher vers la "blonde" de Jean.

Cependant, un jour vint où Jean songea à se marier; car qui peut échapper aux sortilèges d'un agent d'assurances ou d'une femme?

Et Pierre pleura Jean comme on pleure les absents ou les trépassés.

Le mariage étant, comme l'a prétendu un fameux psychologue, la chaise électrique de l'amitié, avez-vous déjà connu une femme capable d'accueillir en souriant les amis célibataires de son mari?

Après des années de séparation, Jean et Pierre se trouvèrent un jour.

Alors, Jean, l'homme marié, après avoir écrasé les phalanges de son "vieux Pierre", entonna un cantique enthousiaste sur le bonheur du foyer,

et les vertus de sa femme; il cria son bonheur aux échos avec une voix si convaincante que le bon "vieux Pierre" soupira profondément et murmura, les yeux pleins de larmes:

"Oh! la triste et lamentable épave que celui qui est sans femmel Malheur à l'homme seull!"

Et, tout au fond de ses souvenirs, il entendit la voix de l'un des plus redoutables latinistes lui crier dans la conscience: *Voe Solil Voe Solil*

Et comme il pleurait dans le gilet de son ami, Jean le consola de son mieux, en lui disant, dans la langue de Bossuet:

"Cheer up, vieux frèrel! Le mal n'est pas sans remède, viens seulement dîner à mon foyer, et je te présenterai une jeune fille plus douce que le miel dont parlait feu Virgile, tendre, affectueuse, économe et perle de ménage, capable de te refaire un bonheur certain, avec tous les morceaux épars de ta vie de patachon!

Tel, sur le rivage, le bon Samaritain, poussant la planche de salut au malheureux qu'attire l'abîme!

Et, comme on était au mois des roses, des sérénades et des romances, et qu'il flottait dans l'air crépusculaire, de la griserie et de fortes senteurs, Pierre perdit la boule, piétina sa conscience de célibataire et accepta l'invitation.

Son âme s'était soudain imprégnée de sentimentalisme.

Dans le train qui les conduisait à la villa de son ami, Pierre tendit un cigare à Jean, qui répondit en soupirant:

— Merci, vieille branchel! Je ne fume plus. Ça déplaît à ma femmel!

Et, comme il faisait horriblement chaud et soif, dans le wagon débordant de touristes, Pierre dit à Jean:

— Viens avec moi, je sais un endroit sûr, où en dépit des rigueurs de

la prohibition, l'on peut quand même trouver un excellent whisky-soda sur la glace.

Jean répondit, les yeux pleins d'eau: "Non, je t'en prie, le train est déjà en retard, et nous ne pouvons pas faire attendre le repas du soir, chez nous!"

Dans l'omnibus campagnard qui les conduisait vers le paradis de la paix conjugale, l'ami célibataire parla des derniers livres parus, du sport, des dernières "comédies musicales" de M. Gury, ou des récents films, racontés par le "Panorama"; mais il s'aperçut vite que Jean ne connaissait plus rien de tout cela. Il ne parlait plus que de tondeuses pour gazon, graines de semences et recettes pour faire la crème à la glace.

En entrant dans la villa de son ami, Pierre remarqua que tous les stores étaient levés symétriquement à la même hauteur et que deux arbres-caoutchoucs se faisaient vis-à-vis, de chaque côté de la porte d'entrée, absolument semblables, tels deux frères jumeaux.

Son âme alors sombra dans un noir marasme, et l'on entendit sa voix, qui, lamentablement clamait à son vieux copain Jean:

— Je t'en prie, mon poteau, laisse-moi m'en aller. Il y a trop d'ordre ici, c'est trop parfait pour moi. Le plus beau collier ne saurait faire oublier la trace qu'il laisse autour du cou. Adieu!

Et Pierre s'éloigna dans la nuit à une allure telle que sa silhouette disparaissait dans un nuage de poussière.

Et, Jean qui regardait faire son ami soupira à son tour:

— Pauvre bougre, qui ne se rend même pas compte de tout ce qu'il perd, le "slacker!"

Car, il n'existe pas, sous le ciel, de pitié plus grande que celle du bon

chien de garde pour son ami le chien errant.

* * *

Je m'étais toujours réjouie d'être née au vingtième siècle, ou presque (??), parmi les libres femmes d'Amérique auxquelles les hommes doivent le respect, légalité, au besoin un emploi enviable et même un vote.

Alors, je prenais en pitié mes pauvres soeurs d'Orient, si voilées et prisonnières, dans de sévères harems gardés par de replets ennuques, dont le seigneur et maître leur était imposé et dont la vie conjugale comprenait plus de concurrence que les drogues à prix réduits.

Les pauvres à qui l'on ne permettait même pas d'avoir une âme pour penser aux jours où leurs charmes ne seraient plus intéressants.

Mais, l'autre jour, on m'a appris toute la vérité au sujet des harems moderne. C'est une petite dame qui y a vécu pendant six mois, qui m'a initiée, et par son grand désir d'y retourner, elle a changé toutes mes idées.

Loïn de la blâmer, voilà que je voudrais, moi aussi, aller dans un harem, y vivre et y rester.

C'est ça la vraie vie!

Je vous prie surtout de ne pas vous scandaliser inutilement, parce que de nos jours, un harem c'est une place propre, où il n'est pas plus question de bigamie et de polygamie que dans le plus puritain des cottages de Westmount, la rigide.

Les pachas "up-to-date" sont moins Turcs, paraît-il, que certains de nos profiteurs de guerre faisant partager leurs énormes surplus simultanément à des demi douzaines d'élégantes moins voilées que les femmes des harems d'autrefois.

Par ma libre "prise de voile" dans un de nos harems modernes, je n'aurais plus à me tracasser du problème des servantes.

J'en aurais tant que j'en voudrais pour m'apporter dans mon lit, mon petit déjeuner, pour épousseter mes meubles, pour arranger les coussins de mon divan, me préparer mon bain, me masser, me coiffer, pour s'occuper des emplettes chez le boucher ou l'épicier.

Les reines de modernes harems n'ont pas oublié la manière de sourire; elles ne s'inquiètent pas du coût élevé de la vie, puisque c'est leur seigneur et maître qui paie la casse.

Quand ce n'est pas lui, c'est le père ou le beau-père; donc pas d'inquiétudes de ce côté.

Au lieu de se tracasser pour recevoir le plus agréablement possible et préparer des petits plats pour le gros financier susceptible d'accorder au mari un contrat plus gros que lui, la reine du harem n'a qu'à s'occuper de recevoir ses amis, avec du thé, du café, du chocolat, des petits-fours, des sandwiches et une bonne provision de potins sur les enfants et les connaissances **absentes**.

La reine du harem moderne s'habille chez Georgette, et au lieu de s'astreindre à la diète pour conserver sa ligne, elle s'empifre de tous les bons imaginables.

Elle n'est pas obligée de danser le "fox-trot" six soirs par semaine, dans des mules trop étroites; elle n'a pas besoin de courir pour attraper le train qui part, pas besoin de s'accrocher aux courroies de nos tramways boîtes-à-sardines, pas besoin de se faire "barber" par tous les "wrong numbers" du téléphone; pas besoin de chercher des logements ou de faire partie d'une dizaine de clubs.

Elle pourrait même commettre un crime et voir son mari condamné à sa place, parce qu'elle appartient à l'Olympe social.

Le seul désavantage que je pourrais trouver à la vie de harem moderne, c'est que d'ordinaire, il faut consentir à vivre avec sa belle-mère et un tas de parents pauvres et envieux.

Aussi, suis-je à jamais convaincue qu'un harem est l'unique et véritable oasis, dans ce monde triste, méchant et bête, où les grèves, les servantes, les exigences sociales et les parasites cessent de nous troubler.

Si vous voulez du repos, mes soeurs, au harem, tout de suite; n'hésitez pas une seconde.

Manon

— 0 —

NOS JEUNES FILLES DE LA CAMPAGNE ET L'INSTRUCTION

Nombre de nos belles, fortes et intelligentes campagnardes, à la sortie du couvent, viennent s'étioler dans nos magasins de ville. Parties de la ferme paternelle à l'âge où s'épanouissent les brillantes qualités de leur sexe, elles viennent assécher leur coeur et aigrir leur cerveau sur des factures commerciales, entre des pièces de drap. Servantes des servantes, elles deviennent des instruments passifs et amoindris, au moment où elles pourraient être les reines incontestées du domaine rural.

Donne-t-on une bonne orientation, dans nos couvents de campagne, à la fille du cultivateur? Souvent, la demoiselle y acquiert une fierté mal placée, qui lui fait prendre en dégoût, la vie de l'"habitant". Elle se croit plus honorée de s'anémier dans l'enseignement ou de s'enfermer à côté d'un comptoir, à gagner cinq dollars par semaine. C'est néfaste.

La petite fille des champs, la perle incomparable, pourquoi ne lui apprend-on pas à aimer et à respecter la terre? Le sol y gagnerait tant! Toutes les écoles rurales devraient former des ménagères pratiques, éclairées en économie domestique. Autrement, le cultivateur commettra une grave erreur, en faisant instruire ses filles. Elles lui reviendront détachées de la vieille maison, souvent dédaigneuses.

Heureusement, depuis quelques années, on s'efforce de former une élite de ménagères agricoles. Des institutions dirigent leur enseignement vers cet idéal. Félicitons les promoteurs du mouvement. C'est du vrai, c'est du salutaire féminisme, que celui qui crée le règne de la femme au foyer du cultivateur. Elle sera un auxiliaire incomparable, pourvu qu'une direction éclairée s'empare de ses activités. Ses qualités distinctives, le besoin de se donner, de s'attacher à une oeuvre, son endurance au travail sa claire compréhension des choses qu'elle affectionne — une fois appliquées aux choses agricoles ou domestiques, seront des facteurs invincibles de prospérité.

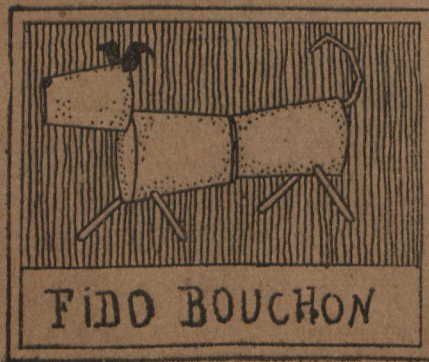
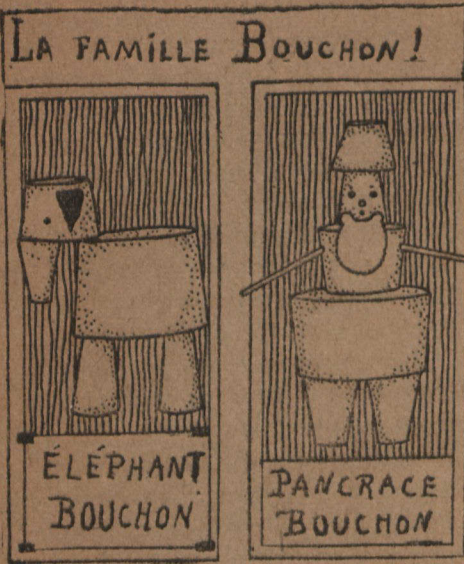
— 0 —

LA FAMILLE BOUCHON

Un amusement pour les petits.

Les petits enfants n'aiment pas les bouchons lorsqu'ils servent à boucher les bouteilles de médecines, mais ils les aiment toujours lorsqu'ils peuvent s'amuser avec et se faire de jolis joujoux comme ceux que nous leur montrons aujourd'hui.

Tous les matériaux dont vous pouvez avoir besoin pour fabriquer les membres de la famille Bouchon sont: des bouchons de différentes grandeurs, quelques plumes, du papier, du



coton, des cure-dents, de la colle et des couleurs à l'eau.

Vous pouvez trouver tous les bouchons dont vous aurez besoin dans toutes les pharmacies, vous pouvez également employer tous les vieux bouchons que vous aurez dans la maison.

Pour faire Cordélia Bouchon, il vous faudra trois bouchons et demi. Le demi-bouchon servira pour faire le chapeau de Pâques de Cordélia.

Fixez les uns aux autres les bouchons à l'aide de cure-dents. Prenez deux cure-dents pour les bras de la belle Cordélia et collez une petite plume sur le chapeau. Vous pouvez peindre les bouchons avant de former vos personnages. Ne mettez pas trop d'eau dans votre peinture, car les bouchons ne sèchent pas aussi vite que le bois ou le papier. Vous pouvez aussi vous servir d'une plume et de l'encre, pour le visage, le nez, les yeux, les oreilles et la bouche de vos personnages.

Tous les autres personnages sont fabriqués de la même manière que Cordélia. Dans quelques-uns vous aurez besoin de plumes, de coton comme chez Pancrace pour sa barbe.

M. Dindon Bouchon prendra ses plumes chez une volaille quelconque que votre maman vient de plumer.

Et voilà, petits amis, amusez-vous bien et distrayez-vous avec la famille Bouchon.

— 0 —

POUR ENLEVER LES TACHES SUR LES DOIGTS

Les doigts tachés avec des fruits frais, des noix, etc., doivent être trempés dans du thé fort; frottés avec petite brosse et ensuite lavés dans l'eau chaude.

QUE FERIONS-NOUS SI LE CHARBON VENAIT A MANQUER ?



Le plus sérieux des problèmes de l'heure.—La production du Canada et des Etats-Unis la plus considérable dans le monde entier.
—Gaz naturel et pouvoirs d'eau.

Que ferions-nous, si un jour, après avoir donné notre commande de charbon, le marchand nous téléphonait: "Monsieur ou madame, je suis désolé, mais il n'est plus possible de trouver un seul morceau de charbon, dans toute l'Amérique. Les mines sont vidées, grattées, nettoyées à fond".

Il est évident que nous sommes encore bien loin d'une telle possibilité à cause de l'immense richesse houillère et pétrolifère de l'Amérique du Nord, mais cela viendra forcément, ne fût-ce que dans des siècles et des siècles. A tout événement, c'est le temps plus que jamais de songer à utiliser tous nos pouvoirs d'eau pour la production, soit de la chaleur, soit de la force motrice, ne serait-ce qu'au point de vue de l'économie à réaliser et de la réduction du coût global de la vie.

Et, pour ce qui est des pouvoirs d'eau, le Canada, entre autres contrées de l'Amérique du Nord, est riche, riche à faire rêver. Tout ce qui nous

manque, c'est des capitalistes encore plus avertis et des gouvernements un peu plus d'accord, mais cela viendra forcément, lorsque tout le linge sale accumulé depuis la dernière guerre sera bien lavé; lorsqu'il y aura enfin plus d'entente entre les producteurs et leurs employés.

Supposons donc le moment où toutes les ressources houillères de l'Amérique seront épuisées. Que faire alors.

Le Canada et les Etats-Unis possèdent plus de la moitié de tous les dépôts houillers du monde entier, et ces deux pays produisent plus de combustible, chaque année, que tous les autres pays. Chaque année — pas en temps de grève, bien entendu — nous extrayons des mines de charbon, une proportion de trois quarts de tonne de minéral pour chaque individu, hommes, femmes et enfants, sur la surface du globe.

Mais, les Etats-Unis et le Canada consomment l'énorme proportion de cinq

tonnes par individu, à eux seuls, chaque année. L'Angleterre consomme trois tonnes et demie pour sa part, et la France une tonne et demie.

Un sixième seulement de notre consommation de charbon sert pour le chauffage; un autre sixième sert à la production du coke et du gaz; les deux autres tiers servent à la production de la force motrice industrielle. Au cours des vingt dernières années la population du Canada et des Etats-Unis a augmenté de près de 50 pour cent, mais pendant la même période la consommation du charbon a augmenté de plus de 180 pour cent. C'est le progrès industriel. Au début de cette année, on évaluait à plus de 600,000,000 de tonnes le besoin de charbon pour le Canada et les Etats-Unis, avec une réserve d'à peine 40,000,000 de tonnes.

Si la population continue à augmenter dans de telles proportions pendant les vingt ans à venir, et si nos industries se développent dans une égale proportion, il est probable que nos fils, en 1940, verront une consommation locale de charbon de 1,400,000,000 de tonnes annuellement.

Il faut aussi tenir compte des exportations de l'Amérique du Nord. En 1900 nous n'exportions qu'une quantité négligeable de charbon; mais en 1913, nous exportions déjà 25,000,000 de tonnes. L'an dernier nous n'exportions pas moins de 30,000,000 de tonnes. Cette année, bien qu'il y ait la grève américaine, la demande est plus considérable que jamais. La Chine a besoin de plus de 3,000,000 de tonnes; la France 17,000,000; la Belgique 12,000,000 et la Hollande 8,000,000 sans parler des autres pays qui dépendent de l'Amérique. Le Canada, soit dit en passant, suit immédiatement les Etats-Unis comme pays riche en mines et producteur de houille.

Avant la guerre, l'Angleterre était le pays qui exportait le plus de charbon, dans le monde entier, mais depuis la paix, ses exportations sont tombées de 67,000,000 de tonnes à 23,000,000 de tonnes. Le fameux bassin houillier de la Saar, qui alimentait l'Allemagne autrefois, alimente aujourd'hui la France et l'Angleterre, mais il n'en reste pas moins vrai que l'Allemagne, pour son développement industriel doit trouver ailleurs son approvisionnement de charbon qu'elle trouvait auparavant dans la vallée du Rhin. Des troubles ouvriers, dans les pays d'Europe, paralysent la production houillère locale et tous ces pays sont obligés de compter sur la production américaine. Se basant sur ce fait, des experts affirment qu'avant longtemps l'Amérique devra exporter de 60,000,000 à 100,000,000 de tonnes de charbon par année.

L'Angleterre exporte moins parce que ses mines ont été tellement creusées que les puits sont maintenant sis trop profondément, et chacun sait qu'en Angleterre, on ne se sert pas d'un outillage d'extraction aussi perfectionné qu'en Amérique.

Alors, nous revenons toujours à la question: combien de temps peut durer tout le charbon contenu dans les mines pourtant si riches du Canada et des Etats-Unis?

Jusqu'ici on a extrait trois milliards et demi de tonnes de charbon des entrailles du sol américain, et si le progrès continue, il est probable qu'au cours des prochaines 20 années nous aurons extrait autant de charbon de nos mines, que nous en avons extrait pendant tout le siècle précédent. Admettons que nous soyons alors encore fort loin de l'épuisement final, quand cet épuisement se produira-t-il? D'autant plus que plus nous nous

enfonçons dans les entrailles de la terre, plus l'extraction du combustible devient difficile et coûteuse.

Tôt ou tard, il faudra bien faire face au problème de trouver une autre source d'énergie productrice et de calorifique.

Dés savants ont déjà commencé des études dans cette direction.

L'huile, d'abord; il s'en consume plus aujourd'hui que jamais auparavant. Heureusement que notre sol est immensément fertile en puits pétrolières, surtout en approchant l'Equateur; sud des Etats-Unis et Mexique. La Nouvelle-Angleterre fait aujourd'hui une énorme consommation d'huile qu'elle importe du Mexique, son sol étant peu riche en mines de charbon.

Les chemins de fer sont les plus grands consommateurs de charbon. Sur 100 tonnes de minéral extrait, cela en prend 5 pour le transport de ce minéral à destination. En 1914, tous les chemins de fer américains ont transporté près d'un milliard et quart de tonnes de charbon et ce transport a nécessité la consommation de près de 180,000,000 de tonnes pour les locomotives seulement. Si ce transport avait été fait au moyen de l'électricité, on aurait probablement économisé au moins 100,000,000 de charbon, ou son équivalent en huile.

Le temps arrive où l'on se servira de plus en plus du gaz naturel de beaucoup plus économique que le charbon, puisqu'on peut fermer les robinets lorsqu'on n'en a plus besoin, et qu'il n'y a pas de perte inutile comme avec le charbon. Nous perdons aujourd'hui des millions de dollars en fumée, avec le surplus de charbon brûlé inutilement. Les économies réalisées, cette année seulement, par l'utilisation du gaz naturel en Amérique, à la place du charbon, dépassent \$175,000,000.

Quant à l'électricité comme mode de transport ou pour les fins industrielles, on a calculé qu'elle signifiait une économie d'au moins 30 p. c. sur l'ancien système de l'utilisation du charbon. Donc, il serait possible d'installer des usines génératrices et distributrices de la force motrice, près des mines de charbon, et de fabriquer cette force



Avec tout le charbon brûlé en un an, pour le chauffage, on pourrait construire 400 pyramides plus grosses que la plus grande de celles qui existent en Egypte.

avec le charbon extrait des mines, ou ce qui serait encore infiniment mieux, de la fabriquer directement en utilisant tous les pouvoirs d'eau en existence, tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il y en a actuellement un grand nombre qu'on a déjà utilisés, mais il en reste encore des centaines de fois plus qu'on n'a pas encore songé à utiliser.

Les savants, quand ils nous parlent de charbon blanc, veulent dire l'énergie motrice ou le combustible produits par le système hydraulique. Or, à moins de trouver ce système hydraulique dans nos pouvoirs d'eau le seul

autre moyen de se procurer du charbon blanc serait par exemple, si la chose était possible, d'étendre au-dessus de tout le Canada et des Etats-Unis, une immense toile pour y recevoir toute l'eau de pluie d'une année; cela pourrait donner environ 1,000,000,000 d'heures killowats électriques, mais l'agriculture en souffrirait puisqu'il n'y aurait plus d'eau pour arroser le sol. Ce moyen, impraticable du reste n'est indiqué ici que pour donner une idée des énormes quantités d'eau qu'il faut pour produire la force hydraulique.

L'exploitation de tous nos pouvoirs d'eau est donc la grande et presque inépuisable solution du problème qui tourmente aujourd'hui les savants qui ont entrepris de trouver les moyens de faire face à toutes les exigences de l'avenir. Disons en terminant que sous le rapport de l'exploitation de nos pouvoirs d'eau, la province de Québec est loin d'être en arrière des autres provinces, bien qu'elle ait en réserve une énorme proportion de pouvoirs naturels non encore en exploitation.

— o —

Un peu d'histoire naturelle

LE BASILIC A TRAVERS LA FAUNE ET A TRAVERS LES AGES

Avez-vous déjà rencontré un basilic?

Non, sans doute? Tant mieux, car c'est une vilaine rencontre à faire, s'il faut en croire certaines personnes superstitieuses qui prétendent qu'un seul de ses regards suffit pour vous changer en pierre. Brrr!

Nombre de personnes demeurent

parfois pétrifiées d'étonnement, ce qui ne veut pas dire qu'elles ont rencontré un basilic.

Nous avons pourtant, au Canada, des membres de sa famille, mais, ils sont si petits, si peureux et si inoffensifs qu'on les a baptisés du nom fort euphonique de lézards, une belle rime millionnaire pour ceux qui cultivent la poésie et les arts.

Mais, la "bibite" authentique, le vrai basilic, celui dont la taille mesure de deux à trois pieds, celui dit du genre des reptiles sauriens crassilingues, famille des ignamidés dont les ignames sont de la sudite taille, se rencontre dans l'Amérique Centrale et Méridionale.

C'est au bord des eaux et sur les arbustes que vivent les basilics; ils grimpent et nagent avec agilité et se nourrissent d'insectes qu'ils engloutissent par milliers.

Le basilic semblable à celui de notre vignette s'appelle basilic à capuchon, *basilicus americanus*, et c'est un "citoyen" du Guatemala.

Son nom lui vient du grec, *basilicos*, qui veut dire petit roi.

Pourquoi a-t-on assimilé ce lézard géant à un petit roi.

Est-ce parce qu'il rampe, comme font les petits devant les grands?

C'est un problème que nous abandonnons aux naturalistes.

Les fabulistes, gens à l'imagination désordonnée, nous apprennent que le basilic sortait d'un oeuf de coq cassé par un crapaud, et ils ajoutaient que son regard était si mortel qu'il se tuait lui-même lorsqu'il se regardait dans une glace.

Cependant, comme les miroirs sont assez peu connus chez les basilics pareils accidents n'arrivent pas souvent.

Sous le rapport du regard, certains hommes et certaines femmes sont de

vrais basilics; mais on n'a jamais entendu dire qu'ils se pétrifiaient ou se tuaient en faisant des grâces devant leur glace de Venise.

Les militaires du 16ème siècle (1530) avaient une autre conception du basilic. Ils en avaient fait une pièce d'artillerie qu'ils considéraient comme de très fort calibre, avec son projectile de 160 livres. Ce canon comparé aux énormes pièces de la récente guerre n'aurait été en effet qu'un infime basilic ou un bien petit roi, **basilicos**.

Les botanistes ont appelé **basilics** des plantes du genre **ocimum**, de la famille des labiées, dont plusieurs espèces sont cultivées dans nos jardins, bien que les ancêtres de ces plantes fussent originaires des Indes. Les **basilics** de jardin ont une odeur suave et pénétrante, et leurs fleurs sont blanches ou rosées. On les distille pour faire de l'eau vulnéraire rouge.

De 1561 à 1563, il régna une autre sorte de Basilic. Il s'appelait Jacob Héraclide, était surnommé le Despote et agissait comme vayvode de Moldavia. C'était un aventurier de la pire espèce. Fils d'un humble marin, il naquit en Crète, où il entra plus tard au service d'un noble Grec samien, Jacques Héraclide. Espèce de Ruy-Blas, il manœuvra si bien qu'il hérita de la fortune de son maître et se composa une généalogie fantaisiste. Puis, il prit le chemin de la Belgique, lutta avec Charles Quint contre Henri II, roi de France. Après diverses pérégrinations à travers l'Europe, il arriva à la cour de Molvadie, où, accueilli, par Lapsu-neanu, il se mit à tramer des intrigues contre ce prince, et parvint, avec l'aide de Ferdinand, de Transylvanie, à le chasser et à occuper son trône. Ce basilic était de l'espèce des ingrats. Entre temps, il avait embrassé, à part sa

femme, le protestantisme, et il était en correspondance avec Mélanchthon. Il ne régna cependant pas longtemps, car deux ans plus tard, en 1563, il fut tué par les Boyards.



Le mot basilic au féminin (basilique) ne veut pas du tout signifier un lézard, un canon ou un aventurier. Tout le monde sait que c'est le nom qu'on donne aux grandes églises métropolitaines. Notre-Dame-de-Paris a des **basilics** sculptés à sa façade, mais ils sont en pierre. Faut croire qu'ils se sont regardés dans un miroir!

Maintenant, si vous rencontrez des basilics, vous saurez au moins ce que c'est. Pas vrai?

— 0 —

POUR CONSERVER LE BEURRE DUR

Le beurre restera toujours ferme, même dans une cuisine chaude, si un linge tordu dans l'eau froide est mis dessus, recouvrant tout le beurrier et le beurrier même mis à un endroit où il y a un courant d'air.

UNE HORLOGE REMARQUABLE

Parmi les magnifiques et nombreux cadeaux reçus par la famille royale du Japon, à l'occasion du dernier couronnement de son Empereur, on a remarqué une horloge donnée par les habitants de Washington, du Montana et de l'Alaska et construite à la demande de l'Association Japonaise de l'Amérique du Nord.

Cette horloge artistique a 4 pieds et 9 pouces de hauteur et est pourvue de quatre cadrans en argent massif. Sa monture est en acier, l'ornementation en bronze et les trois panneaux principaux en anyx.

Le quatrième panneau est en verre taillé, à travers duquel on peut observer le mécanisme.

Les quatre cadrans indiquent respectivement l'heure à Tokio, à Paget Sound, à New-York et à Greenwich.

Autour de l'indicateur du temps, est un globe qui fait une révolution tous les vingt-quatre heures. La position du soleil en relation avec la terre est marquée par une boule dorée montée sur un des côtés du globe.

L'horloge fut faite à Seattle et son fonctionnement est mis en opération par des pesanteurs.

— 0 —

UNE ILE EXTRAORDINAIRE

L'île Blanche, située à une trentaine de milles de la Nouvelle-Zélande est probablement l'île la plus extraordinaire au monde. Elle représente une masse énorme rocheuse d'environ 3 milles de circonférence, élevée à au delà de 900 pieds au-dessus de la mer et perpétuellement enveloppée de nuages épais, qui sont visibles à 100 milles de distance.

L'île en question consiste presque en-

tièrement en dépôts de soufre contenant un léger pourcentage de gypse. Il y a quelques années on essaya de former une compagnie pour exploiter le soufre, qui est de qualité supérieure; mais, chose étrange, les capitaux manquèrent. C'est ce qui explique que les exportations de soufre de l'île Blanche, sont encore très peu importantes.

À l'intérieur de l'île, on peut admirer un lac ayant une superficie d'environ 50 acres et dont l'eau qui a une température de 110 degrés, est fortement imprégnée d'acides.

Sur l'un des côtés du lac on constate des cratères d'où s'échappent de la vapeur avec une grande force et un bruit terrible. Ces chaleurs et cette vapeur provenant du lac forment le nuage noir qui enveloppe l'île constamment.

— 0 —

LA CECITE EVITEE PAR LE CITRON

Un homme vint, un médecin, qui s'appelait Crédé. Avant lui, sur 100 enfants qui présentaient une aphthalmie à leur naissance, 12 ou 15 devenaient aveugles. Après lui, il n'y en eut pas même un. C'est dire que la cécité par conjonctivite et aphthalmie disparaîtra. Or, que faisait Crédé? Ce que, à défaut du médecin à qui il est préférable que ce soin reste confié, le père de l'enfant, sa grand'mère ou sa tante, peut exécuter sans diplôme. Il écartait les paupières du tout petit, les retournait, laissait tomber sur elles quelques gouttes d'une solution de nitrate d'argent auxquelles succédait un lavage à l'eau.

Éh bien! Crédé compliquait les choses. Quelques gouttes d'un jus de citron frais, exprimé au-dessus des paupières et ses yeux lui seront conservés.



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

Les astronomes, leurs erreurs et l'influence de celles-ci sur les esprits superstitieux. — Les prophètes de malheur ou faux prophètes. — Merveilles du microphone. — Les éponges de cristal ou les trésors des profondeurs océaniques.

Les événements viennent de prouver une fois de plus que les astronomes, étant des hommes comme les autres, sont sujets à erreur et peuvent se tromper dans leurs calculs. Seulement, comme ils ne calculent que par millions et milliards de milles, on voit tout de suite la conséquence d'une simple erreur décimale, au début.

C'est probablement à la suite d'une de ces erreurs que la professeur Albert-F. Porta, un astronome américain, prédisait, il y a quelques mois, un cataclysme épouvantable pour le 17 décembre 1919.

Or, le 17 décembre s'est passé à peu près normalement pour tous les peuples de la terre, et le cataclysme prédit n'a pas eu plus de succès que celui qui avait appréhendé à tort, lors de l'apparition de la fameuse comète de Halley, il y a sept ou huit ans.

Voyons un peu les choses "gaies" que nous prédisait le professeur Porta, plusieurs semaines avant le 17 décembre dernier.

A cause d'un groupement de six planètes majeures d'un seul côté du soleil, groupement "excessivement rare", depuis des siècles, nous devions

être victimes du cataclysme atmosphérique le plus terrifiant depuis la création du monde. Il s'agissait ni plus ni moins d'une tache sur le soleil, d'une tache énorme, visible à l'oeil nu, chose qui ne s'était encore jamais vue, tache formée par un cratère solaire de dimensions telles qu'il eut pu engloutir la terre aussi facilement que le cratère du Vésuve pourrait absorber un ballon (foot-ball).

Or, nous n'avons pas été absorbés par l'astre roi; nous n'avons pas eu de tempêtes, de tormados épouvantables ou de pluies colossales et plus que diluviennes; nous n'avons pas eu d'éruptions anormales des grands volcans, pas de tremblements de terre, de raz-de-marée, pas d'inondations diluviennes et pas de froid ultra arctique.

Et, si l'astre du jour nous a fait voir ce jour-là une vilaine et large tache à sa surface resplendissante, il faut bien avouer qu'en dehors du mode astronomique; fort peu de citoyens ont seulement songé à le constater.

Pourtant, à en croire le professeur Porta, nous devions subir toutes ces épreuves et plus encore. Selon lui, la conjonction des six planètes Mercure,

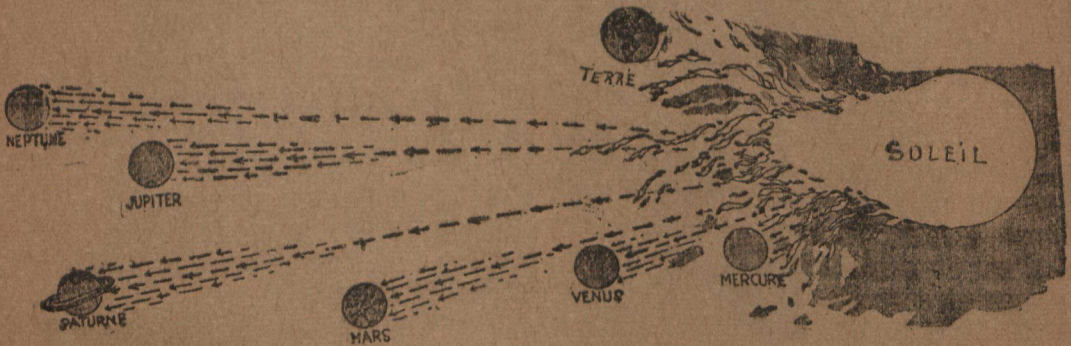
Mars, Vénus, Jupiter, Saturne et Neptune devait produire un tel courant magnétique sur le Soleil, que la terre devait être enveloppée de gaz enflammés, et endurer tous les contrecoups, innocente victime de cette ligue planétaire.

Une telle prédiction n'était pas faite pour rassurer les âmes superstitieuses, et plusieurs ont vécu dans une inquiétude mortelle, jusqu'au 17 décembre dernier, alors que tout s'est passé à peu près normalement dans le plus immuable des "univers".

Cependant, si tous ces timorés avaient lu et avaient compris les articles de plusieurs autres astronomes, en démenti à la prédiction Porta, ils

que la Terre se trouvant placée à angle droit au groupe, était toute désignée pour recevoir toute la force des perturbations solaires-planétaires électriques qu'une telle conjonction devait provoquer.

"Or, il est vrai que cette conjonction se produira le 17 décembre 1919, (n'oublions pas que le professeur Lewis et les autres astronomes optimistes, qui ont eu raison, du reste, écrivaient bien avant cette date), mais ce n'est pas là un fait rare en astronomie. Ceci est arrivé à la fin de mai 1919, et le même phénomène se produit plusieurs fois par année, et d'ordinaire l'événement passe inaperçu. Nous n'avons parfois que la con-



eussent été rassurés, comme ils le furent instantanément une fois la période de crainte passée.

Voici comment M. I. M. Lewis, astronome de la marine américaine, à l'observatoire de Washington, répondait aux "peurs" que voulait conter au genre humain le professeur Porta.

"Le professeur Porta, disait-il, base toute sa prédiction sinistre et décourageante, sur le fait que six planètes vont se trouver groupées sur un seul côté du Soleil dans un rayon de 26 degrés seulement, soit Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne et Neptune en conjonction avec Uranus, toute seule de l'autre côté, contre la ligne. Il ajoute

nètes, mais c'est à peine si nous enregistrons de très légères perturbations atmosphériques. Parfois même, nous n'en enregistrons pas du tout.

"Qu'il y ait cette fois deux planètes de plus, cela peut constituer un événement assez important pour les astronomes, bien qu'il se soit déjà produit maintes fois sans résultats, mais cet événement n'est pas assez important en lui-même pour effrayer tout le genre humain.

"A la fin du mois de mai dernier, nous avions Neptune, Saturne, Jupiter et Vénus étaient ligués ensemble contre Mercure et Uranus, et non seule-
jjonction de deux, trois ou quatre pla-

ment il n'est rien arrivé d'anormal, mais, tous s'en souviennent nous avons passé par une très rare période de beau temps. En mai et en juin, le Soleil avait de vastes taches parfaitement visibles. Il y a eu alors un ou deux orages électriques, mais c'est un phénomène parfaitement normal qui se produit maintes et maintes fois, chaque année, alors qu'il n'y a pas même deux planètes en conjonction.

"Au premier août dernier, Mercure, Vénus et la Terre étaient du même côté du Soleil, à moins de 30 degrés de séparation entre chaque planète; de l'autre côté, il y avait Mars, Jupiter et Neptune. Nous avions alors six planètes en ligne droite. Il n'y eut pas le moindre orage électrique.

"De plus, à l'exception de Mercure et Vénus, les planètes sont fort lentes à changer de position, Jupiter par exemple, prenant un an à parcourir 30 degrés. Conséquemment, si le 17 décembre, quatre planètes se trouvent presque en ligne droite, elles l'étaient déjà plusieurs jours auparavant et autant de jours après. Pourquoi alors avoir prédit tant de malheurs pour le 17 décembre plutôt qu'un autre jour?

"Il est certain que le Soleil a un effet magnétique sur les planètes, et que selon ses taches, nous avons des orages électriques, des aurores boréales, de la pluie et des changements atmosphériques; mais il n'est pas du tout prouvé que les planètes aient un effet électro-magnétique sur le Soleil. Quant aux taches du Soleil, après une étude qui dure depuis des années et des années, on en vient à la conclusion qu'elles ont plutôt une cause interne qu'externe. Si l'intensité et le diamètre de ces taches dépendait de l'influence planétaire, elles ne devraient être visibles à l'oeil nu que lorsque plusieurs planètes sont en conjonction. Or on a

observé maintes et maintes fois le phénomène, alors que toutes les planètes se trouvaient dispersées. Et il ne s'est rien produit de vraiment extraordinaire, dans ces circonstances-là".

Les astronomes, quoique savants, sont des hommes comme les autres et sujets à se tromper dans leurs calculs. Et l'an mil, et dernièrement, lors de la venue de la comète de Halley, il a suffi des craintes non motivées de certains astronomes pour affoler des populations déjà trop enclines à la superstition.

Le mieux, c'est d'observer, au point de vue scientifique seulement, les phénomènes célestes lorsqu'ils nous sont annoncés, et de ne pas trop se fier aux prédictions des pessimistes, attendu que 99 fois sur 100, ces prophètes de malheur sont "dans les patates".

EPONGES DE CRISTAL OU EPONGES ROUGES

Pour la plupart d'entre nous, le mot éponge évoque de suite l'image familière de l'éponge de bain, dont nous connaissons bien les nombreuses variétés, depuis la grosse éponge brune aux larges trous, jusqu'à la fine éponge jaune très pâle aux trous infimes et multiples.

En fait, ce réseau fibreux que nous employons dans les usages domestiques n'est qu'une sorte d'armature, un squelette — s'il est permis de s'exprimer ainsi lorsqu'il est question d'invertébrés — destiné à soutenir la masse charnue de l'organisme fort singulier de l'éponge. Ce squelette reproduit assez fidèlement les contours de cette masse charnue, et plusieurs de ces particularités anatomiques les plus importantes. Mais il diffère complètement de la masse qu'il soutient, car sa composition chimique se rap-

proche beaucoup de celle de la soie.

A cette armature de l'éponge, s'ajoutent souvent des productions bien déterminées, dont les innombrables formes ont été soigneusement classées; ce sont les spicules. En se disposant de façons diverses, ces sortes de fines aiguilles de composition minérale forment un ensemble souvent très élégant. Parfois, le tissu fibreux manque, et le squelette de l'éponge est tout entier fait de spicules. Quand celles-ci sont silencieuses, l'aspect extérieur des éponges est d'une etc etc etc

Ces spicules affectent tantôt la forme d'épingles, tantôt la forme d'ancres, de crochets, d'étoiles à trois ou six branches, ou de croix. Leur rôle n'est pas moins varié; elles soutiennent la masse charnue; elles unissent entre eux les tissus; quand elles ont la forme de crochets elles servent parfois à fixer l'éponge, enfin, les pointes acérées sont peut-être une arme, quoique l'éponge soit un animal paisible, n'ayant guère d'ennemis et servant, à cause de cela, de refuge à maintes petites bêtes.

Si la masse charnue est profondément différente de l'armature ou squelette, elle n'est pas tout à fait indépendante de celle-ci; en effet, c'est toujours sur les mêmes sortes d'éponges qu'on trouve un squelette silicieux, et les squelettes calcaires soutiennent des sortes d'éponges bien différentes. Ce n'est donc pas une division superficielle, basée sur la forme seulement de l'animal, que celle qui range les éponges en éponges calcaires, siliceuses et éponges gélatineuses (sans squelette). Il semble bien qu'il y ait une affinité spéciale, et encore mal définie, entre la masse charnue et l'armature qui la soutient. Jamais, en effet, on ne voit, simultanément, sur une même éponge, des spicules calcaires

et des spicules silicieux.

Les éponges siliceuses se rencontrent toujours à de grandes profondeurs, mais à divers niveaux des basses fonds maritimes. On en rencontre depuis 600 pieds jusqu'à 14,000 et 18,000 pieds. Tout au moins, l'expédition de la **Valdivia** en a-t-elle trouvé quelques exemplaires à ces énormes profondeurs. On rencontre la **Walteria** à plus de 3,000 pieds de profondeur, l'**Acanthareus** à 1800 et quelques pieds, et l'**Hyalonema** à des profondeurs diverses de 900 à 18,000 pieds.

Quant aux endroits où l'on peut les ramener au fond des dragues, ils sont nombreux et variés. On en a surtout trouvé dans les mers du Japon, mais Barboza du Bocage en a rencontré sur les côtes du Portugal. On les trouve dans l'océan Indien (*Walteria* et *Hyalonema*), en Patagonie et au Japon (*Acanthareus*), dans l'Atlantique, la Mélanésie, le Portugal et le nord de l'Ecosse.

Ce fait n'est pas pour nous surprendre; en effet, dans les grandes profondeurs où se cachent ces merveilles sous-marines, les conditions sont à peu près les mêmes sous toutes les latitudes, et si loin de la surface l'influence du climat local est pour ainsi dire nulle.

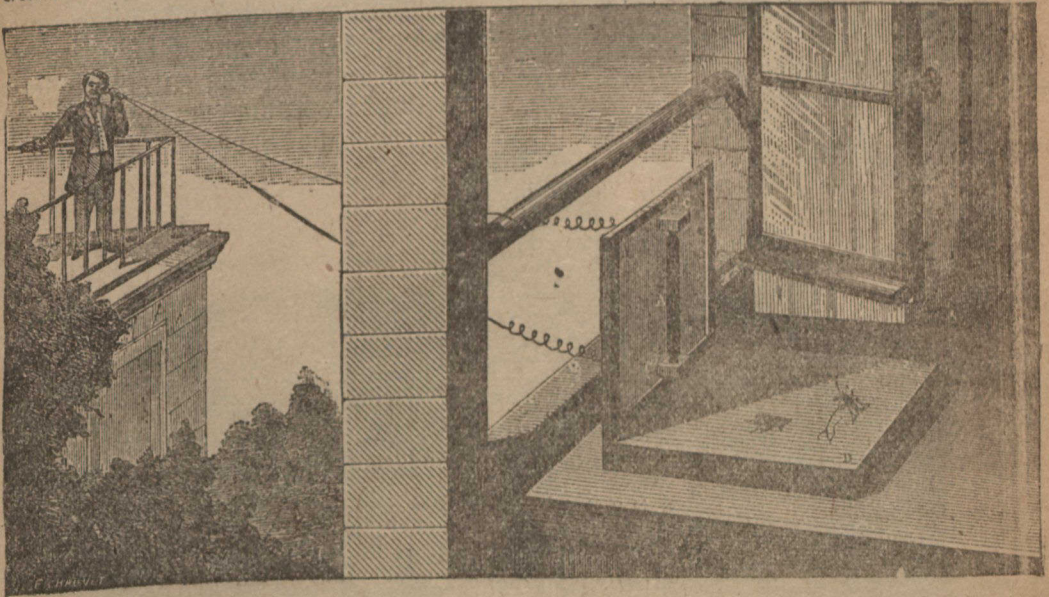
Telles sont ces merveilleuses éponges de cristal; une fois de plus, nous voyons ici les formes les plus inférieures de la vie animale se présenter à nous sous des aspects harmonieux et délicats. Et l'on ne saurait s'étonner d'apprendre que les Japonais font commerce de ces sortes de fleurs de cristal. Dans leur éblouissante blancheur, ces merveilles arrachées au plus profond de l'Océan ne sont-elles pas la plus jolie des parures dans la masse sombre des cheveux des mi-*gnonnes* Japonaises?

LE MICROPHONE

Cet instrument consiste en un petit crayon de charbon de gaz (tel que celui que l'on voit dans la lampe électrique); ce crayon se termine en pointe à chacune de ses extrémités; il est légèrement soutenu dans une position verticale entre deux godets creusés dans la surface de petits dés de char-

un frémissement, et, chose plus extraordinaire encore, la promenade d'une mouche ou d'un insecte sur le plateau est perçue avec une netteté parfaite par une personne dont l'oreille est placée contre le téléphone installé à distance et même à plusieurs milles de la promenade de la mouche.

— 0 —



bon fixés contre une table mince d'harmonie posée sur un plateau solide. Ces dés sont reliés par des fils et à la pile et au fil de ligne qui conduit au téléphone. Ce merveilleux appareil est l'instrument le plus délicat que l'on puisse rencontrer dans le domaine de la physique. Non seulement on perçoit les notes de musique et les paroles, mais les vibrations les plus faibles sont révélées, converties en bruits sonores. Le coup le plus léger, le moindre contact contre le plateau suffit pour produire dans le téléphone un grincement bruyant. Même la pointe d'un pinceau, doucement amenée le long de la surface du plateau sur lequel est placé l'instrument, rend un son semblable à

LA PHOTOGRAPHIE DE LA PAROLE

Un savant français, monsieur le Dr Marage, professeur libre à la Sorbonne et otologiste distingué, a trouvé le moyen de photographier les paroles, de les saisir au passage et de les fixer à jamais. D'une utilité immédiate pour l'enseignement du chant qu'elle rendra beaucoup plus facile, cette découverte, une fois perfectionnée, donnera aux engagements oraux ou verbaux une importance qu'ils n'ont pas. Plus de paroles en l'air.

M. le docteur Marage, le savant conférencier de la Sorbonne a réussi

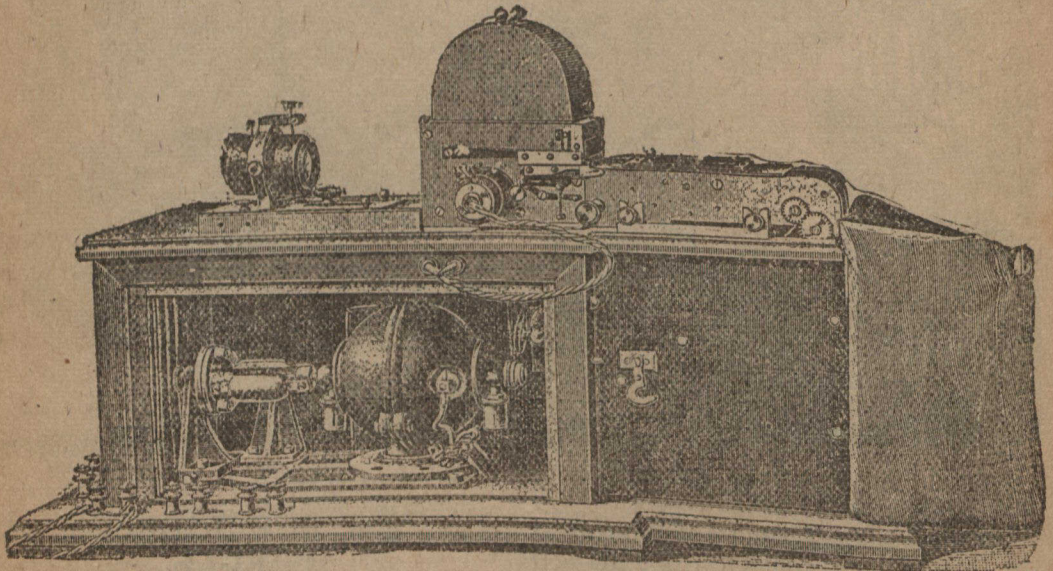
mement simple... la parole. Son appareil photographiant les vibrations émises par la voix humaine, permet de se rendre compte si le son émis par la voix est exact, s'il est homogène, quelle est la durée des syllabes, si une note chantée est juste, etc., etc.

Son invention, basée sur le principe du télégraphe de MM. Pollak et Virague est des plus intéressante.

Mais avant de faire connaître l'invention il est bon de faire connaître l'inventeur.

faire la rééducation plus ou moins parfaite de l'oreille.

Sa dernière découverte, le Dr Marage l'a annoncée en 1913, pendant son cours à l'amphithéâtre de physiologie de la Sorbonne. Notons que, dès 1898, M. Marage, avait pu photographier les différents aspects que prend la flamme d'une lampe à acétylène sous l'influence des vibrations de la parole. Il avait même obtenu des tracés très nets et très caractéristiques que nous reproduisons ici, mais qui



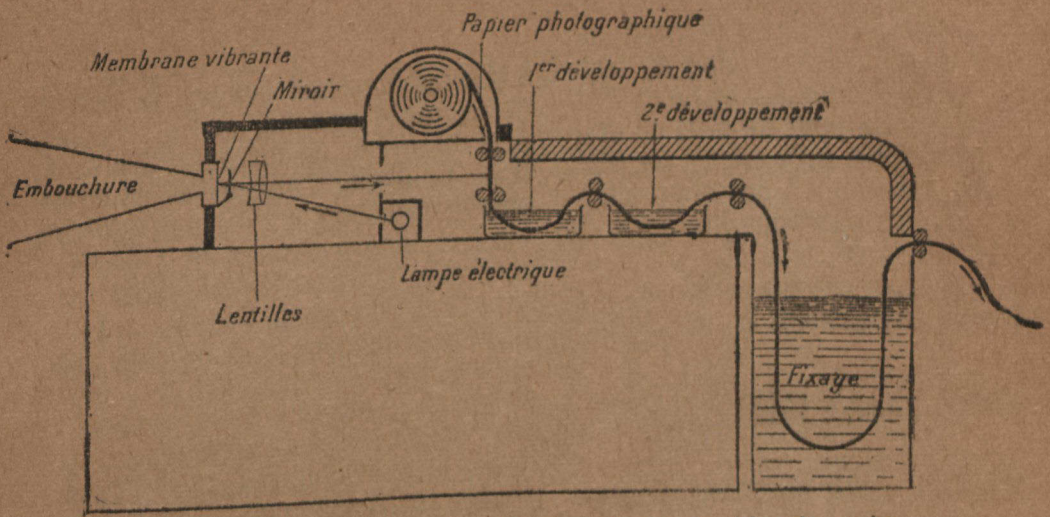
Appareil pour photographier la voix.

Le docteur Marage, l'homme qui arrête la parole comme Josué arrêtait jadis le soleil, est un jeune savant simple gai et dépourvu de toute solennité. Il paraît trente-cinq ans, tout au plus. Docteur en médecine, il est aussi docteur ès sciences. C'est à lui qu'on doit un instrument extrêmement ingénieux qui **prononce** les diverses voyelles et permet non seulement de vérifier le degré de surdité d'un malade et, conséquemment de diagnostiquer l'origine de cette surdité, mais encore de

n'avaient encore que la valeur d'expériences de laboratoire.

Nous allons dire maintenant comme il arrive à photographier la parole, d'une façon pratique.

Mais auparavant il importe que nous donnions quelque aperçu du nouveau et très remarquable appareil de télégraphie imaginé par MM. Pollak et Virague, car c'est par une simple modification à cet appareil que M. Marage l'emploie à fixer les sons. Le télégraphe Pollak-Virague peut trans-



Vue schématique de l'appareil pour photographier la voix.

mettre jusqu'à 42,000 mots à l'heure au lieu des 400 qui constituent le débit du Morse, des 1,000 du Hugues, des 4,000 du Baudot jusqu'ici considéré comme le dernier mot de la perfection.

Mais laissons la parole à M. Marage lui-même, qui va nous décrire en quelques mots son appareil :

"Pour cela j'ai employé le dispositif suivant : un microphone et une pile sont mis en communication avec un téléphone. Les mouvements de la plaque vibrante du téléphone sont transmis à un miroir qui reçoit un rayon lumineux ; ce rayon, après réflexion, vient impressionner une feuille de papier photographique mobile, qui passe ensuite dans un bain développeur puis dans un bain fixateur. Un dispositif spécial, employé dans le télégraphe extra-rapide, permet au rayon lumineux de se déplacer dans un plan horizontal de manière à écrire des lignes un peu inclinées sur le grand axe du papier ; l'inclinaison des lignes est produite par le déplacement du papier ; chaque ligne correspond à un quart de seconde.

"Ce qui me conduisit à cette trouvaille, nous dit M. Marage, c'est le désir si souvent exprimé par les professeurs de chant et de diction de posséder un appareil leur permettant d'inscrire facilement les vibrations de la voix, de manière à faire voir et non plus à faire entendre aux élèves les fautes qu'ils commettent dans leur travail.

"Arrivera-t-on à lire aussi facilement que l'écriture ordinaire de manière à téléphoner une dépêche et à la recevoir écrite ? C'est possible, c'est même probable, c'est le secret de l'avenir. En tout cas, l'enseignement de la musique retirera de cet appareil un grand bénéfice et en deviendra beaucoup plus facile. Vous me direz que les enregistreurs des phonographes recueillent aussi les paroles et les sons, mais leur grimoire est indéchiffrable à la lecture. Il ne permet même pas de reconnaître s'ils furent impressionnés par un discours, par un air chanté, par 2—La Photographie de la parole un ou plusieurs instruments de musique".

Comme toutes les inventions, celle

de M. Marage n'éclorait pas sans tuer quelque vieil organisme de notre actuelle société. Ce serait la mort des sténographes si les paroles se trouvaient recueillies aussitôt prononcées, et traduites aux yeux de tous en écriture claire. Mais qu'y faire? De plus, pour peu que chaque personne adoptât un mot de personnalité, sorte de signature verbale, cela fixerait à jamais les engagements oraux et les rendraient impossibles à nier par les



Vibrations produites sur un papier sensible par les différents voyelles.

gens de mauvaise foi. Enfin, on pourrait recueillir leurs dernières volontés sur les lèvres mêmes des mourants et vous voyez d'ici la scène: pendant que les aspirants-héritiers liraient le document les comblant ou les déshéritant, ils entendraient la voix auguste du mort revenir d'outre-tombe pour motiver ses sévérités ou ses largesses... et ce serait une nouvelle et bien belle "fille" pour les dramaturges.

BAIN ALCALIN

On rend alcaline l'eau d'un bain en y ajoutant 1 livre de savon dissous et une demi-livre de cristaux de soude. On peut remplacer le cristal de soude par 2 livres de cendres de bois, mais le premier moyen nous paraît plus convenable sous le rapport de la propreté.

LA MAIN GAUCHE

Le préjugé qui condamne l'usage de la main gauche, et qui s'inspire plus ou moins obscurément des traditions religieuses auxquelles se rattache si significativement le mot **sinistre**, n'a pas encore disparu, et il n'est pas rare que des parents harcèlent leurs enfants à ce propos. Cependant la faculté de suppléer une main par l'autre est précieuse dans mainte circonstance et ajoute singulièrement à la valeur professionnelle de l'homme. Le chirurgien, ou l'oculiste, par exemple, double ses ressources s'il peut disposer de deux mains droites. Les glorieux manchots de la guerre ont beaucoup de peine à rééduquer leur main gauche, et la nécessité de cultiver l'ambidextrie dès l'enfance apparaît maintenant à tous. Le docteur Armaingaud a saisi de la question l'Académie de médecine de Paris, et pris l'initiative d'une pétition adressée à tous les médecins de France. Près de 1200 réponses déjà reçues sont toutes favorables à cette campagne qui tend à faire admettre l'obligation de l'usage des deux mains dans tous les exercices de la vie de mouvement et professionnels. Le docteur Armaingaud reprend à son compte la spirituelle "pétition de la main gauche, adressée aux personnes chargées de diriger l'éducation", publiée par Franklin en 1779. Nous lui souhaitons de grand coeur un meilleur succès, non plus seulement littéraire, mais pratique. Comme il le dit fort bien: "Nous n'avons pas le droit de laisser subsister, de continuer à laisser imposer à notre population française une invalidité artificielle, quand il nous est possible, avec beaucoup d'énergie et d'esprit de suite, de la faire disparaître."

LORSQUE LA MEMOIRE S'EN VA

Cas extraordinaires de personnes atteintes de troubles intermittents de la mémoire.

N'avez-vous jamais ressenti une sensation que vous aviez déjà ressentie auparavant? Quelque chose que vous faites présentement et qu'il vous semble avoir déjà fait autrefois de la même manière que vous le faites à l'heure où vous y pensez? Lisez-vous un livre ou une oeuvre que vous êtes persuadé avoir déjà lu? Entendez-vous des choses que vous avez déjà entendues par le passé, il y a très longtemps, dans une existence de rêve?

Oui?

Pouvez-vous expliquer ces phénomènes?

Non?

Pourquoi?

Personne ne saurait le dire.

Tous ces phénomènes inexplicables proviennent tout simplement du fait que notre esprit prend une petite vacance. Cette sensation est très commune. Il n'y a pratiquement personne qui y a échappé.

Quel est la signification de ces sensations?

Aucun expert en psychologie n'a jamais pu le dire, quoiqu'on en ait fait plusieurs déductions.

La théorie la plus populaire veut que le cerveau humain soit divisé en deux parties égales et qu'une seule partie travaille pendant que l'autre reste inactive.

Quelquefois aussi une partie du cerveau conçoit une idée avant que l'autre partie l'ait conçue. De là cette

étrange sensation qui veut que l'on ait entendu ou vu une chose avant le moment précis où l'on a réalisé que l'on a vu ou entendu cette chose.

Souvent le cerveau travaille malgré les efforts que l'on a fait pour le laisser inactif. Souvent il vous est arrivé de ne pouvoir vous débarrasser d'un air quelconque vous avez entendu au concert ou dans un endroit quelconque. Malgré tous les efforts que vous faites pour chasser cette obsession, elle persiste au point de vous donner des maux de tête.

Quelquefois c'est un vers ou une phrase qui vous obsède. Qu'importent vos efforts, ce vers ou cette phrase reviennent constamment. Ces obsessions reviennent avec tant de persistance que plusieurs personnes qui en sont atteintes ont perdu le sommeil et ont fait de véritables maladies.

On a même vu des gens poursuivies par un "air" être forcées de se lever la nuit pour chanter à haute voix leur "air". Non seulement elles en perdaient le sommeil mais encore elles privaient leurs proches du repos ordinaire.

Des milliers de personnes ne peuvent pas s'approcher sur le bord d'un précipice, d'un toit, ou même de l'eau sans éprouver une furieuse envie de se jeter dans le vide ou dans l'élément liquide; cette impulsion est tellement forte que ces personnes sont forcées de se tenir éloignées de ces endroits.

Quelquefois cette forme se modifie; ce sont les autres personnes qui nous accompagnent que l'on serait tenté de précipiter dans le précipice.

Dans les deux cas, cette impulsion ne nous pousse pas plus loin que l'envie de nous jeter ou de jeter les autres dans le vide; nous ne mettons jamais notre désir à exécution.



Une autre affliction commune à nombre de personnes est la crainte d'avoir constamment oublié quelque chose. Cette attaque vient généralement à la suite d'un oubli important. Vous avez oublié de maller une lettre, ou vous avez oublié de la timbrer convenablement, vous l'avez mal adressée, ou vous vous êtes trompé d'enveloppe. Vous êtes alors hanté par la crainte, chaque fois que vous envoyez une lettre, d'avoir répété votre erreur. Alors vous ouvrez une lettre déjà cachetée pour constater s'il n'y a aucune erreur et même une fois mise à la poste, vous n'êtes pas rassuré tant que vous n'avez pas reçu de réponse.

Si vous êtes une personne normale, vous combattez bien vite ces appréhensions, mais si vous êtes faible et manquez d'énergie, ces appréhensions persistent et peuvent même occasionner des troubles graves dans votre vie. Tel est le cas chez une jeune fille qui ayant brisé une aiguille et ne pouvant retrouver tous les morceaux brisés fut dans une inquiétude continuelle que quelqu'un ne se blessât dessus. Cette sensation, chez elle, grandit à tel point que cela devint une véritable manie. Elle était constamment dans la crainte d'avoir perdu une aiguille. Un jour se promenant dans les vignes de son père elle fut distraite par la pensée que peut-être là aussi elle avait perdu une aiguille, alors pour que personne ne se blessât dessus, elle vint subrepticement, durant la nuit, et coupa tous les raisins et les brûla.

Une autre femme tenait compte de toutes les épingles et aiguilles qu'elle avait dans sa maison, de manière à ce que; si une seule d'entre elles était tombée dans la soupe, elle pourrait s'en apercevoir.

Ces sensations prennent toutes sortes de formes fantastique.

Une des formes les plus commune est l'excès de propreté. On a vu des femmes frotter et nettoyer du lever au coucher du soleil. Toute la journée était employée à laver les planchers, à broser les habits, à épousseter les murs à l'excès. Le soir venu, le lit devait être nettoyé et retourné.

D'autres personnes surveillent leurs paroles. Elles ont constamment la hantise d'avoir dit un mot ou prononcé une parole qui ait pu froisser quelqu'un. La nuit elles dorment la langue entre les dents de crainte de prononcer dans leur sommeil des paroles qu'elles ne pourraient contrôler.

D'autres ont des doutes sur leur

propre existence. La nuit elles vont réveiller leurs proches pour se rassurer elles-mêmes. "Je te parle, n'est-ce pas? Donc j'existe, n'est-il pas vrai?"

Un homme ne peut souffrir le bruit que fait ses voisins de table en mangeant. Il est forcé de se mettre du coton dans les oreilles. Il fuit les banquetts et les grands dîners. Il ne peut s'asseoir à table avec sa femme et ses enfants et est finalement forcé de manger seul.

Il y a aussi le cas des personnes qui ne peuvent lire un livre. Elles sont constamment hantées par la crainte d'avoir passé une page, alors elles reviennent sur la page déjà lue, et ne peuvent la quitter.

D'autres personnes sont atteintes de manies plus spéciales.

Un homme, depuis l'âge de dix ans, comptait tous les mots qu'il avait dits, entendus ou pensés. Il ne montrait aucun signe de fatigue produit par ces innombrables calculs.

Un autre croit devoir passer dans tous les trous de boue qu'il rencontre sur son chemin.

Un autre doit acheter trois copies de son journal tous les jours et ne fumer que trois pipes de tabac par jour.

Un autre comptera toutes les vitres des fenêtres d'une maison en commençant par le haut puis vérifiera son calcul en les comptant de nouveau en commençant par le bas.

Un autre fera des calculs sans fin pour savoir la quantité de brique que possède la maison "d'en face".

Nous avons tous entendu parler des estomacs "d'aîtriches humaines" qui se croient tenu de manger tout ce qu'elles rencontrent. Des examens aux rayons X ont fait voir des choses extraordinaires dans des estomacs qu'avéc raison on croyait anormaux.

Le Dh Allan McLean Hamilton nous

raconte l'histoire d'une femme qui avait la manie de s'introduire dans la peau, tous les objets qui lui tombaient sous la main. On lui a enlevé 94 morceaux de verres, 2 braquettes, 4 clios à cordonnier, et des centaines d'épingles et d'aiguilles.

Un autre malade est celui qui a la manie d'acheter. Il achète, achète à crédit bien entendu, et fait envoyer les marchandises chez ses amis et connaissances. Celui-là n'est pas dangereux mais bien ennuyeux.

La perte momentanée de la mémoire est aussi une maladie du cerveau.

Les journaux nous rapportent assez souvent de ces spéciaux d'amnésie cérébrale. Les malades oublient soudainement leur passé, leur nom, leur adresse. Souvent même il n'y a qu'une partie de leur mémoire qui est affectée.

En 1873, Barré chantait un rôle à l'Opéra Comique de Paris, lorsqu'il fut saisi en plein milieu de la représentation, d'une perte totale de la mémoire, des sons musicaux. Il ne comprenait plus du tout ce que ses camarades chantaient, ni il ne pouvait articuler un seul son. Le souffleur avait beau lui envoyer son texte, rien n'y faisait.

Il pouvait parler et comprendre tout ce qu'on lui disait, mais la musique ne produisait aucune sensation sur lui. Le lendemain ses facultés lui étaient revenues.

Une personne peut être en possession de toutes ses facultés mentales et cependant elle peut avoir perdu le contrôle sur quelques-unes de ses actions. Une personne peut avoir l'intention de faire une chose et cependant faire une chose totalement opposée à ce qu'elle a l'intention de faire. On donne un cigare et une boîte d'allumettes à un homme. Cet homme prend le cigare et le frotte sur la boîte d'allumettes pour

l'allumer, ou il essaiera de placer le cigare dans la boîte.

On lui donnera une brosse et du noir à chaussures et au lieu de frotter ses chaussures il se frottera la tête avec la brosse.



Mais, direz-vous, comment savoir si cet homme est en possession de ses facultés mentales? Nous le savons simplement parce qu'il connaît ou plutôt reconnaît les divers objets qu'on place entre ses mains et qu'il peut les nommer. Ce qu'il a oublié c'est la manière de s'en servir et leur usage.

Il est prouvé que cet état n'est pas tant un désordre du cerveau qu'un désordre du mécanisme par lequel le cerveau contrôle les actions.

— o —

LE VIN DE FRANCE

Nous extrayons d'une chronique des "Annales", cette magnifique défense du vin de France qu'on semble vouloir proscrire à jamais du "libre" sol d'Amérique:

"Vraiment, nos amis américains exagèrent... Les journaux français sont prévenus que dans les exemplaires à destination des Etats-Unis, les annonces relatives aux produits alcoolisés doivent être supprimés. Cela

signifie que l'Amérique se ferme désormais à ces produits. Elle ne veut plus qu'il en soit parlé, afin de protéger sa population contre des tentations dangereuses.

"Que l'on restreigne, que l'on proscrive l'usage alimentaire de l'alcool, j'y applaudis des deux mains. Nous souffrons trop de ce mal pour ne pas souhaiter de le voir anéantir. Mais lorsqu'il s'agit du vin, nous n'acceptons pas un si barbare ostracisme. Nos vieux instincts se révoltent. Non, ce n'est pas possible. Le vin que chantèrent les poètes, depuis Théocrite et Horace jusqu'à Ronsard et Ponchon, le champagne, père des rêves dorés, le pinard, stimulateur d'énergie, le claret élégant et populaire, ne saurait passer pour un ennemi de la santé publique. Il inspira les artistes, abreuva les héros. Il a droit à la sympathie et même au respect.

"Le vin ne nuit qu'à ceux qui en abusent. Notre race lui doit quelques-unes de ses qualités essentielles: le feu, l'allégresse, l'optimisme, l'ingéniosité d'esprit, l'insouciance dans le péril, l'audace et le "cran" dans l'action. Se serait-elle aussi bien battue, eût-elle montré tant de vertu, au sens primitif du terme, si elle n'avait eu, pour se soutenir, que des boissons insipides et débilitantes? Interrogez les Poilus. Consultez leurs chefs. La réponse est unanime. Le vin de France a fait des miracles. Ne soyons pas ingrats envers lui. Défendons-le contre des reproches immérités.

"Les soldats américains savent ce qu'il vaut. Ils l'apprécieront davantage lorsqu'ils en seront privés; ils en garderont la nostalgie mêlée au souvenir de leurs prouesses. Peut-être contribuera-t-il à les leur faire accomplir. Je doute que, soustraits à son influence,

ils soient meilleurs, plus vaillants et plus aimables.

"La puritaine Amérique méprise ou redoute le jus des coteaux français. Tant pis pour elle! L'Europe ne sera pas si pusillanime. Les amateurs ne manqueront point. Ils souscriront aux louanges du rimeur-vigneron:

"Salut, vin léger de nos côtes!
Il suffit que, chez de vieux hôtes,
J'avale un trait de la liqueur
Pour que le temps passé renaisse.
Tout ressuscite; et ma jeunesse
Joyeuse me remonte au coeur. "

* * *

Mais, afin de rétablir les faits, disons que la prohibition n'est pas populaire dans toute l'Amérique. Aux Etats-Unis, les gens sensés n'en veulent pas. Et cette prohibition, comme l'a dit Gompers, est en partie responsable du bolchévisme industriel qui existe aux Etats-Unis, et le président Wilson, homme sage, a imposé son veto à la mesure des Chambres américaines. Malheureusement ces Chambres ont immédiatement donné un vote nouveau à la mesure et le président s'est trouvé dans l'impossibilité d'exécuter le vouloir du peuple, parce que les représentants du peuple, usurpant leur pouvoir, sont allés absolument à l'encontre des désirs de la grande majorité.

Chez nous, au Canada, tous les gens sensés, et c'est la grande majorité, ne veulent pas davantage de la prohibition. Le vote populaire a pu être escamoté, dans certaines provinces prohibitionnistes, mais qu'on ne s'y trompe pas, l'électorat, écoeuré des abus mille fois pires du régime des "secs", s'émeut et il attend de pied ferme, lors des prochaines consulta-

tions populaires, tous ceux qui ont sans pudeur foulé aux pieds la liberté individuelle.

— o —

INVENTIONS FEMININES

Le domaine de l'invention n'est pas le privilège exclusif du sexe masculin. Nous en avons un illustre exemple en la personne de Mme Curie.

En Angleterre, on compte plus de 250 brevets d'inventions, plus ou moins pratiques déposées par des femmes dans le courant de l'année 1919.

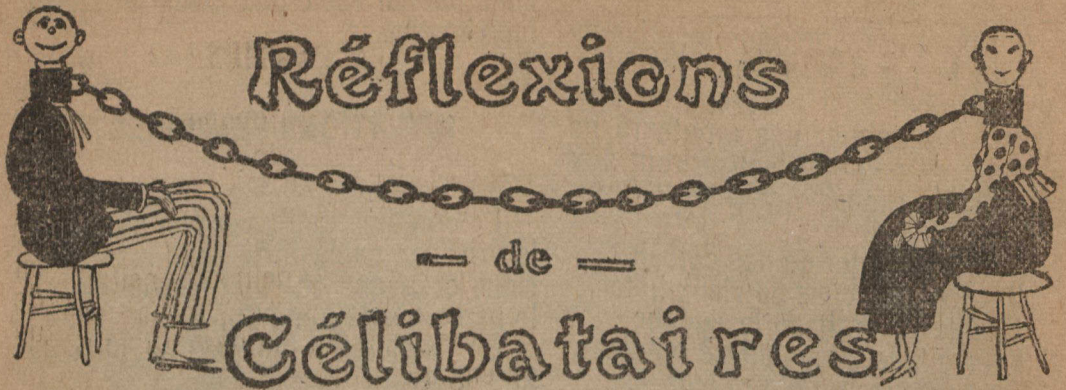
Deux importantes découvertes furent faites pendant la guerre, par deux anglaises, Mmes Herta Hyrton et Ernestine Hart. La première inventa une sorte de ventilateur apte à repousser les gaz asphyxiants, et la seconde trouva un procédé spécifique pour rendre les tissus imperméables. Cette dernière méthode fut d'ailleurs adoptée par l'amirauté britannique, le ministère de la guerre et les compagnies de chemins de fer anglaises.

Enfin, citons le cas d'une troisième "inventrice", Mme Cayley Robinson, ayant obtenu un brevet pour un appareil de combustion par le gaz qui, prétend-elle, est appelé à révolutionner tous les systèmes en cours. Cet appareil réduirait la consommation du gaz d'un tiers, en faisant fondre et utiliser tous les résidus, même... les cendres.

— o —

POUR OUVRIR FACILEMENT LES TIROIRS

Si les tiroirs sont parfois durs à ouvrir, prenez de la cire d'abeille, chauffez-la et enduisez-en la partie dure du tiroir.



HOMMES

C'est extraordinaire, mais un célibataire peut être en présence d'une jeune fille et cependant être loin d'elle.
* * *

L'amour est un navire qui vogue sans que l'on sache sa destination; car si l'on savait où il nous mène, personne ne s'y embarquerait.
* * *

Chaque accusation tombant des lèvres d'une femme est un clou au cercueil de l'amour d'un homme.
* * *

Il n'y a que la jeunesse capable de vivre 24 heures sur le souvenir d'un baiser reçu et de le réchauffer pour un autre 24 heures.
* * *

Tout homme s' imagine comprendre exactement tout ce que dit une femme jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'elle disait exactement ce qu'elle voulait dire.
* * *

Ne vendez jamais vos cadeaux de noces. Ce sont parmi les jolies choses du mariage celles qui dureront le plus longtemps.
* * *

Tout vient à point, même la jeune fille qui a vous a donné rendez-vous à huit heures — si vous savez attendre.

FEMMES

La plupart des jeunes filles qui, l'hiver, se bousculeront pour entrer dans un magasin, un jour de réduction, ou qui joueront des coudes et des mains pour monter sur un tramway, ne seront pas capables de descendre dans un canot en été sans avoir besoin d'un bras du jeune homme et ne pourront pas traverser un tout petit ruisseau sans avoir besoin des deux bras du même jeune homme.
* * *

Il est peu de femmes qui rendent justice à une autre femme surtout quand la beauté décide en sa faveur.
* * *

Épousez un homme de vingt ans, vous aurez un maître; épousez un homme de trente, vous aurez un critique; épousez un homme de quarante, vous aurez un juge; épousez un homme de cinquante, vous aurez un collectionneur d'habitudes.
* * *

Dites à un jeune homme: "Embrassez-moi grand fou". Il ne relèvera pas l'insulte, il ne pensera qu'à vous embrasser.
* * *

Il n'y a qu'une veuve capable de prendre un air ingénue pour accapter un jeune homme.

HOMMES

Les pouvoirs centraux alliés contre l'Amour sont: les reproches, les larmes, la critique, la jalousie, le temps et la monotonie.

* * *

On a inventé des antiseptiques contre les baisers mais non contre les femmes.

* * *

La ville de Montréal a l'intention de retirer sa taxe de dix dollars sur les célibataires. Encore une preuve que plus une chose est taxée plus elle est populaire.

* * *

La plupart des hommes se figurent la femme idéale entourée par les quatre murs de sa cuisine avec un "boudoir cap" comme halo.

* * *

La plupart des célibataires s'imaginent que les dix commandements sont ce qu'ils sont jusqu'à ce qu'ils soient mariés.

* * *

La plupart des hommes tiennent à laisser l'argent en circulation, il en est de même des femmes pour les secrets.

* * *

Tous les hommes qui détestent les femmes se détestent eux-même.

* * *

Un homme qui est libre dans tous ses mouvements n'est jamais un homme marié.

* * *

Un célibataire doit être deux choses: ou bien il est trop lâche pour affronter une femme ou bien il est trop hardi avec elle.

* * *

Un homme est un fou qui ne réussit pas à convaincre que les compliments qu'il fait à une femme sont vrais et sincères.

FEMMES

Les femmes pardonnent les injures plus facilement que les hommes; regardez comme elles embrassent leurs rivales.

* * *

Une jeune fille peut se considérer en amour lorsqu'elle ne s'occupe plus de la dimension du diamant de sa bague d'engagement.

* * *

Une femme aura toujours confiance en un homme qui la flattera.

* * *

On peut épouser un homme qui n'est point fait pour trouver un coeur lorsque des signes délicats excitent la reconnaissance; ce sentiment supplée à l'amour lorsque le coeur est bon et que la raison est formée.

* * *

Vous pouvez appeler un homme: chien. Il sera content ou mécontent d'après l'intonation que vous y aurez mise.

* * *

Rien de si inexorable qu'une vieille femme sur l'amour des jeunes.

* * *

Une petite veuve est un objet dangereux entre des mains inexpérimentées.

* * *

Lorsqu'une femme ne parle pas elle devient un ange pour son mari.

* * *

Les femmes n'ont pas le sens de l'humour; regardez les chapeaux qu'elles portent.

* * *

Si elle ne réussit pas du premier coup, une femme recommence de nouveau.

* * *

Pour une femme souffrir en silence lui enlève tout le plaisir qu'elle éprouve à souffrir.

COMMENT S'Y PRENDRE POUR ECRIRE DES LETTRES D'AMOUR

A la demande d'un grand nombre de nos lecteurs et lectrices, nous continuons la publication d'autres lettres d'amour, pouvant servir dans les circonstances ordinaires de la vie.

A un absent.

“Mon bien-aimé, — Si vous pouviez deviner combien plus consolant ce serait pour moi de vous avoir ici-même, dans votre grand fauteuil de prédilection, me disant de votre voix si chaude et si persuasive, les mots qui consolent et qui font rêver, au lieu de me contenter de les lire, ces mêmes mots sur une lettre où je devine bien votre coeur, mais sans le sentir battre. Si vous pouviez savoir?

“Chaque soir, dans ma chambrette, alors que je suis bien seule, j'ouvre mon coffret et je relis vos lettres, vos chères lettres; puis, je m'imagine que vous êtes encore avec moi, comme autrefois, et que vos paroles d'amour me bercent, me rendent heureuse. C'est alors que la vie me paraît de nouveau digne d'être vécue, et cela me redonne tout le courage nécessaire pour attendre votre retour. Je sais bien que votre absence est nécessaire à notre bonheur futur, et je me raisonne dans mon grand ennui de votre douce présence. Je sais que vous reviendrez parce que nous nous aimons, et je fais des vœux pour que ce retour si ardemment désiré arrive le plus tôt possible.

Bien-aimé, permettez-moi de vous offrir à mon tour tous les vœux de succès que mon coeur forme pour vous, et ne doutez jamais de toute l'affection de celle qui vous aime si tendrement et vous attend.

JEANNINE.

Pour une réconciliation.

“Ma grande ancienne, — J'ai confiance que vous ne refuserez pas de lire ces quelques lignes qui vous rappelleront tout notre passé, après une séparation qui m'a paru aussi longue qu'une vie. Comme je regrette le malentendu survenu entre nous? D'abord, j'ai essayé de vous oublier, mais il m'a fallu me rendre à l'évidence qu'aucune autre femme ne pouvait avoir de place dans mon coeur. Et, si je savais que vous ne m'aimiez plus et que tout est irrévocablement rompu, je serais le plus malheureux des hommes.

“Mais, je vous sais fière et capable de souffrir plutôt que de consentir à une première avance. Je sens, je sais que vous m'aimez toujours pourtant, et c'est pourquoi, foulant aux pieds une fierté que je pourrais avoir moi aussi, je vous lance mon appel avec l'espoir que vous l'entendrez. La vie est faite de méprises et de malentendus, pourquoi ne ferions-nous pas un effort pour dissiper ceux qu'au moins nous pouvons faire cesser.

“Il se peut, ô ma grande, que vous vous détourniez encore de moi, mais quand vous serez seule, vous songerez à notre cher passé, à cette lettre, à celui qui prit une place si grande dans votre vie, et vous vous demanderez si vous n'avez pas volontairement éloigné de vous le bonheur qui passait. Pensez-y bien sérieusement, grande amie, et faites un geste un seul, que je me précipite à vos genoux, comme autrefois.

JEAN PIERRE.

Pour faire connaissance.

“Mademoiselle, — Nous nous rencontrons depuis un certain temps déjà, et le hasard semble s'obstiner à ne mettre personne sur notre chemin pour nous présenter l'un à l'autre. Plus d'une fois pourtant nos yeux se sont croisés et j'ai cru lire dans les vôtres que vous écouteriez avec bienveillance les chose que j'aurais à vous dire. Or, quand le hasard se montre si rétif envers deux êtres probablement faits pour se comprendre, n'est-il pas permis de passer outre les présentations d'usage et d'y suppléer par une représentation écrite.

“Loin de moi toute idée de vous déplaire ou de vous manquer de respect, mais je crois qu'il se rencontre parfois dans la vie des circonstances qui permettent à l'étiquette de se montrer moins rigoureuse. Vous savez qui je suis comme je sais qui vous êtes, pourquoi attendre le tiers qui ne veut pas venir pour nous présenter l'un à l'autre? Profitons de la prochaine occasion si vous le voulez-bien, pour causer tout comme si cette présentation purement formelle avait eu lieu, à moins que vous ne m'autorisiez à vous rendre visite à votre domicile. J'attends une réponse avec impatience, et j'ose espérer que vous m'avez pardonné mon audace.

“Je demeure respectueusement, mademoiselle.

Votre dévoué
PAUL.

VERNIS POUR LES MEUBLES

Mélaigez dans une bouteille parties égales de vinaigre et de paraffine; bouchez et mettez-la de côté. C'est un bon vernis pour images, miroirs, pianos, etc. Vous pourrez ajouter une goutte ou deux d'huile de lavande; elle parfamera l'objet et en éloignera les mouches.

LA PROPORTION DES RACES DANS LA PROVINCE DE QUEBEC

D'après le recensement officiel de 1911, la population totale de la province de Québec s'élevait à 2,002,721 âmes.

Les races les plus largement représentées dans ce grand total étaient les races canadienne-française, anglaise et irlandaise.

Canadiens-français	1,605,339
Anglais	153,295
Irlandais	103,147
Ecossais	58,555
Autres groupes anglais:	
(Gallois, Jersiais, Ile du Man)	1,106

Les autres nationalités ne présentaient que des groupes peu considérables: Allemands, 6,145; Belges, 2,103; Chinois, 1,578; Sauvages, 9,993; Italiens, 9,576; Polonais, 3,228; Russes, 6,684; Scandinaves, 1,756; Hollandais, 1,505; Grecs, 768; Autrichiens, 1,289. Il faut excepter la population juive qui fournit un contingent de 30,648 individus.

Il ressort de ce tableau qu'après la race canadienne-française, c'est le groupe anglais et irlandais qui offre le plus fort contingent, c'est-à-dire 316,103 âmes, pour les deux groupes réunis.

Néanmoins, les canadiens-français se trouvent en majorité dans presque tous les districts électoraux, sauf dans six.

Seuls les comtés de Brome, de Huntington, de Sainte-Anne, de Saint-Antoine, de Saint-Laurent, de Pontiac sont des comtés où la majorité est de langue anglaise. Encore dans Sainte-Anne, le groupe canadien-français

est-il numériquement plus fort que le groupe irlandais (6,539 Canadiens-français contre 6,459 Irlandais).

— 0 —

CE QU'IL Y A DANS UN NOM

Pour toutes celles qui demandent des explications de prénoms et des diminutifs.

Césarine est le féminin de César qui veut dire: coupant, tranchant.

Reine veut dire... reine, et Marguerite, perle.

La divination du caractère par les prénoms est un gentil amusement, mais sans aucun fondement réel.

Les diminutifs se forment généralement par le redoublement de la syllabe principale, et sont rarement jolis: Mimi, Loulou, Totor, Titine, Nénette. Seuls, quelques vieux noms français font exception, comme Javotte, Ninon, Gillette, pour Jeonne, Anne, Guillemette. Les meilleurs diminutifs, à part quelques-uns tirés de langues étrangères, sont ceux qu'on invente.

Pour Césarine, je dirais Cinette, Riette, Rina, Risine.

Pour Claude, j'en vois que Claudio (espagnol ou italien) ou Claudius (latin). Pour Simonne, Mone, Mona, Monette.

Gilles est un diminutif de Guillaume, et signifie: protecteur du droit. (Nous savons pourtant certain Guillaume auquel la définition ne s'applique pas!)

Hughes veut dit: grand, fort.

Yves est une forme de Jean, qui veut dire: enfant de grâce.

Denise, féminin de Denis, veut dire: Don du ciel.

Diane signifie: matinale.

Christian veut dire: chrétien.

Paul: petit; Emile: doux; René: renoué; Alaric: tout puissant; Emilie: ri-

vale; Henriette, de Henri: puissant guerrier; Madeleine: originaire de la ville de Magdala.

Adolphe: bon secours; André: viril; Suzanne: le lys; Marthe: sérieuse; Jeanne (voir plus haut: Jean); Nicole, le triomphe de la victoire; Nadège, diminutif russe de Anna: gracieuse; Georges: cultivateur.

— 0 —

LE TABAC EST L'ENNEMI DES MICROBES

Je ne prétends pas faire un plaidoyer en faveur du tabac; mais les adversaires de cette plante ont prononcé de telles accusations contre elle qu'il fallait s'attendre à voir quelqu'un prendre, un jour ou l'autre, sa défense. Eh bien! il résulte d'études qui viennent d'être effectuées, que le tabac est un excellent antiseptique et que les microbes les plus vigoureux, comme le vibron du chloréra, ne résistent pas à son action.

On avait déjà remarqué que, dans les régiments où une épidémie de méningite cérébro-spinale éclatait, les soldats qui étaient des fumeurs habituels n'étaient pas atteints par le mal. On expliqua cette immunité par ce fait que le microbe de cette affection se développant tout d'abord au niveau des fosses nasales, la fumée du tabac l'atteignait aisément et lui enlevait sa virulence. Les travaux de laboratoire qui viennent d'être menés démontrent cette efficacité microbicide du tabac et, fait saisissant, lorsque le choléra sévit à Hambourg, pas un seul ouvrier de la fabrique de cigares de cette ville ne fut atteint. Le tabac apparaît donc comme un auxiliaire précieux dont, en temps d'épidémie, il ne faudrait pas mépriser les services.

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES: VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET
SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO-KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédient franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

ST-HENRI, MONTREAL.

CASIER POSTAL, 19,

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centims.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
EN 25 JOURS GRACE AU :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et alléger de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE
DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.



LA REVUE POPULAIRE

DE MARS 1920

**CONTIENT UNE GRANDE QUANTITE D'ARTICLES
SUR DES SUJETS INSTRUCTIFS
ET INTERESSANTS.**

ON Y TROUVERA UN SUPERBE ROMAN COMPLET:

LA MAISON DU DIABLE

PAR PAUL DE GARROS

**L'excellent auteur dont le public canadien a souvent
déjà apprécié le style captivant.**

Nous avisons notre clientèle qu'à l'avenir, le prix de la **Revue Populaire** sera de **20 cents** l'exemplaire et \$2.40 d'abonnement annuel.

Cette mesure, que nous nous sommes décidés à prendre le plus tard possible, nous est imposée avec rigueur par les circonstances.

Le prix du papier subit une hausse continue et il a été dernièrement augmenté d'une façon inattendue.

Nous sommes convaincus, néanmoins, que nos lectrices et nos lecteurs nous continueront la faveur qu'ils nous ont toujours témoignée par le passé parce qu'ils comprendront que la légère augmentation de prix que nous leur demandons n'est nullement faite dans un esprit de bénéfice mais dans l'unique but de pouvoir continuer la publication de leur magazine favori.

**CENTS
LE NUMERO
CHEZ TOUS LES
DEPOSITAIRES**

**RETENEZ
D'AVANCE
LE NUMERO
DE MARS**

UNE SEULE MARQUE
peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR

MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'*abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX

Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

144 rue Sainte-Catherine Est,

AVIS— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

UN APPEL A L'ESPRIT DE JUSTICE DES LECTEURS

Les lecteurs de la REVUE POPULAIRE ont pu constater la grande augmentation de matière à lire que ce Magazine leur a donnée depuis quelques années.

De cent, le nombre de ses pages s'est élevé progressivement à 196, soit le double, cela malgré la cherté toujours plus grande des matières premières et des heures de travail.

Or, depuis quelques mois, des frais imprévus sont venus augmenter considérablement les frais d'édition et mettent en danger l'existence de ce Magazine favori des Familles Canadiennes.

Les typographes, pressiers, margeurs, etc., faisant partie de l'Union, ont eu un important relèvement de salaires ce qui a déjà notablement augmenté les frais de revient; il vient s'y ajouter aujourd'hui une dépense supplémentaire considérable par le fait de l'augmentation énorme du prix du papier. Ce prix avait déjà été augmenté à plusieurs reprises mais il dépasse maintenant les limites que l'on aurait pu prévoir.

Et ce n'est sans doute pas définitif car, à partir de juin où les fabricants auront toute latitude d'agir et ne se guideront que d'après la loi de l'offre et de la demande, ce prix sera sans aucun doute encore relevé!

De plus, la Société des Gens de Lettres, avec laquelle nous avons un contrat pour la reproduction de romans, a augmenté son tarif de 40 pour cent.

C'est une situation critique sans précédent et dont sont victimes tous les éditeurs de Journaux et de Magazines; nous sommes donc dans l'obligation formelle de porter le prix de la REVUE POPULAIRE à 20c l'ex-

emplaire, à partir du No de Mars prochain et ce n'est qu'après mûre réflexion que nous avons pris cette décision. Nos lecteurs reconnaîtront, néanmoins, que nous sommes venus à cette mesure imposée par les circonstances, plus tardivement encore que la généralité des autres Journaux et Magazines.

Or, cette augmentation de 5 cents que nous demandons à nos lecteurs qui ont de l'intelligence et comprennent la situation, est-elle un sacrifice?

Non, si l'on veut bien réfléchir à ceci: LA REVUE POPULAIRE donne, chaque mois, un roman complet lequel, en librairie au prix actuel des livres, ne coûterait pas moins de 40 à 50 cents, ce qui signifie déjà une économie pour le lecteur.

De plus, est-il besoin de rappeler que la REVUE POPULAIRE contient en plus une énorme quantité d'articles souvent instructifs et toujours intéressants, que l'on ne trouve dans aucune autre publication en langue française au Canada et qui formeraient à eux seuls un volume d'une valeur indiscutable?

L'ensemble, partie des articles et partie du roman, est donc vendu au-dessous de sa valeur réelle à 20 cents et nous sommes convaincus que le nouveau prix de notre Magazine sera accueilli avec d'autant plus de bonne volonté par notre clientèle qu'elle comprendra que nous l'avons établi, non par idée de bénéfice pour nous-mêmes, mais par la force des circonstances.

Nous espérons, en conséquence, que les nombreux amis de la REVUE POPULAIRE lui continueront, dans l'avenir, la même faveur qu'ils lui ont toujours accordée dans le passé.

POIRIER, BESSETTE & CIE

131, rue Cadieux, Montréal.



VENEZ VOIR NOS JOLIES BLOUSES POUR
L'AUTOMNE.

MODÈLES EXCLUSIFS

GANTS PERRIN

NOTRE SPÉCIALITÉ

LA GANTERIE ROYALE

483 STE-CATHERINE EST

TEL. EST 3341 - MONTRÉAL.

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus veuillez trouver la somme
de \$3.50 pour 1 an ou \$1.75 pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'a-
bonnement au journal Le Samedi.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre
qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier, Bessette et Cie,

131, rue Cadieux, - - Montréal.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

**DESIREZ-VOUS DEVENIR ACTRICES
DE VUES ANIMEES ?**

SI OUI, LISEZ "LE PANORAMA" DE FEVRIER; VOUS Y
TROUVEREZ LA SUITE DES INDICATIONS RELATIVES
A UN CONCOURS GRACE AUQUEL VOUS AUREZ
DES CHANCES DE REALISER VOTRE REVE.

LE PANORAMA

DE FEVRIER 1920

contient une quantité de magnifiques gravures et d'articles à
lire parmi lesquels citons au hasard des articles sur

**ALICE JOYCE, GABY DESLYS, BLANCHE SWEET,
PEGGY HYLAND, MADLAINE TRAVERSE MACK
SENNETT, BEN TURPIN**

et autres célébrités de l'écran ;
de superbes gravures en couleurs de

PEARL WHITE - DOLORES CASINELLI - NAZIMOVA

Et une foule de renseignements inédits sur les acteurs et actrices.
Ne manquez pas ce numéro qui contient en outre la suite
du sensationnel Roman :

"LE MYSTERE DE LA CHAMBRE JAUNE" par **Gaston LEROUX**

20c le No dans tous les Dépôts - aux Etats-Unis **25c** le No.

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —
POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$2.40 pour 1 an ou
\$1.20 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement
au "Panorama".

Nom


(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".


Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



Le LAIT
Condensé

Borden's

EAGLE BRAND

**LE SOUPER DE BÉBÉ
EST PRÊT !!**

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité,

BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

Borden Milk Co., Limited
Montréal.

